N° 708 38e Année Tome CC 15 Décembre 1927

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 *fr.* | *Étranger*....... 4 *fr.* 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Notre marché est encore retombé dans un état de langueur dont il ne peut décidé-
ent pas sortir, puisqu'il ne peut s'affranchir des influences extérieures, qui, il faut
n le reconnaître, sont plutôt défavorables. La mort de M. Bratiano, la signature du
ité italo-albanais, si âprement commenté par la presse italienne, la continuation de
ntes des valeurs françaises pour le compte étranger et qui émanent surtout d'Allema-
e, tout cela n'était certainement pas fait pour redonner du ton au marché de Paris,
is comme toutefois les positions spéculatives sont chez nous réduites au minimum,
us n'avons pas eu à enregistrer une trop vive dépression de cours.

Au groupe de nos rentes, les catégories cotées à terme sont restées indécises, tandis
'au comptant une reprise assez vigoureuse s'est produite sur le 6 o/o 1927 et sur
deux 4 o/o. Pour les emprunts étrangers, les fonds russes sont restés peu achalan-
s, le Serbe 4 o/o 1895 réalisé, et les fonds ottomans en meilleure tendance.

Des réalisations importantes ont pesé sur le groupe bancaire, particulièrement sur
Crédit Lyonnais et le Comptoir d'Escompte, qui retrouve finalement une meilleure
entation, ainsi que la Société Générale. La diminution constante des recettes de nos
nds réseaux influence naturellement leurs actions, qui restent offertes et s'alourdis-
t derechef.

Le compartiment des valeurs de transport, de navigation et de charbonnages est fort
ssade ; aussi le recul des cours est-il général ; parmi les affaires d'eau et gaz, on
e les excellentes dispositions de la Lyonnaise des Eaux, dont la remarquable situation
ncière autorise les plus brillantes perpectives.

Les valeurs de produits chimiques sont moins animées, ainsi que les cuprifères, sur
ont pesé des prises de bénéfices compréhensibles, après l'envolée de ces derniers
ps ; les titres de pétrole sont plus discutés, mais sans importantes fluctuations.

Le groupe des valeurs de caoutchouc fut merveilleusement tenu, du premier au der-
jour de cette quinzaine, grâce à la fermeté persistante de la matière.

On signale des achats pour compte américain et aussi que plusieurs sociétés de plan-
on ont fait savoir que le plan de restriction est sévèrement appliqué. Les plus-values
s tout ce compartiment sont générales et le plus souvent très importantes.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

'assemblée générale ordinaire des actionnaires du Crédit Mobilier Français a été
e le 17 novembre ; 72.494 actions étaient présentes ou représentées.

outes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

'assemblée a fixé à Fr. 40 brut par action le montant du dividente et décidé qu'il
it mis en paiement à partir du 1er décembre, à raison de Fr. 32,80 par action
inative et Fr. 29,643 par action au porteur, contre Fr. 32.138 et Fr. 25,886 res-
ivement l'an dernier.

vant de lever la séance, le président a adressé ses remerciements aux actionnaires
comme l'année dernière, ont tenu à témoigner explicitement leur confiance au con-
Il insista sur l'importance d'une telle collaboration, qui manifeste un esprit social
pensable à la prospérité de la société.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

—

Il y a quelques mois à peine que paraissait un livre, véritable monument élevé aux frontières de l'Europe menacée. Il nous sembla alors qu'en écrivant sa *Défense de l'Occident,* Henri Massis avait, d'une manière décisive, traité le problème essentiel de ce temps, et, qu'après avoir analysé le mal, il avait vraiment indiqué le remède.

Et certes plus d'un chapitre conserve la netteté et la solidité du marbre. Dans la Russie, dans un certain germanisme plus encore peut-être que dans l'Asie proprement dite, Massis nous a montré les adversaires naturels de cette civilisation gréco-latine qui féconda l'esprit européen et qui demeure, en France, le principe de toute littérature et de tout art durables. Un trait bien net semblait avoir été tracé entre ce qui appartient à l'Orient et ce qui appartient à l'Occident, entre ce qui nous empoisonne et ce qui nous vivifie! En vérité, ce n'est pas la faute de Massis, si son œuvre est, en un sens, devenue incomplète, si elle n'exprime plus aujourd'hui qu'une partie de la douloureuse réalité.

Comment l'auteur de la *Défense de l'Occident* concevait-il en effet notre civilisation européenne?.. Il ne manquait pas d'y ajouter ce qu'il croyait en être un élément essentiel, le catholicisme. Il estimait que la tradition classique avait été élargie, nuancée, perfectionnée au point de

vue moral et même au point de vue esthétique, par l'apport chrétien. Il pensait que l'humanité, modifiée par le christianisme, avait enfin, sous l'action de ce nouveau ferment, découvert la « véritable image de l'homme, la face de l'homme ». Ce qu'il appelait Occident, c'était, il nous semble bien, cette civilisation antique qui provoqua au cours des siècles tant de prodiges d'ordre artistique et d'ordre intellectuel, et en outre cette philosophie, cette morale, cette métaphysique, ce « spirituel » un peu étrangers d'abord à nos pays sans croyances sinon sans dieux, mais si complètement incorporés à notre langage, à nos sentiments, à nos mœurs que le composé occidental, constitué avec leur appoint, paraissait à beaucoup indissoluble et probablement éternel. La collaboration de Rome et de Nazareth sous le clair soleil du ciel athénien, qui donc doutait, il y a peu de temps encore, qu'elle ne fût réelle, efficace et capable de porter des fruits merveilleux? Qui donc pouvait refuser d'admettre qu'elle ne fût pas nécessaire, en un certain sens, naturelle, et que, sans elle, l'Eglise aussi bien que la tradition antique eussent été également mutilées?

Aussi, Henri Massis demeurait dans la logique de sa foi, dans la logique de son admiration envers une civilisation marquée d'une double empreinte, lorsque, non content de voir dans le catholicisme une valeur essentiellement occidentale, il lui attribuait un rôle de propagande au profit de notre Europe menacée, lorsque, pour résoudre le conflit près d'éclater entre les deux pôles hostiles du monde, il supposait que la religion du Christ pourrait être l'instrument de la défense de l'Occident, la gardienne d'une tradition dont on contestait rarement le prix. Et nous pensions comme lui. Et nous ressentions les mêmes espoirs et la même confiance.

Or, voici qu'il apparaît que notre notion de l'Occident était trop large et que nous y comprenions trop de choses. Voici qu'il faut défendre la civilisation gréco-la-

tine, non seulement contre des adversaires étrangers à notre climat intellectuel et moral, mais encore, — et c'est la tragédie du moment — en un sens contre elle-même, c'est-à-dire contre certains des éléments qu'on s'était habitué, jusqu'ici, à faire entrer dans sa composition.

§

On voudrait s'abuser, se persuader qu'il ne s'agit au fond que d'un paradoxe. Mais les manifestations se multiplient, mais les documents s'entassent.

Il fut un temps où l'humanisme ne connut d'autres ennemis que des démagogues ou des primaires, n'eut guère pour détracteurs que les jeunes barbares ignorants des lois profondes de leur race et des conditions même de la création artistique. Mais aujourd'hui, l'anathème à la civilisation part, plus d'une fois, du côté même où l'on s'attendait à voir s'élever une de ses forteresses et briller un de ses foyers.

C'est au nom du catholicisme, en effet, au nom de ses prétendues exigences, qu'on prédit et célèbre « un nouveau moyen âge », qu'on nous affirme que « les voies de l'humanisme sont aujourd'hui toutes parcourues et qu'il s'agit de le surmonter ». C'est pour frayer la route à on ne sait quelle victoire du mysticisme qu'on piétine la Renaissance, qui eut le tort de restaurer les valeurs artistiques, qu'on proclame « l'épuisement et le tarissement de la culture gréco-romaine », qu'on n'hésite même pas à établir l'incompatibilité du christianisme et du classicisme, car rien « de véritablement classique, de parfaitement accompli, n'est, paraît-il, possible dans le monde chrétien ». Alors, que ne nous le disait-on plus tôt?

Cette tendance se retrouve d'ailleurs sur tous les territoires où règne l'Eglise universelle. C'est une revue des jésuites belges qui, étudiant les mœurs et la vie spirituelle des Indiens, estime qu'elles sont plus près de la vérité religieuse que les nôtres, et qu'il y a dans la civili-

sation gréco-latine des éléments inconciliables avec le christianisme.

Voici encore un organe officieux du Saint-Siège qui repousse et méprise les conversions dont nous avions annoncé la possibilité et l'imminence, qui les juge indignes d'être accueillies, parce qu'elles se manifestaient sur des esprits trop attachés aux prestiges de l'Occident, parce qu'elles avaient en outre, pour point de départ, l'admirateur de l'œuvre terrestre de l'Eglise, comme s'il était injurieux pour cette vieille et grande institution d'avoir pu, par moments, passer pour la gardienne de la cité et de la culture. Enfin, renversant toutes les barrières que nos mains s'efforçaient d'élever autour de la civilisation en péril, c'est, ouvrant d'immenses abîmes, suscitant des vertiges passionnés, l'affirmation de la primauté absolue du *spirituel*.

§

Ici, nous ne voudrions pas d'équivoque. « Clercs » laïques à la manière où ce mot est employé par M. Benda, nous nous garderons de nier que le plan de la méditation passe en valeur celui de l'action. Comment contester en effet, lorsqu'on croit à la grandeur de l'esprit, que le geste d'une inutilité magnifique de la femme prosternée aux pieds du Christ ne soit très supérieur aux travaux ingrats de son humble compagne?

Mais enfin, exaltant Marthe, l'Evangile n'a jamais nié que Marie existât et que sa tâche fût sans mérite. Il est beau de choisir la meilleure part. Encore ne faut-il pas supprimer complètement l'autre part, puisque c'est sur elle que tout se fonde et prend essor. La civilisation que nous défendons est sans doute essentiellement composée de spirituel, mais ce spirituel est comme équilibré, et réduit à de sages mesures, aussi bien par la nécessité de créer des formes que par le besoin d'entretenir et de renouveler une méditation qui ne saurait, en aucun

cas, se passer bien longtemps de prétextes. Notre civilisation n'a jamais admis ces sauve-qui-peut tragiques, par lesquels, pour exalter une âme d'élite, on perd un million d'âmes plus médiocres.

Notre civilisation, même pour escalader les nues, n'a jamais accepté de se séparer du lest de la raison ou du bon goût, parce qu'étant civile et humaine, elle redoute ces folles bourrasques qui emportent on ne sait où, vers l'empyrée peut-être, mais peut-être aussi vers l'abîme, les destinées des sociétés et des individus, privés de leur indispensable contrepoids. Notre civilisation a toujours estimé qu'il importait d'aimer la terre et ses beautés, afin de pouvoir aimer le ciel sans péril. Oui, elle se défie de la sainteté et de l'héroïsme qui ne s'obtiennent qu'au prix d'égoïstes abandons.

C'est pourquoi elle s'est toujours située assez loin de cet idéalisme romantique qui conduisit plus d'une fois l'Allemagne à de grandes catastrophes. Et quand on lui demande aujourd'hui de conclure un pacte avec l'absolu, de consentir au désordre afin d'instaurer un ordre qu'on nous promet supérieur, de renoncer à la beauté des formes pour étreindre une beauté dont on ne nous dit pas le plan, de parier son salut ou sa perte à un contre mille, en un mot de s'offrir au dilemme du tout ou rien, comment peut-on se scandaliser qu'elle refuse de risquer ainsi sur un coup de dés tant de trésors accumulés par des siècles de recherches? Comment s'étonner que les esprits qu'elle forma hésitent à se laisser entraîner sur le flot incertain d'un « spirituel » agissant en somme à la manière d'un implacable raz-de-marée et qui, se disant la source de toute vie et de toute fécondité, commence d'abord par être destructeur?

A quoi aboutit d'ailleurs, dans l'ordre pratique, cette « primauté du spirituel », qui, sous la forme éloquente et souvent pathétique que lui a donnée l'auteur d'un livre récent, mérite les suffrages de l'Eglise et peut se parer

désormais du prestige de la plus sûre orthodoxie? — Il faut l'avouer, à la négation de l'Etat. Il n'y a plus place en effet dans ce système pour les justes prérogatives du pouvoir civil. On nous dit que l'Eglise « a droit d'autorité sur le politique ou le temporel lui-même », qu'un « glaive est sous l'autre ». On nous donne comme naturelle cette étonnante formule : « Chaque fois que le temporel refuse au spirituel son droit sur le temporel, lui-même, pour autant, empiète sur le spirituel. » On impose donc à l'Etat des limitations si strictes et surtout si arbitraires qu'on supprime en fait toute sa souveraineté. Nous ne nous montrerons pas surpris, dès lors, que M. André Harlaire (1) ait pu nous reprocher d'avoir loué la politique de Richelieu, « d'inspiration toute laïque », comme si, sans le cardinal, sans le « bras séculier », l'anarchie féodale eût été vaincue et la France moderne définitivement façonnée et affermie?

Pour se permettre de nier les bienfaits de l'Etat, on se hâte, il est vrai, de le représenter comme un autre Moloch qui attire à lui des adorations qu'il faudrait réserver à Dieu seul. Certes nous nous sentons fort éloignés de l'hégélianisme et de ses idolâtries. Mais comment, dans un pays tel que la France, qui fut plus qu'un autre la création de la politique, méconnaître tout ce qui est dû aux institutions civiles? Comment oublier que l'Eglise ne put, même aux heures de sa plus grande puissance, au moyen âge, tout au plus que limiter, par sa trêve de Dieu, les ravages des guerres de chevalerie, que l'ordre ne naquit enfin que lorsque l'Etat se constitua, que l'ordre tarda à naître dans les pays, tels que l'Allemagne, où l'Etat ne parvint pas à s'organiser?

Pourquoi, donc, nous révéler avec une netteté si

(1) André Harlaire est l'auteur d'un très curieux essai intitulé *Mais non*. L'auteur y désespère, en somme, de la France. Il y a là, décrit avec beaucoup de finesse, un état d'esprit très fréquent chez les jeunes. Mais que M. Harlaire me permette de lui dire amicalement que cet état d'esprit devait être tout à fait inconnu au temps de Richelieu ou de Louis XIV.

crue ce que nous avions un peu oublié, que l'Eglise ne cessa pas dès sa naissance de lutter contre l'Etat, de gêner son expansion, de limiter son développement? Pourquoi nous faire ressouvenir que plus il est fort, plus elle le déteste, plus monarchique que républicain, plus jacobin que libéral, et, qu'ainsi, elle tend à ébranler la dernière barrière qui protège encore la civilisation?

§

La dernière barrière? Oui. Car les destinées de l'intelligence de l'art, et sans doute aussi des religions, dépendent aujourd'hui de cet organisme politique désormais assez frêle, et presque isolé, contesté, limité dans ses initiatives depuis qu'il est privé de l'appui des forces traditionnelles qui lui donnaient autrefois de larges et sûres assises sur toute la surface d'une nation. Si on y réfléchit même, la fragilité certaine de cet unique espoir de la civilisation est à faire frémir. Les métiers qui collaboraient avec lui autrefois, et qui tenaient de lui leurs privilèges, ne le connaissent plus actuellement que pour l'ébranler, car ils voient en lui un rival dont ils ramasseront la puissance en morceaux. Les familles dont il garantissait la durée et qui le soutenaient, en échange, au sommet de leur faisceau, ne distinguent plus en lui ni le tuteur ni le facteur d'ordre dont elles reproduisaient l'image et imitaient les gestes. Les religions dédaignent, à leur tour, de dresser devant lui un rempart. Il est seul, promis à tous les coups, trop visible, trop éminent et trop déraciné à la fois pour ne pas osciller dangereusement à chaque ébranlement que lui impose le tumulte du siècle.

Et c'est l'heure que l'on choisit, pour contester ses derniers privilèges, pour amoindrir sa souveraineté qui n'est déjà plus, malgré l'appareil de la force matérielle, qu'une fiction déclinante!

Or, s'il est encore contestable que le « miracle grec » fut un miracle politique, s'il n'est pas absolument

prouvé qu'à ces origines lointaines de notre civilisation, née de tant de circonstances fortuites, la vertu des institutions joua un rôle essentiel et put seule nouer en gerbe tant de hasards divergents, comment ne pas reconnaître, par contre, que, de nos jours, la civilisation et l'Etat ont lié leurs destins et que l'effondrement de celui-ci serait aussi l'effondrement de celle-là?

On en doute? Mais est-il vraiment permis d'en douter dans un pays tel que la France où l'art, la beauté, le raffinement des mœurs ne se développèrent et ne se maintinrent que par une sorte de contrainte extérieure, grâce à l'effort d'une société restreinte, installée au sommet d'une hiérarchie dont l'Etat fut le soutien et souvent le symbole?

Est-il vraiment permis d'en douter, surtout, en un temps où les revendications de la barbarie se font plus âpres et plus précises, où « les révolutions, qui sont encore dans la sape » se donnent toutes pour commun programme l'anéantissement de l'esprit?

C'est pourquoi le « réalisme politique » n'est point de la part des « clercs » une « trahison », mais apparaît bien plutôt comme une adhésion nécessaire aux dures lois de l'époque.

Et trahir l'esprit, c'est bien plutôt refuser de se préoccuper de ces réalités politiques qui soutiennent désormais tout l'édifice de l'esprit.

Que dire, dès lors, s'ils sont prémédités, s'ils sont conscients, des orgueilleux détachements de ces hommes, défenseurs naturels d'un patrimoine séculaire, qui n'hésitent pas à diminuer l'indépendance de l'Etat déjà presque désarmé, qui le suspendent pour ainsi dire au-dessus d'un abîme, qui le soumettent au permanent contrôle d'un « spirituel» dont on ignore encore la valeur métaphysique, mais que, dans l'ordre pratique, en face des périls immédiats qui menacent la pensée et le rêve, il faut bien déclarer impuissant!

§

En vérité, ne va-t-on pas être bientôt autorisé à conclure que, de cette civilisation dont ils ébranlent si légèrement l'armature, l'Eglise et le catholicisme se soucient de moins en moins?

C'est avec la pleine approbation des autorités ecclésiastiques, en effet, qu'a pu paraître un livre, admirable à quelques points de vue, mais débordant de blasphèmes contre notre Occident. On a partout remarqué les étranges et saisissantes formules que l'auteur de *Primauté du spirituel* lance comme un défi à l'humanisme traditionnel. En particulier, à quelles puissances suspectes s'adresse cet appel tout chargé de passion et traduisant un renoncement farouche : « Il doit venir des hommes libres de tout, sauf de Jésus... La routine antique ou les préjugés modernes, la quiétude des riches, le sort de la grammaire et du bon goût les préoccuperont peu. »

Mais, en vérité, tout cela préoccupait déjà fort peu Lénine, et il n'est pas interdit, dès lors, de se demander si c'est lui et ses pareils que « les saints ont annoncés ». Et faudra-t-il livrer le monde à quelque nouvelle Horde d'or pour faire lever sur nos territoires dévastés la moisson mystique dont rêvent nos amateurs de grandes catastrophes?

Car tel est leur dessein : las de promener leur nostalgie de l'infini dans nos jardins d'Occident tracés par Le Nôtre, ils partent à la recherche des forêts vierges où les perspectives sont moins droites et les carrefours moins sûrs. Ils rompront volontiers avec un art, une culture, à leur gré trop païens, c'est-à-dire trop asservis au prestige des formes sensibles. Comme les Camisards de nos Cévennes, ils iront « au désert ». « Qu'on pleure tant qu'on voudra, nous déclarent-ils, sur les dieux de l'Hellade et sur tout le passé classique; l'immense corps séculaire de culture profane chrétienne paraît maintenant inanimé. »

L'Eglise habitera donc, s'il le faut, des terres plus ingrates et jusqu'ici stériles.

Elle les fera fleurir selon son goût. Elle y trouvera « des parures nouvelles ». Craignons plutôt qu'après avoir été civilisée par la Grèce et par Rome, elle ne retourne aujourd'hui à la Barbarie sous l'influence des peuples neufs parmi lesquels elle aspire à s'exiler.

Dès maintenant, en tout cas, il semble bien qu'il faille renoncer à l'espoir chimérique de posséder en elle une alliée pour ce combat contre les forces asiatiques que l'Europe a si imprudemment approvisionnées d'armes et d'arguments. Car, de plus en plus elle-même, elle se tourne vers l'Orient, elle revient, comme fascinée par d'irrésistibles souvenirs, à ses origines. Elle souhaite de se dépouiller de tous les prestiges empruntés à une civilisation qu'elle ne songe plus qu'à détruire. Plein de sens, en somme, apparaît, quand on y réfléchit, cet intérêt croissant que le catholicisme témoigne à la religion israélite, « cette religion de Moïse et des prophètes » qui est, nous dit une revue strictement orthodoxe, « la source antique dont le fleuve chrétien est dérivé ». Ces catholiques intégraux iront, d'ailleurs, jusqu'à avouer leurs secrètes prédilections pour le gandhisme ou le tolstoïsme (2). Ils n'hésiteront pas à insinuer que la steppe slave où naquit, il y a dix ans, la barbarie bolcheviste, pourrait bien être plus propice que nos terres latines aux grandes effusions de l'amour divin et aux libres épanouissements de la spiritualité.

Du reste, sachons-le bien : notre continent n'a aucun droit à vouloir inspirer et guider le monde. Car « l'Europe n'est pas la foi et la foi n'est pas l'Europe. L'Europe n'est pas l'Eglise et l'Eglise n'est pas l'Europe. Rome

(2) On va jusqu'à assimiler la foi catholique à une évasion à la russe, à une aventure, à un grand renoncement total à la personnalité, à l'être. Ceci, qui est assez nouveau, se retrouve dans un roman d'ailleurs très pathétique : le *Vasco* de M. Chadourne. « Briser les amarres » ce ne fut jamais la méthode favorite de notre civilisation et c'est en outre le conseil de l'anarchisme.

n'est pas la capitale du monde latin ». D'accord, s'il s'agit de la Rome chrétienne. Mais l'autre nous reste et nous la gardons. Est-ce notre faute si l'ombre de la Croix cesse de planer un jour sur le Colisée, privé d'une part de son prestige séculaire? Puisqu'on nous affirme que le catholicisme « hardiment se tourne vers des cultures formées sous d'autres climats », pouvons-nous ne pas répliquer à notre tour que, ramassée sur elle-même, meurtrie et mutilée sans doute, mais toujours vivante, notre civilisation, ramenée elle aussi à ses origines, essaiera de se contenter des belles fables nées sous nos cieux latins et du capital de raison auquel nous espérions que la religion venue d'Orient pourrait sans péril ajouter le ferment d'une très haute nostalgie?

Ainsi, le divorce est avoué, proclamé. Comme avant Constantin, les deux Rome se défient. Et si nous refusons d'attacher une importance excessive aux visions d'apocalypse que pourrait mettre sous nos yeux la pensée de certaines coalitions un peu monstrueuses, formées aux frontières de notre univers gréco-latin, reconnaissons, du moins, qu'il faudra peut-être, après cette *Défense de l'Occident* que Massis construisit avec sa foi et dans un grand élan d'espérance, songer à mettre sur pied, plus âpre, plus stricte, moins confiante, une simple *Défense de la civilisation.*

§

Nous voici donc, presque tous, comme sortant d'un rêve et désireux parfois de reculer devant ces réalités inquiétantes. Certes, l'histoire ne nous a pas trahis. C'est nous qui eûmes tort, sans doute, de ne l'interroger qu'avec le secret espoir de la trouver complaisante à nos systèmes.

Il n'est pas bien sûr, en effet, que l'Eglise et le catholicisme n'aient pas été, dès leurs origines, les adversaires d'une civilisation qu'ils souhaitaient de remplacer, et

dont ils s'attachèrent aussitôt à nier les valeurs. La civilisation méditerranéenne fut cependant assez vigoureuse pour les imprégner presque malgré eux, pour les obliger à devenir les héritiers de ses principes. On put croire qu'à son contact, l'Eglise s'était transformée. La rivalité n'en continuait pas moins entre les deux grands antagonistes. Elle se poursuit au cours des siècles, un peu voilée parfois et souvent même interrompue par des trêves apparentes. Et les adversaires éprouvent tour à tour des succès et des revers.

Au moyen âge, l'Eglise qui venait, d'ailleurs, d'adopter Aristote, se crut un instant capable d'absorber et de digérer tout le passé classique. Elle crut qu'elle avait réalisé cette civilisation purement chrétienne dont elle rêvait. (Mais c'est dans la carence de l'Etat, dans l'effacement des nations, dans le chaos d'un monde en formation où se heurtent avant de se discipliner de grandes forces anarchiques.) Puis, la Renaissance vit le retour offensif de la tradition gréco-latine. Mais le catholicisme, quoiqu'il cédât lui aussi alors (du moins en partie) au prestige de l'humanisme, n'abandonna jamais l'espoir d'annuler les résultats d'une époque héroïque qui avait ramené au premier plan une civilisation détestée (3).

Qui ne s'y trompa, il est vrai? C'est le luthérianisme seul que Nietzsche accusa du « grand péché contre la civilisation », c'est-à-dire d'avoir fait échouer, en un sens, l'effort de la Renaissance. Car « l'hellène » allemand pensa toujours que le catholicisme était plus près de Rome que de Jérusalem, que l'Eglise, loin d'introduire, chez nous, dans toute leur virulence, les poisons d'Orient, les avait, au contraire, emprisonnés comme en un flacon et avait ainsi, pratiquement, rendu inoffensifs ces germes dangereux.

(3) C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle, l'Eglise fut du côté des détracteurs de la civilisation. Quoi qu'en pense la *Civilta Cattolica*, Rousseau fut au fond l'interprète de l'esprit chrétien, tel qu'il régnait alors.

Il eût pu vivre assez, en somme, pour voir le flacon brisé au milieu même de ce qu'on peut appeler le centre stratégique de notre organisme européen et pour redouter avec nous qu'introduit au sein d'une civilisation qui l'avait accueilli et qui se montrait disposée à se laisser nuancer par lui, le catholicisme se comporte comme un nouveau cheval de Troie.

Tels sont, à peine exagérés, la nature et le degré d'intensité des angoisses présentes. N'est-il plus possible d'imaginer que, sous la pression des circonstances, un nouveau pacte sera conclu, ou faut-il, définitivement, considérer le catholicisme comme une force étrangère à notre Occident et extérieure à notre tradition classique? Certes, nous ne nous y résignerons pas si vite. On peut concevoir encore qu'il reconnaîtra la fausseté de ses calculs et qu'il s'apercevra qu'il se trompe lorsqu'il espère, sur les ruines de notre humanisme gréco-latin, fonder enfin sa propre civilisation. En vérité, en ruinant notre antique édifice, d'ordre et de beauté, il ne ferait pas place nette pour ses conceptions. Il ferait simplement son lit à la barbarie. La vieille Europe, privée de ses disciplines séculaires et des vertus nationales qui dressent contre le flot venu d'Orient tant de barrières efficaces, ne serait plus qu'une plaine informe où la faux des grandes invasions pourrait passer sans rencontrer d'obstacles. Et ce n'est point la faible domination du « spirituel » qu'elle accueillerait, mais les révolutions asiatiques qui s'installeraient sur son territoire sans frontières, parmi les épées brisées et les hiérarchies aplanies.

Bien plus. En quelque manière, le catholicisme, malgré son geste de Pilate, pourrait être entraîné contre son gré, dans cette déroute de la civilisation méditerranéenne, à laquelle, qu'il le veuille ou non, on a trop pris l'habitude de l'identifier. En renonçant à sa part du patrimoine gréco-latin, il perdrait son originalité, ce qui le distingue des autres religions. Il se pourrait que les foules adhé-

rassent alors de préférence à des groupes, en apparence imprégnés d'un christianisme plus pur et moins compromis par leur contact ancien avec l'humanisme. Bien des transfuges de la civilisation seraient peut-être aussi des transfuges du catholicisme et passeraient au luthéranisme et au judaïsme.

Aussi, est-il encore permis d'espérer que le divorce n'est pas irrémédiable. Mais, si cette tendance nouvelle s'accentue au sein de l'Eglise, si la Rome chrétienne prétend agir en destructrice et en ennemie de la Rome classique, si l'accord tarde à se conclure de nouveau et si le catholicisme tourne vraiment son visage vers l'Orient, alors, il faudra bien que la civilisation continue, seule, à soutenir le nécessaire combat. La défection de l'Eglise ne suffira pas à ébranler un édifice vieux de trente siècles. La résistance se poursuivra. Avec elle, sans elle, contre elle, jusqu'au jour où les cloches de Pâques sonneront pour de nouvelles allégresses, jusqu'au jour où, dans la joie d'une autre alliance, la « primauté du spirituel » sera, non plus une menace, mais une suprême parure pour notre civilisation d'Occident.

PIERRE LAFUE.

CLAUDINE MUSICOGRAPHE

—

En déficelant des liasses de vieux journaux où j'espérais dénicher quelques contes de moi, susceptibles de rajeunissement, j'ai trouvé dans le *Gil Blas* de 1903 des critiques musicales de Claude Debussy, avoisinant des comptes rendus de concerts signés « Claudine ». M. Vallas a tiré des premières, pour l'« Officina Sanctandreana » une sélection adroite, mais personne ne s'est avisé d'exhumer les seconds. Ils le méritaient cependant, primesautiers, caustiques, coupés çà et là de ces hors-d'œuvre paysagistes auxquels l'auteur excelle, toujours prête à s'évader du Châtelet ou du Concert Lamoureux lorsque le « craintif et charmant soleil » sollicite « son âme ingénue d'herbivore... » ou quand le printemps « éclate comme une cosse mûre ».

Sa critique, Claudine en prévient loyalement les lecteurs, elle y apportera « la bonne foi et la mauvaise éducation qui lui ont déjà fait tant d'ennemis ». Au besoin, pour se garer des gaffes trop voyantes, elle saura recourir à moi, bien que, depuis l'apparition de *Pelléas*, elle trouve que sa vieille amie l'Ouvreuse « oscille entre un wagnérisme grincheux et un antiwagnérisme ronchonneur ; elle grogne, elle rogne, elle trouve qu'on met trop de farine dans le pain... »



LES ŒUVRES

Au dire de Debussy, Berlioz est « le musicien préféré de ceux qui ne connaissent pas très bien la musique ». Peut-être. Claudine affirme : « Mon berliozisme, comme le

Veau d'Or que vous savez, est toujours debout » ; la *Damnation de Faust*, surtout, l'étreint, « la sérénade ricaneuse qu'achève un bref éclat de rire, la plainte de Marguerite délaissée et le sourd orchestre où bat son cœur ».

Aussi bien, dans une lettre où elle confessait sa berliozolâtrie comme on s'accuse d'un vice flatteur, elle m'avouait, plus tard, « béer devant le chœur des soldats, devant celui des étudiants, devant tous deux quand ils s'enlacent ». Et dans le dernier tableau (la Course à l'abîme) elle imaginait si bien « le ciel sinistre balayé de nuages, la fuite des chevaux — que dis-je ? des coursiers aux crinières comme des chevelures — Faust dominé par son compagnon infernal, toute la fougue noire et blanche d'une esquisse d'Eugène Delacroix... »

Du génial rival de Berlioz, Wagner, elle apprécie surtout les *Murmures de la Forêt*, quitte à blâmer l'exécution de ces chères amours par l'orchestre Chevillard : « Qu'est-ce que c'est que cette clarinette molle, ce hautbois joliet et timide, oiseau peureux et sans accent ?... Ne savez-vous pas, volatiles anémiés par la chaleur, que lorsque chante au bois *un pur rossignol que nous ne pouvons voir*, la forêt tout entière murmurât-elle sous le vent, la voix d'un seul oiseau dépasse la dernière cime ? Je le sais, moi. Et Lucie Delarue-Mardrus aussi. »

Il y a Wagner et Wagner. Le jour qu'il lui fallut entendre, à « ses oreilles défendantes », *Huldigungs-Marsch*, Claudine déclara : « Ce puissant dieu savait tout faire ; quand il voulait écrire de la sale musique, il ne craignait personne. »

La *Faust-Symphonie* du beau-père lui semble longuette : « Evidemment, si l'abbé Liszt m'eût consultée, je lui aurais conseillé de couper un bon bout de sa première partie pour arriver plus vite à la seconde où Gretchen effeuille les pétales d'une marguerite (à en juger par la durée du morceau, ça doit être une marguerite de la grande espèce) et soupire en bouffées de *rubato*, et s'effeuille, et resoupire,

sur un dessin pianistique d'alto qui se complaît en lui-même, et se tortille et recommence... Tiens, mais je découvre, en écrivant, que cette seconde partie ne m'enivre pas autant que je croyais... »

Mazeppa la divertit, moins pour le « débraillé génial » signalé par Debussy que pour la minutie descriptive qui veut traduire « le galop du cheval fou, l'angoisse du malheureux qui râle dans ses liens, le jet étincelant des cailloux sous les sabots frénétiques, et le cri des corbeaux, et l'écroulement sanglant, et tout, et tout, quoi, jusqu'au triomphe de la fin, achevé par une petite marche tcherkesse que je vous recommande ».

Le classique la laisse froide. De Beethoven, elle aime pourtant la *Neuvième Symphonie*, et son Scherzo « où bondissent d'allègres timbales, comme des balles lumineuses dont je puis suivre la trajectoire connue... Les gens du métier vous diront pourquoi c'est beau. Moi, je ne suis que Claudine et, le plus souvent, je subis la beauté en musique, en peinture, en paysages (oh ! surtout en paysages) avec accablement, sans l'analyser ».

Une autre fois elle y revient : « Willy, de qui les calembours m'agacent souvent, a réussi plus qu'un jeu de mots le jour où il appela la Neuvième *la Cardiaque*, car cette Symphonie avec *Cœur...* je me la représente comme une admirable et grandiose urne funéraire où palpiterait, toujours vivant, le cœur de Beethoven... »

Mais la *Missa Solemnis*, même dirigée par « le nerveux Cortot », la fatigue : « Croire en Dieu, comme ça, pendant trente-cinq minutes sans ronfler, c'est trop pour la médiocrité de ma foi. »

Combien « le délicieux, le mineur, l'argenté » *Clair de lune* de Fauré la touche davantage ! « Quelle joie vaut la tristesse de cette musique charmeuse, dénuée de sens moral autant que... moi-même (je n'ai pas trouvé mieux en fait de comparaison). »

A propos d'un *Concertstück* pour harpe, de Gabriel

Pierné, que Mlle Henriette Renié avait fait acclamer par le public de Colonne, Claudine avait écrit : « Entre nous, les concertos pour harpe, je ne sais jamais si ça me chatouille agréablement, ou si ça me donne envie de faire pipi. » Suffoqué par le sang-gêne de cette confidence diurétique, le correct Périvier, qui présidait aux destinées de *Gil Blas*, me chargea d'en demander la suppression à sa collaboratrice ; elle y consentit en haussant les épaules ; mais, estimant que je l'avais insuffisamment défendue contre la pudibonderie directoriale, elle se vengea quelques jours plus tard en déclarant que les strophes de M. Henry Gauthier-Villars emmusiquées par la comtesse de Chabannes, et pour lesquelles elle me savait en fonds d'indulgence, ne lui paraissaient pas « assez mirifiques pour faire pâlir de jalousie José-Maria de Heredia, ni son gendre Henri de Régnier non plus ». C'était aussi mon avis (1).

César Franck, organiste, « qui aimait le lyrisme et en mettait partout », l'ennuie quelquefois. Elle note que ses partisans écoutent, avec « une admiration un peu somnolente », les *Béatitudes* écrites sur des vers qui, opinait Debussy, « déshonoreraient le moindre mirliton » et qu'elle trouve « aussi poires que la prose du Mangeot qui bêtifie dans le *Monde Musical* ».

L'élève préféré de Franck, Vincent d'Indy, lui plaît quand il déchaîne, dans le *Camp de Wallenstein* « son tumulte fier d'armes et de cris, de danses brutales, de sanglantes ripailles », mais les personnages surhumains de l'*Etranger* l'intimident : « Devant ces sentiments plus grands que nature, (que ma pauvre sincère nature du moins) je me disais : « Si c'est pour moi, la taille au-dessous, s'il vous plaît ! »

Quant au franckiste armoricain Guy Ropartz, elle se déclare impuissante à analyser sa *Symphonie sur un Choral*

(1) A son tour, l'autre directeur du *Gil Blas*, Ollendorff, tiqua sur une apostrophe aux insupportables fauteuils en velours rouge « qui donnent la fièvre au postérieur ». Mais, cette fois, je refusai d'intervenir et le « postérieur » incriminé demeura.

breton, disséquée par un programme horriblement détaillé que les auditeurs, constatait Debussy, regardent, les uns avec l'inquiétude que donnerait un explosif, les autres avec une stupéfaction ruminante. Claudine en cite des extraits impressionnants : « Les tranformations rythmatiques des figures 4 et 5 amènent progessivement le thème 1 en valeurs plus grandes (*ut mineur, ré mineur*, détournement de mineur, est-ce que je sais ?) » Et elle conclut : « Il y a peut-être des gens à qui un machin comme ça facilite la compréhension ; moi, ça me rend complètement idiote. »

A la trop vantée *Symphonie pathétique* du prolixe Tschaïkowsky, qui exaspère le génie latin et grec (Charles Koechlin, *Revue Musicale*, sept. 1927), et bourguignon aussi, elle s'intéresse beaucoup moins qu'à « la forme pointue des premières feuilles de lilas, lilas pauvres des petits jardins noirs ou lilas menacés des beaux parcs qu'on va détruire rue Faraday et rue de la Baume, dernier luxe d'un Paris qu'on défleurit branche à branche... » Sonore, brillamment conduite par Chevillard, elle ne lui pardonne cependant ni sa longueur, ni la pauvreté de ses thèmes, ni son *Allegro con grazia* et *senza fantasia*, surtout... « Me réfugier dans le sommeil ? J'ai bien essayé, mais zut ! Je ne peux pas dormir sur des rythmes à cinq-quatre. »

En revanche, un autre Russe s'empare d'elle, celui d'*Antar*. Dès l'apparition de la Gazelle-Fée, elle délire : « Ah que les mots sont faibles et sans couleur ! Vous seriez éblouis, si des phrases pouvaient retracer tout ce qu'esquisse, au long d'un orchestre dont la beauté change cent fois et renaît d'elle-même, mon imagination dévergondée. » Debussy, capté, lui aussi, par le charme des thèmes, par l'éblouissement de l'orchestre et des rythmes, ne lutte pas contre la puissance de cette musique, « telle qu'on oublie la vie, son voisin de fauteuil, et même le souci d'une attitude convenable, tant on voudrait pousser des cris de joie ». Pieusement, Claudine énumère les visions des Mille et une Nuits évoquées par Rimsky-Korsakow : « Gong profond et lugubre qui rend le

son du bassin de cuivre où tombent, une à une, les têtes coupées pleines d'un sang noir... palanquins rutilants, bercés au-dessus du cortège triomphal où ondulent, mêlées, les bayadères et les écharpes,... harem où tombe le jour bleu, d'en haut, danses où la volupté se balance... »

Sur le cas Richard Strauss, les deux musicographes s'entendent moins bien. Claude éprouve plus que de la curiosité pour ce munichois qui « pense par images colorées, dessine la ligne de ses idées avec l'orchestre. . et pratique un développement de couleurs rythmiques. » Mais Claudine récalcitre : « Dût Debussy me lapider... », s'écrie-t-elle, « je n'aime pas cette Musique-là ». *La vie d'un Héros* ne la soulève pas d'enthousiasme, ni la fantaisie symphonique *Italie*, qu'elle compare au pittoresque méli-mélo de Gustave Charpentier dont *Napoli* charma son adolescence : « Comme tous mes souvenirs d'adolescence, je l'aime, puis je le désaime, et puis je le r'aime avec rancune... Le charivari de la fin est rudement bien charivarié, et la sérénade, la retraite, la chanson de l'homme saoûl, la tarentelle, tout ça grouille ensemble, avec une vivacité âpre qui vous met l'eau sous la langue... » A Chevillard, précis et méticuleux, elle préfère Colonne qui « vous conduit ça tout autrement, et mieux, et plus débraillé, et plus graissé de violoncelle... Au Nouveau-Théâtre, c'est *alla polacca*, au Châtelet, c'est *alla polenta* ».

Une scène d'amour, extraite de l'opéra *Feuersnot*, l'indigne par son fracas : « Les oreilles m'en font encore *bzi, bzi*. Si j'avais l'extase aussi tumultueuse, je voudrais voir ce que diraient mes voisins d'en-dessous ! ».

Les remontrances maritales ne l'amènent pas à résipiscence : « Willy, prétend-elle, choqué de ma tenue irrévérencieuse pendant cet interminable Festival-Strauss, m'a reproché d'un air sec : — Pourtant, ma chère, la trituration de la pâte orchestrale est merveilleuse. — S'il savait ce que je m'en fiche, de sa pâte et de sa trituration, puisque je n'aime pas cette cuisine-là ! »

Certains jours, elle se récuse. Quand M. Doyen fait exécuter sa *Symphonie funèbre à la mémoire d'Emile Zola*, elle s'en va sur la pointe des pieds. « On ne m'a pas confié la rubrique : *Politique.* »

★

LES PAYSAGES

Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil, selon Debussy. Ce vers doré a l'assentiment de M. Croche, anti-dilettante, qui engage le compositeur à n'écouter les conseils de personne, « sinon du vent qui passe et nous raconte l'histoire du monde ». Claudine, elle aussi, se passionne pour la chanson du vent, « du vaste souffle qui, pendant que j'écris, berce et rudoie les mélèzes plaintifs au long de ma maison lointaine ». Mais le vent de Paris, farceur et malveillant, la déconcerte, « occupé tantôt à précipiter une cheminée sur un pauvre diable, tantôt à retrousser la mère Toupet des Mares (Armand de Caillavet) jusqu'à l'âme... Je l'ai vue, son âme, elle est rudement vilaine ! »

En Puisaye, comme il souffle mieux ! « Là-bas, Mars incertain m'envelopperait de son haleine double, bouffées tièdes et bouffées aigres, et lorsque, battue, assourdie, buttant contre son invisible force comme devant un obstacle tangible, je m'accoterais enfin au rempart humide d'un talus feutré de mousse, j'entendrais la course du vent qui passe en haletant par-dessus ma tête, lancé à ma poursuite comme une bête sans flair (2). »

« Là-bas... les bourgeons couvent sous le soleil tiède, un printemps trop précoce hâte les pointes de l'herbe et les boutons de violettes sauvages; comme une bête grimpeuse qui s'étire, le lierre enfonce ses mille griffes courtes dans l'écorce des arbres. »

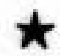
(2) « Le vent dépisté poursuit sa course sans nous atteindre, lancé par-dessus nous comme une bête sans flair. » (*Vie parisienne*, 2 octobre 1909.)

« Tristesse de la pluie chaude qui tombe droite et lourde comme une frange de perles... Petits pieds blancs dans la boue, robe de mousseline que l'humidité désapprête, ondulation éphémère de la chevelure qui s'effiloche en mèches mélancoliques... »

» Souffle en fournaise de juillet, une heure avant l'orage. La façade de ma vieille maison blanchit électriquement, l'ardoise luit du même bleu-noir que le ciel qui l'écrase. Tous les arbres se couchent d'un seul geste et j'entends, à plus d'une lieue, le chuchotement de la grêle sur les bois. L'angoisse de la terre crève enfin sous la douche brutale, sous le bref fracas du tonnerre... »

» Paix torride des rues désertes, où les arroseurs, sereins comme des dieux, jouent avec l'arc-en ciel qui paraît, se brise et disparaît dans une poudre d'eau ;... chiens terrassés et morts, sauf la langue, à l'ombre courte des murs de jardins;... faces rougeaudes, humidité amère de bière renversée au seuil des petits cafés ;... bouffées de musique cuivrée qui volent par-dessus les arbres... »

» A l'heure presque nocturne encore où une raie de jour pâle et bleu fend mes persiennes, j'entends les oiseaux s'éveiller... Un merle d'abord, qui arrose mon songe transparent de notes rondes et claires comme des gouttes d'eau, puis un petit inconnu qui chante, et chante et rechante *do, ré, mi, la* sans se lasser, avec un *la* précis et posé de virtuose professionnel qui soigne ses effets... Le rossignol s'est éteint en même temps que la lune... Une hirondelle éclate en gargarismes harmonieux, deux hirondelles, vingt hirondelles se répondent, se renvoient leur invariable phrase qui s'achève en bruit de baiser... »



QUELQUES CHEFS D'ORCHESTRE ET INTERPRÈTES

Le talent de Mme Jane Arger est « délicat et précis comme toute sa nette et mince personne ».

M. Ballard « chante comme une poulie mal graissée... Ce Méphisto n'arrête de mâcher la gomme à claquer que pour pousser des clameurs indistinctes ».

M. Bourgault-Ducoudray « conduit, saccadé, le *Carnaval d'Athènes*. De dos, sa silhouette inquiétante est celle d'un cercueil noir juché sur les branches vibrantes d'un dispason. Il se retourne : c'est une vieille femme ».

Mme Marie Bréma « nous sort une petite *arnie* de romance qui déchaîne l'orage... « A la porte ! L'auteur ! » L'auteur, ce Webber avec deux *b* (l'accompagnateur ordinaire de Jean de Reszké) est au piano : il vacille sous la tempête, il devient couleur de fromage mou, il veut fuir, mais la cantatrice le ramène, et, d'un biceps irréfutable le cloue à son instrument... Puis elle se campe en avant de la scène, salue cinquante-sept fois, lance des baisers, des apostrophes menaçantes vers les galeries supérieures... et recommence ! Bravade pataude et inutile. Mme Bréma est une grande artiste, mais une grande artiste allemande.

» *Namouna* est conduite par Victor Charpentier, joli homme et qui a, chose rare, la cambrure du dos bien placée. La musique de Lalo est ingénieuse et a, comme Charpentier, la cambrure bien placée.

» Le gratin des pianistes convole : les jeunes filles à marier ne convoiteront plus, nerveux Cortot, votre fatale pâleur et vos cheveux noirs, non plus que la frisure vaporeuse, Wurmser, de votre barbe légère.

» La musique de l'*Etranger* est fort bien chantée par M Chanoine-Davranches, baryton puissant, et expliquée par M. Augé de Lassus, qui parle surtout de Saint-Saëns !

» Mlle Fanny Davies, qui exécute le concerto de René Lenormand, possède une main gauche pesante et une main droite prétentieuse. Léon Delafose est applaudi par un auditoire blasonné (ce ne sont que chevrons, ce ne sont que merlettes) avec une vigueur toute roturière.

» Fauré conduit le *Clair de Lune* d'un bâton plus vigoureux que ne pourrait le faire supposer la morbidezza de ses

mélodies... Disons « morbidezza », c'est un terme convenable. Je l'adore, cet homme-là ! Bistré, sous ses cheveux blancs, il ressemble un peu à mon Renaud. Et puis, toujours comme ce juponnier de Renaud, en voilà un qui sait parler aux femmes !

» Le violoncelliste Hollmann a une face de lion débonnaire, les cheveux plus longs que les miens (il n'a pas de peine) et un mépris superbe de la justesse. Un quart de ton de plus ou moins, qu'est ce que ça fiche pourvu que ses cheveux flottent. Et quel son ! Un son énorme, rond, voluptueux à faire frémir. Aussi on frémissait. J'ai surpris des figures de femmes tendues, enflammées anx pommettes, avec ce spécial sourire silencieux à bouche ouverte... C'était dégoûtant !

» D'Indy, ce brun aux yeux vifs, marque bien. Il conduit de même le menuet de sa Suite en *Ré* où il y a plus de vice que dans tel roman d'un enrosseur de Claudine [M. Hoche.]

» Charlotte Lormont, toute brune et toute blanche, conférencie sur Schubert ; c'est une brave gobette, sans pose, pas Dame-de-la-*Fronde* pour un sou.

» Vêtue de flottante mousseline, Mme Litvinne semble, à cause de la petitesse gracieuse de ses traits noyés d'une chair débordante et rose, le baby prospère d'une famille de géants.

» Cécile Max, qui revient de loin, s'entend poser d'étranges questions sur le Tonkin. Cette horreur de Gustave Lyon lui a même demandé s'il est vrai... non, je ne peux pas écrire ça !

» Mounet-Sully graillonne des vers éclos dans le puissant cerveau de M. Bonnier, *dit* Pierre Elzéar.

» Une Allemande brune, Mme Myrz-Gemeiner, chante deux lieder de Brahms, l'un gaîment populaire, l'autre sépulcral et toquard.

» Mme Penthès a joué d'affilée... vingt-quatre préludes de Chopin, deux douzaines ! Je me sentais devenir folle.

» Mlle Polaire trépide à l'aise dans cette étuve comme l'est une cigale brune au creux le plus chaud d'un sillon.

» Risler : Que j'aime l'embonpoint souriant, la roseur, la blondeur chérubinement bouffie du grand pianiste! Qu'il est verni, qu'il est frais et luisant! Il me rappelle la petite reine de Hollande avant son mariage...Un silence d'église, une assistance dévote qui lève vers l'officiant mille faces extasiées, des jeunes filles (des vieilles aussi) qui pressent convulsivement des mouchoirs sur leur bouche, comme à la prise de voile d'une sœur bien-aimée — je cherche vainement le bénitier. Tant de calme maîtrise, tant de caresse dans la douceur (ô le prélude de Chopin en *ut dièze mineur*) tant de précision dans la force expliquent l'amoureux émoi d'une salle subjuguée. Moi qui vous parle, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait faire tant de choses avec un pleyel!

» Pitchounette de la Rouvière, quelle voix solide est la vôtre! Vous vous maquillez avec une ingénuité qui vous fait honneur, mais comme dans cette robe écourtée à taille pointue, vos charmes deviennent tout de suite des « appas »!

» M. Rabaud conduit lui-même sa symphonie, coquette et fine, si nettement que les violons de Colonne, soulevés de zèle, jouent comme un seul virtuose.

» Un corps maigre, coiffé d'une chevelure extravagante et crespelée, comme un peuplier d'un peloton de gui. C'est Sauer. Ce raseur macabre doit descendre par les voies les plus directes des centaures antiques, car il martèle, d'une paire de sabots cruels, un meuble de prix auquel la maison Erard donna tous ses soins.

» L'Union artistique des Femmes de France exhibe Mlle Soyer, de l'Opéra, qui chante comme une seringue, et un orchestre de cinquante vraies jeunes filles dont Franc-Nohain célèbre la pureté intangible :

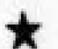
Si, dans leur oreille, en sourdine,
Polaire a fait chanter « Claudine »,
Nul penser, nul souffle troublant,
N'en froissa leur plumage blanc!

» La sonate en *sol* de Beethoven est jolie ; sous l'archet de Jacques Thibaud, elle devient presque trop jolie... Jamais ce violoniste attendri ne sort du clair-obscur, il joue blond, en d'adorables pénombres, il joue comme en rêve, c'est le somnambule idéal !

» Van Dyck, l'inégalé Parsifal de Bayreuth, rasé comme un extra très chic, chante le récit de Loge... et le thème odorant de Freïa me prend toute ; il chante en français le printemps et l'inceste, il forge en allemand l'épée Nonthung, il se conduit comme un sauvage avec Brunhilde (Adiny), il a le droit d'avoir chaud !

» Weingartner, on le regarde autant qu'on l'écoute. Long et glabre, figure blême, qui rosit vite, de séminariste illuminé, il conduit avec des gestes magnifiques ou ridicules. L'habit court remonte aux saccades ataxiques des bras, volette au rythme des poings martelants. Cet Allemand s'intoxique jusqu'à l'épilepsie de la musique qu'il déchaîne. Je l'envie. [*Cf.* Debussy : « Ses bras font des signes implacables qui arrachent des mugissements aux trombones et affolent les cymbales... Celà est très impressionnant et tient du thaumaturge »...]

» Siegfried dirige l'orchestre Lamoureux « exceptionnellement ». Comprenez-moi bien, je veux dire : par exception. Nous sommes de vieilles connaissances, quoique nous ne nous saluions guère. Combien de fois, à Bayreuth, autour du gazomètre théâtre, à la Restauration, sur les trottoirs étroits de l'Opernstrasse, ai-je croisé sa silhouette sans épaules (il est bâti comme une bouteille), évité son regard couleur de Marennes pas très fraîche ! Ma pure parole, ce précoce génie dévisage les femmes comme un ténor et, toute court-chevelue que je suis, toute mal élevée qu'on me répute, je n'échappais pas à cet œil qui dit : « Hein, si je voulais !... Mais je ne veux pas. » « Moi non plus, Monsieur ».



LE PUBLIC

Tristan Bernard « qui abrite sa fantaisie échevelée sous une barbe funèbre ». Cappiello « dessine fiévreusement ; puisqu'il ne me voit pas, j'admire sans embarras sa belle figure aiguë, le galbe agressif du nez courbé, du menton têtu, la caresse féminine des yeux clignés. Armande de Polignac, cette jolie blonde frêle aux yeux bleus de légende allemande, si mince que son grand chapeau l'abrite toute comme une ombrelle. Mme Ernest Chausson a des manches Louis XIII ; on logerait Litvinne dans la gauche et Héglon dans la droite ; Léon Daudet, brun et busqué. M. Adolphe Deslandes, compositeur français : beau front dénudé, yeux clignés et lointains, barbe imposante, c'est bien comme ça que les trottins, lectrices fidèles des feuilletons, se figurent un musicien de grand talent. Saint-Roch Diémer et son gentil petit toutou Lazare Lévy. Carolus Duran fils, un beau gars, écouté par Carolus Duran père, bienveillant, grisonnant, rayonnant, vêtu d'une redingote assortie aux yeux bistrés de langueur. André Gaucher, blond et bouclé comme une jeune miss. La belle Mme Catulle-Mendès, étincelante de paillettes noires. Liane de Pougy aux yeux d'aigue-marine. Le glabre Hugues Rebell et Bruneau à la barbe dure. Louis de Serres, hypnotisé, le front en avant sous deux mèches spiralées qui lui donnent un air de chèvre exotique. Des beautés cinquantenaires guettées par Sem, petit fossoyeur qui ricane. Max et Fischer apportent à Willy leur dernier volume, *Pour s'amuser en ménage*. Pour m'amuser en ménage, je n'ai besoin des conseils de personne... »

Dans une intéressante étude, qui s'efforce d'être impartiale, mais où quelques erreurs se sont glissées, M. Larnac écrit, à propos de ces articles, que « si elle les écrivit ou les signa, ce fut sans doute pour complaire à son gend'lettres de mari ». Ça m'étonnerait, ça m'étonnerait beaucoup.

L'OUVREUSE.

LA MARQUE

—

Les ombres de la Mort flottaient sur la vallée :
Deux colosses, pareils aux pharaons du Nil,
Vers le pourpre occident tendaient leur dur profil,
Comme cherchant au loin la lumière en allée.

Le Spectre qui marchait devant moi s'arrêta,
Familier, et posa sa main sur mon épaule...
Le firmament tournait sur le pivot du pôle.
Un grand fleuve, à nos pieds, fuyait vers son delta.

La main du Spectre était impalpable et réelle,
D'opale lumineuse et de fluide onyx,
Si glaciale aussi que toute l'eau du Styx,
D'un cours muet et doux semblait couler en elle.

Je ne l'avais jamais senti si près. J'avais,
Dans ma course à ma fin chaque jour plus prochaine,
Accoutumé de voir ce compagnon de chaîne,
Qui ne jetait pas d'ombre à la route où je vais :

« Toi qui hantes mes pas et mes veilles, lui dis-je,
Fils de la solitude et père de l'orgueil,
Sais-tu que nous allons vers le funèbre seuil,
Où bâille comme un puits la bouche du vertige?

Sais-tu que nul mortel ne l'a deux fois franchi,
Que par delà le porche ouvert sur le mystère,
Le vivant que je suis n'abandonne à la terre
Qu'un petit tas de cendre et d'os, vite blanchi?

Quand sera le dernier frisson de mes vertèbres
Dans l'éternité fixe à jamais absorbé,
Quand sera, pour ne plus se lever, retombé
Sur mes yeux le velours sépulcral des ténèbres,

Quand je m'éveillerai, hors du temps, hors du lieu,
En mon infirmité comme en mon ignorance,
Libéré du linceul même d'une apparence,
Devant la Sainte Face immobile de Dieu,

Où seras-tu, Fauteur de mirages, qui rôdes
Des terres du silence au désert de la peur,
Qui brises la chanson aux lèvres du harpeur,
Et mets à l'oasis son collier d'émeraudes?

Où seras-tu, Démon des grands sables, qui m'as
Conduit, au cours de douze âges du zodiaque,
De la cave d'Endor à la crypte isiaque
Où s'amarre la nef sans rames et sans mâts?

Où seras-tu, quand, sous les palmes nostalgiques,
Les fontaines de mes songes auront tari,
Quand au ciel de mes yeux mêmes auront péri
Les astérismes d'or qui font les nuits magiques?

Me laisseras-tu seul par delà mon destin?
Tel, surpris par le jour montant comme une herse,
Un esclave furtif d'un coup de pied renverse
Les flambeaux attardés du suprême festin?

Et, lorsque délivré du faix de la matière,
J'aurai rompu les sceaux et forcé les cloisons,
Resteras-tu, fantôme errant sur les gazons,
Le captif obstiné des murs du cimetière? »

Je me tus. Seul l'écho répondait à ma voix.
Mais, depuis lors, chaque heure en ma chair nue imprime,
Plus profonde, la Marque obscure de l'abîme,
A la place où le Spectre apposa ses cinq doigts.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

LES SOURCES DU "TAMANGO" DE MÉRIMÉE ET LA LITTÉRATURE "NÉGRIÈRE" A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

—

« On n'a pas encore découvert les origines de *Tamango* », écrit M. Trahard, en sa thèse, désormais justement classique, sur *La jeunesse de Mérimée* (1). Il indique toutefois quelle ambiance littéraire a suggéré à l'auteur de Tamango l'idée de l'écrire : l'exotisme était à la mode, Mérimée en profita.

Exotisme particulièrement complexe, surtout en France, vers 1830. Avec le sentiment et bien davantage le sentimentalisme, on y aimait les aventures maritimes, les longues descriptions « émues », et, depuis quelques années, l'élément nègre, que celui-ci fût présenté en des écrits exsangues, à l'usage des jeunes personnes de la bonne société, tel l'« Ourika » de Mme de Duras, ou, comme dans « Bug-Jargal », sous des aspects violents, au moyen d'exhibitions sanglantes, voire sous les espèces d'un Habibrah qui rappelle Han d'Islande. Le fantastique plaisait du reste beaucoup, il contribuait à faire frissonner agréablement les lectrices. Et l'on admettait quelque ironie, pourvu qu'elle n'eût point trop l'air d'égratigner le public lui-même.

Mérimée allait habilement servir tous ces goûts, mais à sa manière. Il prit l'exact contre-pied de l'emphase et de la verbosité, des effusions et imprécations, des longues

(1) Pierre Trahard : *La jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834). Essai sur sa formation intellectuelle et sur ses premiers ouvrages*. Paris, Champion, in 8°, 1924. — V. pp. XII, XIII, XV et note 1 ; 370-375, *passim* ; 427, 429-433 et notes ; 430, 441-442, 444-448, 450-453.

descriptions lyriques et des prétentions philosophiques, où se complaisaient les romantiques et aussi les classiques, qui se combattaient pourtant avec âpreté. Chez Mérimée, au contraire, un parfait naturel, une langue simple et pure.

M. Trahard a eu soin de noter que « dès ses premières années », Mérimée a entendu parler du « problème de la traite des noirs », que « l'opinion publique, en France et en Angleterre, s'y intéresse ; l'on y discute avec âpreté sur l'abolition de l'esclavage ». Puis il ajoute en note : « L'idée d'écrire *Tamango* ne serait-elle pas venue à Mérimée en écoutant la jeune Américaine miss Wright prêcher dans le salon d'Abel Stapfer l'abolition de l'esclavage?... En Angleterre, Wilberforce mène la campagne. »

Voilà la double influence, littéraire et sociale, qui détermine Mérimée à écrire une « nouvelle » négrière.

I

Quelle fut sa documentation, et comment en a-t-il tiré parti ? Si je me hasarde à traiter cette question, qu'a négligée M. Trahard, c'est que pendant de longues années j'ai étudié, dans les dépôts d'archives et les bibliothèques, nombre de textes relatifs à la traite noire et à l'esclavage (étrangers et français). — Il convient de relever d'abord une erreur assez courante de nos jours. *Tamango* n'est pas du tout à ranger dans la catégorie roman historique : pendant que Mérimée le rédigeait, des centaines de « cercueils flottants », ainsi que les avait qualifiés Mirabeau, couraient les mers ou chargeaient leur marchandise noire en quelque estuaire des côtes guinéennes. Tandis qu'à Paris même comme à Londres, à Nantes comme à Liverpool, à La Rochelle comme à Bristol, etc., de belles dames et leurs maris attendaient avec impatience le succès des navires négriers dans lesquels ils avaient une part d'intérêt, pour s'offrir, ceux-ci un élégant phaéton, celles-là un collier de perles. Et en France, gouvernants, ministères et tribunaux avaient

d'inépuisables trésors d'indulgence, ouvertement, pour le trafic négrier officiellement interdit par des simulacres de lois répressives, promulguées de mauvaise grâce, depuis les traités de 1814 et autres postérieurs.

De là pour Mérimée un certain péril. Nous le savons décidé à « faire son chemin dans le monde » aussi paisiblement que possible, grand amateur de la vie mondaine, où les opinions tranchées hétérodoxes, en matière sociale surtout, sont presque toujours exclues. N'est-il pas étrange qu'il ait osé lancer, en pleine bataille, un écrit où froidement il crève à tous moments le rideau d'hypocrisies derrière lequel les esclavagistes prétendaient abriter les détails, comme l'ensemble, du trafic et de l'emploi des nègres. Ce faisant, il courait le risque de voir se fermer devant lui divers salons, de s'aliéner des sympathies acquises, naissantes ou possibles.

Danger réel, vu le déchaînement des passions, dans les camps ennemis des abolitionnistes et des esclavagistes : parfois jusqu'à des duels, en Europe ; aux colonies parfois jusqu'à l'assassinat, de la part des derniers ; et ici comme là, également de la part des esclavagistes, la calomnie déversée, à pleins tombereaux, chaque jour, sur les abolitionnistes. Mérimée affronta le péril.

Mais il lui fallait se documenter, méthode à laquelle il fut toujours fidèle. Grand lecteur, au surplus, lecteur fureteur, polyglotte, et qui avait des qualités d'historien : qui souvent déclara tenir l'histoire pour « chose sacrée ». S'il a écrit ailleurs : « Je n'aime dans l'histoire que les anecdotes ; je donnerais volontiers Thucydide pour des mémoires authentiques d'Aspasie », il est prudent, je crois, de ne pas accorder grosse importance à cette boutade.

II

Sa documentation verbale, d'abord, lui fournit à la fois des renseignements généraux et force « anecdotes » des

plus typiques. Il était depuis longtemps en relations avec Tocqueville et Montalembert, anti-esclavagistes déclarés. Et d'ailleurs il n'était pas difficile à qui le voulait résolument, et agissait avec une certaine prudence, d'obtenir beaucoup de témoignages, de recueillir quantité d'observations. Surtout si l'enquêteur possédait les « tenants et aboutissants » qu'avait déjà Mérimée. Il lui était toutefois inutile d'aller lui-même chercher des informations dans les ports, le travail était fait — et se poursuivait quand même toujours, en France comme en Angleterre. Ses résultats, concentrés à Londres ou à Paris, continuaient à être exposés devant les Chambres, y provoquaient de passionnées discussions, reproduites aux publications officielles, analysées et commentées dans la presse quotidienne. — Pour Mérimée, il y avait mieux encore, une chance exceptionnelle.

En *1825*, *le baron de Staël* avait mené à Nantes et sur les quais de Nantes une enquête habile et fructueuse. Son rapport fut publié dans le journal d'un groupe abolitionniste, la *Société de morale chrétienne*, fondée tout exprès en *1821* par lui et quelques autres, au nombre desquels était *le pasteur Stapfer*. Il est évident, pas n'est besoin de preuves matérielles, que Mérimée, très lié depuis 1822 avec *Abel Stapfer*, ne manqua pas de lire, dans le journal de la dite Société, le rapport de M. de Staël. Et il est fort probable que celui-ci (mort le 17 novembre *1827*), s'entretint verbalement avec Mérimée, lui communiqua tels menus détails observés, non imprimés, mais à utiliser par le romancier ; telles impressions ressenties et encore vivantes.

Ce n'est pas tout. Il y avait à Paris comme ailleurs beaucoup d'abolitionnistes non affiliés à la Société de morale chrétienne, parce que incroyants. Par exemple Victor Schœlcher, — il avait dix mois de moins que Mérimée, — dont le premier des quatre grands voyages d'enquête en pays à esclaves fut accompli (Mexique, Cuba, Etats-Unis) l'année même de *Tamango*. On peut croire que l'auteur n'a

pas négligé de ce côté non plus les causeries profitables.

Tel fut le point de départ des « sources » de Tamango. Et l'on va voir que les autres rapprochements de dates et de faits sont également décisifs.

Quant à la documentation imprimée, Mérimée n'eut que l'embarras du choix, pour ne pas s'y attarder indéfiniment. Ses amis de la Société de morale chrétienne lui communiquèrent, — s'il ne la connaissait déjà, — la célèbre brochure de Clarkson, « *Le cri des Africains contre leurs oppresseurs*, ou Coup d'œil sur le commerce homicide appelé Traite des Noirs », édition française de cette société, brochure accompagnée d'une grande planche pliée donnant les coupes, horizontales et verticales, du navire négrier le *Brookes*, de Liverpool, « construit pour le trafic des Noirs, fait pour contenir 450 nègres, mais en ayant souvent contenu jusqu'à 600 ». Cette planche (2), « dressée par ordre du Parlement britannique », montre l'encaquement des nègres à bord.

Veuillez bien prendre en mains la brochure de Clarkson et sa planche, et d'autre part le texte de *Tamango*. Comparez ce texte, deuxième alinéa, depuis les mots : « Il voulut que les entrepôts... », avec la susdite planche et les explications qui s'y rapportent dans la brochure (chapitre IV). Vous constaterez quel parti l'imagination et le talent de Mérimée ont su tirer de la lecture du texte, jointe à l'examen de la gravure. D'autre part, vous rapprocherez la « sécheresse de procès-verbal », dans Clarkson, de la sécheresse d'ironie âpre de *Tamango*.

Il n'est pas inutile de noter ici que le Clarkson figura nombre d'années aux étalages. En effet, la même année que paraissait l'énorme tirage de la Société susdite, une autre édition, également considérable, avec de courtes, mais intéressantes « Observations préliminaires, par M. Grégoire,

(2) J'ai fait reproduire autrefois (sur cuivre) cette planche-là ; je n'en fis tirer que 50 exemplaires (distribués), mais je compte employer ces cuivres plus sérieusement.

ancien évêque de Blois », était publiée sans autre indication d'éditeur que : « A Paris, chez les Marchands de Nouveautés ». Des « Observations » préliminaires, Mérimée put tirer au moins deux indications utiles. Qui lançait cette édition ? Peut-être la « Société des Amis » ou Quakers, dont le Comité abolitionniste était très actif.

Quoi qu'il en soit, Mérimée n'était pas homme à s'en tenir là. Sans parler des très documentées brochurettes de propagande de la Société de morale chrétienne, il avait, en anglais et en français, de forte documentation. La Préface de Clarkson lui avait fait connaître à la fois les deux grandes sources de renseignements donnés par celui-ci, et leur autorité indiscutée : «... Il n'y a pas d'Européen éclairé qui ne connaisse le nom et les travaux du célèbre voyageur anglais *Mungo-Park* ;... c'est de son autorité que nous nous sommes le plus souvent appuyé. Mais nous avons fait aussi largement usage du *Résumé des interrogatoires relatifs à la Traite* qui ont eu lieu *devant le Comité général de la Chambre des Communes en 1789 et 1790* », et qui fut « publié par ordre du Parlement britannique ». Il contient de nombreux témoignages, de négriers et de voyageurs divers, reçus et discutés par ledit Comité, ensuite soumis devant lui à une contre-épreuve, à un contre-interrogatoire des déposants, par « des personnes intéressées dans le commerce des Noirs ».

Mérimée avait aussi, par les « Observations préliminaires » de Grégoire, l'indication de *The History of the rise, progress and accomplishment of the abolition*, publiée en *1818* par Clarkson.

Mais il est un livre français, alors tout récent, qui à lui seul aurait pu largement suffire à documenter l'auteur de *Tamango*, et que très certainement il dévora d'un bout à l'autre. C'est l'in-8° de Morenas, « ex-employé au Sénégal, en qualité d'agriculteur-botaniste », Paris, *1828*, « chez l'auteur et chez F. Didot » ; volume intitulé *Précis historique de la traite des noirs*.

Il n'existe pas en France, et je doute fort qu'il existe à l'étranger, un ouvrage qui puisse soutenir la comparaison avec celui-là, en ce qui concerne la traite dans les dernières années de l'Ancien Régime et jusqu'en 1827. En 1828 et années suivantes, il fit un bruit considérable, non seulement dans toutes les colonies à esclaves, étrangères et françaises, mais aussi en France, en particulier à la Chambre des Pairs et à celle des Députés ; l'auteur avait adressé à la seconde des pétitions ; il s'était révélé polémiste redoutable, autant qu'historien sachant mettre en œuvre matériaux d'histoire et « choses vues » (3).

Est-il vraisemblable que Mérimée soit allé plus loin dans ses recherches documentaires. Je ne le crois pas ; sa moisson de renseignements était ample, au moyen des lectures et des quelques causeries ci-dessus indiquées. Une exception, toutefois. Curieux d'épisodes exceptionnels de révolte noire à bord, tels qu'il était décidé à en écrire un, il avait dû, pendant que lui-même en recueillait, prier ses divers amis juristes de lui signaler ceux qu'ils pourraient rencontrer. Il est ainsi fort probable qu'il tira parti d'un passage d'Emerigon, *Traité des assurances*, édition *1826-1827* (I, 392-395). Il y a là, en effet, un récit dont il a suffi à l'auteur de *Tamango* de modifier un peu, quant au fond, plusieurs données, — les transformant quant à la forme ! — pour toute la fin de sa « novella ». Je résume :

En 1774, un petit brigantin, le *Comte d'Estaing*, fait voile de Gorée pour la Martinique, avec 33 esclaves, mais aussi avec un équipage de 19 hommes presque tous en proie aux fièvres, dont le capitaine était mort, ainsi que le maître d'équipage. En cours de route, révolte soudaine et générale des noirs ; ils s'emparent de fusils, tuent le nouveau second, blessent plusieurs hommes. Les survivants se barricadent sur le pont ; ils y restent

(3) Joseph-Elzéar Morenas, né en Vaucluse, mort dans la Mingrélie en 1829, est cité dans le *Dictionnaire des célébrités de la France*, de Fisquet. Article sur lui dans la Biographie Hœfer, où l'on renvoie à une Biographie départementale. En sa Préface, Morenas rappelle qu'il a « passé près de 20 années dans les différentes colonies de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde. »

quatre jours, n'ayant pas d'autre aliment que l'eau-de-vie d'un barrillet qui se trouvait là. Le brigantin allait au gré du vent.

Le cinquième jour, on aperçoit un petit bâtiment, le senau bordelais la *Brunette*, auquel on fait des signaux désespérés. Gasqui, le nouveau capitaine du brigantin, s'y réfugie avec ses gens, laissant sur le *Comte d'Estaing* un novice malade, et un petit mousse retenu de force par les nègres. Le senau parvient à La Martinique, où Gasqui fait son rapport.

Pendant ce temps, sur le brigantin abandonné, les esclaves jouissent quelque temps de leur liberté, mais bientôt s'inquiètent, ignorant tout de la navigation : le navire courait au hasard. Finalement, il vient s'échouer sur un îlot des Lucayes, où les noirs se réfugient. Un bateau anglais, qui se trouvait là, enlève tout à bord du *Comte-d'Estaing* et met le feu au navire. Des habitants anglais d'îles voisines réussissent à capturer sept des esclaves du brigantin ; le chef de ces malheureux, pour échapper à une nouvelle servitude, se noie volontairement. On ignore ce que devinrent les autres nègres, on croit qu'ils sont morts de misère. Du novice et du mousse, jamais de nouvelles.

III

Si l'on veut bien se reporter au texte d'Emerigon, l'on verra qu'il laisse une impression de sécheresse plus forte encore que mon résumé. D'autant plus remarquable est l'emploi qu'en a su faire l'auteur de *Tamango*. Il avait noté, il est vrai, d'autres cas de révoltes exceptionnellement graves. Et même une seule phrase de Clarkson lui aurait permis de reconstituer une scène de cette nature :

« Quelquefois le massacre de tout l'équipage a été le prix de leurs efforts. » Mais là comme partout, il poussait loin le scrupule documentaire. A mainte page de son *Tamango* je pourrais joindre une vingtaine de références. Pas la moindre trace d'exagération, de romantisme, une seule exceptée, sans importance quant au fond : le costume dont il affuble ce chef noir ; il est fort possible qu'il soit arrivé à des roitelets nègres de s'accoutrer ainsi, mais je n'en connais aucun exemple.

Une autre question est à poser, en apparence moins facile à résoudre. Pourquoi a-t-il servi de préférence, aux lecteurs et lectrices, la description, sobre, d'une révolte à bord ? Il aurait pu transposer un des nombreux cas où des esclaves étaient jetés vivants à la mer, soit parce qu'ils étaient atteints d'une maladie épidémique (méthode éminemment pratique pour enrayer la contagion : le négrier le *Zong* en sacrifia ainsi 132 (Clarkson, chap. IV), soit pour retarder la poursuite d'un croiseur, par le jet successif, à la mer, de barils qui contenaient chacun un esclave (cas de la *Jeune Estelle*, en 1810 ; Clarkson, *ibid.*)

Mieux encore. Il aurait pu tabler sur la double aventure du navire havrais le *Rôdeur* et du bâtiment espagnol le *Saint-Léon*, avril 1819 (Clarkson, même chap.) Le premier, pour mettre fin aux suicides de nègres, et après essai resté vain de fusillade et de pendaison, avait enfermé sa cargaison noire à fond de cale. Presque aussitôt l'ophtalmie s'y déclare, gagne en quelques jours tout l'équipage moins un homme, le seul qui désormais pût conduire le vaisseau. On rencontre, sans pouvoir le secourir, le *Saint-Léon*, où la totalité de l'équipage et des noirs était victime du même fléau, de sorte que ce gros navire errait au gré des vents et des flots. Le *Rôdeur* parvint à la Guadeloupe, mais du *Saint-Léon*, plus jamais on n'entendit parler.

Ou bien Mérimée aurait pu décrire une épidémie de dysenterie à bord et (avec discrétion !) le spectacle qu'offrait alors l'entrepont où étaient entassés captifs et captives de tout âge. Là surtout, documentation abondante, et pour cause.

Pourquoi n'a-t-il pas voulu de tout cela ? Pour la même raison qu'il a voulu un style très simple, et concis à l'extrême. Mérimée refusait de faire appel au sentimentalisme, c'est-à-dire à la sensibilité, c'est-à dire aux nerfs. Et s'il admettait que l'on fît appel au sentiment, c'est-à dire au cœur, c'était à condition de s'adresser d'abord à l'intelli-

gence. Il veut que celle-ci surveille celui-là, pour empêcher le sentiment de se muer en sentimentalisme, phénomène superficiel et instable, sur lequel rien de solide ne peut être construit ; pour empêcher aussi le sentiment de s'égarer hors du réel.

IV

Je crois être à peu près certain que Mérimée, comme auteur d'un roman négrier, n'eut aucun prédécesseur tant soit peu connu, français ou étranger. Mais je lui connais trois « imitateurs », dont un anglais, et peut-être en eut-il d'autres.

Le premier en date, Edouard Corbière, ex-capitaine de la marine marchande, sans doute influencé par la publication de *Tamango*, donna en *1832* le long roman *Le Négrier*, au succès bruyant et prolongé. Succès dû, à cette lointaine époque, autant ou davantage aux défauts de l'auteur qu'à ses qualités. Plein de verve et très vivant, mais écrit à la diable, débordant de romantisme, il fatigue aussi par d'innombrables longueurs, rebute par un impitoyable abus du « langage matelot » d'alors, exaspère par l'emploi continuel du vocabulaire technique maritime. L'auteur connaissait mieux l'art nautique que celui de « composer » un livre. En sa « confidence d'auteur », jointe à la 4e édition, — Le Havre, 1855, — « revue sur un nouveau manuscrit », — il se gausse des règles et des grammairiens, déclare s'en tenir au « souffle de l'inspiration », notamment pour : « mon abrupt et inculte *Négrier* ».

Le roman devrait être intitulé « *Corsaire et négrier*, 1805-1825 », et seule, ici, la dernière partie nous intéresse. Le « héros », le Brestois Léonard, s'embarque à quinze ans sur un corsaire, et, après quelques aventures, est prisonnier sur les pontons anglais. Il s'en évade ; il recommence la course, cette fois dans les « débouquements » des Antilles, mais, la paix venue, il se fait négrier. Le récit de

ses aventures occupe seulement les pages 373 à 480 de l'édition sus-désignée. J'y relève d'abord l'épisode d'une ruse hardie pour échapper à un croiseur, au sortir d'un estuaire guinéen, épisode sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Puis celui d'une accumulation de calamités en cours de route : calme plat, ophtalmie, voie d'eau, manque de vivres, enfin tout l'équipage malade et les nègres morts mangés aussitôt par leurs compagnons survivants. Le navire est heureusement sauvé, avec ceux qui s'y trouvaient encore.

On ne peut du tout affirmer l'impossibilité d'une telle succession de malheurs, mais cela manque assez de vraisemblance pour constituer une faute littéraire. Sans donner au conte une plus grande puissance, au contraire. Combien supérieures à ces onze pages de Corbière, les trois pages correspondantes de Mérimée, la révolte ! Et bien entendu je ne compare pas le style des deux auteurs.

Une seule supériorité, très relative, et secondaire, chez Corbière Lui aussi a cru devoir affubler d'un costume grotesque un roitelet nègre, mais il a eu soin de n'y pas insister : six lignes.

Quant à la fin de son capitaine Léonard, au retour d'une expédition de traite, il est difficile de la comparer à celle du capitaine Ledoux dans *Tamango*, tant les circonstances diffèrent Léonard rencontre un croiseur français, engage avec lui une lutte nocturne et, à demi-portée de pistolet, réussit à tuer, lui même, le commandant de ce navire. Il prend celui ci à l'abordage, s'approche du cadavre du capitaine — et reconnaît son propre frère. Fou de désespoir, il regagne la Martinique et meurt deux mois après.

En outre, les six dernières pages, consacrées à cet épisode, sont fâcheusement encombrées du détail de manœuvres navales ; là encore, — et toujours sans parler du style, — supériorité du récit de combat, chez Mérimée, entre les noirs et l'équipage. — Le même Edouard Corbière a publié en 1833, dans ses « Contes de bord », une courte

nouvelle, *Le Négrier*, avec sous-titre : *Supercherie*. C'est uniquement le récit d'une ruse assez drôle pour échapper à un croiseur anglais. Qualités et défauts ordinaires de l'auteur ; amusette à citer pour mémoire. — En somme, le nom d'Edouard Corbière ne survivra guère que parce qu'il fut le père du poète Tristan Corbière.

Il en va autrement d'Auguste Jal, littérateur et critique d'art, archiviste et historien, ancien élève de l'Ecole navale, et qui fit un ou deux voyages maritimes. Son œuvre historique subsiste, justement appréciée ; son œuvre littéraire est exagérément oubliée, tout au moins ses trois volumes, *Scènes de la vie maritime*, édités en 1833 (petit in-8, impression assez lâche). Son conte *Un négrier*, quarante petites pages, ouvre le tome III. Aucun abus de vocabulaire spécial, aucun romantisme à panache, pas la moindre trace de longueurs. Voilà déjà qui l'éloigne considérablement de Corbière et le rapproche de Mérimée.

Même observation quant au style, avec ces deux remarques. Il ne saurait prétendre à s'égaler au style de l'auteur de *Tamango* ! mais, — que l'on excuse ma figure maritime, — il est digne d'aller de conserve avec lui. D'autre part, le « tendu » que l'on a reproché, souvent un peu trop, à Mérimée, n'existe pas chez Auguste Jal ; il y a de l'air, chez lui.

Et toutes les scènes qui se déroulent à bord du *Saint-Vincent-de-Paul* sur l'Atlantique constituent bien, sauf la dernière, l'existence normale quotidienne, au cours d'une traversée négrière Guinée-Amérique. Et le capitaine Loris soutient fort bien le parallèle avec le capitaine Ledoux, comme le rôle de la négresse Mica avec le rôle similaire d'Ayché. De même, l'épisode de la révolte des nègres ne fait pas mauvaise figure, dans Jal, comparé à celui de la révolte des noirs dans *Tamango*. Non plus que le bref duel entre le noir Hercule, frère de Mica, et le capitaine Loris, comparé au combat singulier entre Tamango lui-même et le capitaine Ledoux.

Il convient d'ajouter que si Jal avait un modèle, Mérimée, c'était un avantage redoutable. Il courait le danger d'être ridiculement inférieur au modèle, ou de le pasticher involontairement. De la double épreuve il s'est tiré à son honneur. — Il eut beaucoup moins de peine à rivaliser, cette fois le mot n'a rien d'excessif, avec Edouard Corbière, et il fit beaucoup mieux que lui, en ce qui concerne le dernier épisode, la fin du capitaine négrier (je ne puis comparer, ici, avec *Tamango*, c'est beaucoup trop différent). Le *Saint-Vincent-de-Paul* rencontre un croiseur qui le capture et dont le commandant est « un ancien camarade d'études et de navigation ». De Keroël fait transporter Loris, gravement blessé à une jambe, dans une cabine, et donne l'ordre de faire garder celle-ci par un factionnaire. Il se trouve que ce factionnaire est un ancien esclave, libéré, devenu soldat de marine. Voyant tout le monde affairé, éloigné de la cabine, il y entre et prononce :

« Il y a vingt ans qu'un monstre comme toi m'est venu prendre à Loanda ; j'ai juré que je me vengerais sur un de ses semblables quand je le pourrais », — et il fusille Loris. Keroël accourt au bruit, relève le nègre prosterné à ses genoux : « Tu as bien fait », lui dit-il tout bas, « mais que ceci reste un secret entre nous ». — « Tout le monde répéta, sur le *Saint-Vincent-de Paul* et à bord de la corvette, que Loris s'était suicidé. »

A la suite de chacun de ses contes, Jal plaçait des notes et pièces justificatives. De celles qui accompagnent *Un négrier*, je détache ces lignes :

Si en juin 1831 l'on avait passé une inspection minutieuse des bâtiments qui sortaient du Havre, le fait suivant n'aurait pas eu lieu. M. d'Hautefort avait été nommé vice-consul à la résidence de Bolivia. Il n'y avait pas de navire de guerre pour le transporter à son poste ; le gouvernement arrangea son passage avec un navire du Havre, M. d'Hautefort embarqua. Le navire partit ; il devait aller au Brésil, où le vice-consul avait des dépêches à déposer ; il alla en Afrique : c'était un négrier qui faisait le

marchand. Obligé de débarquer sur les côtes, M. d'Hautefort y tomba malade ; peut-être y est-il mort. Eh bien, que vous semble de cette histoire ?

Maintenant vous comprendrez mieux l'ironie cinglante de Mérimée, presque au début de *Tamango* :

Les inspecteurs qui visitèrent scrupuleusement le brick [de Ledoux] ne découvrirent pas six grandes caisses remplies de chaînes, de menottes et de ces fers que l'on nomme, je ne sais pourquoi, « barres de justice ». Ils ne furent point étonnés non plus de l'énorme provision d'eau que devait porter l'*Espérance*, qui, d'après ses papiers, n'allait qu'au Sénégal pour y faire le commerce de bois et d'ivoire.

Vingt années après Jal, un Anglais, le capitaine Mayne Reid, fournisseur de « romans pour la jeunesse », publia, en 1859, un récit intitulé *Ran away to Sea*, mot à mot : « Enfui à la mer » ; l'expression est encore employée de temps à autre, tout spécialement, lorsqu'un adolescent s'évade de la maison paternelle pour aller courir l'aventure sur mer. Le titre, pour être explicatif, serait : « Les aventures d'un jeune négrier malgré lui. » Ce héros est un petit martyr, sur le négrier à bord duquel il s'est engagé par ignorance, jusqu'au moment où un honnête matelot, Ben Brace, égaré lui aussi en cet équipage de bandits, devient le protecteur et l'ami du petit William. — Dès le 21 mai 1860 (4) paraissait à la librairie Hachette, dans la « Bibliothèque rose », une traduction française de cet ouvrage, avec le titre énigmatique *A la mer* ! C'est un in-16 de 401 pages, pourvu de nombreuses gravures.

Pour éviter l'injustice à l'égard de l'auteur et de son style de journaliste quelconque, il ne faut pas oublier que c'est une œuvre destinée à de jeunes lecteurs et lectrices, lesquels voient des qualités là où les « grandes personnes » relèvent des défauts. En effet, sans parler des longueurs fréquentes, il s'y trouve un hors-d'œuvre de 120

(1) Je suis redevable de cette précision à l'obligeance de monsieur l'administrateur de la librairie Hachette.

pages, récit copieux des aventures de Ben Brace et de William, au cours d'une excursion de trois jours en forêt africaine, aventures dont chacune est très vraisemblable, mais dont l'accumulation ne l'est pas du tout. Et ce hors-d'œuvre n'cst rattaché au reste de l'histoire que par un lien assez frêle.

L'auteur, pour divertir sa jeune clientèle, a fait un portrait caricatural d'un roitelet nègre, qu'il a revêtu d'oripeaux hétérogènes longuements décrits. Que l'idée lui en ait été suggérée par la lecture de *Tamango*, c'est probable. Mais il est très douteux qu'il ait voulu jouter avec Corbière (lequel a également bien décrit l'opération), dans sa description de la très habile manœuvre du capitaine négrier pour échapper au croiseur, à sa sortie de la côte africaine; bien que, chez l'un et l'autre des deux romanciers, il s'agisse de franchir un haut fond de sable, perpendiculaire à la côte. Par suite de l'hydrographie côtière du golfe de Guinée, la manœuvre dut être parfois réalisée, malgré ses dangers, et Reid le savait aussi bien que Corbière. — Tous les autres épisodes sont également exposés de manière vivante, fidèle, mais également dénuée d'art.

L'auteur intercala d'ailleurs deux grandes pages courageuses pour demander que l'on en finît, par des mesures draconiennes, avec la traite noire (chap. IX de la traduction française) ; et il précisait : « Je ne ferais pas d'anachronisme alors que je placerais mon histoire en 1857. Plus d'un négrier, aujourd'hui même [1858], s'équipe sur les côtes de la Grande-Bretagne, et, malgré tous les efforts dont nous nous vantons pour réprimer la traite des noirs, le nombre des Anglais qui se livrent à cet odieux trafic est tout aussi grand que celui des marchands d'esclaves appartenant aux autres pays. » Ainsi, pas plus que l'auteur de *Tamango* en 1829, Mayne Reid en 1859 ne faisait du « roman historique ». Il est regrettable pour le dernier que son œuvre n'ait aucune valeur d'art

De l'étude ci-dessus, Mérimée sort grandi davantage,

me semble-t-il. Aucun de ses « imitateurs », pas même Jal, n'a pu l'égaler ; et d'autre part il est bien établi, désormais, que son *Tamango* repose sur une solide base historique (5).

LÉON VIGNOLS.

(5) On peut voir aussi, dans mon article de la *Revue d'histoire littéraire de France*, n° 2 de 1927, *Une version remaniée et inconnue du « Tamango » de Mérimée*, qu'il s'est appliqué à y perfectionner maints détails de style, ainsi qu'il le fit notamment pour *Mateo Falcone*, comme l'a si bien montré M. Souriau.

UN ARTICLE INCONNU DE RIMBAUD SUR SON VOYAGE EN ABYSSINIE

—

A la suite de Paterne Berrichon, certains admirateurs de Rimbaud ont prétendu qu'après avoir renoncé à la littérature et à la vie européenne, le poète des *Illuminations* s'était, malgré lui, survécu. Son inspiration, à les en croire, aurait secrètement refleuri dans le silence des chaudes nuits éthiopiennes, et elle se fût épanouie largement à son retour en France, si la mort n'avait soudain fauché ces mystérieuses espérances.

Dans mon livre : *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* (1), je crois avoir démontré l'invraisemblance de ces présomptions optimistes. La période coloniale de la vie de Rimbaud n'a rien qui ressemble à un second printemps. Sans doute il a encore écrit. On connaît ses lettres d'Aden et de Harrar, et il est difficile de concevoir correspondance plus lâchée, où abondent autant de négligences et même de platitudes. On connaît aussi un rapport de trois pages qu'il établit, pour la Société de Géographie, sur son exploration de l'Ogaden, en 1883, un compte rendu de deux pages sur son voyage d'Antotto au Harrar en 1887 (2). Mais peut-on qualifier de productions littéraires ces relations d'une sécheresse prosaïque, d'une précision stricte et nue, sans aucune allure personnelle, sans accent ? Nous sommes loin de « l'alchimie du Verbe » ! Il y a là un détachement absolu, une radicale indifférence à l'égard de la forme. Le poète est mort : nous n'avons plus, en face de nous, qu'un colon et un géographe.

(1) Plon, Paris, 1926.
(2) *Comptes rendus de la Société de géographie*, 1884, p. 99, et 1887, p. 416.

Quatre ans plus tard, après son voyage au Choa et au Harrar, il se remet à écrire. Oh ! pas des vers! Ce sont là des enfantillages « absurdes, dégoûtants ». Mais des études sérieuses, utiles. « J'ai écrit, confie-il à sa mère le 15 décembre 1887, la relation de mon voyage pour la Société de géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*... J'ai l'intention d'envoyer au *Courrier des Ardennes* quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique orientale. » De tout cela la trace est perdue. Rien n'a paru, à l'époque, sous la signature de Rimbaud dans les journaux ardennais. Les articles composés pour le *Temps* ont été sans doute jetés au panier de la salle de rédaction, à moins qu'ils ne soient restés enfouis dans les papiers de son ami et ancien condisciple Paul Bourde. Et c'est dommage, car un *écrit* de Rimbaud, rédigé en 1887 et destiné à l'impression, n'est pas négligeable pour le psychologue, le géographe, ou l'historien de sa vie.

Heureusement, il m'a été donné de retrouver un de ses articles de la même année et de la même série, bien oublié à coup sûr, et qui, dénué de toute valeur littéraire, n'en garde pas moins son importance biographique et vient confirmer, sur tous les points essentiels, mon récit de sa vie africaine.

Il le publia aussitôt après son retour d'Abyssinie, dès son arrivée au Caire, dans un petit journal français intitulé le *Bosphore égyptien*. MM. M.-J. Bourguignon et Ch. Houin l'avaient mentionné (3), comme ayant paru, en deux fragments, les 25 et 27 avril 1887, et dans son étude sur *La carrière africaine d'Arthur Rimbaud* (4), M. H. Dehérain regrettait de ne pas l'avoir découvert aux dates indiquées. J'en ai conclu que la référence était inexacte et, grâce à un recoupement fourni par la correspondance, je l'ai repéré dans les numéros des 25 et 27 août 1887 (5).

(3) *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1901, p. 142.
(4) *Revue de l'Histoire des colonies françaises*, 1916.
(5) Ces numéros se trouvent à la Bibliothèque royale d'Egypte, au Caire. En recourant à l'obligeance d'un Français d'Alexandrie, M. Sourdot, et d'un

Dans son article : *Rimbaud et Ménélick* (6), Paterne Berrichon écrit :

Après le règlement avec Ménélick, Rimbaud, revenu à la côte par Harrar, où il avait vu le ras Makonnen, alla, fatigué et malade, se reposer quelque temps au Caire.

C'est vrai, mais il n'y resta pas inactif. Il écrivit une longue relation de son voyage, et cette relation, son premier biographe semble bien ne jamais l'avoir soupçonnée. On n'y trouve nulle part, sous sa plume, la moindre allusion.

Rimbaud est signalé au Caire par la rédaction du *Bosphore égyptien*, dans le numéro du 22 août 1887.

M. Raimbaud (*sic*), voyageur et commerçant français au Choa, est arrivé en Égypte depuis quelques jours ; nous croyons savoir que M. Raimbaud ne prolongera pas son séjour ici et qu'il prend ses dispositions pour se rendre au Soudan.

Éternelle instabilité ! Versatilité chronique et morbide! Dans une lettre du lendemain, il avoue encore à sa mère :

Je ne resterai pas longtemps, dans ces parages ; je n'ai pas d'emploi. Par force, je devrais m'en retourner (*sic*) du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabie. Peut être irai-je à Zanzibar, d'où l'on peut faire de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où ?

Si incertaines étaient alors ses intentions ! Mais il voulut néanmoins faire bénéficier la colonie française du Caire de ses expériences et de ses observations, et c'est dans ce but qu'il adressa sans tarder au *Bosphore égyptien* un compte rendu de son voyage.

Cette expédition avait été plus profitable pour la science et la colonisation que pour sa bourse. Non sans de grosses difficultés, il était allé porter sur ses chameaux, à Ménélick, roi du Choa, plus de 2.000 fusils à capsule et 60.000 cartouches Remington. De sa caravane dont la valeur marchande atteignait plus de 250.000 francs, il

de mes étudiants égyptiens, M. Mohsen, j'ai pu obtenir une double copie de l'article et établir un texte aussi exact que possible. Qu'ils me permettent l'un et l'autre de les remercier.

(6) *Mercure de France*, 16 février 1914.

n'avait pas retiré un centime, et j'ai raconté ailleurs (7) ses fatigues, ses déboires et ses souffrances. C'est à grand' peine qu'il parvint à couvrir ses frais. Paterne Berrichon s'illusionne étrangement en affirmant « qu'il était mû par le souci de mettre l'Abyssinie en état d'assurer son indépendance et sa dignité ». Peu s'en faut qu'il ne fasse de lui « l'organisateur de la victoire », celui qui prépara, indirectement, la déroute italienne d'Adoua ! Mais si Rimbaud voulait surtout « gagner de l'argent », il n'en est pas moins vrai qu'il fut un des plus actifs pionniers de l'influence française dans la mer Rouge. Il avait conscience de l'importance de sa tentative. Comme il l'écrivait, avant le départ de sa caravane, au ministre des Affaires étrangères, « l'interdiction de l'importation des armes à destination du Choa aurait pour résultat unique, certain et immédiat, de supprimer radicalement les rapports commerciaux de la colonie d'Obock et de 'Abyssinie ». La route d'Assab resterait ouverte aux caravanes italiennes, celle de Zeilah aux marchands anglais, et aucun Français n'oserait plus « s'aventurer dans le traquenard Obock-Tadjourah ».

Malgré ses déceptions d'ordre financier, il restait fier d'avoir accompli son dur voyage et sentait que cette expérience n'était pas inutile. D'incalculables résultats n'étaient-ils pas acquis pour l'avenir du commerce colonial et de l'expansion française ? On ne connaissait jusqu'alors qu'une route pour aller du golfe d'Aden en Abyssinie : de la baie de Tadjourah à Antotto, capitale du Choa et future Addis-Abbaba, par le lac Assal et le haut désert. C'était une piste imprécise, torride et dangereuse, infectée de pillards Danakils, jonchée des débris des caravanes attaquées. Rimbaud préconise l'itinéraire plus allongé et plus varié qu'il suivit au retour : d'Antottò au port de Zeilah et au pays des Somalis, à travers une zone de pâturages et de forêts qu'habitaient les conciliantes peuplades des Ballas, par les monts

(7) *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, 2e partie, Ch. VI : *La caravane chez Ménélick.*

Itous et le marché de Harrar. En même temps que son compagnon, l'explorateur marseillais Borelli, il fixa ainsi la grande voie de pénétration en Abyssinie : c'est son tracé que suivra plus tard le premier chemin de fer éthiopien. — Ajouterai-je qu'il découvrit la portée géographique et la valeur économique de Djibouti, alors complètement désert? Avec une intuition prophétique, il prédit le développement que devait prendre, malgré la concurrence du port anglais de Zeilah, l'échelle française de la côte des Somalis.

Mais ce n'est pas l'unique intérêt de son voyage et de son compte rendu. Cet exposé, si dépouillé, si peu littéraire, reste une contribution précise et documentée à l'histoire de l'empire d'Abyssinie. C'est un témoignage direct d'un observateur sans illusion, sur les débuts de Ménélick, ses ambitions guerrières, sa diplomatie retorse, ses luttes contre l'Egypte à qui il arracha le Harrar, son attitude à l'égard de son suzerain le négus Jean d'Abyssinie, roi du Tigré, dont il devait deux ans plus tard ceindre la couronne, enfin ses relations avec les Européens, Italiens, Français, qui se disputaient la possession de la Mer Rouge. Récit bien plat assurément sous la plume de l'auteur de *Bateau Ivre*, mais qui, par sa sécheresse même, son dédain du style, s'accorde avec ce que nous savons maintenant du « second Rimbaud ».

Il a paru, sous la forme d'une lettre au directeur du journal, dans les nos 1736 et 1737 du *Bosphore Egyptien* à la date du 25 et du 27 août 1887. On en trouvera, ci-dessous, la transcription intégrale.

M. RIMBAUD AU HARRAR ET AU CHOA

M. Rimbaud, le voyageur français bien connu, dont nous avons annoncé l'arrivée au Caire, nous adresse la lettre suivante qui présente un puissant intérêt et des renseignements complètement inédits sur le Harrar et le Choa.

M. le Directeur du *Bosphore égyptien.*

Monsieur,

De retour d'un voyage en Abyssinie et au Harrar, je me suis permis de vous adresser les quelques notes suivantes sur l'état actuel des choses dans cette région. Je pense qu'elles contiennent quelques renseignements inédits et quant aux opinions y énoncées, elles me sont suggérées par une expérience de sept années de séjour là-bas.

Comme il s'agit d'un voyage circulaire entre Obok, le Choa, Harrar et Zeilah, permettez-moi d'expliquer que je descendis à Tadjourah au commencement de l'an passé dans le but d'y former une caravane à destination du Choa.

Ma caravane se composait de quelques milliers de fusils à capsules et d'une commande d'outils et fournitures diverses pour le roi Ménélik. Elle fut retenue une année entière à Tadjourah par les Dankalis (8), qui procèdent de la même manière avec tous les voyageurs, ne leur ouvrant leur route qu'après les avoir dépouillés de tout le possible. Une autre caravane, dont les marchandises débarquèrent à Tadjourah avec les miennes, n'a réussi à se mettre en marche qu'au bout de quinze mois et les mille Remington apportés par feu Soleillet (9) à la même date gisent encore après dix-neuf mois sous l'unique bosquet de palmiers du village.

A six courtes étapes de Tadjourah, soit environ soixante km., les caravanes descendent au lac salé (10) par des routes horribles rappelant l'horreur (*sic*) présumée des paysages lunaires. Il paraît qu'il se forme actuellement une société française pour l'exploitation de ce sel.

Certes, le sel existe, en surfaces très étendues, et peut-être assez profondes, quoiqu'on n'ait pas fait de sondages. L'analyse l'aurait déclaré chimiquement pur, quoiqu'il se trouve déposé sans filtrations aux bords du lac. Mais il est fort à douter que la vente couvre les frais du percement d'une voie pour l'établissement d'un Decauville, entre la plage du lac et celle du golfe de Goubbet-Kérab, les frais de personnel et de main-d'œuvre, qui seraient

(8) Tribus appelées aussi Danakils.

(9) Explorateur français, ami de Rimbaud, mort à Aden le 9 septembre 1886.

(10) Lac Assal.

excessivement élevés (tous les travailleurs devant être importés, parce que les Bédouins Dankalis ne travaillent pas) et l'entretien d'une troupe armée pour protéger les travaux.

Pour en revenir à la question des débouchés, il est à observer que l'importante Saline de Cheikh-Othman, faite près d'Aden, par une société italienne, dans des conditions exceptionnellement avantageuses, ne paraît pas encore avoir trouvé de débouché pour les montagnes de sel qu'elle a en stock.

Le ministère de la Marine a accordé cette concession aux pétitionnaires, personnes trafiquant autrefois au Choa, à condition qu'elles se procurent l'acquiescement des chefs intéressés de la côte et de l'intérieur. Le gouvernement s'est d'ailleurs réservé un droit par tonne, et a fixé une quotité pour l'exploitation libre par les indigènes. Les chefs intéressés sont : le sultan de Tadjourah, qui serait propriétaire héréditaire de quelques massifs de roches dans les environs du lac (il est très disposé à vendre ses droits) ; le chef de la tribu des Debné, qui occupe notre route, du lac jusqu'à Hérer, le sultan Loïta, lequel touche du Gouvernement français une paie mensuelle de cent cinquante thalers pour ennuyer le moins possible les voyageurs ; le sultan Hanfaré de l'Aoussa (11), qui peut trouver du sel ailleurs, mais qui prétend avoir le droit partout chez les Dankalis, et enfin Ménélik, chez qui la tribu des Debné et d'autres apportent annuellement quelques milliers de chameaux de ce sel, peut-être moins d'un millier de tonnes. Ménélik a réclamé au Gouvernement quand il a été averti des agissements de la société et du don de la concession. Mais la part réservée dans la concession suffit au trafic de la tribu des Debné et aux besoins culinaires du Choa, le sel en grains ne passant pas comme monnaie en Abyssinie.

Notre route est dite route Gobât, du nom de sa quinzième station, où paissent ordinairement les troupeaux des Debné, nos alliés. Elle compte environ vingt-trois étapes, jusqu'à Hérer, par les paysages les plus affreux de ce côté de l'Afrique. Elle est fort dangereuse par le fait que les Debné, tribus d'ailleurs des plus misérables, qui font les transports, sont éternellement en guerre à droite avec les tribus Moudeïtos et Assa-Imara et à gauche avec les Issas Somali.

Au Hérer, pâturages à une altitude d'environ 800 mètres, à

(11) Lac Aoussa (ouest du lac Assal).

environ soixante km. du pied du plateau des Itous Gallas, les Dankalis et les Issas paissent leurs troupeaux en état de neutralité généralement.

De Hérer on parvient à l'Hawach (12) en huit ou neuf jours. Ménélik a décidé d'établir un poste armé dans les plaines du Hérer pour la protection des caravanes ; ce poste se relierait avec ceux des Abyssins dans les monts Itous.

L'agent du roi au Harrar, le Dedjazmatche Mékounène (13), a expédié du Harrar au Choa par la voie de Hérer les trois millions de cartouches Remington et autres munitions que les commissaires anglais avaient fait abandonner au profit de l'Emir Abdoullahi (14) lors de l'évacuation égyptienne.

Toute cette route a été relevée astronomiquement pour la première fois, par M. Jules Borelli, en mai 1886, et ce travail est relié géodésiquement par la topographie, en sens parallèle des monts Itous, qu'il a faite dans son récent voyage au Harrar.

En arrivant à l'Hawach, on est stupéfait en se remémorant les projets de canalisation de certains voyageurs. Le pauvre Soleillet avait une embarcation spéciale en construction à Nantes dans ce but ! L'Hawach est une rigole tortueuse et obstruée à chaque pas par les arbres et les roches. Je l'ai passé en plusieurs points, à plusieurs centaines de km., et il est évident qu'il est impossible de le descendre, même pendant les crues. D'ailleurs, il est partout bordé de forêts et de déserts, éloigné des centres commerciaux et ne s'embranchant avec aucune route. Ménélik a fait faire deux ponts sur l'Hawach, l'un sur la route d'Antotto au Gouragné, l'autre sur celle d'Ankober au Harrar par les Itous. Ce sont de simples passerelles en troncs d'arbres, destinées au passage des troupes pendant les pluies et les crues, et néanmoins ce sont des travaux remarquables pour le Choa.

Tous frais réglés, à l'arrivée au Choa, le transport de mes marchandises, cent charges de chameau, se trouvait me coûter huit mille thalers, soit quatre-vingt thalers par chameau, sur une longueur de cinq cents kilom. seulement. Cette proportion n'est égalée sur aucune des routes de caravanes africaines ; cependant je marchais avec toute l'économie possible et une très longue ex-

(12) Rivière appelée aussi l'Ouache.

(13) Plus tard, le râs Makonnen, père du râs Tafari, le régent actuel d'Abyssinie.

(14) Ou Abdullai.

périence de ces contrées. Sous tous les rapports, cette route est désastreuse, et est heureusement remplacée par la route de Zeilah au Harrar et du Harrar au Choa par les Itous.

Ménélik se trouvait encore en campagne au Harrar quand je parvins à Farré, point d'arrivée et de départ des caravanes et limite de la race Dankalie. Bientôt arriva à Ankober la nouvelle de la victoire du roi et de son entrée au Harrar et l'annonce de son retour, lequel s'effectua en une vingtaine de jours. Il entra à Antotto précédé de musiciens sonnant à tue-tête des trompettes égyptiennes trouvées au Harrar, et suivi de sa troupe et de son butin, parmi lequel deux canons Krupp transportés chacun par vingt hommes.

Ménélik avait depuis longtemps l'intention de s'emparer du Harrar, où il croyait trouver un arsenal formidable, et en avait prévenu les agents politiques français et anglais sur la côte. Dans les dernières années, les troupes Abyssines rançonnaient régulièrement les Itous ; elles finirent par s'y établir. D'un autre côté, l'émir Abdullaï, depuis le départ de Radouan-Pacha avec les troupes égyptiennes, s'organisait une petite armée et rêvait de devenir le Mahdi des tribus musulmanes du centre de Harrar. Il écrivit à Ménélik revendiquant la frontière de l'Hawach et lui intimant l'ordre de se convertir à l'Islam. Un poste Abyssin s'étant avancé jusqu'à quelques jours du Harrar, l'émir envoya pour le disperser quelques canons et quelques Turcs restés à son service : les Abyssins furent battus, mais Ménélik irrité se mit en marche lui-même, d'Antotto avec une trentaine de mille guerriers. La rencontre eut lieu à Shalanko (15), à soixante km. ouest du Harrar, là où Nadi Pacha avait, quatre années auparavant, battu les tribus Gallas des Méta et des Oborra.

L'engagement dura à peine un quart d'heure, l'émir n'avait que quelques centaines de Remington, le reste de sa troupe combattant à l'arme blanche. Les trois mille guerriers furent sabrés et écrasés en un clin d'œil par ceux du roi du Choa. Environ deux cents Soudanais, Egyptiens et Turcs, restés auprès d'Abdullaï après l'évacuation égyptienne, périrent avec les guerriers Gallas et Somalis. Et c'est ce qui fit dire à leur retour aux soldats Choanais, qui n'avaient jamais tué de blancs, qu'ils rapportaient les testicules de tous les Français du Harrar !

(15) Ou Tchalanko.

L'émir put s'enfuir au Harrar, d'où il partit la même nuit pour aller se réfugier chez le chef de la tribu des Guerrys à l'est du Harrar dans la direction de Berbera. Ménélik entra quelques jours ensuite au Harrar sans résistance, et ayant consigné ses troupes hors de la ville, aucun pillage n'eut lieu. Le monarque se borna à frapper une imposition de soixante-quinze mille thalers sur la ville et la contrée, à confisquer, selon le droit de guerre abyssin, les biens meubles et immeubles des vaincus morts dans la bataille et à aller emporter lui même des maisons européennes et des autres tous les objets qui lui plurent. Il se fit remettre toutes les armes et munitions en dépôt dans la ville, ci-devant propriété du gouvernement égyptien, et s'en retourna pour le Choa, laissant trois mille de ses fusiliers campés sur une hauteur voisine de la ville et confiant l'administration de la ville à l'oncle de l'émir Abdullaï, Ali-Abou-Kéber que les Anglais avaient, lors de l'évacuation, emmené prisonnier à Aden, pour le lâcher ensuite, et que son neveu tenait en esclavage dans sa maison.

Il advint, par la suite, que la gestion d'Ali-Abou-Kéber ne fut pas du goût de Mékounène, le général agent de Ménélik, lequel descendit dans la ville avec ses troupes, les logea dans les maisons et les mosquées, emprisonna Ali et l'expédia enchaîné à Ménélik.

Les Abyssins, entrés en ville, la réduisirent en un cloaque horrible, démolirent les habitations, ravagèrent les plantations, tyrannisèrent la population comme les nègres savent procéder entre eux, et Ménélik continuant à envoyer du Choa des troupes de renfort suivies de masses d'esclaves, le nombre des Abyssins actuellement au Harrar peut être de douze mille, dont quatre mille fusiliers armés de fusils de tous genres, du Remington au fusil à silex.

La rentrée des impôts de la contrée Galla environnante ne se fait plus que par razzias, où les villages sont incendiés, les bestiaux volés et la population emportée en esclavage. Tandis que le gouvernement égyptien tirait sans efforts du Harrar quatre-vingt-mille livres, la caisse abyssine est constamment vide. Les revenus des Gallas, de la douane, des postes, du marché, et les autres recettes, sont pillés par quiconque se met à les toucher. Les gens de la ville émigrent, les Gallas ne cultivent plus. Les Abyssins

ont dévoré en quelques mois la provision de dourah laissée par les Egyptiens et qui pouvait suffire pour plusieurs années. La famine et la peste sont imminentes.

Le mouvement de ce marché, dont la position est très importante, comme débouché des Gallas le plus rapproché de la côte, est devenu nul. Les Abyssins ont interdit le cours des anciennes piastres égyptiennes qui étaient restées dans le pays comme monnaie divisionnaire des thalaris Marie-Thérèse, au privilège exclusif d'une certaine monnaie de cuivre qui n'a aucune valeur. Toutefois, j'ai vu à Antotto quelques piastres d'argent que Ménélik a fait frapper à son effigie et qu'il se propose de mettre en circulation au Harrar, pour trancher la question des monnaies.

Ménélik aimerait à garder le Harrar en sa possession, mais il comprend qu'il est incapable d'administrer le pays, de façon à en tirer un revenu sérieux, et il sait que les Anglais ont vu d'un mauvais œil l'occupation abyssine. On dit en effet que le gouverneur d'Aden, qui a toujours travaillé avec la plus grande activité au développement de l'influence britannique sur la côte Somalie, ferait tout son possible pour décider son gouvernement à faire occuper le Harrar au cas où les Abyssins l'évacueraient, ce qui pourrait se produire par suite d'une famine ou des complications de la guerre du Tigré.

De leur côté, les Abyssins au Harrar croient chaque matin voir apparaître des troupes anglaises au détour des montagnes. Mékounène a écrit aux agents politiques anglais à Zeilah et à Berbera de ne pas envoyer de leurs soldats au Harrar ; ces agents faisaient escorter chaque caravane de quelques soldats indigènes.

Le gouvernement anglais, au retour, a frappé d'un droit de cinq pour cent l'importation des thalaris à Zeilah, Boulhar et Berbera. Cette mesure contribuera à faire disparaître le numéraire déjà très rare en Choa et au Harrar, et il est à douter qu'elle favorise l'importation des roupies, qui n'ont jamais pu s'introduire dans ces régions et que les Anglais ont aussi, on ne sait pourquoi, frappées d'un droit d'un pour cent à l'importation par cette côte.

Ménélik a été fort vexé de l'interdiction de l'importation des armes sur les côtes d'Obok et de Zeilah. Comme Joannès (16)

(16) Le négus Jean d'Abyssinie, suzerain de Ménélick, roi du Choa, mourut en 1889.

rêvait d'avoir son port de mer à Massaouah, Ménélik, quoique relégué fort loin dans l'intérieur, se flatte de posséder prochainement une échelle sur le golfe d'Aden. Il avait écrit au Sultan de Tadjourah, malheureusement après l'avènement du protectorat français, en lui proposant de lui acheter son territoire. A son entrée au Harrar, il s'est déclaré souverain de toutes les tribus jusqu'à la côte, et a donné commission à son général, Mékounène, de ne pas manquer l'occasion de s'emparer de Zeilah; seulement les Européens lui ayant parlé d'artillerie et de navires de guerre, ses vues sur Zeilah se sont modifiées, et il a écrit dernièrement au gouvernement français pour lui demander la cession d'Ambado.

On sait que la côte, du fond du golfe de Tadjourah jusqu'au delà de Berbera. a été partagée entre la France et l'Angleterre de la façon suivante : la France garde tout le littoral de Goubbet-Kérab à Djibouti, un cap à une douzaine de milles au nord-ouest de Zeilah, et une bande de territoire de je ne sais combien de km. de profondeur à l'intérieur, dont la limite du côté du territoire anglais est formée par une ligne tirée de Djibouti à Ensa, troisième station sur la route de Zeilah au Harrar. Nous avons donc un débouché sur la route du Harrar et de l'Abyssinie. L'Ambado, dont Ménélik ambitionne la possession, est une anse près de Djibouti, où le gouverneur d'Obok avait depuis longtemps fait planter une planche tricolore que l'agent anglais de Zeilah faisait obstinément déplanter, jusqu'à ce que les négociations fussent terminées. Ambado est sans eau, mais Djibouti a de bonnes sources et des trois étapes rejoignant notre route à Ensa, deux ont de l'eau.

En somme, la formation des caravanes peut s'effectuer à Djibouti, dès qu'il y aura quelque établissement pourvu des marchandises indigènes et quelque troupe armée. L'endroit jusqu'à présent est complètement désert. Il va sans dire qu'il doit être laissé port franc si l'on veut faire concurrence à Zeilah.

Zeilah, Berbera et Bulhar restent aux Anglais ainsi que la baie de Samawanak, sur la côte Gadiboursi, entre Zeilah et Bulhar, point où le dernier agent consulaire français à Zeilah, M. Henry, avait fait planter le drapeau tricolore, la tribu Gadiboursi ayant elle-même demandé notre protection, dont elle jouit toujours. Toutes ces histoires d'annexions ou de protections avaient fort

excité les esprits sur cette côte pendant ces deux dernières années.

Le successeur de l'agent français fut M. Labosse, consul de France à Suez, envoyé par intérim à Zeilah où il apaisa tous les différends. On compte à présent environ cinq mille Somalis protégés français à Zeilah.

L'avantage de la route du Harrar pour l'Abyssinie est très considérable. Tandis qu'on n'arrive au Choa par la route Dankalie qu'après un voyage de cinquante à soixante jours par un affreux désert, et au milieux de mille dangers, le Harrar, contrefort très avancé du massif éthiopien méridional, n'est séparé de la côte que par une distance franchie aisément en une quinzaine de jours par les caravanes.

La route est fort bonne, la tribu Issa, habituée à faire les transports, est fort conciliante, et on n'est pas chez elle en danger des tribus voisines.

Du Harrar à Antotto, résidence actuelle de Ménélik, il y a une vingtaine de jours de marche sur le plateau des Itous Gallas, à une altitude moyenne de 2.500 mètres, vivres, moyens de transport et de sécurité assurés. Cela met en tout un mois entre notre côte et le centre du Choa, mais la distance au Harrar n'est que de douze jours et ce dernier point, en dépit des invasions, est certainement destiné à devenir le débouché commercial exclusif du Choa lui-même et de tous les Gallas. Ménélik lui-même fut tellement frappé de l'avantage de la situation du Harrar qu'à son retour, se remémorant les idées des chemins de fer que des Européens ont souvent cherché à lui faire adopter, il cherchait quelqu'un à qui donner la commission ou concession des voies ferrées du Harrar à la mer ; il se ravisa ensuite, se rappelant la présence des Anglais à la Côte ! Il va sans dire que, dans le cas où cela se ferait (et cela se fera d'ailleurs dans un avenir plus ou moins rapproché), le gouvernement du Choa ne contribuerait en rien aux frais d'exécution.

Ménélik manque complètement de fonds, restant toujours dans la plus complète ignorance (ou insouciance) de l'exploitation des ressources des régions qu'il a soumises et continue à soumettre. Il ne songe qu'à ramasser des fusils lui permettant d'envoyer ses troupes réquisitionner les Gallas. Les quelques négociants européens montés au Choa ont apporté à Ménélik, en tout, dix

mille fusils à cartouches et quinze mille fusils à capsules dans l'espace de cinq ou six années. Cela suffi aux Ambara (17) pour soumettre tous les Gallas environnants, et le Dedjatch Mékounène, au Harrar, se propose de descendre à la conquête des Gallas jusqu'à leur limite sud, vers la côte de Zanzibar. Il a pour cela l'ordre de Ménélik même, à qui on a fait croire qu'il pourrait s'ouvrir une route dans cette direction pour l'importation des armes. Et ils peuvent au moins s'étendre très loin de ces côtés, les tribus Gallas n'étant pas armées.

Ce qui pousse surtout Ménélik à une invasion vers le sud, c'est le voisinage gênant et la suzeraineté vexante de Joannès. Ménélik à déjà quitté Ankober pour Antotto. On dit qu'il veut descendre au Djimma-Abba-Djifar, le plus florissant des pays Gallas, pour y établir sa résidence, et il parlait aussi d'aller se fixer au Harrar. Ménélik rêve une extension continue de ses domaines au Sud, au delà de l'Hawach, et pense peut-être émigrer lui-même des pays Ambara au milieu des pays Gallas neufs, avec ses fusils, ses guerriers, ses richesses, pour établir loin de l'empereur un empire méridional comme l'ancien royaume d'Ali-Ababa.

On se demande quelle est et quelle sera l'attitude de Ménélik pendant la guerre italo-abyssine. Il est clair que son attitude sera déterminée par la volonté de Joannès, qui est son voisin immédiat, et non par les menées diplomatiques de gouvernements qui sont à une distance de lui infranchissable, menées qu'il ne comprend d'ailleurs pas et dont il se méfie toujours. Ménélik est dans l'impossibilité de désobéir à Joannès, et celui-ci, très bien informé des intrigues diplomatiques où l'on mêle Ménélik, saura bien s'en garer dans tous les cas. Il lui a déjà ordonné de lui choisir ses meilleurs soldats et Ménélik a dû les envoyer au camp de l'empereur à l'Asmara (18). Dans le cas même d'un désastre, ce serait sur Ménélik que Joannès opérerait sa retraite. Le Choa, le seul pays Amhara possédé par Ménélik, ne vaut pas la quinzième partie du Tigré. Ses autres domaines sont tous pays Gallas précairement soumis et il aurait grand'peine à éviter une rébellion générale dans le cas où il se compromettrait dans une direction ou dans une autre. Il ne faut pas oublier non plus que le sentiment patriotique existe au Choa et chez Ménélik, tout

(17) Abyssins habitant au nord du Choa et parlant la langue Amhara.
(18) S.-O. de Massaouah, au nord de l'Abyssinie, dans le Tigré.

ambitieux qu'il soit, et il est impossible qu'il voie un honneur ni un avantage à écouter les conseils des étrangers.

Il se conduira donc de manière à ne pas compromettre sa situation déjà très embarrassée, et, comme chez ces peuples on ne comprend et on n'accepte rien que ce qui est visible et palpable, il n'agira personnellement que comme le plus voisin le fera agir, et personne n'est son voisin que Joannès, qui saura lui éviter les tentations. Cela ne veut pas dire qu'il n'écoute avec complaisance les diplomates ; il empochera ce qu'il pourra gagner d'eux, et, au moment donné, Joannès, averti, partagera avec Ménélik. — Et encore une fois le sentiment patriotique général et l'opinion du peuple de Ménélik sont bien pour quelque chose dans la question. Or, on ne veut pas des étrangers, ni de leur ingérence, ni de leur influence, ni de leur présence, sous aucun prétexte, pas plus au Choa qu'au Tigré, ni chez les Gallas.

Ayant promptement réglé mes comptes avec Ménélik, je lui demandai un bon de paiement au Harrar, désireux que j'étais de faire la route nouvelle ouverte par le roi à travers les Itous, route jusqu'alors inexplorée, et où j'avais vainement tenté de m'avancer du temps de l'occupation égyptienne du Harrar. A cette occasion, M. Jules Borelli demanda au roi la permission de faire un voyage dans cette direction, et j'eus ainsi l'honneur de voyager en compagnie de notre aimable et fin compatriote, de qui je fis parvenir ensuite à Aden les travaux géodésiques, entièrement inédits, sur cette question.

Cette route compte sept étapes au delà de l'Hawach et douze de l'Hawach au Harrar sur le plateau Itou, région de magnifiques pâturages et de splendides forêts à une altitude moyenne de 2,500 mètres, jouissant d'un climat délicieux. Les cultures y sont peu étendues, la population y étant assez claire, ou peut-être s'étant écartée de la route par crainte des déprédations des troupes du roi. Il y a cependant des plantations de café, les Itous fournissent la plus grande partie des quelques milliers de tonnes de café qui se vendent annuellement au Harrar. Ces contrées, très salubres et très fertiles, sont les seules de l'Afrique orientale adaptées à la colonisation européenne.

Quant aux affaires au Choa à présent, il n'y a rien à y importer, depuis l'interdiction du commerce des armes sur la côte (19).

(19) Cette interdiction avait été de nouveau prononcée après le retour de Rimbaud. *Mercure de France*, 15 février 1914.

Mais qui monterait avec une centaine de mille thalaris pourrait les employer dans l'année en achats d'ivoire et autres marchandises, les exportateurs ayant manqué ces dernières années et le numéraire devenant excessivement rare. C'est une occasion. La nouvelle route est excellente, et l'état politique du Choa ne sera pas troublé pendant la guerre, Ménélik tenant, avant tout, à maintenir l'ordre en sa demeure.

Agréez, Monsieur, mes civilités empressées.

RIMBAUD.

Tel est le compte rendu du voyage en Ethiopie. C'est le document le plus important et le plus détaillé que nous tenions, de la main même de Rimbaud, sur son existence africaine. Dans le livre que j'ai consacré à sa vie errante, j'avais reconstitué cette expédition grâce à sa correspondance et au journal de Borelli. Son exposé vient compléter et confirmer mon récit.

Il a, en outre, une valeur psychologique sur laquelle je n'ai pas besoin d'insister. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour s'apercevoir que le poète est mort, que seul subsiste l'explorateur, le marchand. L'aventurier du réel a succédé à l'aventurier de l'idéal. C'est d'ailleurs le même homme au fond, le même caractère insatiable et mobile, avec son instabilité perpétuelle, son besoin de changement et de renouvellement, son dévorant, son passionné désir de possession : seul l'objet de sa conquête a changé. La solution de continuité, dans cette vie trépidante, est plus apparente que réelle. Il avait prévu lui-même sa prodigieuse métamorphose, sa destinée de pionnier et de chercheur d'or. Comment ne pas se rappeler les prophétiques paroles de sa *Saison en enfer* ?

Ma journée est faite, je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront... Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux ; sur mon masque on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or... Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé.

Sauvé, non. Vaincu. Mais un héros sans aucun doute, lancé tête baissée dans les déserts de l'Afrique comme naguère dans les solitudes des idées, avide d'inconnu, épris d'inconnaissable, le type le plus audacieux peut-être de l'explorateur.

JEAN-MARIE CARRÉ.

LE CAFÉ DU COMMERCE[1]

—

III

EN PAYS CONQUIS

1. — L'IMPOSSIBLE INCOGNITO

Teddy Weldon, tout pénétré qu'il était de l'importance de sa mission et de la vérité du proverbe *Times is money,* ne s'attarda point aux délices « de la Moderne Babylone ».

Trois jours après son arrivée en France, il était déjà installé à Brineau-sur-Loire, et, avec toute l'autorité que confère la suprématie du Dollar, il occupait, au premier étage de l'*Hôtel du Progrès et de la Boule d'Or,* un confortable appartement composé d'une vaste chambre, d'un petit salon et d'une salle de bains et entouré d'un balcon d'où la vue s'étendait sur le noble paysage de la Loire et de ses coteaux.

Comme il avait déposé cinq cents dollars à la caisse et laissé entendre qu'il avait l'intention de passer trois mois à l'hôtel, M. et Mme Bourrelier l'avaient tout de suite pris en haute considération et lui rendaient les honneurs dus au « plus gros client de la saison ». Ils avaient même mis au service du fastueux voyageur une ravissante petite bonne dont les charmes éprouvés avaient retenu pendant six semaines le maharadjah de Rajputana, quand il était venu l'année précédente visiter les châteaux historiques des environs.

(1) Copyright by Albin Michel, 1927. — Voyez *Mercure de France,* n° 707.

Mais Teddy n'avait d'abord prêté qu'une attention distraite aux grands yeux prometteurs, au petit nez espiègle, à la bouche étroite et sensuelle et aux cheveux blonds ébouriffés de la sémillante Catherine... Il n'avait point paru s'aviser que le corsage sans manches laissait voir d'admirables bras aux lignes pures et entrevoir deux jeunes seins altiers et qui semblaient épris de liberté et de grand air. Il n'avait pas même glissé un regard sournois vers les jambes parfaites que découvrait un cotillon trop court. Méthodique et consciencieux, Teddy ne songeait qu'à son enquête. Brineau-sur-Loire n'était pour lui qu'un poste d'observation. De là son regard de reporter infaillible devait rayonner sur cette contrée inconnue : la France moyenne!

Il crut devoir consacrer les premiers jours à « s'imprégner de l'atmosphère » et à prendre des bains de couleur locale. Il erra à travers le dédale des rues et retrouva le charme, qu'il avait si souvent regretté, de ces vieilles cités de France où les maisons ont des visages et où les murs racontent des histoires.

Il alla revoir le Musée et s'étonna d'y retrouver les Drouais et les Largillière, le Chardin et les deux Corot, signalés par tous les guides.

— Comment, pensa-t-il, la ville de Brineau n'a-t-elle pas vendu ces toiles qui vaudraient quelques millions — et qui trouveraient demain des acquéreurs en Amérique? Les Français ne savent pas tirer parti de leurs richesses.

Il s'intéressa vivement aux travaux en cours du barrage de la Dorzière et nota sur son carnet cette remarque :

Les ouvriers français ne travaillent jamais quand on les regarde. A quelque heure qu'on les surprenne, on les voit toujours en train de causer entre eux, de discuter, de fumer, de manger ou de boire. Cela n'empêche point pourtant qu'ils ne parviennent à construire des merveilles : le métropolitain de Paris, par exemple, le Tunnel de la Rove ou ce barrage,

que j'ai admiré tantôt, qui sera une véritable œuvre de Titans... L'un des ingénieurs, avec qui j'ai causé longuement, m'a affirmé que depuis six mois, soixante ouvriers suffisent à assurer le travail en cours, et sur les chantiers je n'en ai vu, en effet, qu'une quarantaine dont trente au moins semblaient ne rien faire. J'ai cru pouvoir attirer discrètement l'attention de l'ingénieur sur cette singulière inaction.

— Ne vous frappez pas trop, m'a-t-il dit. Ils se sont aperçus que vous les regardiez. Dès que vous aurez le dos tourné, ils abattront plus de besogne en une heure que les Anglais en huit ou des Russes en dix jours. Et dans un an le barrage sera terminé et toute la ligne de Paris à Brineau électrifiée!

Je veux bien en accepter l'augure!

... Teddy s'étonna d'abord de ne retrouver à Brineau aucun des camarades qu'il y avait connus pendant les derniers mois de la guerre, alors qu'il « faisait la navette » entre le camp de Pierrecote et le front, pour amener des convois de munitions. Il s'informa discrètement auprès de Mme Bourrelier, son hôtesse, qui connaissait tout Brineau. A chaque nom qu'il lui citait, elle répondait :

— Un tel?... Le pauvre garçon, il n'est pas revenu.

Au dixième manquant, Teddy ne crut pas devoir insister.

— Allons, se dit-il, me voilà donc entouré d'inconnus dans un pays que je connais si bien.

Et il en conçut d'abord quelque inquiétude pour la suite de son Enquête.

Mais huit jours après son arrivée, comme il passait devant le *Garage de l'Ouest*, au coin du boulevard Gouillon et de la rue Goyer-Labrosse, il fut interpellé par une voix joviale, une de ces voix de la Loire qui portent loin et semblent toujours parler, comme dit Forain, « d'un pré à l'autre ».

— Eh! ben! quoi donc! Weldon! On ne reconnaît plus les vieux potes de la 32e!

Teddy s'arrêta et reconnut avec allégresse le conduc-

teur Emile Paturel qui l'avait — *naguerre* et en guerre! — trimbalé dans sa 10 chevaux le long des routes bombardées.

— Oh! par exemple, si je m'attendais à te retrouver ici! fit-il en secouant vigoureusement les deux mains tendues.

— Et toi donc! vieux Teddy! Alors quoi, tu as émigré? L'Amérique ne te réussit plus? Ou si c'est que t'as pris ta retraite et que tu viens profiter de la hausse du dollar chez ces bons frangins de Brineau?

Teddy voulut expliquer qu'il était venu passer deux mois de vacances en France.

— Allons donc! Je te connais trop, vieux finaud, s'écria Paturel. Tu n'as pas l'âge de te reposer et tu n'es pas d'un patelin où l'on perd son temps. Toi qui prenais des notes sous les marmites, tu as bien trop ton métier dans le bide pour y renoncer comme ça du jour au lendemain. Et je gagerais que tu n'as pas traversé la mare aux harengs pour revenir à Brineau te tourner les pouces en regardant couler la Loire... Mais tout ça, c'est pas mes oignons! Allons prendre l'apéro au Café du Commerce. Le temps de me frusquer un brin...

Weldon s'avisa qu'en effet son vieux-pote Emile Paturel était vêtu d'une combinaison de chauffeur couverte de taches.

— Mais je ne voudrais pas te déranger dans ton travail, fit-il... Est-ce que ton patron...

— Mon patron? C'est Bibi, mon vieux! claironna la voix d'Emile... Après la guerre, j'ai épousé la môme Adrienne... tu sais bien... celle que tu trouvais si jolie et qui avait eu le culot de venir me voir à Rethel. Elle avait hérité d'une vieille tante une trentaine de billets. Alors nous avons installé un petit garage à Meung-sur-Loire. Ça a marché comme sur des pneus ballons! Trois cent quarante mille de benef en quatre ans, mon vieux Teddy. En 24, j'ai racheté cette maison-ci et je

suis revenu habiter Brineau avec ma femme qui sait y faire, je t'en réponds! A preuve qu'elle m'a donné deux gosses, un gamin et une loupiotte, et qu'elle est enceinte du troisième. Jamais deux sans trois, comme on dit! Nous avons la plus belle clientèle du pays... Et le tien me doit une fière chandelle... car j'ai bien vendu 150 Ford aux paysans des environs, — sans parler des Cadillac et des Packart que j'ai refilées aux châtelains et aux propriétaires! Si bien que me voilà en route pour le troisième million — et candidat à la députation... car notre député, le citoyen Bautirand, est mort d'apoplexie le mois dernier.

Teddy crut devoir esquisser un malicieux sourire.

— Et tu te présentes sans doute comme conservateur, dit-il.

— Conservateur! s'écria Paturel. Non, mais d'où sors-tu? C'est comme ça que vous êtes à la page en Amérique?

— Il me semblait pourtant que dans ta situation actuelle — et avec ta nouvelle fortune...

— C'est ça! Traite-moi tout de suite de nouveau riche! Oh! je ne renie pas mon passé, et encore moins mon présent... Seulement sache que chez nous, mon vieux Teddy, conservateur ça se prononce socialiste! Mais je te tiens là, à causer sur le seuil de la porte... Je vas te représenter à la patronne. Elle sera enchantée de te revoir... d'autant plus qu'elle est depuis une heure enquiquinée par une grosse cliente, qui n'est pas fichue de se décider entre une Peugeot et une Delage.

Et à travers les allées et venues du personnel (dix-huit ouvriers, mon vieux!) et le ronflement des moteurs, Paturel entraîna Teddy vers un petit hôtel, pierre et brique, style Entrepreneur, qui se dressait au fond de l'immense cour.

— Tu vois? expliqua-t-il, j'ai été forcé de faire bâtir cette petite guitoune pour rester à portée des affaires...

Avec ces sacrés ouvriers, quand on n'est pas sur leur dos!.. Mais derrière la maison, il y a un beau jardin qui descend vers la Loire.

Il gravit les six marches d'un petit perron à la fois prétentieux et mesquin et, précédant Weldon pour lui montrer la route, il longea le vestibule orné de chromos qui traversait toute la maison, en criant à tue-tête :

— Extradry! Extradry!!

Teddy crut d'abord que Paturel commandait du champagne... mais le garagiste expliqua :

— Extradry... c'est le petit nom de ma femme... Comme elle s'appelle Adrienne, tu comprends?

En bon Yankee, Weldon trouva la plaisanterie très drôle et s'esclaffa bruyamment.

— Elle ne répond pas, continua Paturel. Alors, c'est qu'elle est au fond du jardin sur la terrasse avec Mme de Beaugency, la plus jolie femme de Brineau! Ah! mon vieux Transa, tu vas pouvoir te rincer l'œil.

... Mon vieux Transa! Ce sobriquet que lui avaient donné les copains de la 32e rajeunit brusquement Teddy Weldon. Pendant quelques secondes, il revécut les jours glorieux de l'été de 1918.

Mais Paturel avait ouvert une porte vitrée et, du haut d'un second perron qui « faisait pendant » au premier, il criait vers le fond du jardin :

— Extradry, je t'envoie le vieux copain Weldon qui arrive d'Amérique. Excuse-moi auprès de Mme de Beaugency... Je ne peux me présenter comme je suis. Je vais me rafistoler un brin.

Ainsi annoncé, Teddy Weldon s'aventura à travers les allées d'un joli parc dont les beaux arbres cachaient heureusement la façade de la maison. Après avoir contourné une grande pelouse ornée de parterres, il aboutit à une terrasse où deux jeunes femmes, assises dans de vastes fauteuils en paille, prenaient le thé sous l'ombrage d'un orme séculaire (comme le sont tous les or-

mes depuis que Marion Delorme elle-même leur a donné l'exemple d'une verte vieillesse).

A la vue de Teddy qui s'avançait le chapeau à la main, Mme Paturel se souleva sur son siège en tendant une jolie main potelée.

— Excusez-moi, cher Monsieur Weldon, lui dit-elle gaiement, de ne pas courir à votre rencontre! Mais Paturel, qui est le plus indiscret des maris, vous aura déjà dit...

— Oui, je sais la bonne nouvelle, répondit Weldon. Et si je n'appartenais pas à la religion prétendue réformée, je demanderais à être le parrain...

— Oh! il y a des dispenses... Et puis je ne sais pas encore si mon n° 3 sera baptisé. Emile ne voudra peut-être pas... Mais je bavarde et j'oublie, chère Madame, de vous présenter un vieil ami, M. Weldon, qui a fait la guerre avec Emile.

— Oh, protesta galamment Teddy tout en mangeant des yeux « la plus jolie femme de Brineau-sur-Loire », Madame ne devait être alors qu'une fillette.

— Pan! dans les contrevents, s'écria gaîment Mme Paturel. Et moi, Teddy, vous me reléguez au rang des matrones!!

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, bredouilla Weldon... Vous aussi, chère amie, quand je vous ai connue, vous étiez encore une gamine.

— Et une gamine dont j'étais l'aînée, dit Mme de Beaugency... Et je le suis même restée... Oh! de quatre ans... Mais enfin, quatre ans, ça compte — surtout quand ces quatre ans là vont de 1914 à 1918... En 1918, je jouais un bout de rôle à *L'Abri* dans une pièce grecque... que l'on a mise en musique depuis et qui s'appelait *Phiphi!*

Teddy s'extasia sincèrement. L'aveu de ces humbles débuts ne diminuait point à ses yeux, bien au contraire, le prestige éclatant de la jeune femme. En Amérique, le théâtre, pas plus que le cinéma, ne passe pour une pro-

fession immorale... Combien de Mark Sennett girls et de gentilles théâtreuses ont épousé des rois du Celluloïd ou des Comprimés !

D'ailleurs il regardait Mme de Beaugency plus qu'il ne l'écoutait. Avec ses grands yeux bruns, rieurs, son nez espiègle, sa bouche fraîche, ses cheveux châtains coupés courts, sa taille fine et sa gorge ronde, elle lui paraissait le type même de la jolie Française, accorte, franche et joviale.

— Et vous avez renoncé au théâtre, Madame? demanda-t-il d'un ton de regret.

— Oh! tout à fait... C'est-à-dire... j'ai rencontré... un ami qui a été tout pour moi et qui a exigé que je fusse tout pour lui... J'ai vécu cinq ans comme en rêve, dans des décors splendides et toujours renouvelés, parcourant toute la France, puis l'Espagne, l'Italie, l'Algérie, le Maroc, avec mon Willy bien-aimé...

Les beaux yeux s'embuèrent, le joli nez se pinça... et Teddy ressentit une haine soudaine et farouche contre ce Willy bien-aimé.

— Hélas! continua Mme de Beaugency... je l'ai perdu au moment même où il allait me donner son nom.

Weldon étouffa un soupir de soulagement.

— Ainsi, fit-il, vous êtes restée veuve?

— Demi-veuve plutôt... Mr William Bloodberry ne m'a laissé qu'un merveilleux souvenir.

— Heureusement que ça faisait un joli matelas! s'écria l'irrévérencieuse Extradry que ce dialogue commençait à agacer.

Mais Teddy sut fort à propos rompre les chiens.

— William Bloodberry! fit-il... Mais ne serait-ce point un des Bloodberry, les grands métallurgistes de Pittsburg?

— Le troisième frère, en effet.

— Mais il n'est pas mort, s'écria étourdiment Teddy.

... Cette heureuse nouvelle ne parut point bouleverser Mme de Beaugency.

— Oh! je le sais bien, soupira-t-elle. Il est retourné à Pittsburg... La vie nous a séparés... après cinq ans d'une union parfaite. Ses affaires — et ses frères — l'ont rappelé là-bas. Mais je n'oublierai jamais que je lui dois tout — et cette liberté qui me permet de garder son cher souvenir... Nous nous sommes quittés, comment dire... à l'amiable.

— *Invitus invitam,* dit Teddy, assez fier de son érudition.

... Elle ne passa point, d'ailleurs, inaperçue :

— Ah! grand sournois! s'écria la gentille Mme Paturel, je vois ce que c'est! Vous voulez vous faire inviter chez Mme de Beaugency!

— Mais comment donc, s'exclama la jolie demi-veuve... avec le plus grand plaisir! Mr Weldon est Américain, comme mon cher disparu. J'adore les Américains, moi!

— Voilà ce qui s'appelle une déclaration à bout portant! ne manqua point de dire cette petite rosse d'Extradry.

— Oh! pouvez-vous penser, vilaine? dit Mme de Beaugency, tout de même un peu confuse. Depuis deux ans je mène une existence si paisible, seule avec mes souvenirs. Je suis née ici, voilà trente-quatre ans — et je ne m'en cache pas...

— Vous ouvez les avouer, Madame, interrompit galamment Teddy.

— Et je suis revenue à Brineau, où j'ai pris ma retraite, continua la demi-veuve sans paraître avoir entendu.

... Au risque de compromettre la vente d'une 24 CV., l'espiègle Extradry allait ajouter :

— Une retraite sentimentale!

Mais par bonheur une voix joviale s'écria soudain :

— Allons! Je vois que ça biche! et que tu as renoué connaissance avec ce vieux Transa!

... C'était « Mimile », rasé de frais, lavé, tubé, rincé, tout resplendissant dans un complet de bonne coupe qui faisait valoir sa carrure et ses larges épaules.

— Eh bien, chère Madame, dit-il à Mme de Beaugency, vous êtes-vous décidée? Avez-vous fait votre choix?

A ce mot, la jeune femme glissa vers Teddy un malicieux regard qui lui fit entrevoir le septième ciel. Cependant, d'un petit ton tranquille, elle répondait à Paturel :

— Ma foi, non, cher Monsieur... Nous avons parlé de tout autre chose. Figurez-vous que nous nous sommes retrouvés; Mr Weldon et moi, en pays de connaissance...

— Je m'en serais douté! fit le garagiste. Il connaît le monde entier, cet animal-là! mais il ne connaît pas Brineau et il va falloir que je le pilote sérieusement. Dis donc, Extradry, j'espère au moins que tu l'as invité à dîner pour un de ces soirs?

— Je n'ai même pas eu le temps, répondit Mme Paturel... Ils se sont mis tout de suite à parler du pays, Mme de Beaugency et lui.

— C'est pourtant vrai, chère Madame, que vous êtes à moitié Américaine, fit Mimile, avec une intention de compliment que Mme de Beaugency ne crut pas devoir souligner.

Sans se décontenancer, Mimile continuait :

— Enfin, ça ne fait rien, vieux pote. Tu sais que tu es ici chez toi et que quand ça te dira de retrouver ces vins de Touraine et d'Anjou que tu préférais au champagne... J'ai fait une petite collection de Vouvray, de Rochecorbon, de Montlouis, de Rablay et de Savennières! Rien que des 21, mon garçon.

Et se tournant vers sa femme :

— Quant à toi, mon petit chou, tu vas me faire le plaisir de rentrer. Voilà la fraîcheur de la Loire qui

commence à se faire sentir, et il ne faut pas que le jeune Paturel n° 3 attrape un rhume de cerveau avant la lettre.

Comme il ajoutait à mi-voix quelques recommandations conjugales et ménagères, Mme de Beaugency se pencha légèrement vers Teddy et lui dit en anglais :

— Venez donc me faire une petite visite après-demain vers cinq heures... J'habite à deux pas d'ici un petit hôtel, 15, Quai Gambetta. Nous bavarderons un peu.

Teddy avait baissé les yeux, non certes par pudeur, mais pour considérer plus attentivement les jambes que Mme de Beaugency venait de croiser sous sa jupe très courte.

... Un vieux refrain de café-concert le hantait : « Je prendrai ses jambes à mon cou », tant il est vrai que la connaissance des langues peut parfois ne pas être inutile, même aux Anglo-Saxons; toutefois ce lui fut une délicieuse surprise d'entendre la jolie demi-veuve s'exprimer en anglais... Et quand il comprit le sens des mots qu'elle lui disait, il sentit son cœur battre plus vite.

— Oh! Madame, balbutia-t-il, comment vous exprimer...

— Vous m'exprimerez tout cela jeudi...

Elle se leva et d'un petit ton sérieux et posé :

— Allons, dit-elle, voici qu'il se fait tard. Et j'ai encore une visite à faire aux Dames Patronnesses de Saint-Aignan pour leur vente de charité.

— De si braves femmes! s'écria Paturel... Ça n'est pas mon opinion... Mais elles font tant de bien! J'ai donné une Ford pour leur tombola... Ma femme m'a un peu engueulé... mais je ne pouvais pas faire autrement, s'pas? Chamboreau a donné mille bouteilles de digestine! et *Les Quatre Saisons* cinquante complets pour enfants... Il faut bien soigner sa publicité!

Ce disant, il reconduisait Mme de Beaugency.

Restée seule avec Weldon, Mme Paturel reprit le ton

de camaraderie que légitimaient leurs communs souvenirs de guerre.

— Eh bien! mon vieux Teddy, fit-elle, vous ne vous embêtez pas! A peine débarqué, vous tapez dans l'œil de notre beauté locale.

— Il est de fait qu'elle est ravissante, opina Teddy.. Et vous croyez, chère amie, que j'aurais quelque chance de lui plaire?

— Allons donc! Toutes! Vous êtes tout à fait son type... Ce Mr Bloodberry était, paraît-il, un protestant rigide et passionné, triste comme un bonnet de nuit, et qui la menait à la cravache... Et jaloux avec ça!

— Pensez-vous qu'elle l'ait jamais trompé?

— Vous ne voudriez pas! fit Extradry avec un tel accent de sincérité que Teddy en fut dupe et la prit au sérieux... Mais il n'est plus là. Et vous êtes ici. Un bon garçon, allant, primesautier, vif et déluré comme vous... ça fera le contraste rêvé.

Et hypocritement elle ajouta :

— Elle a tant besoin de distractions, la pauvre petite!

Puis pour prouver sans doute qu'elle n'avait pas les oreilles dans sa poche et que la langue anglaise ne lui était pas si étrangère que cela, elle dit encore :

— D'ailleurs, vieux Teddy, je crois que vous pourrez vous en rendre compte après-demain... entre cinq et sept... pas loin d'ici.

Weldon allait protester, sans trop de conviction. Mais Mimile venait de reparaître.

— Encore à jaspiner! cria-t-il. Allons, la gosse, à la maison et vivement! Et toi, vieux pote, je t'aurais dit jadis : « Il est absinthe moins le quart. » Seulement, aujourd'hui nous en sommes réduits à des bistrouilles qui sont aussi nuisibles, mais qui ont l'avantage d'être moins bonnes!... C'est ainsi que chez nous l'on comprend la tempérance. Je vais d'abord te conduire au Café du Commerce, ce salon de la Démocratie, comme dit notre épi-

cemar de Pécherain, et je vais te présenter *illico* au sémillant Agénor Miquet, qui incarne céans l'esprit montmartrois, à ces Messieurs de la Belotte et peut-être à notre illustre chimiste-liquoriste-distillateur archi-millionnaire Chamboreau, le papa de la plus jolie gosse...

— Oui, je sais!

— Comment, tu sais déjà?

— Le lendemain de mon arrivée, je suis allé au Café du Commerce et j'ai entendu causer ces messieurs...

— Vieil espion! Tu as dû en entendre de belles.

— Assez pour me donner envie de faire avec eux plus ample connaissance...

★

2. — AU CAFÉ DU COMMERCE

... Dix minutes plus tard, Teddy Weldon, escorté de son fidèle Mimile, faisait au Café du Commerce une entrée triomphale.

Malgré les protestations du jeune homme, Paturel le présenta comme un des As de la Grande Presse américaine — « auprès de laquelle la presse française, proclama Pécherain, n'est que roupie de sansonnet ».

Samuel Lévy reconnut tout de suite Weldon pour l'avoir remarqué le soir où il s'était assis à une table voisine.

Ces Messieurs de la Belotte retardèrent leur partie pour offrir au jeune étranger un apéro d'honneur.

Et naturellement, Teddy Weldon répondit par une tournée générale d'Heidsieck Monopole qui lui concilia tous les estomacs.

Pécherain voulut porter un toast humanitaire, que le docteur Bareau sut couper de si opportunes interruptions que l'encombrant épicier finit par y renoncer et se rassit, furieux, dans son coin.

Tricotel et Redoublot crurent étonner Teddy par leur

connaissance des choses du commerce et de l'industrie en Amérique. Ils entassèrent des Pélions d'âneries sur des Ossas de stupidités, que Weldon ne releva pas.

Il s'intéressait bien davantage à quelques phrases que Samuel Lévy avait trouvé moyen de lui glisser dans le brouhaha général... Il s'agissait de certain gisement de minerai dans la vallée de la Loire, un trésor inconnu et méconnu dont seuls les financiers américains sauraient organiser l'exploitation... sans parler de la superbe affaire que des amateurs intelligents réaliseraient en achetant les tapisseries de la cathédrale, dont le Chapitre et la Commune ignoraient la valeur.

Soudain des acclamations retentirent, qui saluaient l'entrée solennelle de Prosper Chamboreau, gloire locale, père de la *Digestine,* du *Respirol* — et de la plus belle fille unique de Brineau; il était accosté à dextre du sémillant Agénor Miquet, qu'il aimait à appeler son cousin par mésalliance, et, à senestre, de son âme damnée, Emile Constant, directeur de *L'Impartial,* organe des revendications prolétariennes à Brineau-sur-Loire.

Le « Grand Industriel » portait haut une tête volontaire sur de larges épaules. Ses yeux vifs et d'un bleu clair et dur brillaient sous l'arcade des sourcils en broussaille. Une moustache blanche et drue soulignait son nez busqué. Son buste trop long, alourdi par le poids du ventre proéminent, se balançait sur des petites jambes grêles et courtes. Il était vêtu d'un complet veston usagé, dont une vaste rosette rouge corrigeait le débraillé volontaire. Il affectait une rondeur et une simplicité populacières... Mais toute sa personne imposait une impression de puissance et d'autorité tracassière et têtue.

... De sa voix claironnante et un peu gouailleuse, Emile Paturel fit les présentations. M. Chamboreau daigna accueillir Teddy par quelques phrases lapidaires sur la sublime fraternité des Alliés. Sans aucune ironie, il lui

rappela que les Américains étaient chez eux, dans cette France qu'ils avaient sauvée.

— C'est ce que j'ai appris l'autre jour à Paris, interrompit l'irrévérencieux Bareau, en passant la soirée dans un cinéma des Grands Boulevards! On y donnait un film de M. Blasco Ibañez, les *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse,* où l'armée américaine débarque à propos à la fin du mois d'août 1914... juste à temps pour gagner la bataille de la Marne! Et je ne craindrai pas d'ajouter que dans la *Grande Parade,* les susdits Américains gagnent brillamment la bataille de Verdun... où les Français sont représentés à l'arrière par d'accortes soubrettes en costume Louis XV qui servent à boire aux courageux vainqueurs.

Un ange passa, comme on dit, et M. Chamboreau lança au chirurgien un regard furibond.

Mais Teddy, qui ne manquait point de bon sens, trouva cela très drôle et s'esclaffa d'un rire cordial et bon enfant.

— Je ne proteste pas, docteur. Mais je suis protestant, et à ce titre je connais la Bible... et même les Evangiles! Je n'oublie point certaine parabole sur les ouvriers de la dernière heure! Et je conviens que ce sont eux qui ont le plus gagné... au change!

— Vous êtes un brave homme, monsieur! riposta le docteur.

Et par-dessus la table, il tendit la main à Weldon.

Teddy la serra vigoureusement... Et les autres comprirent qu'une loyale amitié venait de naître entre ces deux hommes.

M. Chamboreau crut utile de faire diversion en soumettant le nouveau venu à un interrogatoire en règle sur les lois de prohibitions, l'alcool aux Etats-Unis, les *boot-leggers* et plusieurs autres questions qui lui tenaient particulièrement à cœur. Teddy se trouva d'accord avec tous pour proclamer que ses compatriotes ne savaient encore ni boire ni manger.

— Pourtant, s'écria M. Chamboreau, ils m'achetaient des flacons de *Digestine* en quantités industrielles.

— Et je parierais, cousin, dit Agénor Miquet, qu'ils vous en achètent encore.

— Le double! répondit M. Chamboreau parmi l'hilarité générale. Mais c'est le diable pour faire parvenir les envois à destination. Aussi suis-je obligé de les leur vendre beaucoup plus cher.

— Il est avec le régime sec des accommodements, dit Redoublot... Mais voici l'heure solennelle de la Belotte.

Ses trois partenaires, qui n'attendaient que ce rappel, se levèrent pour changer de table. Et dans le désarroi qui s'ensuivit, Teddy se trouva près d'Agénor Miquet qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Ce que vous devez vous raser ici!

— Comment pourrait-on s'ennuyer dans un si délicieux pays? répondit poliment Weldon.

— Allons donc! Vous ne me ferez jamais croire qu'un jeune Américain puisse vivre en France ailleurs qu'à Paris... non plus d'ailleurs qu'un Français intelligent.

— Mais, justement je suis en train de découvrir la province française.

— Et vous êtes venu comme ça vous fixer à Brineau-sur-Loire, au lieu d'aller à Nice, à Cannes, à Pau, à Biarritz, à Aix-les-Bains, enfin, est-ce que je sais moi, dans une ville où l'on s'amuse.

— C'est que les villes où l'on s'amuse, comme vous dites, sont partout les mêmes et je tenais à vivre de la vie d'une petite cité vraiment française.

— Vous n'y resterez pas huit jours sans mourir d'ennui!

— Mais j'y ai vécu trois mois pendant la guerre et voilà plus de huit jours que je ne m'y ennuie pas du tout!

— Nous reparlerons de cela la semaine prochaine! En attendant, j'espère que vous me permettrez d'être votre guide.

Teddy faillit hésiter... mais il se dit qu'après tout, ce prétentieux bavard pourrait ne pas lui être inutile et c'est du ton de la plus parfaite cordialité qu'il répondit :

— Mais, cher monsieur, avec le plus grand plaisir!... Toutefois je dois avouer que je connais déjà intimement le Château des Ducs, la Cathédrale, le Musée, l'Ecole d'Horlogerie, les anciennes Halles, l'église Sainte-Perpétue...

— Sans doute, fit Agénor... Mais connaissez-vous l'*Ecu de France*?

— Vous dites? demanda Teddy un peu interloqué et croyant avoir mal entendu.

Agénor éclata d'un rire bruyant, mais obscène.

— Oh! s'écria-t-il, n'allez pas croire que je vous interroge sur vos affaires de cœur! L'Ecu est une ancienne monnaie... de l'époque préhistorique où il y avait de l'argent en France. Et l'*Ecu de France* est dans l'espèce la meilleure auberge de Brineau.

— Monsieur Miquet, vous êtes un psychologue! Vous avez su deviner que malgré ma qualité (ou mon défaut) d'Américain, j'aime bien manger et bien boire. J'ai passé six mois en France pendant la guerre. J'y suis venu deux fois auparavant... j'ai donc pu faire mon éducation de gastronome! Et je vous sais gré de ne point me confondre avec ceux de mes compatriotes — et ils sont innombrables, hélas! — qui mangent du chocolat avec de la salade, du fromage avec de la confiture, ou qui fichent un coup de siphon dans un Clos Vougeot 1904.

— Je vois, dit Agénor que j'ai à faire à un amateur... Mais l'*Ecu de France* n'est pas seulement une excellente auberge où vous dégusterez la cuisine de Maman Perronneau, qui n'a point son égal pour mijoter une fricassée... c'est aussi le rendez-vous des fonctionnaires — noble armée de désœuvrés à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir!... Et vous pourrez faire là d'amusantes « études de mœurs »!

Comme tous les Français d'intelligence résolument inférieure à la moyenne, Agénor Miquet croyait à l'étude de mœurs.

— Je ne pourrai, continua-t-il, vous présenter ce soir chez Mme Perronneau, car je dîne chez mon cousin Chamboreau. Mais si vous voulez, nous nous retrouverons ici après-demain à midi et je serai votre introducteur.

... Weldon accepta. En bon Yankee d'esprit pratique, il s'accommodait assez volontiers des raseurs et des sots qui pouvaient lui servir et, bien que ce M. Miquet lui déplût par son indiscrétion et ses allures débraillées, il se résigna gaîment à subir et à utiliser ce patronage un peu compromettant.

Cependant, des rires, des cris, des insultes joviales s'élevèrent tout à coup de la table voisine où Tricotel, Pécherain, Redoublot et le docteur Bareau terminaient une belotte sanguinaire : Pécherain, ayant mis à cœur avec des bigorneaux, venait d'être fait capot! Etre capot quand on a mis! Et tomber sur un adversaire qui a un cinquante majeur à l'atout!!... Le malheureux Pécherain eut beau protester qu'il « attendait une visite » et qu'il avait « mis pour trois rois », une sorte de honte limonadière s'abattit sur sa déveine et assimila pour jamais son malheur à l'illustre infortune du type inventé par Huard dans un dessin inoubliable : le vieux monsieur qui s'est laissé couper un manillon second.

Teddy profita du désarroi pour se retirer à l'américaine.

★

3. — A LA MANIÈRE DE LAURENCE STERNE

En rentrant à son hôtel pour dîner, il s'aperçut que sa chambre était agréablement occupée par la jolie Catherine, qui était en train de « faire la couverture ». Elle était penchée sur le lit et martelait de ses petits poings nerveux un oreiller rétif.

Teddy, qui avait trouvé la porte entr'ouverte et l'avait poussée sans bruit, demeurait immobile sur le seuil, vivement intéressé par un de ces détails auxquels les hommes ne restent jamais insensibles... car leur sensualité est ainsi faite qu'il suffit d'un rien pour éveiller le désir... L'attitude de Catherine relevait jusqu'à mi-cuisse sa robe déjà fort courte, si bien qu'au-dessus des bas noirs roulés au-dessous des genoux, Teddy entrevoyait les jarrets nus et cambrés.

— Je parierais, se dit-il, que cette petite mâtine-là n'a pas de pantalon!

Et quelques secondes lui suffirent pour constater qu'il avait gagné.

La gentille servante, qui d'ailleurs n'attendait que cela depuis l'arrivée du jeune homme, crut pourtant devoir crier un peu... mais pas bien haut, afin de ne pas attirer l'attention des voisins.

— Oh! monsieur! gémit-elle doucement, tandis que Weldon procédait à sa petite enquête. Oh!... monsieur, que faites-vous?

— Vous le voyez bien, ma chère enfant, répondit le jeune homme... qui commençait d'ailleurs à se départir de son flegme natal.

Et il ajouta d'une voix un peu changée :

— Il me semble même que vous commencez à le sentir!

... Cinq minutes après, ils causaient gentiment tous deux, assis sur le bord du lit qui, lui aussi, était un peu défait.

Teddy parvint, sans aucune peine, à faire accepter à Catherine une dizaine de jolies gravures rectangulaires qui représentaient sur fond verdâtre l'arrivée de Christophe Colomb en vue des côtes du Nouveau monde.

— J'espère, ajouta-t-il, que vous me pardonnerez d'avoir été un peu brusque...

— Oh! m'sieu, dit-elle gentiment, en lui jetant ses bras

nus autour du cou, je vous pardonnerai tant que vous voudrez... et toutes les fois que vous voudrez.

... Teddy Weldon savourait la joie physique du moment... il se rappelait le galant épisode du *Voyage sentimental* de Sterne.

— Quelle délicieuse petite girl! se disait-il à part lui, tout en provoquant d'une caresse habile l'arrogance d'un jeune sein dur que lui livrait l'épaulette de la chemise, glissée sous l'aisselle blonde... Il n'y a vraiment que ces Françaises pour mettre tant d'esprit et de mutinerie dans l'abandon.

— Oh, non, non! Pas ce soir, protesta comme à regret Catherine... Madame finirait par s'apercevoir que je reste trop longtemps.

— Et... et cette nuit! demanda Teddy.

— La nuit... Mais j'ai mon mari!!

— Votre mari??

— Eh bien oui... Fritz, le maître d'hôtel d'ici...

— Ce grand garçon qui a l'air d'un Suisse.

— Parce qu'il est de Zurich!

— Et vous, jolie petite, vous êtes d'ici, je pense.

— Pas du tout... moi je suis Vaudoise... de Lausanne! Nous sommes venus en France tous les deux il y a trois ans... tout de suite après notre mariage... Vous comprenez? Les paysannes de ce pays-ci ne veulent plus servir en province. Il leur faut Paris, le cinéma, les dancings... Alors, Fritz, qui n'est pas bête, a songé que nous pourrions nous en tirer en France... La vie est si chère chez nous!

— Voyez-vous cela, petite polissonne, dit Teddy qui s'amusait de sa déconvenue... Et Fritz, est-ce que vous l'aimez?

— J'ai eu le béguin pour lui, dans les premiers temps. N'est-ce pas? C'est lui qui m'a eue le premier... Mais depuis, j'ai quelquefois trouvé mieux.

— Et lui, est-ce qu'il se rend compte que... enfin est-ce qu'il sait?

— Il sait et il ne sait pas! et je crois qu'il ne tient pas savoir... Que voulez-vous, m'sieu, çà c'est le métier. Nous comptons nous établir l'année prochaine... Il y a une jolie petite auberge à prendre tout près d'ici, sur le bord de la Loire... Seulement il faudrait cinquante mille, et nous ne les avons pas encore tout à fait... C'est moi qui gagne le plus.

— Je n'en doute pas! dit Weldon en souriant.

Catherine craignit de lui en avoir trop dit... Et tout en réparant le désordre de sa toilette :

— Faudra-t-il revenir demain soir? demanda-t-elle d'un petit ton soumis.

— Non!... mais tous les deux jours, si cela ne vous ennuie pas trop.

— Méchant, vous avez bien vu que ça ne m'ennuie pas du tout... au contraire.

— Alors, à après-demain... mais à une condition!!

Et il lui dit quelques mots à l'oreille.

— Grand bêta! fit-elle... je n'en avais pas mis ce soir, parce que je savais bien que vous avez l'habitude de remonter toujours dans votre chambre avant dîner!

... Teddy la reconduisit jusqu'à la porte et se hâta de prendre quelques notes sur la crise des domestiques dans la province française.

★

4. — A TABLE D'HOTE

... Agénor Miquet et Teddy Weldon, son invité, ont pris place à part, mais non loin de la table d'hôte, en l'*Hostellerie de l'Ecu de France*. Ils sont à portée de tout voir, et d'entendre les propos interrompus qui s'échangent autour d'eux.

Mme Perronneau a fait au nouveau venu le meilleur

accueil sur la présentation d'Agénor. Elle leur a communiqué le menu.

Les Rillauds de Brineau.
Le Brochet de la Loire au beurre blanc.
Le cul de veau rôti et la Salade.
La Darrée de choux.
Les fromages de Chouzay et de Sainte-Maure.
Les Crémets d'Angers et les fruits.
Le Beaugency rouge 1918. Le Rablay 1921. Le Café.
La Digestine. Le Marc 1914.

Menu rigoureusement local et qui d'ailleurs ne varie guère... Car Maman Perronneau, à l'imitation de son illustre collègue, la Mère Filliaux de Lyon, s'est spécialisée dans une dizaine de plats régionaux, où elle excelle et qui lui ont valu sa renommée. Sa cave, surveillée par son mari, qui s'y connaît, ne se compose que de vins du pays, à part quelques grandes bouteilles de Bourgogne et de Bordeaux, réservées aux clients de marque.

Quant au service, il est résolument familial, puisqu'il est assuré par sa cadette Aimée et par ses deux fils Baptiste et Toussaint, qui virevoltent en cadence sous l'œil sévère de Papa Perronneau.

L'aînée, Justine, une superbe fille de la Loire, tient la caisse avec la belle autorité de ses vingt-trois ans... et de son brevet supérieur. Tous les clients lui font la cour, sans espoir ni succès d'ailleurs, car tout le monde sait qu'elle « s'est promise » à René Morillon, un jeune peintre du pays dont les Perronneau ne veulent entendre parler à aucun prix... parce qu'il n'a pas le sou! Mais comme il est l'unique héritier de l'oncle Morillon, vieux vigneron qui a « du foin dans ses bottes », Justine et René se sont dit depuis deux ans que tout vient à point à qui sait attendre... et ils s'arrangent en attendant.

La salle, vaste et claire, blanchie à la chaux, d'une

propreté méticuleuse, exhale une appétissante odeur de pain frais, de linge lessivé à l'iris, de cuisine loyale et saine.

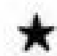
La table d'hôte, au centre, réunit les commis voyageurs, les touristes et les gens de passage. Une autre table est réservée aux officiers du 239e d'infanterie. Les « pensionnaires », au nombre d'une quinzaine, fonctionnaires et professeurs, occupent une troisième table. La quatrième est retenue ce jour-là par les contremaîtres russes qui travaillent aux usines Chamboreau. Aux cinq autres sont installés quelques « clients sérieux »; ceux qui ont commandé ou qui dînent à la carte, gens riches des environs, gourmets attirés par la réputation de la Mère Perronneau, gastronomes en exploration.

Tout au fond de la salle, une petite table est réservée à un vieux gentilhomme du pays, qui vient régulièrement déjeuner chaque jour à midi. Il ne parle jamais à personne et personne ne lui parle. Les habitués savent qu'il s'appelle le marquis d'Arthenay, qu'il a perdu trois de ses fils à la guerre, qu'il se ruine pour une fille mariée et un gendre qui mènent la grande vie mondaine et qu'il a dû vendre son château de Givray à M. Chamboreau.

Agénor n'a point manqué de raconter cette histoire locale à son nouvel ami, non sans lui montrer son mépris pour ce vieil imbécile qui ne sait que gâcher les restes d'une belle fortune à assurer l'existence de deux inutiles.

Teddy ne partage pas l'opinion de son hôte. Mais il n'en laisse rien voir. Il est heureux. Il se réjouit à la pensée de rendre visite à la jolie Mme de Beaugency dans le courant de l'après-midi... Et il se sent vraiment en France... Peu lui importe que l'envieux et malveillant Agénor se répande en diatribes sur la banalité, la vulgarité, la bassesse, l'ineptie, l'avarice et le stupre de ses

compatriotes. Sans doute, il s'étonne à part lui qu'une petite ville de France soit un tel réceptacle de mauvaises mœurs... Mais il ne se défend point de s'y plaire plus que partout ailleurs. Et il écoute les conversations qui bourdonnent çà et là.



A Bâtons rompus.

Agénor. — ... Non! je n'en reviens pas que vous puissiez envisager la perspective de passer deux ou trois mois dans notre patelin. Vous qui avez vécu l'existence ardente et fiévreuse des grandes cités américaines!

Teddy. — On s'en lasse, monsieur Miquet.

Agénor. — Moi qui donnerais tant pour voir vos music halls, vos cinémas, vos *skyscrapers*.

Teddy. — Je changerais volontiers tout cela pour une seule de vos cathédrales ou un de vos châteaux!

Agénor. — Ah! vous pouvez vous vanter de ne pas être un Américain ordinaire!

Teddy. — Mais beaucoup de mes compatriotes pensent comme moi : ceux du moins qui ont pu comparer, qui ont vécu quelque temps en France et en ont gardé une invincible nostalgie... Il y a, je vous assure, plus de goût dans vos grands music halls que dans les nôtres. Et je ne suis pas très fier, personnellement, du génie que vous voulez bien attribuer à nos cinéastes... ils dépensent beaucoup plus d'argent que les vôtres, mais sûrement moins d'imagination.

Agénor. — Peut-être... Mais chez nous, toute la vie intellectuelle est centralisée à Paris.

Teddy. — ...Je crains fort que chez nous, la vie intellectuelle, comme vous dites, ait sa circonférence partout — mais son centre nulle part.

Agénor. — Vous êtes sévère pour vos compatriotes!

Teddy. — Moins que vous pour les vôtres, monsieur Miquet. Car à vous en croire, Brineau serait une suc-

cursale de Babylone, de Sodome, de Gomorrhe, de Suburre et autres lieux... Et, dès lors, permettez-moi de vous demander comment vous en déplorez la monotonie. Que diable! s'il tient tant de vices dans une si petite ville, l'existence doit y être au moins aussi fiévreuse et aussi ardente, aussi sensuelle et aussi dévergondée qu'à Hollywood ou à Los Angeles.

AGÉNOR. — J'ai cette petite ville en horreur, parce que je m'y sens déraciné et dépaysé. J'étais fait pour vivre à Paris, monsieur Weldon! J'y ai débuté brillamment sur la Butte Sacrée! Ma carrière de chansonnier à voix me permettait les plus belles ambitions. Ah! si vous m'aviez entendu dans le *Petit Ramoneur*, dans *Extase de Rêve*, dans *Fragrances aphrodisiaques*! ! Je ne trouvais pas de rebelles! Toutes mes auditrices se fussent abandonnées sur un signe de moi! Plusieurs ont été des amantes passionnées... C'est la volonté de l'une d'elles qui m'a ramené ici... Une femme du plus grand monde, monsieur Weldon, l'épouse d'un industriel célèbre... Je me ferais un scrupule de la nommer.

TEDDY (*avec un bon sourire*). — Oh! c'est tout à fait superflu...

A la table des Fonctionnaires.

— Ce cochon de gouvernement!

— Ils nous prennent pour des forçats, ma parole d'honneur!

— Et le pays ne nous sait aucun gré de notre abnégation quotidienne.

— Le public se fout de nous : il nous prend pour ses domestiques...

— Et nous sommes déjà les larbins du pouvoir!

— Trois cents balles d'augmentation, je vous demande un peu avec la vie chère!

— Et un chef qui fait du service...

— Un vieux calotin qui exige la Présence réelle!

— Hier encore, il a fichu un schampooing à Chanterel, parce qu'il s'était absenté deux heures, pour aller acheter du tabac.

— Et Trublion s'est fait engueuler parce qu'il a tenu des *propos subversifs* au Café du Commerce!.

— Ah! dites donc, paraît que notre sémillante sous-préfète s'est encore envoyé un amant! Ça doit être au moins le douzième!

— Et il y a des chances pour que ce soit un douzième provisoire.

— Oh! elle n'est pas superstitieuse.

— Sa religion le lui interdit!

— Il paraît que Mme Chamboreau a versé cinq cent mille balles à l'Asile des Alcooliques...

— Sous la rubrique « Restitution », sans doute.

— Ah! A propos, vous connaissez la dernière gaffe de Chamboreau, notre Seigneur?.. Il dînait l'autre soir avec sa femme et sa fille, chez les Billardel. Avant le dîner, Billardel lui présente son futur gendre : « Il épousera Sophie le mois prochain, dit-il, quand son deuil sera fini! — Ah! monsieur est en deuil, reprend Chamboreau. — En deuil de ma seconde femme, monsieur, soupire le fiancé qui frise la quarantaine. — « De la seconde! » fait Chamboreau... et se tournant vers la jeune fille, il ajoute finement : « Jamais deux sans trois! »

— Farceur. Je la connais celle-là! Tu l'as pigée dans le *Wagon des Fumeurs*! !

A la table d'hôte.

1er Commis voyageur. — C'est dommage que Mongeneau soit retenu à Tours. Il nous aurait encore fait rigoler comme la dernière fois!

Un touriste. — Qui ça, Mongeneau! un acteur?

2e Commis voyageur. — Comment, vous ne connaissez pas Mongeneau?

Trois autres (*en chœur*). — Monsieur ne connaît pas Mongeneau ! ! !

Le Touriste (*confus*). — Excusez-moi ! Je ne suis pas venu à Brineau depuis cinq ans...

1er Commis voyageur. — Mais Mongeneau est connu dans toute la France ! C'est l'As de notre Profession ! le Gaudissart moderne ! Un loustic épatant... Il a été peintre *sataniste* à Montmartre, photographe à Marseille, libraire ambulant, régisseur de tournées, contrôleur des wagons-lits, et il a parcouru toute l'Europe avant de représenter la maison Tilleau, Draguin et Cie... Vermicelles, nouilles et pâtes alimentaires.

2e Voyageur. — Sans compter qu'il a encore trouvé le temps de faire la guerre, d'y perdre le bras gauche et d'en rapporter la médaille — et onze citations.

3e Voyageur. — Un brave bougre ! il sait plaire à tout le monde : il a trente-six ans et gagne en moyenne 36.000 balles.

1er Voyageur. — Et mèche ! Vous pouvez dire 50.000, au moins... Quant à plaire à tout le monde, ça, c'est une autre histoire ! Il a rencontré ici, à Brineau, une récalcitrante. Et c'est justement Mme Bournier, la jolie pâtissière de la rue Goyer-Labrosse ! !

2e Voyageur. — La belle Aglaé ?.. Mais elle ne récalcitre plus ! Comment, vous ne savez donc rien ?

1er Voyageur. — Je sais comme nous savons tous, car il ne s'en cache pas, que Mongeneau passe ici quatre fois par an et tombe chaque fois en arrêt devant les charmes de la blonde Aglaé... l'été surtout, quand elle laisse entrevoir sous une blouse transparente deux nichons ronds et durs.

3e Voyageur. — C'est vrai ! on dirait, ma foi, deux beaux fruits qui attendent la cueillette.

1er Voyageur. — Le malheur est que la belle Aglaé a pour époux un bon garçon qui n'y voit pas plus loin que le bout de son nez — et pour amant un bellâtre

insupportable, arrogant et prétentieux, le dénommé Broussardier, clerc d'huissier, qui lui fait des scènes à tout casser et qui la roue de coups... si bien que Mongeneau, malgré ses talents d'agrément, n'a jamais rien pu obtenir.

2e VOYAGEUR. — ... Voilà où je vous arrête. Vous avez raison jusqu'à la fin du mois dernier, mais depuis, Mongeneau, de passage à Brineau-sur-Loire, a rendu à la jolie pâtissière un sacré service.

1er VOYAGEUR. — Sans blague! contez-nous ça!

2e VOYAGEUR. — Eh ben, le 29 avril, soyons précis! Mongeneau, de passage à Brineau-sur-Loire, rendit sa visite trimestrielle à la belle Mme Bournier... Elle se montra plus accueillante qu'à l'ordinaire, elle se laissa même prendre dans l'arrière-boutique quelques caresses très précises... Mais au moment où Mongeneau touchait au but, si j'ose dire, elle se déroba, sous le prétexte qu'il pouvait entrer des clients et lui dit : « Tout ce que vous voudrez, si vous pouvez trouver un moyen de me débarrasser de ce sale Broussardier! Imaginez-vous qu'il exige que je couche avec le Père Bessant, le vieil antiquaire, qui lui a promis mille francs pour sa commission!.. Je suis seule ce soir. Mon mari est à Chartres pour un achat de farine et Broussardier à Tours pour une saisie! » Voilà notre Mongeneau bigrement perplexe. Débarrasser la jolie Aglaé de son exploiteur, il n'eût demandé que çà... surtout pour la récompense promise... Mais le moyen?.. Par bonheur, il songea fort à propos que la nature l'a doué d'un étonnant talent d'imitation...

1er VOYAGEUR. — Ça, c'est vrai! Ce sacré Mongeneau contrefait à volonté toutes les voix! Je le soupçonne même d'être un peu ventriloque. Imaginez-vous qu'un jour...

CHŒUR DES CLIENTS. — Assez! Assez! Laissez finir l'histoire! !

2e VOYAGEUR. — Alors, pour vous en revenir, voilà

que Mongeneau répond à la belle Mme Bournier qu'il se charge de tout et que Broussardier ne refichera jamais les pieds à Brineau-sur-Loire... à une seule condition, par exemple, c'est qu'il soit descendu à Tours dans un hôtel où il y ait le téléphone! ! — « Je vous crois, dit Mme Bournier, il est au *Faisan Doré,* il doit rentrer ce soir par le train de minuit. » — « Et s'il ne rentre pas, fait notre Mongeneau, vous serez à moi à minuit et demi?.. » — « Parole d'honneur! » dit la belle Aglaé... Et deux heures après, à Tours, au moment de se mettre à table, le sieur Broussardier, appelé à l'appareil, entend avec épouvante *la voix* de Bournier, le mari, qui lui dit : « Sale cochon! je viens de tout apprendre à Chartres par un copain sûr! Je sais que tu me cocufies avec Aglaé depuis trois ans! Je sais que tu veux la prostituer à ce vieux salaud de Bessant! Eh ben, mon vieux, je viens d'acheter un pétard et je t'avertis que si jamais tu reparais à Brineau, les six premières balles seront pour ta gueule. Je rentre cette nuit, je suis dans mon droit et je te fiche mon billet que je vais en user!.. » Vous pensez bien que le soir même, Mongeneau toucha sa prime... et bien autre chose. Et jamais Broussardier n'a osé remettre les pieds ici.

3e Voyageur. — Je savais tout cela, Mongeneau me l'a conté la semaine dernière à Angers... Mais vous ne savez pas le plus rigolo!.. C'est que Broussardier a acheté une étude à Carpentras avec la galette qu'il avait tirée pendant trois ans de la jolie pâtissière!

2e Voyageur *(qui tient à avoir le dernier mot).* — Et l'archi-rigolo, c'est que la belle Aglaé est maintenant du dernier bien avec son mari, qui naturellement n'a jamais su que Mongeneau lui avait emprunté sa voix...

A la petite table.

... Agénor. — ... Un chef-d'œuvre! je ne crains pas de le dire, monsieur Weldon, un chef-d'œuvre... un roman

où j'eusse fait tenir toutes mes rancœurs et toutes mes désillusions! Un de ces livres qui font époque!

TEDDY. — Et vous ne l'avez jamais écrit?

AGÉNOR. — Et comment en aurais-je eu le temps?.. Celle que j'aimais alors m'a imposé pour me retenir près d'elle l'existence provinciale. Sa passion m'a enfermé dans cette geôle du Fonctionnarisme, où j'étouffe. Sous prétexte de m'assurer une carrière lucrative, on m'a coupé les ailes, monsieur Weldon!

TEDDY (*blagueur*). — Ça a dû vous gêner si vous étiez aviateur pendant la guerre.

AGÉNOR (*jetant à Weldon un mauvais regard*). — Pendant la guerre, monsieur Weldon, j'étais à mon poste... ici!

A la table des Russes.

— Ivan Pétrovitch, mon ami, pourquoi m'avez-vous amené ici? C'est un restaurant cher; regardez : quinze francs le déjeuner à table d'hôte, et vous ne gagnez que vingt-cinq francs aux usines Chamboreau.

— Oui, je le sais, mais, pour une fois, j'avais envie de bien manger, et en compagnie d'un vieil ami comme vous. D'ailleurs, j'ai eu de la veine : hier, le sous-directeur m'a dit que M. Chamboreau lui-même a trouvé très bien le truc que j'ai inventé pour nettoyer rapidement la machine et il m'a remis, de la part du patron, une gratification de trois cents francs.

— Et moi aussi j'ai eu de la veine. Imaginez-vous qu'on m'a engagé comme extra pour le bal de la sous-préfecture, et c'est payé cinquante francs.

— Et dire que c'est vous, le brillant aide de camp de l'Empereur de naguère, et moi qui commandais une armée de trois cent mille hommes, qui nous réjouissons pour de telles choses!..

— Oui, vous rappelez-vous nos festins d'autrefois; notre fameuse orgie aux Iles, en compagnie des Grands-

Ducs, pendant laquelle nous avons cassé toutes les glaces du célèbre restaurant? Et c'est vous, Ivan Pétrovitch, qui avez payé toutes les bouteilles et les glaces brisées; et il y en avait pour plus de vingt mille roubles! !

— Ah! oui, c'était le bon temps!

— Il n'est peut-être pas fini... puisque vous avez trouvé ici une fiancée charmante.

— Ah! oui... notre chère petite Natacha. C'est vraiment une perle! Pensez donc! Elle et sa sœur Sonia gagnent à elles deux douze cents francs par mois aux *Quatre Saisons*. Et avec cela elles trouvent le moyen de s'habiller très gentiment; leur vieille maman, la veuve Stankévitch, est à l'abri du besoin. Et, comme me l'a dit Natacha l'autre jour, elles font encore des économies. Et quand je pense que, malgré notre différence d'âge, Natacha veut bien consentir à devenir ma femme!..

A la petite table.

TEDDY (*que les confidences d'Agénor commencent à ennuyer*. — En vérité, mon cher monsieur Miquet, vous êtes le Don Juan de Brineau-sur-Loire! !

AGÉNOR (*modeste*). — Oh! le Don Juan, c'est beaucoup dire... le Lovelace tout au plus! !

TEDDY. — ... Puisque vous connaissez si bien toutes les femmes de Brineau et autres lieux, vous connaissez sûrement Mme de Beaugency.

AGÉNOR (*se doutant de quelque chose*). — ... Je crois bien! Une femme charmante, la plus jolie femme de Brineau, au dire des amateurs... Et très riche avec cela, ce qui ne gâte rien.

TEDDY. — Un joli type de vraie Française, n'est-ce pas?

AGÉNOR (*avec une ironie qui échappe à Weldon*). — Noblesse de robe! Une distinction parfaite! Les plus belles relations!

Teddy (*timidement*). — Et... on lui prête beaucoup d'aventures?

Agénor (*qui ne veut pas se compromettre, mais qui pourtant ne peut résister au désir de faire un mot*). — Oh... vous savez, on ne prête qu'aux riches.

Teddy (*interloqué*). — Pardon! Je ne saisis pas bien.

Agénor. — C'est un proverbe local... Je veux dire que, comme toutes les femmes, en province, Mme de Beaugency n'est pas à l'abri de la médisance.

Teddy. — Je vois que vous sauriez la défendre... Mais, dites-moi, quelle est cette ravissante jeune fille que vous avez saluée tout à l'heure?

Agénor. — Une ravissante jeune fille? ?

Teddy. — Mais oui, voyons! Elle était en tenue de tennis, avec deux autres grandes gamines de son âge.

Agénor. — Ah! j'y suis! ! Mais c'est ma petite cousine Céline! Mlle Chamboreau, quoi! la plus riche héritière de la région!

Teddy. — Savez-vous bien que c'est tout simplement une des plus belles filles que j'aie vues?

Agénor. — Vraiment, vous la trouvez si épatante?

Teddy. — Mieux que ça! Une vraie Diane de Houdon!

Agénor. — Houdon que j'y coure!

Teddy. — Vous dites?

Agénor. — Je dis que Mlle Chamboreau mérite bien votre enthousiasme, monsieur Weldon. C'est une délicieuse jeune fille, en effet. Et avec cela très avertie... Elle a de qui tenir!

Teddy. — Quoi? Voudriez-vous insinuer qu'elle se laisserait faire la cour?

Agénor. — ... Elle n'en fait qu'à sa tête. Elle a reçu une éducation très libre. Vous pensez bien que les prétendants ne lui ont pas manqué! Systématiquement, elle les a tous refusés jusqu'ici. Mais ses parents se sont mis en tête de lui faire épouser le jeune Goyer-Labrosse, le fils unique d'un écrivain local qui a gagné une fortune

considérable dans l'exploitation raisonnée de la sensibilité des Midinettes... je veux dire dans le roman-feuilleton. Le père Goyer-Labrosse ne dédaignait point d'ailleurs les affaires et il en a réalisé une admirable entre autres en commanditant à ses débuts notre illustre Chamboreau, dont il a été l'associé. Le mariage de ma petite cousine Céline avec ce godelureau sans importance m'arrangerait bien des choses... Seulement, jusqu'ici Mademoiselle ne veut rien savoir. Elle mène une existence très indépendante. Elle a pour amie la ravissante belle-sœur de notre sous-préfet, Mlle Hélène Rauchverger (un nom tout à fait d'ici, comme vous voyez!) qui chaque année l'emmène deux ou trois mois à Paris... Et il paraît qu'elles ne s'y embêtent pas!

TEDDY (*vivement intéressé*). — Et vous croyez qu'elle a des flirts?

AGÉNOR (*prudent, mais perfide*). — Le contraire m'étonnerait... D'ailleurs rien ne vous interdit de vous mettre sur les rangs! Chez nous, les Américains ont la cote... et de là à la relever un peu... D'ailleurs vous lui serez sûrement présenté au bal de la Sous-Préfecture. Ces sortes de fêtes autorisent bien des libertés. Et puisque vous la trouvez si jolie...

TEDDY. — Plus que je ne puis dire! Mais je ne pensais pas rencontrer en France des jeunes filles aussi... comment dire... aussi camarades ni aussi délurées que celles de chez nous... qui savent concilier la... la *respectability* avec le plaisir et se prêter sans se donner!

AGÉNOR. — Vous avez pourtant lu, je pense, les *Demi-Vierges* — et plus récemment *La Garçonne*... et vous n'aurez point manqué d'en conclure qu'en France comme partout ailleurs, du reste, il y a des jeunes filles qui, sans aller jusqu'au don absolu de leur petite personne... Enfin vous me comprenez?

TEDDY. — A merveille! Mais je pensais qu'il s'agissait de quelques exceptions.

Agénor. — Bien sûr... Mais ma petite cousine a justement tout ce qu'il faut pour être une charmante exception! Sa fortune et sa situation mondaine lui permettent une grande liberté d'allures...

Teddy (*rêveur*). — Savez-vous bien, mon cher monsieur Miquet, que votre jeune cousine a non seulement un délicieux visage, mais un corps admirable de lignes et de proportions, et les jambes les plus parfaites?

Agénor. — Je le sais d'autant mieux qu'elle les a montrées à demi nues jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans... car sa mère l'a laissée fort tard en mollets, conformément au précepte qui prétend que les jupes courtes des filles prolongent la jeunesse des mères.

Teddy. — Oh! la mode actuelle a nivelé tout cela... C'est dans un journal de chez vous que j'ai lu, l'an dernier, cette amusante réflexion d'une gamine de douze ans : « Quand donc serai-je assez grande pour porter des jupes courtes comme maman? » Mais vous devez me trouver bien frivole.

Agénor. — Nullement! N'est-ce pas tout naturel à votre âge?... Pourtant j'aurais voulu vous entretenir d'une affaire assez sérieuse... Et si j'en viens à vous parler de minette, n'allez pas croire au moins que ce soit autre chose qu'une transition!

Teddy (*estomaqué*). — ... Excusez-moi, monsieur Miquet, je ne saisis pas très bien.

Agénor. — Vous allez comprendre... Peut-être savez-vous d'ailleurs que la minette est une sorte de minerai.

Teddy. — Ouf! ah.. oui... parfaitement, comme on en trouve dans le bassin de Briey.

Agénor. — Vous y êtes! Eh bien... je crois être un des rares citoyens de Brineau à savoir qu'il y a tout près d'ici, à proximité de la Loire, un gisement magnifique de ce minerai. Des fouilles très curieuses ont été faites voilà dix ans par un savant du pays qui a été tué pendant la guerre, non sans avoir laissé un rapport très

précis... que j'ai pu lire... Depuis, la question est revenue plusieurs fois dans les réunions du Conseil municipal... J'avais espéré un moment que mon cousin Chamboreau pourrait s'y intéresser. Mais rien ne le passionne, en dehors de sa camelote. Et j'ai pensé que si quelque grand financier américain...

TEDDY. — Je ne vous cacherai pas, mon cher monsieur Miquet, que je suis déjà au courant de cette affaire. Votre compatriote, M. Samuel Lévy, m'a communiqué une copie de ce rapport...

AGÉNOR. — Ah! le chameau!

TEDDY. — Que j'ai envoyé à New-York par le courrier de ce matin, avec une lettre à l'appui.

AGÉNOR (*interloqué*). — ... Et vous savez aussi, sans doute, qu'une partie du gisement se trouve dans un terrain dont le propriétaire ignore absolument la valeur?

TEDDY. — Je sais que le terrain appartenait au père du docteur Bareau, qui l'a laissé à son fils. Je sais aussi que le docteur n'a jamais pris au sérieux les avances que lui a faites M. Samuel Lévy... qui d'ailleurs n'a encore pu trouver ni les capitalistes, ni le capital qu'il faudrait.

AGÉNOR (*amer*). — ... Mâtin! ! vous en savez beaucoup plus que tous les gens d'ici.

TEDDY. — Et vous trouverez tout naturel, sans doute, que je tienne à avertir le docteur Bareau des démarches que j'ai commencées par correspondance — et de l'importance... capitale, c'est le cas de le dire... qu'elles peuvent prendre au premier jour.

AGÉNOR (*désarçonné*). — A vrai dire, je n'avais pas envisagé l'affaire tout à fait sous cet aspect. Je pensais, au contraire, qu'il pourrait y avoir intérêt à ne pas avertir le docteur et à lui acheter pour un morceau de pain...

TEDDY. — M. Samuel Lévy le pensait aussi... Mais je lui ai fait entrevoir que cette opération ne serait pas très loyale... et qu'elle pourrait d'ailleurs attirer, par la suite,

quelques ennuis aux lanceurs de l'affaire. Je l'ai prévenu que j'allais mettre le docteur au courant. Et j'ai mis mon concours à cette condition...

La conversation dévie... Teddy s'aperçoit que M. Miquet devient de moins en moins communicatif et il ne s'étonne pas trop qu'il lui laisse payer le déjeuner.

★

5. — CORRESPONDANCE

21 mai 1926.

Mon cher Patron,

Vous avez dû recevoir, en son temps, le câble que je vous ai adressé le jour même de mon arrivée à Brineau-sur-Loire. Tout s'est bien passé, et, comme vous avez pu le constater, je n'ai pas perdu une heure et ne me suis arrêté à Paris que pour y prendre une nuit de repos, car nous avons subi une tempête dans le Channel, et le *Lutetia* a été rudement secoué avant d'entrer au Havre.

Voilà déjà quinze jours que je suis installé ici, et je me sens vraiment redevenu citoyen de cette petite ville où j'avais laissé un peu de mon cœur.

J'y ai retrouvé quelques amis — et qui causent volontiers : car vous n'ignorez point qu'en France la conversation est un besoin social. De tous les pays, la France est sans contredit celui où l'on mange le mieux, où l'on boit le mieux et où l'on parle le plus.

Les Français aiment surtout à parler d'amour, où ils sont passés maîtres, et de politique, où ils n'entendent goutte.

En politique ils donnent le plus souvent raison à celui qui parle le plus haut ou le plus longtemps. De leurs politiciens, ils n'exigent que l'éloquence — et rien d'autre. Peu leur importe que ces messieurs aient le sens

des affaires ou la science du gouvernement. Ils ne leur demandent que de tenir le crachoir.

Je regrette de ne point m'être trouvé ici en pleine période électorale... Il paraît que cela vaut, c'est le cas de le dire, son pesant d'or!.. Mais en fait de corruption, nous n'avons rien à apprendre de personne! Et, sans doute, les histoires de Brineau-sur-Loire m'eussent paru enfantines auprès de nos histoires de Tammany Hall.

Le plaisant, c'est que les Français exigent de leurs politiciens une honnêteté et une intégrité au-dessus de tout soupçon, — comme si les affaires d'un grand peuple étaient soumises aux mêmes règles que celles d'un boutiquier.

Vous m'avez dit souvent, mon cher patron, qu'il est aussi fou de demander à un politicien d'être honnête qu'à une courtisane d'être vierge, et que dans la rédaction d'un Traité de Paix, par exemple, un habile coquin peut rendre à son pays les plus éminents services... Et il est vrai que M. de Talleyrand, qui ne saurait passer pour un modèle de probité, a obtenu pour la France vaincue des conditions dont s'accommoderait volontiers la France victorieuse. Mais la France qui a remporté, grâce à notre intervention, la plus grande victoire de tous les temps, n'a point su trouver les hommes ou l'Homme qu'il eût fallu pour en tirer profit, si bien qu'elle doute de sa victoire.

On veut nous faire croire en Amérique que les Français sont le peuple le plus belliqueux, le plus militariste et le plus impérialiste qu'il y ait au monde!

Or, je constate le contraire chaque jour, dans ce petit microcosme qui résume si bien les opinions de la France moyenne.

Belliqueux, les Français? Je ne pense pas qu'il y en ait un sur cent qui voudrait refaire une guerre, même victorieuse.

Militaristes?.. Ils ont horreur de la caserne et de la

discipline et ils ne se gênent point pour blaguer et pour dénigrer les chefs qui leur ont procuré la victoire... Chez nous un Foch, un Pétain, un Debeney ou un Gouraud seraient entourés d'un culte national... Ici, il semble que ces grands Chefs ont la pudeur du triomphe et qu'ils s'attachent surtout à ne pas faire parler d'eux. Vous me direz que c'est plus démocratique — et que Cincinnatus... Oui, je sais bien! Mais hier encore j'ai entendu au Café du Commerce un mercanti local tenir sur un grand Chef des propos qui, chez nous, lui eussent attiré quelques ennuis.

Impérialistes, enfin?.. Les Français ont conquis depuis cinquante ans le deuxième Empire colonial du Monde — et la plupart d'entre eux ne savent même pas où sont leurs colonies! Ils en ignorent la valeur et les possibilités d'avenir... Et sauf peut-être l'Algérie qui est la plus proche et la plus ancienne — et où quelques-uns sont allés faire leur voyage de noces, — ils vendraient à n'importe qui Madagascar, l'Indochine, le Sénégal, le Dahomey ou le Congo!

... Je crois même que nous ferions bien de mettre à profit cette si opportune disposition d'esprit. Ce serait faire un superbe marché que de permettre à la France de liquider une partie des dettes qu'elle a contractées envers nous au prix d'une contrée admirable comme l'Indochine ou Madagascar. La majorité des Français nous en garderait une reconnaissance éternelle. L'expérience de la Louisiane ne leur a servi de rien. Et ils seraient prêts à la recommencer. Soyons prêts à leur faciliter, le cas échéant, une aussi belle opération.

Mais vous allez dire, et vous aurez mille fois raison, que je m'égare dans le terrain vague des généralités et que j'empiète beaucoup trop tôt sur les conclusions de mon enquête!..

Voici pourtant encore une vérité d'ordre général, mais non plus d'ordre politique que je livre à vos réflexions.

Depuis la victoire, les Etrangers — et surtout naturellement nous et les Anglais, — vivent en France beaucoup plus largement que chez eux et y sont beaucoup plus heureux que les Français. C'est la conséquence naturelle du change... et je ne prétends point, certes, avoir fait là une grande découverte... Mais je bénéficie bien agréablement de cet état de choses.

Pour trois dollars par jour, j'ai trouvé à me loger ici dans des conditions qui pour le triple ou le quadruple de cette somme seraient irréalisables chez nous.

Un appartement vaste et confortable, une salle de bains, un petit salon que j'ai transformé en fumoir, quatre fenêtres et un balcon sur la Loire, — et le respect attentif des patrons de l'hôtel qui s'ingénient à prévenir mes moindres désirs!

A ce propos, je vous signale le progrès de l'industrie hôtelière en France. On trouve enfin des salles de bain, même dans les hôtels de second ordre. Les appartements de luxe ont toujours la leur, et il y en a au moins une à chaque étage. Et plus de vieux meubles rococo, plus de tentures poussiéreuses!.. De bons lits en fer et cuivre, à sommier élastique, des murs peints à la chaux ou *ripolinés*, comme on dit ici. Après tout, l'antisepsie est née des travaux de Pasteur. Mais les Français ont mis du temps à s'en apercevoir. Ne faut-il pas toujours que les plus belles inventions, les plus géniales découvertes de leurs compatriotes leur reviennent de l'étranger?

Leur passion, si caractéristique, pour tout ce qui n'est pas de chez eux entre sans doute pour beaucoup dans la gentillesse de leur hospitalité.

Voilà huit jours que je suis ici et je m'y sens tout à fait chez moi.

J'ai même dû prendre mes repas ailleurs qu'ici, pour la raison imprévue et amusante que l'Hôtel du Progrès est bondé d'Américains et d'Anglais, qu'on n'y parle que notre langue et tous les slangs de Londres, de Liverpool,

de New-York et de Frisco — et que je n'aurais rien appris.

J'ai même retrouvé ici le jeune ménage Clinton, de Manhattan. Ils sont toujours en voyage de noces! Et voilà six mois que cela dure! Ils comptaient faire le tour du monde... Mais ils se plaisent tellement en France, qu'ils sont en train de délibérer s'ils n'achèteront pas un château plus ou moins historique sur les bords de la Loire (ils sont assez milliardaires pour s'offrir cette petite fantaisie) et s'ils ne se fixeront pas définitivement dans ce beau pays.

Et comme ils méritent qu'on les cite en exemple!.. Car c'est un fait... et une constatation dont je suis fier!..

Nous autres, Américains, nous comprenons mieux que les Français la beauté de la France et son pittoresque si varié, le charme unique au monde de ce pays privilégié qui offre à l'admiration les falaises de la Bretagne, les montagnes de la Savoie et du Dauphiné, les *puys* de l'Auvergne, les *causses* du Tarn, les rives de la Loire, la campagne normande, les sites de l'Ile-de-France, les collines de la Bourgogne... et tant de cathédrales, de palais, de châteaux.

Mais je m'éloigne de mon sujet... Je vous disais, mon cher patron, que j'ai pris pension dans une de ces charmantes auberges, comme on n'en trouve qu'en France, où l'on déguste une cuisine incomparable avec les plus aimables compagnons. Si ma lettre n'était pas déjà si longue, je vous décrirais la Mère Perronneau qui tient cette table d'hôte : une robuste gaillarde qui se vante d'avoir soixante ans, mais qui en porte quarante-cinq et qui fait marcher à la baguette son mari, ses deux filles, ses deux garçons et son personnel. Elle passe à juste titre pour le premier cordon bleu du pays : et c'est vraiment un plaisir de manger chez elle deux fois par jour.

Elle nourrit soir et matin une quarantaine d'habitués, et autant de voyageurs, de touristes et d'hôtes de passage.

Les « habitués » ont leur table, leur serviette qu'on change tous les trois jours, et leur rond de serviette. Comme je paie la somme fantastique (de bon marché pour moi et d'importance pour la mère Perronneau) *de deux dollars par jour* et que j'ai annoncé l'intention de venir pendant un trimestre au moins, j'ai pris place dès le second soir parmi les habitués. Ils m'ont tous reçu à bras ouverts sur cette présentation joviale de la Patronne :

— C'est un monsieur d'Amérique, qui vient pour bouffer en France.

Grâce à ma connaissance de la langue, j'ai eu bientôt autant d'amis que de commensaux. Ce sont tous des célibataires qui n'ont point de chez soi ni d'intérieur et qui essaient de s'en consoler par l'excellence des plats et des mets que prépare la mère Perronneau : les trois quarts sont des fonctionnaires, professeurs de lycées, employés des Postes ou des Finances.

Le dernier quart se compose de cinq officiers et d'autant de peintres ou de touristes fixés pour quelque temps à Brineau.

Les fonctionnaires semblent appartenir à une espèce antédiluvienne dans ce pays où tout le monde travaille : ils critiquent tout et sont mécontents de tout. Ils se plaignent sans cesse de l'insuffisance de leurs traitements et de l'injustice des pouvoirs publics. Et, bien entendu, ils sont tous hostiles au gouvernement. Je soupçonne même, non sans un certain dégoût, que quelques-uns d'entre eux n'aiment pas le pays où ils vivent et dont ils vivent.

Les officiers, eux, cela va sans dire, sont patriotes (ou du moins quatre sur cinq... les quatre qui ont fait la guerre). Ils adorent leur métier, mais ils ne semblent plus le croire supérieur à tous les autres. Il leur manque ce qu'on appelait jadis le panache. Ces glorieux

vainqueurs ont l'air de bons élèves qui craindraient de faire trop de bruit dans la classe.

Tout ce petit monde qui vit aux frais de l'Etat... et d'un Etat qui est loin de valoir le pays! — se plaint de la vie chère, du prix croissant de tout et de la hausse des changes. Mais les Français ne me paraissent pas nous en vouloir d'être leurs créanciers et tous ceux avec qui j'ai pu causer sérieusement m'ont fait voir le ferme dessein de payer intégralement leur dette, qu'ils considèrent comme sacrée.

... Après chaque repas, la digestion aidant, ils sont repris par cette douceur de vivre qui émane de toutes choses dans ce délicieux pays et ils se racontent des histoires gaillardes et surtout des potins locaux, si bien que déjà je connais mon « Tout-Brineau » comme si je l'habitais depuis ma naissance.

Je suis en relations suivies avec les principaux personnages de la ville qui se réunissent au Café du Commerce; je vais être reçu la semaine prochaine dans le monde officiel et j'ai une invitation pour le Grand Bal de la Sous-Préfecture qui sera la plus grande solennité mondaine de la saison; je me suis fait mettre au courant des grandes affaires municipales.

Les Français me paraissent se passionner de plus en plus pour les sports; on en parle presque autant que de politique, et avec beaucoup plus de compétence.

La ville de Brineau s'honore d'avoir donné le jour à Bilocard, champion cycliste recordman européen des cent kilomètres, et au poids Bentham Frigot, qui a battu Sims Well aux points.

Beaucoup d'autos, pour la plupart de marque américaine, des Ford surtout.

Il y a ici deux équipes de foot-ball, une de rugby, et une d'association, mais je ne pense pas que mon séjour se prolonge assez longtemps pour que je puisse les voir à l'œuvre.

Pas de canotage, mais cela vient sans doute de ce que la Loire n'est pas navigable.

Mais le footing est très développé, au point même que beaucoup de jeunes gens ne passent plus leur temps au café et ont renié le culte national de l'Apéritif.

Comme partout, les jeunes filles considèrent le sport comme un excellent prétexte à montrer leurs jambes, qu'elles ont, pour la plupart, fort jolies.

A ce propos, j'ai fait connaissance, hier, aux environs, d'une charmante cycliste qui était en train de perdre l'équilibre et que j'ai eu la chance de cueillir au vol, comme elle venait de lâcher sa direction.

Elle m'a remercié chaleureusement. Nous avons causé plus d'une demi-heure. Et elle m'a donné de bien bizarres renseignements sur la région. Elle est la fille de riches fermiers qui dirigent une grande exploitation agricole, à cinq kilomètres de Brineau. Elle connaît tout le pays.

— A qui donc appartient ce magnifique château, là-haut, sur la colline? lui ai-je demandé.

— A M. Menassi Silberstein, le banquier.

— Et celui qu'on aperçoit d'ici en bas de la côte sur le bord de la Loire?

— A M. Ephraïm Lévy. C'est le plus riche propriétaire du département. Il a plus de deux mille hectares en plein rapport.

— Et le joli manoir à la sortie de la ville?

— Il a été acheté récemment par M. Teixera Gomes, un Mexicain qui a fait fortune à New-York...

Et ainsi de suite pour plus de vingt châteaux aux alentours.

J'en ai conclu que la France est en train de devenir pour les étrangers la plus belle et la plus profitable des colonies.

Et comme je lui demandais si elle se plaisait dans son pays :

— Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu... Je ne puis pas me plaire ici, puisque je suis d'ici!

Cet étrange raisonnement m'a interloqué.

— Vous ne me semblez pourtant pas malheureuse, lui ai-je dit.

— Oh! si... Papa est trop sévère. Il ne veut pas que je vienne au dancing à Brineau.

Alors, j'osai lui demander :

— Et quel serait votre rêve de bonheur, Mademoiselle?

— Aller à Paris... et faire du cinéma! Et puis voyager partout.

Quel singulier pays, mon cher patron, où les étrangers vivent plus heureux et se sentent plus chez eux que les naturels!

CURNONSKY et J. W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Robert Danis : *La première maison royale de Trianon (1670-1687)*, préface de Pierre de Nolhac, Editions Albert Morancé. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome huitième, 6 planches hors-texte, Armand Colin. — Paul Hazard : *La vie de Stendhal*, Librairie Gallimard. — Stendhal : *Mémoires d'un touriste*, édition publiée d'après les textes originaux, précédée d'une défense de l'ouvrage et suivie de notes et de variantes par Yves Gandon, 2 vol., Editions G. Crès et Cie.

Dans l'esprit de Louis XIV, pourtant peu épris de chimères, médiocrement imaginatif, **La première maison royale de Trianon** devait être un nid d'amour, une sorte de temple oriental destiné à encadrer les joies que lui apportait, nouvelle Scheherazade, la toute puissante sultane Montespan. Son goût pour celle-ci coïncidait avec la vogue de cet art merveilleux que les voyageurs, dans les livres, les flottes des Indes, dans leurs cargaisons, et les artistes dans leurs estampes, révélaient graduellement. Depuis fort longtemps, les particuliers, les Rambouillet tout spécialement, ornaient leurs hôtels de magots, de bibelots, de meubles venus du Levant et de la Chine. Aucun n'avait eu encore l'idée de transformer l'architecture extérieure de leurs bâtiments. Le roi seul pouvait se permettre une si coûteuse et fantasque innovation.

A la vérité, la pensée initiale du palais projeté n'était pas très nette ; elle recevait son inspiration à la fois des romans de chevalerie, des contes de fées, de certaines relations écrites ou orales colportées de Turquie ou de Chine. Prenant tout d'un coup figure de magicien, Louis XIV voulait que ce palais fût bâti en un tournemain, qu'il sortît de terre à l'appel de sa baguette ; et enfin il décida de le modeler sur cette prodigieuse tour de porcelaine dont les voyageurs avaient contemplé la singulière magnificence dans la plaine de Nankin.

Il s'offrait une fantaisie sans renoncer pour cela, dans les bâtiments qui encadreraient officiellement Sa Majesté royale, au style classique, aux ordres consacrés, à la pompe solennelle, magnifique et guindée. Louis Le Vau fut chargé de présider avec célérité à la construction du Trianon de Porcelaine que le sieur Le Bouteux eut mission d'entourer de jardins appropriés. En quelques mois, ces actifs serviteurs, stimulés par Colbert, eurent construit cette maison faite pour le plaisir et dont tous les motifs de décoration devaient rayonner de gaieté et d'esthétique.

De ce merveilleux chef-d'œuvre loué par les contemporains en termes hyperboliques ne subsistent que quelques pierres, quelques comptes et dessins originaux, quelques vues générales recueillies par les graveurs. On éprouve grande peine à l'imaginer, malgré les détails assemblés par Félibien.

Le travail de M. Robert Danis, travail patient, minutieux et savant, exposé avec une grande clarté de style, travail ayant nécessité des soins d'archéologue en même temps que des compétences d'historien, d'architecte et d'artiste, consiste précisément dans la reconstitution, dans la résurrection de ce bâtiment fantôme. S'aidant des documents subsistant dans les archives, des relations, des estampes (toutes reproduites dans son livre), M. Robert Danis est parvenu à dresser sur le papier le plan général des constructions et des jardins Il a pu également, en interprétant intelligemment les descriptions et le détail un peu vague des estampes, replacer devant nos yeux la physionomie extérieure des corps de logis. Enfin, il esquisse, grâce à quelques précisions contenues de-ci de-là, et particulièrement dans les comptes de fournitures ou dans des inventaires, une image assez nette de la disposition intérieure et de ses éléments décoratifs. De magnifiques croquis accompagnent son évocation, dont chaque ligne est basée sur des documents contrôlés.

Evidemment les architectes de Louis XIV aboutirent à une très curieuse nouveauté et qui dut frapper d'admiration les courtisans de l'époque. En fait, le Trianon de Porcelaine n'avait de chinois que le nom. Il était de style composite et trop souvent l'enseignement de Vitruve transparaissait sous ses intentions orientales. Des balustres aériens, une ornementation consistant en vases et animaux sortant de manufactures françaises et joignant à ceux-ci des amours à profusion, donnaient peu le

sentiment de ce que l'on avait voulu instaurer. La forme des toitures couvertes de carreaux de faïence rappelait cependant celle des couvertures chinoises, mais ces carreaux venaient de fabriques hollandaises. Le revêtement intérieur des murailles, avec ses grands panneaux de faïence aux motifs de vases et d'oiseaux, communiquait mieux, ce semble, l'impression d'habiter dans un domaine des *Mille et une nuits*. M. Robert Danis fait, dans son livre, figurer une très belle planche nous restituant en partie l'aspect de la Chambre de Diane. Ce livre mérite beaucoup d'estime. Rarement Versailles en inspira d'équivalents. M. Albert Morancé, selon son habitude, a présenté cette belle étude avec une grande richesse de typographie.

§

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau**, jadis colligée et annotée par Théophile Dufour, à cette heure publiée, avec l'adjonction de lettres et de notes inédites, par M. Pierre-Paul Plan. Cette *Correspondance* continue à paraître, non sans quelque lenteur, ce semble. Il serait à souhaiter que ses éditeurs nous en donnassent plus fréquemment des tomes et qu'ils ne prissent point, comme les éditeurs des *Mémoires de Saint-Simon*, le soin d'enterrer, avant de la leur livrer tout entière, ses lecteurs les plus attentifs et les plus intéressés. Rousseau n'a jamais été peut-être plus commenté, plus étudié. Comment le comprendre, dans toutes les nuances de sa psychologie. sans posséder ces lettres qui reflètent au jour le jour jusqu'aux plus fins mouvements de sa sensibilité ?

Le tome VIII vient de nous parvenir. Il concerne le séjour du philosophe à Môtiers, embrasse la période de sa vie comprise entre le 9 juillet 1762 et le 20 janvier 1763 et correspond à une partie du douzième livre des *Confessions*. Rousseau vit encore sous le coup de la persécution que lui a valu la publication d'*Emile*. Expulsé par le gouvernement de Berne, il a dû quitter Yverdon, où son ami David Roguin lui avait donné asile. Une nièce de cet ami, Mme Boy de La Tour, lui a offert à Môtiers, sur le territoire de Neufchâtel, dépendant du roi de Prusse, une maison où, après son installation, il a appelé Thérèse Le Vasseur. Il espère, sur ce sol d'exil, trouver quelque indépendance

et quelque repos. Tout de suite, il se lie avec Milord Maréchal, gouverneur pour Frédéric II de l'Etat de Neufchâtel, qui l'accueille avec sympathie.

Il pourrait, dans ce lieu tranquille, organiser sa vie et reprendre ses travaux, mais son tempérament inquiet l'empêche de s'abstraire et de fermer les oreilles aux bruits du dehors. Voltaire de loin excite contre lui des animosités. Les pasteurs genevois, pour plaire au gouvernement français, condamnent à leur tour *Emile* et tourmentent le fugitif. Rousseau accueille douloureusement la méchanceté des gens qui le harcèlent et spécialement celles de ces pasteurs pour qui la bénévolence devrait être une obligation.

Il entretient dès lors la pensée de leur répondre. Vers la fin de l'an 1762 paraît le mandement de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, qui l'afflige, mais qui va, en lui fournissant le prétexte d'une riposte, lui permettre d'écraser la vermine de Genève attachée à sa peau.

A cette époque également Rousseau, qui vient d'apprendre la mort de Mme de Warrens, songe à écrire ses *Confessions*. Sa pensée retourne vers les souvenirs d'enfance et de jeunesse à l'instant où Genève, par son attitude malveillante, va le contraindre à rejeter sa qualité de citoyen d'une ville à laquelle il se sent attaché par tant de liens.

Période émouvante de sa vie, dont les lettres, bien plus complètement que les *Confessions*, forcément fragmentaires, donnent une image réelle. Le tome huitième contient la correspondance avec les De Luc Moultou, Roguin, les Luxembourg, Milord Maréchal, Mmes La Tour de Franqueville et Boy de La Tour, etc... Il est orné de six belles planches en phototypie dont l'une, représentant Voltaire, est fort amusante.

§

De même que Rousseau, Stendhal jouit, depuis quelque vingt ans, d'une singulière faveur. L'homme, au fur et à mesure que, par des découvertes successives, on pénètre plus avant dans sa psychologie et dans son œuvre, apparaît sinon comme plus sympathique, du moins comme digne d'une situation de premier rang dans le mouvement intellectuel du XIXe siècle. Ses papiers même les plus insignifiants, ses livres annotés dans leurs mar-

ges, sa correspondance, ses romans, tous ses écrits, qui sont continûment le reflet de lui-même, permettent peu à peu d'éclaircir certains de ses actes et de discerner certaines nuances de son complexe caractère. Il est possible, à cette heure, mais à cette heure seulement, de le comprendre presque complètement. D'aucuns lui vouent une profonde vénération ; d'autres parviennent difficilement à cacher l'exécration dans laquelle ils le tiennent et l'agacement que leur procure la perpétuelle manifestation de sa méchanceté naturelle et de son cynique égoïsme. Les deux sentiments semblent acceptables. Stendhal doit nécessairement les provoquer après sa mort avec autant de vigueur qu'il les provoqua de son vivant. Nul, en face de lui, ne peut rester indifférent.

La qualité principale de cette **Vie de Stendhal** que M. Paul Hazard vient de publier consiste précisément à ne nous rien celer du tempérament de son héros. Elle est particulièrement alerte et expressive, souvent émouvante, traitée dans un style plein de charmantes nuances et de mots frappants, selon les procédés de la biographie romancée.

M. Paul Hazard ne se flatte certainement pas de nous apporter du nouveau, mais il est bien informé et résume de nombreux faits dans des chapitres tantôt synthétiques, tantôt chronologiques. Il suit avec beaucoup d'habileté à la fois la double carrière morale et matérielle du personnage, mais plus spécialement il nous fournit une étude très clairvoyante, très pénétrante de sa sensibilité suraiguë.

A travers les nombreuses aventures de sa vie, Stendhal, en définitive, semble avoir été l'un des hommes qui, par suite de cette prodigieuse sensibilité et de son culte du moi, connut les plus profondes jouissances, mais aussi les pires douleurs. Celles-ci d'ailleurs furent plus fréquentes que les premières. Il se donna en spectacle à lui-même et assista, dans un lugubre état d'esprit, à ses propres défaites, ne parvenant même pas à connaître le visage de la gloire, déesse si longtemps poursuivie.

A la fin de sa vie, revenu de Civita-Vecchia où il avait occupé un poste de consul, il souffrait encore de cette impécuniosité qui contribua à empoisonner ses heures les plus lumineuses. C'est alors que, pour recevoir du libraire Ambroise Dupont la somme de 1.560 francs qui améliorera pendant quelque temps son des-

tin, il accepta la corvée d'écrire les **Mémoires d'un touriste**. Les voyages étaient en vogue. Le public en réclamait. Les *Mémoires* devaient être une sorte de guide à travers la France. Stendhal les présenta comme le journal de route d'un marchand de fer capable de tout juger, mais dont le style avait besoin de retouches.

M. Yves Gandon publie une réimpression soigneuse, annotée avec intelligence et munie de variantes, de ce texte aujourd'hui introuvable. Il le fait précéder non d'une introduction, mais d'une « défense ». Car les *Mémoires* ont été accusés, non sans raison, d'être ennuyeux et de former, dans certaines de leurs plus doctes parties, des mosaïques de plagiats. La « défense » de M. Gandon ne repousse point ces accusations. Elle conseille simplement aux lecteurs de chercher dans ces pages la personnalité de Stendhal aux endroits où elle se manifeste. Ces endroits sont nombreux. Les traits du railleur et du critique valent la peine d'être connus. Les appréciations de l'artiste cheminant sur les routes et à travers les villes sont souvent d'une grande finesse. On s'étonne que Stendhal, si peu tendre pour ses compatriotes, se soit montré à ce point modéré pour Grenoble, qu'il haïssait presque autant que sa propre famille.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Guy Lavaud : *Sous le Signe de l'Eau*, Garnier. — Tristan Derème : *Le Zodiaque, ou les Etoiles sur Paris*, Emile-Paul frères. — Marcel Wyseur : *Les Beffrois au Soleil*, chez l'auteur.

Le rêve maritime que tout poète adolescent poursuit possède l'âme déjà moins juvénile de M. Guy Lavaud. Ce n'est point pour lui le vague et nostalgique élan vers les espaces inconnus et dans le mystère. Il y a plus ici, et mieux : un attachement profond à tout ce qui est la mer, vit de la mer et sur la mer. Si un navigateur nous en parlait hanté d'extase et de tout son intime, très ancien, bonheur, l'émotion de ses souvenirs s'apparierait au songe étrangement averti que nous apporte ce beau livre **Sous le Signe de l'Eau** :

Comme d'autres sont nés sous le signe d'un astre
Je suis né sous celui de la mer et de l'eau.
Comme un signet de soie pris dans la cire grasse

Je ne puis détacher mon âme de ce sceau.
Quelquefois mon esprit, qui se croit libre, flotte
Et frôle, en se jouant, quelque moins bleu décor,
Mais mon cœur est aux bords de l'océan énorme]
Comme au creux d'une vague une algue qui s'endort.

Rien aussi bien que ces vers, sur lesquels le recueil se ferme, ne définira la nature du songe et des aspirations de M. Guy Lavaud. C'est cela même. Il n'est plus distinct de l'Océan qu'il a chanté, mais il en est absorbé, il s'intègre à sa vie. Aussi ne peut-on s'étonner d'un vocabulaire chargé de termes spéciaux à la navigation, à l'halieutique, à la botanique sous-marine. Le poète n'en fait nullement parade, il n'en use que lorsque, avec une discrétion de très haut goût, il ne saurait s'en dispenser, et en évitant, d'ailleurs, d'en retenir qui soient étrangers au langage simple, uni, des riverains ou des matelots ; il n'étale pas une science acquise, il trouve à sa portée quand il en a besoin ce qui convient.

Ainsi déjà se distingue l'art de M. Lavaud du talent des autres poètes marinistes. Impressions pittoresques plus ou moins profondes durant une période de villégiature, désir du voyage surexcité par la contemplation des horizons changeants et la vue des voiliers qui passent, thèmes de méditation métaphysique et comparaison éternelle du gouffre sans fond et de l'abîme qu'est le cœur humain, tels les motifs les plus habituels, quand l'écrivain ne se mue en vieux loup de mer, ne sacre et ne fume son brûle-gueule en évoquant les tempêtes réelles ou imaginaires auxquelles son sang-froid lui a permis d'échapper.

Chez M. Guy Lavaud, rien de tel, aucune attitude affectée. Comme Paolo Uccello qui, au dire de Marcel Schwob, « ne se souciait point de la réalité des choses, mais de leur multiplicité et de l'infini des lignes » ; son recueil est d'un artiste

... qui s'entête
A nouer sur la trame, une à une, les teintes
Et qui finit par faire une fleur éternelle.

Fil à fil ainsi se tisse l'ensemble de tout *ce qu'il a rêvé* : une allusion constante à la mer et à ce qui est de la mer, mais, en somme, soi-même, sa vie, son art. Ingénieusement, d'abord, il combine un « Alphabet de la Mer », vingt-cinq quatrains où les lettres prennent à tour de rôle une figure marine :

Dans l' « S » toute la mer est enclose, retours
Des dauphins sur les flots et vos yeux, ô sirènes,
Et les congres, rubans à quels doigts, noirs velours
Que tresse et noue, dans ses cheveux, une algue vaine.

Flexibles lames, lourdes et diaphanes volutes des eaux déferlantes, écumes sur les grèves, mouettes jouant sur la vague ou le sable des plages, coquilles, métaphores pathétiques ou tendres, répertoire éternel de joie, d'ivresse et de douleur, le monde y est contenu, et l'âme du poète s'en exalte, répétant, frais, souple, odorant et liquide, selon ses vœux, dans tous ses vers,

Le dessin de la mer et la couleur de l'eau.

« Accompagné de l'érudit Maurice Allem, le poète A.-P. Garnier, qui dirige *la Muse française*, vint un beau soir demander à Derème d'écrire un *Zodiaque* pour sa revue. » Ainsi serait né, mois par mois, nous assure dans son introduction l'attentif et exact M. Théodore Decalandre, le présent recueil de douze poèmes par M. Tristan Derème, intitulé **Le Zodiaque, ou les Etoiles sur Paris.**

Je considère M. Tristan Derème comme un des poètes les plus doués de sa génération et — j'ajouterai — de son ordre. D'entre les fantaisistes dont les inventions spirituelles se mêlent au secret jaillissement d'une émotion contenue et profonde, il est le plus savant, le plus ingénieux, le plus exquis et souvent le plus exaltant. *La Verdure Dorée* contient des poèmes d'une qualité de verve, de goût et de chant entièrement originale ; M. Derème s'y est montré avec aisance un maître, et je l'admire sans réserve.

Cette fois, cependant, je le lui déclare sans détours, avec regret. En dépit du soin que je prends, de la joie que j'éprouve, à me pénétrer des desseins de chaque poète, à comprendre son système et à y découvrir un motif de jouissance intellectuelle dont ma mémoire s'enrichisse, je ne parviens pas à le suivre. Si vraiment mes amis Garnier et Allem l'ont déterminé à entreprendre une série de poèmes à quoi, de lui-même, il ne se sentait pas entraîné, je ne saurais leur en savoir gré, car le résultat de leur démarche m'apparaît pénible et désolant.

Même l'ingéniosité si subtile du poète ici me semble embarrassée et contrainte. Ce perpétuel recours aux déités mythologiques évoquées dans la grâce fade qu'on leur prêtait au XVIIIe siècle, cette prodigieuse réserve d'érudition qui aboutit à transfor-

mer des fantaisies stellaires ou familières en céntons ne ressemblent que de loin à l'invention sans cesse nouvelle et aux apparentes et très volontaires naïvetés d'un La Fontaine, non plus, d'ailleurs, que les rythmes combinés et brisés que M. Derème adopte ne rappellent la grâce spontanée (au fond très étudiée et consciente) de ce magicien inépuisable. L'intention de pastiche se présente partout aux yeux du lecteur, forme et esprit des poèmes, et, me semble-t-il, la sécheresse d'inspiration. Je ne sais si un poète du pur intellect se peut concevoir sans qu'il soit mû par des émotions sensibles, mais le faudrait-il du moins concevoir désintéressé, tendu dans son dessein, incorruptible comme un astre. M. Derème se contente de badiner. Badiner en poésie est dangereux, si l'on n'y fait tenir aussi et si on n'y dissimule quelque passion, un amour, de la souffrance. Je n'aperçois dans ce *Zodiaque* que dissertations vagues, hasardeuses, souvent incohérentes, sur des thèmes imposés et, pour l'art du poète, des conventions arbitraires et froides.

M. Derème et ses amis me trouveront dur, injuste. Mais à qui servirait-il d'être sévère, sinon à ceux d'entre les plus grands dont on estime, à tort ou à raison, qu'ils font un moment fausse route ? Ou M. Derème se ressaisira, ou, en tous cas, un prochain recueil me fera comprendre, mieux réussi, que j'ai tort.

Les Beffrois au Soleil, édition superbe à tirage restreint, sur très beau papier, avec d'évocatoires illustrations par M. Herman Courtens, M. Marcel Wyseur y a enclos sa ferveur pour les paysages de Flandre et spécialement de Bruges. Je passe sur les regrets que me cause, dans un livre si fastueux, la négligence apportée, je pense, à la correction des épreuves : au premier sonnet, septième vers, un accent omis ; par contre, au huitième vers du deuxième sonnet, un accent circonflexe où il n'a que faire. Quatrième sonnet, l'absence de deux accents de nouveau défigurent le sens du premier quatrain, — et ainsi de suite...

Mais les sonnets sont étrangement évocateurs, dans leur chaleur coite et renfermée, de cette âme brûlant pacifique aux vieux âtres flamands et dans le cœur paisible des pierres et des gens. Dans ses précédents recueils, M. Wyseur, qui est et fut toujours un des plus véhéments et sincères admirateurs d'Emile Verhaeren, le rappelait maintes fois de trop près. Ici, non ! Sans doute, dès que l'on parle de Flandre, de Bruges, de beffrois, de canaux, de

béguinages, de cygnes, de quais torrides ou de « la Place du Bourg », de vieux hôtels de là-bas, de processions et de « petite Sainte-Vierge », il est impossible d'échapper tout entier aux souvenirs, non seulement de Verhaeren, mais encore de Rodenbach et de Max Elskamp; qu'importe? M. Wyseur ressemble au peintre ingénu campant son chevalet sous les arbres du quai du Rosaire, et s'efforçant, plein d'ardeur et de conviction, à faire naître sous ses traits et ses couleurs fidèles le visage mélancolique et dolent des paysages qu'il aime. Et en cela on peut dire qu'il a réussi. A Bruges, on se promène au long de son beau livre, composé en majeure partie de sonnets tantôt réguliers et tantôt se donnant licence de s'étendre sur seize et dix-sept vers, et même s'appuyant soudain hardiment sur un vers de deux syllabes pour un prolongement inattendu et ailé.

Deux ou trois poèmes qui ne sont pas des sonnets : *les Arbres s'en vont*, *l'Hôte du Soir*, témoignent également de l'habileté et de la sûreté de métier du poète :

> Frère, dépose ton bâton
> Et les soucis de ton voyage.
> Voici du pain et du miel blond,
> Voici du vin au clair visage...

Et c'est le bon accueil de l'hôte au voyageur qui passe, l'appel chaleureux de la confiance fraternelle, toute la bonne amitié offerte : cœur des Flandres.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS. Princesse Bibesco : *Catherine-Paris*, Bernard Grasset. — R. de Brimont : *L'Arche*, Emile-Paul. — Camille Marbo : *A l'enseigne de Griffon*, Albin Michel. — Marie Le Franc : *Grand-Louis l'Innocent*, éditions Rieder. — Lucienne Favre : *L'homme derrière le mur*, éditions Crès et Cie. — Suzanne Normand : *Cinq femmes sur une galère*, Editions Crès et Cie. — Nicolle Stiebel : *Le cœur en peine*, Bernard Grasset. — Isabelle Sandy : *Les soutanes vertes*, E. Fasquelle. — Raymonde Machard : *La possession*, E. Flammarion. — Mémento.

Point de peuple au monde qui ait, comme le nôtre, le merveilleux pouvoir, non seulement d'exercer une aussi profonde influence sur les autres peuples, mais d'exciter en eux, par l'émulation, un aussi vif désir de s'assimiler son génie. En dehors de la France, je ne sache pas qu'aucun pays ait jamais réussi à créer des esprits si complètement imbus de sa manière de voir,

de sentir et de s'exprimer qu'on les confondît avec ses propres enfants. Mais il y a mieux. On a vu des auteurs étrangers écrire dans notre langue (il a tenu à rien que Goethe ne fût de ces auteurs-là) et y traduire des pensées et des impressions qu'on eût pu attribuer à nos plus authentiques nationaux. Aussi bien, qu'on lise **Catherine-Paris** de Mme la Princesse Bibesco, on sera frappé par le style dans lequel ce récit est écrit qui, sous son allure nonchalante, a les qualités de libre élégance, de grâce légère et d'ironie pétillante particulières à nos meilleurs écrivains. On dira, sans doute, que Mme la Princesse Bibesco réalise dans cette histoire d'une petite fille étrangère, née d'un père et d'une mère qui l'ont voulue française, le type rêvé par Mme de Staël du « bon Européen » ou de la bonne Européenne. Mais ce type-là, n'est-ce pas sur le modèle de « l'honnête homme » ou de l'honnête femme de chez nous qu'il a été façonné, depuis deux siècles et demi, sinon davantage ? De Hamilton à Mme la comtesse de Noailles, la compatriote, d'ailleurs, de Mme la Princesse Bibesco, en passant par Grimm et le Prince de Ligne, sans oublier l'aimable comtesse de Ségur (née Rostopchine), c'est de façon ininterrompue que notre littérature s'est enrichie de l'apport direct des représentants de ce type, lequel a peut-être cherché son inspiration chez nous, parce que nous étions, si nous ne sommes encore, les dépositaires de l'atticisme, comme le pensait Nietzsche. Quelle leçon de goût, du reste, d'urbanité, d'indulgence et de tolérance, dans les aventures de Catherine Paris qui se venge d'avoir été arrachée à sa patrie d'élection, en criblant de traits alertes les personnages ridicules ou brutaux et les politiques prétentieux de la Société européenne et des cours ! Et quel hymne enthousiaste à la facilité charmante de nos mœurs ! Il faut savoir gré à Mme la Princesse Bibesco de nous avoir rappelé que nous sommes heureux d'être Français.

Il n'y a pas d'exemple qu'un bon poète n'ait été aussi un bon prosateur — si le contraire ne se produit pas toujours ; et Mme de Brimont confirme la règle, dont M. André Fontainas a loué naguère, ici même, le talent lyrique et qui a déjà écrit une délicate traduction de Rabindranath Tagore (*La Fugitive*), et un fort allègre *Lamartine fantaisiste*. Cette fois, cependant, c'est d'une langue plus amplement musicale et aussi plus souplement variée qu'elle use pour rajeunir d'images nouvelles des thèmes emprun-

tés au Livre. Ces thèmes sont au nombre de douze, et, d'Eve à Marie, par-dessus la colombe de Noé, Agar, Moïse, Rahab, la fille de Jephté, Dalilah, le roi David, la Sagesse du roi Salomon, les miracles du prophète Elisée, l'ange du prophète Daniel, jettent **L'Arche** symbolique, sous laquelle est inclus l'essentiel de l'homme et de sa destinée. Pour réaliser son objet — qui dépasse l'ambition de ses sœurs de lettres — Mme de Brimont s'est créé une âme pieuse, pénétrée de la réalité profonde des histoires qu'elle raconte, mais, aussi, contemporaine des temps merveilleux où elles fleurirent. Le moins remarquable de ces histoires, ce n'est pas, en effet, la couleur dont elles sont revêtues et l'atmosphère où elles baignent. Aux formes ou aux figures dans lesquelles s'incarne l'esprit des textes sacrés qui les inspira — esprit dont le lecteur attentif pourra pénétrer la signification mystique — Mme de Brimont a réussi à restituer leur caractère le plus vraisemblable, sinon le plus authentique, et, à cet égard, elle a fait surtout une œuvre d'art. Riche de sens, cette œuvre séduit par son pouvoir suggestif et la diversité de ses évocations. D'une émouvante simplicité avec *Eve*, par exemple, celles-ci sont tour à tour suaves, pittoresques, fastueuses et épiques avec *Agar*, *La fille de Jephté*, *Le Roi David*, *Rahab*, etc... tragiques avec *Dalilah*, et elles atteignent à la sublimité avec *Moïse*. Là où il eût été à craindre que Mme de Brimont ne se livrât à un exercice littéraire plus ou moins distingué, les affinités que je lui reconnaissais, ailleurs, avec l'Orient lui ont permis — mieux qu'un effort d'érudition — de composer une paraphrase de la Bible qui a toute la spontanéité et la fraîcheur d'une création originale.

Mme Camille Marbo, qui est l'une des quatre ou cinq véritables romancières de ce temps, et qui s'est spécialisée — si je puis employer ce mot sans qu'on y attache un sens péjoratif — dans l'étude des milieux intellectuels universitaires, nous donne, aujourd'hui, un bien joli livre, **A l'enseigne du griffon**, où l'on retrouve le meilleur de ses qualités. Il y a beaucoup d'observation, et d'observation très informée des mœurs, dans cette histoire de deux jeunes filles, venues de deux mondes différents, opposés même, et qui se rencontrent, puis se lient d'amitié parmi les fournisseurs et la clientèle d'une de ces librairies-bibliothèques dont l'espèce foisonne, à présent, sur le pavé parisien. Sans pes-

simisme ni amertume, avec une indulgence souriante, légèrement nuancée d'ironie, Mme Marbo a rendu vivante l'évocation de la petite société assez falote où ses héroïnes, un instant rivales, finissent par trouver le bonheur relatif pour lequel elles sont le mieux faites. Je la félicite d'allier une très délicate sensibilité féminine à l'esprit critique le plus avisé.

Voilà un de ces livres comme on n'en lit guère que de loin en loin, et qui s'imposent à l'attention, aussitôt retenue et séduite, à cause de l'originalité dont ils témoignent ou de la pureté du son qu'ils rendent. Mme Marie Le Franc ne doit rien qu'à elle-même et, jusque dans ses gaucheries, n'imite personne. Cette Celte, hantée des fantômes du nord, n'emprunte jamais ses images, et ses images, parfois bizarres, traduisent ou s'efforcent toujours de traduire, par le truchement de l'imagination déformatrice, une sensation toute vive. Mais quelle farouche beauté dans l'histoire qu'elle raconte et qu'on pourrait dire dénudée et morne comme la lande bretonne, battue des vents, qui lui sert de décor ! Une femme, Eve, une intellectuelle libre de préjugés, vit seule, au milieu de cette lande, dans une maison étrange, agrippée à un rocher, et qui a servi de dépôt de poudre, au siècle précédent. Un soir, une sorte de géant colle son visage à la fenêtre de cette maison. C'est **Grand-Louis l'Innocent**, un pauvre diable venu on ne sait d'où, et qui a, on ne sait comment, perdu la mémoire, sinon la raison. Eve l'accueille, le loge, le nourrit. Elle s'accoutume, tout doucement, à l'affection silencieuse, mais fidèle comme celle d'un chien, de cet homme que sa disgrâce intellectuelle même enveloppe de mystère, et qui lui semble incarner le pays des brumes. Sensible à son attachement qui se confirme au cours des événements quotidiens, elle essaye de réveiller ses facultés assoupies. En vain. Son échec, loin de la décevoir cependant, la comble ; c'est qu'elle a appris à aimer en Grand-Louis une âme, contemporaine des premiers temps du monde, et plus qu'aucune autre émouvante, en son essentielle vérité. Un soir de Noël, Eve consomme ses noces avec Grand-Louis, dans la certitude qu'il a compris la valeur du don suprême qu'elle lui fait... Rien de plus ingénument sincère qu'un tel livre qui montre quelle force, dont l'élan dépasse le pouvoir de l'intelligence, favorise l'épanouissement de l'amour chez la femme, celle-ci n'étant jamais aussi heureuse qu'enveloppée d'une adoration

sans réserve, et ne haïssant rien tant que l'esprit critique. Mais l'admirable est, par-dessus tout, l'âpre et rêveuse atmosphère que Mme Le Franc a su créer autour de son couple édénique. Si certaines de ses images déconcertent, ainsi que je l'écrivais plus haut, — surtout au début du livre — elles ont encore une sorte d'étrangeté barbare qui fait songer à celle des sagas ; et c'est chose étonnante comme, avec les moyens en apparence les plus simples, elle parvient à nous initier à l'intimité qui se noue entre Eve et Grand-Louis, établissant de l'un à l'autre de ces deux êtres un double courant de sympathie, irréductible à l'analyse. Il faut voir là mieux que du talent. Je ne sais quoi de *genuine*, selon l'expression anglaise, et qui pourrait bien être de la nature du génie.

Il y a de l'artifice dans **L'Homme derrière le mur**, le nouveau roman de Mme Lucienne Favre, qui est jeune et semble à toute force vouloir se singulariser. Voici la donnée de son récit : quatre hommes, à Alger, ont assassiné un bijoutier pour le voler. Trois de ces bandits se sont vendus en restant trop longtemps ensemble, et sont pris. Le quatrième, un *parigot*, leur a fort opportunément faussé compagnie en emportant la plus grosse part du butin. Après avoir battu la campagne, il escalade le mur d'une propriété où il vit quelques semaines caché. Avec ses hôtes, ses domestiques et sa nièce, Florence, l'Anglaise qui habite cette propriété ne laisse pas d'agir sur la conscience de notre gaillard qui finit par s'enfuir en avion, mais non sans avoir dû abandonner le produit de son crime et qui meurt pour avoir bu de l'eau contaminée d'un puits. L'influence du cinéma se révèle dans cette histoire que gouverne la loi de l'ubiquité ou de la simultanéité et dont je ne me charge pas d'élucider le sens profond. C'est probablement dans la psychologie que ce sens réside ; mais la psychologie de Mme Favre est plus fantaisiste que réelle, comme son style est plus bizarre que foncièrement original. Elle use, ainsi que je le lui ai reproché déjà, d'une langue sans nombre ni articulation, trop cursive ou télégraphique, parfois incorrecte (« quand il *a eu quitté* », écrit-elle, notamment). Mais elle a de l'imagination, de la verve, un sens réaliste surtout remarquable dans la caricature et que je lui conseille, très sympatiquement, de cultiver.

Le quartier latin : tel est le cadre que, comme Murger dans ses *Scènes de la vie de bohème*, Mme Suzanne Normand a donné à

la série de petits tableaux qu'elle présente sous ce titre : **Cinq femmes sur une galère**, et qui évoque les tribulations de jeunes filles et de jeunes divorcées menant délibérément ou par contrainte une existence « en marge ». Rien, ici, cependant, de cette gaîté qui offusquait tant Baudelaire dans l'œuvre du biographe de Rodolphe et de Schaunard, parce que la misère en faisait les frais. Mme Normand n'exploite pas le côté comique de la sitation de ses malheureuses héroïnes, si certaines d'entre elles ne sont que des dupes, pâtissant d'avoir cru à la possibilité de jouir des prérogatives de l'homme, c'est-à-dire de disposer d'elles-mêmes et de pratiquer à la fois l'amour-libre et l'effort solitaire. Livre amoral, évidemment, mais dont une amère leçon se dégage, et qui simplement, solidement écrit, riche d'observation, émeut et intéresse sans recourir à l'effet facile.

J'avais beaucoup aimé le premier roman de Mme Nicole Stiebel et je n'avoue pas sans regret que celui qu'elle publie aujourd'hui, **Le cœur en peine**, me séduit moins... Non qu'il ne témoigne de solides qualités. Mme Stiebel atteste encore cette fois l'acuité de son pouvoir d'observation, et qui ne s'exerce pas seulement, comme il arrive chez les écrivains de son sexe, sur ou au détriment de l'homme... Le héros et l'héroïne de son récit sont également vrais, et leur égoïsme inconscient avec impartialité décelé. Si Jacques, qui contracta de bonne heure la nostalgie des voyages en rêvant au bord de la mer, n'aspire, quand il est marié, qu'à s'évader de la tendresse de sa femme, celle-ci ne conçoit pas qu'il puisse être heureux sans elle, ou qu'il ait besoin de quelque chose de plus que son affection un peu étroite pour connaître pleinement le bonheur. Mais la matière de cette histoire est mince et les épisodes qui l'accidentent, d'un insuffisant relief, malgré la trouvaille charmante de la rencontre de Jacques avec le collectionneur de papillons. Enfin, il m'a semblé que le style de Mme Stiebel était moins vif ou plus terne dans *Le cœur en peine* que dans son précédent livre. Je souhaite à Mme Stiebel de retrouver la spontanéité qui faisait l'agrément de ce style impressionniste.

C'est un roman frémissant de pitié que Mme Isabelle Sandy vient de publier, **Les Soutanes vertes**, en s'inspirant, pour choisir ce titre, d'une allusion devenue populaire de M. Herriot au prolétariat ecclésiastique, si j'ose dire. Le Jules Rouségas, curé de village, de ce roman, que la nécessité contraint de se

livrer à maintes besognes indignes de son état, et qui connaît toutes les misères et toutes les humiliations, est un type digne de la plume d'Alphonse Daudet. En évoquant avec soin le milieu où s'accuse le relief de ce personnage véridique, et pour cela même très émouvant, Mme Sandy a su mettre en valeur tous ses aspects et nous montrer le paysan sous l'homme charitable. Anecdotique, son récit n'en compose pas moins une œuvre d'une unité forte, drue, d'un pittoresque sobre, et que son impartialité objective devrait élever au-dessus des polémiques.

Mme Raymonde Machard qui a de l'ambition, et l'ambition de conquérir le grand public, ne saurait écrire un roman pour le seul plaisir de créer des personnages et de les faire vivre devant nous. Profondément femme en cela, dès qu'elle prend la plume le désir de démontrer et de convaincre s'empare d'elle, irréfrénable, et la voilà, sur un thème choisi, orchestrant d'éloquentes tirades. C'est bien dommage, car elle est douée, d'autre part, d'un sens réaliste, et qui, aujourd'hui encore, se révèle dans **La possession**, « roman de l'amour », par un tableau d'une saisissante charnalité, comme il s'était révélé dans *Tu enfanteras...* par la peinture des joies d'essence physique de la maternité. Mais si son livre a du succès — c'est-à-dire s'il se vend, et il se vendra quand le diable y serait — il ne le devra pas à ce qu'il contient de meilleur. Ce qui de lui séduira ses lectrices (je dis ses lectrices, quoiqu'il prétende s'adresser aux hommes, ces grands maladroits, pour leur faire la leçon), ce sera, sans doute, son romanesque et sa rhétorique.

Mémento. — Quoique idéologique, à la façon scandinave, le roman de Mme Karem Bramson, *Parmi les hommes* (Calmann-Lévy) atteste une grande puissance d'émotion réaliste. Son héros, Brand, fait songer à certains personnages d'Ibsen, et le caractère assez complexe de cet homme, en proie au tourment le plus noble, se précise d'émouvante manière à travers les décevantes expériences par lesquelles il passe en cherchant la vérité. Il la découvre enfin, sinon dans le jardin de Candide, du moins dans la forêt, au milieu des humbles. — « Vive le mélodrame où Margot a pleuré », criait Musset. Margot pleurera en lisant le second volume de l'histoire de Monie, que Mme Marie Jade publie sous ce titre : *Mon amour, où es-tu ?* (Librairie Stock). Pauvre Monie qui voit la mort lui disputer et bientôt lui ravir l'homme qu'elle adore. Mme Marie Jade a mis beaucoup de sentiment dans ce récit qui semble la transcription, à peine romancée, de la réalité. — Mme Favre nous

avait montré cinq femmes sur une galèoe. Mlle Christiane Fournier ne nous en présente qu'une sur un bateau, qui est une manière d'île flottante symbolique, où sa sensibilité s'exalte à travers diverses épreuves amoureuses. Une semaine suffit à *Moun, vierge folle* (Édition Radot) pour parcourir la gamme des illusions ; et dans la brièveté de ses expériences, sans doute faut-il voir une intention d'élever l'anecdote à la synthèse philosophique. Mlle Christiane Fournier écrit avec un soin musical et pictural très marqué, où se trahit, du reste, une certaine préciosité. Il me semble qu'elle fait trop de cas de la supériorité très réelle de son intelligence, ou qu'elle la sollicite trop souvent d'intervenir.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Annonce faite à Marie, 4 actes et un prologue de M. Paul Claudel à la Maison de l'Œuvre.

M. Paul Claudel est un personnage à grandes idées. Il voit vaste et n'est pas embarrassé dans ses ouvrages par aucun souci de rester humain. A savoir s'il n'est pas plutôt même préoccupé, au contraire, à faire de nous holocauste. Les problèmes dramatiques de l'incertitude à connaître la recherche, le saisissement, ni le trafic des caractères ne l'intéressent. Le monde, l'univers, l'homme, il est satisfait pleinement, si cela est comme papillons en ébats au sein incommensurable de Dieu. Simplement pour attacher un peu sur la scène humaine les hommes et les femmes qu'il nous présente, il les tourmente à outrance. Si éloignés pourtant que leurs doctrines paraissent — l'un chrétien proclamé, l'autre mécréant et sensuel avoué — volontiers je rapprocherais M. Claudel de Remy de Gourmont. Même propension à dissoudre les pensées et les gens qu'ils créent dans l'éther, et à ne les donner, ceux-ci, pour vivants en chair que dans une trituration arbitraire de leurs nerfs et de leurs organes. Sauf à l'un pour se satisfaire d'y incarner la Divinité, et à l'autre d'y saisir les femmes selon son agrément sensuel.

Il n'y a pas, à la base des soucis et des moyens d'exprimer, cinquante directions, mais bien tout bonnement deux routes : celle de l'exaltation et celle du ramassement ; la première excentrique, la seconde concentrique. Comme un encens et un sacrifice, M. Claudel verse et défait en Dieu tous les objets de la poésie traditionnelle. En sorte que, notamment, **L'Annonce faite à**

Marie n'apparaît guère que comme un succédané de la Sainte-Messe. Il y a l'Agneau sacrifié — la jeune fille Violaine — et chargé de toute la lèpre du monde. Il y a l'officiant — le père — qui personnifie la jonction avec Dieu et qui tâche à jeter pêle-mêle, dans cette entité infinie et indéfinie, tout ce que l'on a de la nature humaine — chez nous — plutôt accoutumé de reconnaître, et de mieux en mieux, par rapport à ses racines en terre, lorsque cela vit, et à son simple et familier retour en cette terre lorsque la course mortelle arrive à son terme naturel.

Les divers personnages de *L'Annonce* sont privés des signes de la vie. Ils donnent uniformément l'impression d'être de la ouate agitée diversement sous les différentes figurations que l'auteur leur a fournies. D'ailleurs l'homme, selon M. Claudel, est quelque chose de très accessoire ; et c'est, peut-être bien, seulement pour que l'encensoir puisse être agité vers Dieu par des mains qu'il en montre. M. Claudel a si grande hâte de se prélasser dans cette vie éternelle, où ses travaux, peut-il croire, lui assurent l'accès, que déjà il ne conçoit les humains que comme de vagues vapeurs qui ne valent que selon la condescendance, l'arbitraire, la fantaisie, le caprice du Divin Maître. Les agitations morales, les démarches, les mœurs qu'il leur prête sont d'une invraisemblance massive. Et ce que l'auteur étale par-dessus toutes choses, c'est, chez tous ses personnages, la plus abominable irresponsabilité. Comment nous intéresser à ces *immoralités* flagrantes ? Pourtant, et c'est le paradoxe claudelien, sa langue est savoureuse, expressive, concise, avec un souci patent — plus travaillé, il est vrai, que spontané — de la propriété originale des termes. Mais quelle trame d'action déplorable, quelle aliénation du sens commun, et quels moyens de mélo ! Tout de même, c'est bien supérieur à ce que fait habituellement M. Lenormand, dont j'ai écrit récemment. Il y a chez M. Claudel un équilibre sec, mais intelligent, réfléchi, entre les tours d'une géhenne outrée et les ravissements de la joie céleste. Mais qu'est-ce que cette joie béate et saugrenue qui se pâme sur toutes choses, sans un éclat de rire, sans l'ombre même de la moindre ironie, dans une satisfaction et un émerveillement à la fois si innocents et pourtant si surmenés, si truqués, à se repaître en Dieu, comme dans un agréable chatouillement complice de toute la nature, une inlassable évanescence, une aspiration excentrique plus dupée encore par ce qu'elle

abandonne sur terre que par ce qu'elle convoite puérilement au Ciel ?

A propos de M. H.-R. Lenormand, dans une précédente chronique j'écrivais comme ces deux auteurs — M. Claudel et lui — sont significatifs de deux états différents d'une même dissolution très moderne de facultés intellectuelles et morales dans le sens évasif. A ce sens évasif, l'un et l'autre (qualités d'écrivain mises à part, M. Lenormand ne dépassant pas sous cet angle la semelle de M. Claudel) ont pour contre-partie, y-jointe, le procédé, assez facile du reste, d'un réalisme violent qui balance le vague, et retient artificiellement à terre avec brutalité des pensées qui seraient sinon un peu bien risibles dans leurs élévations angéliques ou leurs diaboliques plongeons.

Chez M. Claudel ce qui manque au bon concert esthétique, entre l'esprit religieux illuminé et la forme réaliste outrancière, c'est surtout le naturel et la grâce du génie. Le propos est, au contraire, trop visible — et trop mécanique — de donner à des idéals éperdus des attaches dans la rude glèbe même. Ce n'est pas ainsi, d'un procédé, que naissent et que vivent les belles œuvres. Au contraire les questions âpres de la raison et les tourments des passions les préparent, puis, ainsi, elles germent, mûrissent à hauteur d'homme, et meurent, pour renaître demain, et cela sans exaltations éperdues (comme c'est fâcheusement chez M. Claudel), ni sans pourrir dans la bassesse, instantanément sur place (comme chez M. Lenormand).

Ce que M. Claudel voudrait montrer, dans toute la beauté qu'il lui prête, ce serait une pleine subordination aux conceptions traditionnelles qui gouvernent le monde. Ecrivain religieux, diplomate, ici et là il étend deux mains officielles sur la pauvre assemblée terrestre où l'homme n'est perçu que comme poussière dans la vague de poussière. M. Claudel est homme de Dieu comme il est homme de gouvernement ; fonctionnaire du spirituel et du temporel à qui n'est permis, ici ou là, aucune révolution, et qui est condamné à s'attacher, et toujours davantage, au convenu fixé par les traditions où est enchaîné le personnel des mandataires. Mandataire du Pouvoir Divin, M. Claudel, évocateur d'hommes, contraint ses créatures à s'agenouiller, à s'annihiler, à s'évanouir devant la Majesté Divine. Coquin, pour lui, celui qui s'y refuse ; coquin qui, d'ailleurs, sera compris (si cela lui

chaut ou non) dans l'infinie mansuétude. Il appert aussi que ce chrétien mettrait volontiers dans sa poche, ou dissimulerait, cette honteuse position où sont abaissés les mobiles du chrétien : l'appât de la récompense et la menace du châtiment. En vérité, c'est encore fâcheux pour cet auteur, car c'est tout de même encore là ce que la religion peut comporter de simplement humain, et qu'elle trouve un moyen certain de vivre parmi les hommes. Bannissez cette adroite distribution de ressort pratique et quel malade de l'imagination, quel naïf resterait encore attaché à contempler des visions ?

La trame de *L'Annonce* porte comment la lèpre se propage, et s'étend, et englobe, et décompose l'individu et la famille. Sans la permission de l'auteur, ce qui s'éveille en nous assez vite à ses trafics est que cette lèpre ravageuse, c'est la religion elle-même. Tour à tour nous voyons tout s'effriter, se détruire dans l'homme de ce qui vaut que l'homme vive : en premier disparaît tout gouvernement propre de sa personne, et secondairement sa cohésion avec ses petits, son action tutélaire envers eux. L'auteur paraît monstrueusement inconscient de ces choses fondamentales de la raison et de l'instinct humains. Sa démonstration est éclatante de ce que l'horrible perte de soi-même est liée à l'aliénation en Dieu.

C'est un maçon, un constructeur de cathédrales — une manière de Solness orthodoxe, — Pierre de Craon, et une jeune fille, Violaine, qui échangent la lèpre, sans que l'on sache, ma foi, lequel en premier l'a prise de l'autre. Est-ce Craon lorsque dans un mouvement sensuel furieux il a touché Violaine outrée ? Est-ce celle-ci lorsque, plus tard, en un moment de pitié, et bien qu'elle le sût atteint, elle le baisa sur la bouche en manière de paix, mais, ce semble, avec une audace imprudente ? Toujours est-il que, tandis que Craon construit des églises (qu'il trouve d'ailleurs fort réussies), et que, chemin faisant, il se guérit, Violaine est, au contraire, précipitée dans les plus noires, les plus lamentables mésaventures ; et cela alors que son père, enchanté de l'avoir fiancée à Jacques Hury, et d'avoir, à celui-ci, donné tout son domaine, s'en va faire un tour à Jérusalem, plantant là sa vieille compagne, ses deux filles Mara et Violaine, et Jacques le fiancé de celle-ci. A Jacques, Violaine révèle qu'elle a la lèpre. Il la repousse et épouse Mara. Violaine se parque en marge du

monde et son corps se pourrit chaque jour davantage. Elle ne vit plus que du pain qu'on lui jette, et cliquette en main, pour que l'on fuie sur son passage. Le mal mord ses yeux. C'est la nuit. Et bientôt encore davantage la nuit, car Mara l'assassine — je dirai tout à l'heure en quelle occasion. Après tout cela, le Père — sinistre polichinelle — revient de son pèlerinage en Terre Sainte pour survivre à cet amas de catastrophes, et chanter les fruits, les pâturages et la gloire de Dieu.

Il y a dans cette pièce éperdue et insensée certains accents émouvants, spécialement dus à l'art d'écrire où M. Claudel a toujours excellé. Il y a aussi de curieuses équivoques dans ce qui ressort de l'inspiration rapportée dans le réalisme ; notamment, par exemple, dans l'histoire de la chair en vivante putréfaction de la vierge Violaine, et qui, du vœu de Dieu, devient soudain génératrice sans cause. Il lui prête des façons anormales de se comporter dont nous ne saisissons pas très bien la complication, et de quoi l'auteur fait le nœud de ses tours et détours. Il nous y propose une espèce de fornication adutérine spirituelle avec un pouvoir magique de générer, à quoi on n'a pas jusqu'ici accoutumé les incubes. De telles inventions assez hardies et assez amorphes, à mon avis, ne sont pas exemptes de péché, et nous ouvrent de pittoresques horizons sur certains mouvements intimes de la pensée claudélienne, qui est, en vérité, parfois (et sous le prétexte de la gloire de Dieu) d'une sensualité trouble, inhumaine, hagarde. Lorsque Violaine a montré une partie de son chancre à son fiancé, dans la scène de rupture, ces deux jeunes gens s'adoraient ; et malgré leur âpre séparation et le mariage avec fruit de Jacques et de Mara, Jacques et Violaine ne cessent pas pourtant de s'aimer au fond de l'âme. Or, l'enfant de Mara meurt. La mère, bête souffrante, hurlante, va à Violaine, toute corrompue, et lui confie le cadavre : Rends-lui la vie, clame-t-elle. Violaine, après des incantations liturgiques et parmi des concerts de chants, de cloches de Noël, de bruits dans les arbres, etc. (trop longue, cette préparation, et qui sent son travail astucieux de Robert Houdin), Violaine, tandis qu'elle serre contre elle l'enfant mort et le ressuscite, sent la petite bouche qui devient comme une ventouse à son sein, et que celui-ci donne du lait ! Hallucination, miracle ? Mais nous sommes dans le merveilleux : vivant, l'enfant avait les yeux de Jacques ; ressuscité, sa

mère reconnaît avec épouvante qu'il a ceux de Violaine ! Qu'est-ce à dire toute cette alchimie, sinon que l'enfant mort était le fils de Mara et de Jacques, mais que la têtée sublime et reviviscente en a fait le fils adultérin de Violaine et de Jacques. Manifestement, le « coup de canif » est divinement donné, prestement imposé par le Tout Puissant Maître de M. Paul Claudel. Mais je serais curieux de savoir ce que dit l'Orthodoxie de ce miracle, dont le trafic est si clairement — si on le débarasse de son mysticisme artificieux — du ressort de nos vaudevilles. Aussi bien Mara ne se trompe pas à la miraculeuse transformation, et si mystérieux qu'en soit le procédé. Elle mène la lépreuse aveugle derrière un chariot et, donnant de la bascule, l'assassine sous la décharge. En fin de la pièce, le père et le mari Jacques rendent, pour Dieu, le verdict même que donnerait notre cour d'Assises. Crime passionnel: pardon .

En somme, ce sont, spiritualisés, baignés dans la musique des orgues et des cloches liturgiques, quelques états habituels, parmi les plus fâcheux, de la condition et des mœurs humaines. M. Claudel esssaie de rendre tangible ce que l'on dit de Dieu qu'il est en tout et partout. Mais l'objection ici serait que, pour faire saisir cette habitation universelle, peut-être ne paraît-il pas nécessaire de bouleverser les mécanismes humains essentiels, tels que le Créateur les a justement si nettement conçus et exécutés. Drôle d'idée d'inviter un inventeur parmi ses machines et de vouloir lui faire un hommage de ce que les rouages en seraient faussés et disloqués !

Les Mystères médiévaux auxquels M. Claudel prétend que sa pièce se rattacherait étaient composés avec une foi autrement émouvante et simple. Ce qu'il fait ressortit plus spécialement d'un genre de littérature forcée et assez biscornue. Je puis certes me tromper, mais je ne vois dans Claudel qu'un homme qui s'efface déjà dans le passé, qu'une de ces réputations cénaculaires, factices, qui s'éclipseront bientôt... devant d'autres de même ordre secondaire. Traiter le sujet *Claudel* serait difficile, laborieux, surtout quand on n'a pas fait, comme c'est mon cas, une longue étude de cet auteur singulier et abstrus.

Lorsque nous vient le goût d'aimer quelque moderne serviteur de Dieu, ce n'est pas vers les grandiloquences éthérées et les dislocations physiologiques équivoques des inventions de M. Claudel

que nous allons, mais bien plutôt vers ce Francis Jammes d'y a vingt ans :

> Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
> que ce soit par un jour où la campagne en fête
> poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
> choisir un chemin pour aller, comme il vous plaira,
> au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
> Je prendrai mon bâton et sur la grande route
> j'irai et je dirai aux ânes, mes amis :
> Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
> car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
> Je leur dirai : « Venez, doux amis du ciel bleu,
> pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreilles,
> chassez les mouches plates, les coups et les abeilles.

Ah, que la religion est aimable selon de tels simples et gentils propos !

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie*. — T. I. *L'Antiquité et le Moyen Age*. II : *Période hellénistique et romaine*, Alcan 1927. — Jean Wahl : *Etude sur le Parménide de Platon*, Rieder 1926. — Xénia Atanassiévitch : *L'atomisme d'Epicure*, Presess Universitaires de France, s. d..

Nous avons présenté ici, cette année, le premier volume de l'**Histoire de la Philosophie** de M. Emile Bréhier ; nous avons salué les débuts d'une entreprise extrêmement utile, conduite par celui des philosophes français qui était le plus apte à la réaliser. La seconde partie du tome I, intitulée « Période hellénistique et romaine », ne traite pas seulement de la fin du monde grec, puisqu'elle étudie les Petits Socratiques contemporains de Platon. Au vrai, elle concerne toute la pensée grecque, sauf les Présocratiques, Socrate, Platon et Aristote.

Peu d'historiens connaissent le Stoïcisme ou le Néoplatonisme comme M. Bréhier, auteur d'un ouvrage sur Chrysippe, d'un autre sur Philon et d'une traduction des *Ennéades*. Ici, l'exposé se trouve très succinct, mais lumineux. Quoique l'on professe qu'il n'existe pas, à proprement parler, de philosophie chrétienne, on comble enfin la lacune si traditionnellement béante dans nos manuels, en accordant une place à la patristique dans la pensée

gréco-romaine. Nous regrettons que le problème des rapports entre l'hellénisme et l'Orient, signalé dans l'Introduction, ne soit pas spécifié selon les différents âges. A l'époque de Plotin, ou à celle des Gnostiques, il y a autre chose à dire de ce problème qu'au temps des Présocratiques. L'auteur n'a pas méconnu l'influence iranienne, puisqu'il indique le rayonnement de l'exemple de Cyrus sur les idées politiques, morales, pédagogiques des Grecs. Rayonnement est à peine une métaphore, car vinrent de l'Iran les cultes solaires, dont on signale un singulier prestige sous l'empire romain. Le roi des rois est un roi soleil, en même temps qu'un chef voué à promouvoir la vertu, le bonheur de ses sujets. En prenant pour centre les inscriptions de Darius, nous comprendrions que la vague de propagation vers l'Occident aboutit à la *Cyropédie* et à la théorie de l'empire macédonien, comme la vague orientale aboutit à l'*Arthaçâatra*, ce compendium du despotisme éclairé, ainsi qu'à la monarchie Maurya. De ce point de vue, Marc-Aurèle apparaît comme un doublet tardif du pieux empereur Açoka ; la « pax romana » et le Christianisme font pendant au dharma bouddhique ; il advint même à ces deux puissances civilisatrices qu'elles entrèrent en contact. Le Nestorianisme et la religion de Mani furent comme deux boulons qui les rivèrent l'une à l'autre.

Envisagée non plus du biais de la minuscule Hellade, mais sous l'aspect de l'Eurasie grandiose, la philosophie traditionnellement classique des Grecs se présenterait sous un jour nouveau. On serait frappé de voir si semblables, par la pratique et par la dialectique, certains ascètes nus de l'Inde et les Cyniques. On reconnaîtrait chez les Stoïciens, les Epicuriens, les Pyrrhoniens, non des écoles comme celles de Platon ou de Descartes, mais des sectes à la façon indienne. La vénération pour Epicure, pour Pythagore, est celle qui s'attache à un maître éponyme, sous l'invocation duquel circulent des *sûtras* que l'on commente sans fin. Le mystère, l'ésotérisme, l'initiation attestent des pensées foncièrement religieuses.

Le livre de Jean Wahl sur le **Parménide** de Platon est de rare valeur. Le même penseur qui connaît à fond les récentes métaphysiques anglo-saxonnes de l'ancien comme du nouveau monde, et que l'on sait pénétrant analyste du Romantisme allemand, se révèle historien et technicien du Platonisme, dans son

texte le plus ardu. Nous ne risquons guère de faire fausse route en inférant qu'une latente curiosité logique amène toutes les recherches de cet auteur. Ayant réussi à parcourir les sinuosités de la dialectique des thèses, antithèses et synthèses chez Hegel lui-même, puis chez ses disciples de langue anglaise, il devait être tenté d'appliquer une analyse similaire au plus vénérable des ouvrages où s'affrontent le même et l'autre, indissolublement connexes, encore que contraires.

Grâce au patient commentaire de J. Wahl, qui suit pas à pas l'énigmatique dialogue, nous trouvons confrontées, mais non mêlées, les thèses de l'école d'Elée, celles de Socrate, les multiples opinions successives de Platon et même celle qu'adoptera le Stagirite. Ici encore les parallèles surgissent à 'esprit. Cette pièce maîtresse de la dialectique grecque fait penser au *Kathâvatthu*, au *Milindapañha*, sauf que la composition atteste un art autrement subtil. Mais c'est bien toujours du problème du jugement qu'il s'agit, puisque le jugement apparut forcément dans la Grèce comme dans l'Inde et même en Chine, ce qu'il est selon sa structure : un scandale, un paradoxe logique.

Nous ne saurions emprunter à l'auteur son fil d'Ariane pour promener le lecteur à travers le maquis du *Parménide*. Laissons plutôt J. Wahl présenter lui-même sa toute lucide interprétation, à la fois très inspirée de Proclus et très personnelle. « Le platonisme est défini souvent comme une explication du monde par les idées. Mais comment doivent être conçus les rapports entre le monde et les idées ? Quels sont les rapports des idées entre elles ? Ces objections qu'Aristote devait soulever contre son ancien maître, Platon les avait formulées lui-même dans ce dialogue paradoxal où les critiques les plus fortes sont adressées à la théorie qu'on lui attribue généralement. La première partie semble donc être la réfutation du platonisme ; en réalité, elle pose le problème. La seconde semble être un exercice purement logique sur les rapports de l'un et du multiple ; en réalité, elle résout le problème posé. De même que l'un est uni au multiple, de même les idées sont unies entre elles et unies au monde sensible. Elles jouent le rôle de ce qu'Aristote appelle formes par rapport au monde sensible. Mais ce ne sont pas formes immobiles, ce sont formes en mouvement. Ainsi, non content d'avoir dérouté le lecteur en semblant ruiner sa propre théorie, Platon place dans la

bouche du principal interlocuteur du dialogue, Parménide, une réfutation des théories soutenues par les disciples de Parménide. »

Mlle X. Atanassiévitch, auteur d'un ouvrage méritoire sur le *de Triplici Minimo* de Giordano Bruno, s'est intéressée à **Epicure** en raison de l'**atomisme**. Elle lui a consacré un livre travaillé, mais qui ne renouvelle pas le sujet autant que l'auteur semble l'espérer. Sa justification du *clinamen* est celle de Guyau ; les lances qu'elle rompt au bénéfice de cette thèse, que l'atome est composé de *minima* ponctuels, elles lui sont fournies par Arnim. On plaide en faveur de l'originalité spéculative de l'atomisme épicurien ; or, il se trouve que déjà Leucippe et Démocrite auraient envisagé des éléments à l'intérieur de l'atome. Il ne reste donc à la gloire de la physique d'Epicure que ce piètre paradoxe, une déviation uniquement suggérée par le désir de fonder dans l'ordre de la nature ce qui chez l'homme sera liberté. Décidément, Brochard n'avait pas tort de professer naguère que la grandeur d'Epicure réside chez le moraliste, non chez le physicien.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le premier centenaire de la mort de Laplace. — Mémento.

Le premier centenaire de la mort de Laplace. — Le 28 mars 1749, à Beaumont-en-Auge (Basse-Normandie), une famille de cultivateurs mettait au monde un fils, qu'elle appela Pierre-Simon, qui devait devenir comte sous l'Empire, marquis sous la Restauration et, surtout, un des plus puissants génies scientifiques de tous les temps et de tous les pays On sait peu de choses sur la jeunesse de Laplace : il fréquenta le collège de Caen, où il fut sans doute envoyé par des personnes charitables. Il fut ensuite élève, puis professeur de mathématiques à l'Ecole militaire établie à Beaumont. A vingt ans, il vint à Paris où il tenta de voir d'Alembert, muni d'une lettre de recommandation ; d'Alembert refusa de le recevoir, mais, comme Laplace lui adressa ensuite une lettre où il traitait de questions scientifiques, il reçut la réponse suivante : « Vous voyez que je fais assez peu cas des recommandations : vous n'en aviez pas besoin. Vous vous êtes fait connaître, cela suffit. Venez me voir », et, à peu de temps de là, Laplace était nommé professeur à l'Ecole militaire de Paris. Méditons la pro-

bité de d'Alembert, dont l'exemple n'a pas toujours été suivi... Après ces débuts pénibles, Laplace vola d'honneurs en honneurs: professeur à l'Ecole Normale, président du Bureau des Longitudes, membre de l'Institut (1795), ministre de l'Intérieur de Napoléon, vice-président du Sénat, pair de France sous Louis XVIII. Il mourut le 5 mars 1827 à soixante-dix-huit ans d'âge.

Au temps où vivait Laplace, le calcul infinitésimal venait d'être fondé par le Français Fermat, l'Anglais Newton, l'Allemand Leibniz : l'idée générale de ce calcul, qui est parfaitement rigoureux, consiste à considérer une ligne courbe comme formée d'une infinité de lignes droites infiniment petites, une surface comme formée d'une infinité de carrés infiniment petits, un volume comme formé d'une infinité de cubes infiniment petits. Laplace s'intéressa notamment aux « équations différentielles » et prépara ainsi la voie à la physique mathématique, puisque la plupart des phénomènes qui se passent à notre échelle peuvent être exprimés sous la forme d'équations différentielles, suivant la judicieuse remarque d'Henri Poincaré.

Dans un autre ordre d'idées, Laplace s'occupa du calcul des probabilités, où s'étaient déjà illustrés les Français de Montmort, Fermat, Pascal, Buffon, d'Alembert, Condorcet,... J'ai déjà eu l'occasion de parler plusieurs fois (1) de ce calcul et comment il a réagi sur notre connaissance de l'Univers ; le calcul des probabilités intervient toutes les fois que les phénomènes que nous observons sont décomposables en éléments extrêmement nombreux, tels que les molécules, les électrons, les photons. La physique du discontinu doit donc être reconnaissante à Laplace des résultats qu'il a obtenus et son *Essai philosophique sur les Probabilités*, qu'il publia à soixante-cinq ans, il y a donc cent-treize ans, d'une lecture relativement facile, est resté de toute actualité.

Le *Traité de Mécanique céleste* de Laplace, en cinq volumes (1799), a résumé, en un ensemble cohérent, toutes les recherches entreprises pour interpréter, à l'aide de la loi de Newton, les phénomènes astronomiques; ses travaux personnels ont surtout trait

(1) *Mercure de France*, 15 août 1924 (p. 199), 15 août 1926 (p. 166), 15 novembre 1927 (p. 155).

au mouvement de la Lune, aux satellites de Jupiter, à l'anneau de Saturne, aux comètes.

C'est en s'appuyant sur cette même loi de Newton qu'il donna une *explication* correcte *des marées* et c'est en grande partie à lui que nous pouvons prévoir aujourd'hui, plusieurs années à l'avance, avec une rigueur extrême, l'heure et la hauteur des marées, basses mers et hautes mers, en un point quelconque du littoral : chacun se rend compte que, sans Laplace et ses émules, la navigation maritime serait à peine possible.

En astronomie, Laplace est aussi connu par sa fameuse hypothèse sur *la formation des mondes*, telle qu'il l'a proposée dans son ouvrage intitulé *Exposition du système du Monde* et qui eut cinq éditions entre 1796 et 1824. Partant de ce fait que les planètes se meuvent autour du Soleil toutes dans le même sens et à peu près dans le même plan, il fut conduit à penser « qu'en vertu d'une chaleur excessive, l'atmosphère solaire s'est primitivement étendue au delà des orbites de toutes les planètes et qu'elle s'est resserrée successivement jusqu'à ses limites actuelles ».

Quelles que soient les retouches qui ont été apportées et que l'avenir apportera aux idées de Laplace, nous lui sommes redevables d'une des « hypothèses cosmogoniques » les plus ingénieuses.

La plupart des historiens ont vu en Laplace presque exclusivement un astronome (1). Et cependant ce fut aussi un de nos plus admirables physiciens.

En s'aidant du calcul où il était passé maître, il établit la *loi de Laplace* relative à la variation de la pression atmosphérique lorsqu'on s'élève dans l'air ; cette loi est à la base du nivellement barométrique, lequel permet l'appréciation des altitudes sur terre ; grâce à elle, les avions savent évaluer à quelle hauteur ils se trouvent ; ajoutons enfin qu'en appliquant la loi de Laplace à ces « atmosphères en miniature » que sont les solutions colloïdales, notre autre compatriote, Jean Perrin, est parvenu à dénombrer les molécules présentes dans un fragment quelconque de matière.

(1) C'est ainsi que l'*astronome* Henri Andoyer oublie les travaux physiques du savant dans le petit livre qu'il a consacré (Payot, 1922) à *L'œuvre scientifique de Laplace*.

On sait en quoi consistent les phénomènes capillaires : c'est grâce à eux que le pétrole monte dans la mèche des lampes ou qu'il est possible de souffler des bulles de savon ; dans l'important chapitre des *actions de surface*, la *formule de Laplace* permet de calculer exactement les faits, comme par exemple l'élévation d'eau dans un tube très fin ou la différence de pression qui s'établit entre les deux faces d'une bulle de savon.

En électricité, aussi, l'œuvre de Laplace présente un intérêt primordial : de concert avec Coulomb, Poisson, Gauss et quelques autres, il étudia l'équilibre des charges électriques à la surface des conducteurs et fut l'un des fondateurs de cette *électrostatique*, qui peut s'exposer aujourd'hui avec la même rigueur mathématique que la géométrie.

De même, il fut avec Ampère l'un des fondateurs de l'électromagnétisme, science d'origine française : les deux *lois de Laplace* restent des bases définitives de ce chapitre de la science. La première sert à calculer le champ magnétique produit par un courant électrique, par exemple dans les inducteurs des dynamos et des moteurs électriques. La seconde fournit quantitativement la force qu'exerce un champ magnétique sur un courant : les moteurs électriques sont une application des découvertes de Laplace ; c'est grâce à lui que nous savons pourquoi ils tournent et comment ils tournent.

J'ajouterai que les travaux de Laplace furent complétés par les deux Anglais Faraday et Maxwell ; la théorie électromagnétique de la lumière, à laquelle nous sommes redevables de la T. S. F., est tout entière contenue dans les équations de Maxwell, qui constituent, pour une bonne part, une généralisation des lois électromagnétiques de Laplace.

Mathématicien, astronome, physicien, Laplace fut certainement un des plus grands Français de tous les temps, et il convient de déplorer que les pouvoirs publics aient passé sous silence le centenaire de sa mort. Je n'irai certes pas juqu'à prétendre qu'il est inutile de commémorer le centenaire de la naissance de Marcelin Berthelot (1) : mais les deux savants auraient pu être célébrés la même année et, s'il avait *fallu* choisir, c'est sans doute le chimiste qui, en toute équité, aurait dû être sacrifié... Peut-être

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1927, p. 409-415.

en a-t-on voulu à Laplace d'avoir proclamé cet aphorisme, auquel la science ultérieure n'a cessé de souscrire : « Dieu est une hypothèse inutile. » Intellectuellement inutile, car le besoin de consolations est d'un autre ordre. En tout cas, il m'a semblé opportun de consacrer la dernière chronique scientifique de l'année à la réparation d'une injustice vis-à-vis d'une des gloires de l'intelligence humaine.

Mémento. — La librairie de l'enseignement technique, 3, rue Thénard, vient de fonder. sous les auspices des principaux savants et professeurs, un nouvel organe intitulé *L'Enseignement scientifique.* J'ai l'intention de revenir sur son programme et ses buts ; le premier numéro est récemment paru, et j'y ai rédigé le premier article d'intérêt général : « Les idées maîtresses des humanités scientifiques. »

La Science et la Vie (décembre 1927). Un grand nombre d'études, sur les sujets les plus variés, paraissent dans ce numéro de Noël : Jean Marchand parle des différents procédés d'utilisation des chutes d'eau, de *la houille blanche ;* sous le titre: *Puissance, énergie, action,* j'expose moi-même quelques-unes des idées générales qui dominent la science classique et qui dirigent les recherches plus récentes; Louis Houllevigue traite du *cracking des pétroles,* c'est-à-dire de cette décomposition chimique des produits lourds en essences volatiles, grâce à laquelle il est possible de fournir du combustible liquide aux trente millions d'autos qui circulent de par le monde (1) ; Jean Labadié s'occupe des projets d'*îles flottantes,* futures étapes des avions transatlantiques... Ce n'est pas parce que j'écris très fréquemment dans ce magazine que je me priverai de dire les efforts persévérants qu'il fait pour confier ses mises au point à des rédacteurs consciencieux et pour épurer la vulgarisation scientifique des erreurs invraisemblables qui la déshonorent si souvent.

Une importante question de *méthode scientifique* se trouve à nouveau posée — et bien posée — par le dernier opuscule de Dicksonn (A. de Saint-Génois) : *Médiums, Fakirs et Prestidigitateurs* (Albin Michel). L'impression qu'on en retire, c'est que personne n'est capable de découvrir séance tenante les trucs des illusionnistes, honnêtes amuseurs des foules, et de ces illusionnistes honteux qui s'intitulent médiums ; pour l'auteur comme pour moi-même (2), les hypnotisés sont des simulateurs. Au point de vue méthodologique, il est indispensable que les « expériences » de métapsychique aient lieu en présence d'un illusion-

(1) L'article d'Houllevigue est un petit chef-d'œuvre de vulgarisation vivante et précise.

(2) Etudes sur la métapsychique et l'hypnotisme (*Mercure de France*, 15 février 1924 et 15 mai 1925).

niste (comme Dicksonn, ou Caroly ou Steens) et non seulement devant un physiologiste comme Ch. Richet ; il faudrait leur adjoindre aussi un physicien et un aliéniste. Dans ces conditions, qu'importerait que Ch. Richet n'entendît rien à la psychologie (1) ?

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henri Sée : *Les Origines du capitalisme moderne*, Armand Colin. — B. Groethuysen : *Origines de l'Esprit bourgeois en France : L'Eglise et la Bourgeoisie*, Gallimard. — Georges Renard : *L'Ouvrière à domicile*, Editions Radot. — Mémento.

Le docte livre de M. Henri Sée, **Les Origines du Capitalisme moderne**, traite à peu près le même sujet que le non moins savant travail de Sombart, *Le Bourgeois*, dont j'ai rendu compte ici même (15 septembre 1926 (p. 694), mais il le traite de façon plus concise et plus précise.

Le capitalisme en lui-même est aussi vieux que le monde. Il a commencé quand le premier pithécanthrope a mis de côté une poignée de noisettes pour le lendemain ou un second silex taillé, en plus du premier dont il se servait. Aucune société humaine, fût-elle la plus anticapitaliste d'étiquette, ne peut se dispenser de capital, et nous pouvons voir les efforts que fait le bolchevisme russe, incapable par lui-même de se créer son capital, pour s'en procurer au dehors, par des moyens qui d'ailleurs se ramènent tous à l'escroquerie. Quant au capitaliste moderne, qui ne se distingue de son devancier que par l'abondance, la variété et la puissance de sa production et de son emploi, il n'a commencé, comme on pouvait le prévoir, qu'avec les temps modernes, eux-mêmes caractérisés par le développement énorme du travail et de l'épargne, du crédit et de la banque, de la science et de la sagesse sociale, etc.

Pour Sombart, les origines du capitalisme moderne se trouveraient dans la Flandre et l'Italie du XIIIe siècle. M. Henri Sée préférerait placer la vraie naissance de ce régime économique au milieu du XIXe siècle. Les deux points de vue ne sont pas contradictoires. En réalité, le livre dont je rends compte étudie lui aussi cette genèse pendant les cinq ou six siècles qui ont précédé la nôtre, et sur les grandes étapes de cette évolution (découverte de

(1) Son dernier ouvrage, *L'Intelligence et l'Homme*, en fait foi.

l'Amérique, richesse de la Hollande, lutte pour la domination des mers, introduction du machinisme, etc.) il fournit les renseignements les plus précis et les plus précieux. Les références bibliographiques qui suivent chaque chapitre et la grande liste d'ouvrages qui termine l'ouvrage, font de ce petit livre de moins de 200 pages un instrument de travail de premier ordre.

L'évolution du capitalisme, telle que l'analyse M. Sée, semble exacte. Le capitalisme commercial précède le capitalisme financier, qui à son tour devance le capitalisme industriel. Une fois constitué par la force du progrès humain, ce capitalisme conditionne à son tour ledit progrès ; d'une part, il développe le goût du risque, la spéculation, l'agio ; d'autre part, il permet et jusqu'à un certain point autorise l'existence d'oisifs qui jusqu'à lui ne pouvaient faire entretenir leur oisiveté que par la violence. A un autre point de vue, le capitalisme a influé, et presque toujours en bien, sur les consolidations politiques ou religieuses, sur les rayonnements artistiques ou scientifiques. « Si le capitalisme, dit M. Sée, peut être tenu pour responsable de bien des souffrances, il a été un puissant instrument d'activité et d'émancipation intellectuelle. » A vrai dire, au surplus, je ne vois pas très bien de quelles souffrances le capitalisme peut être tenu pour responsable en tant que capitalisme ; les souffrances humaines ne sont pas venues de lui, mais de la violence et de l'égoïsme, de l'ambition et de la vengeance, de l'envie et de la haine. Et sans doute pourra-t-on dire que ce n'est pas non plus de lui qu'est venu le progrès humain, mais de la concorde et de l'amour, de la laboriosité et de la discipline. C'est exact. Mais le capitalisme, grande harmonie économique qu'avait déjà prévue Bastiat, favorise toutes ces vertus en défavorisant tous ces vices, et à ce point de vue dominant, il peut être considéré comme une excellente chose, et comme la source de tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans le monde.

Du livre précédent on serait tenté de rapprocher celui de M. B. Groethuysen, **Origines de l'esprit bourgeois** en France, mais en le faisant on se tromperait, au moins pour ce premier volume (car nous nous trouvons en face d'une œuvre qui promet d'être considérable et qui dès maintenant est remarquable), qui s'intitule **L'Eglise et la Bourgeoisie**. L'ouvrage de M. Groethuysen est en réalité une étude très neuve de la Société

française au XVIIIe siècle, et, pour un premier terme, de l'action du clergé sur cette société. On a tendance à croire que le siècle de Voltaire et de Rousseau, de l'Encyclopédie et de la Révolution a été tout à fait étranger, sinon hostile, à la religion chrétienne et à la prédication catholique. Un livre comme celui-ci montre combien cette vue est inexacte. De très nombreux théologiens ou moralistes ont joué un rôle important pendant tout le XVIIIe siècle. Mais le flux et reflux de l'esprit religieux à cette époque n'a rien de spécifiquement bourgeois, et il semble que l'auteur aurait mieux fait d'intituler son livre « Origines de l'esprit français moderne » ce qui l'aurait dispenser de se battre les flancs pour faire revenir toutes les cinq ou six pages le mot bourgeois.

Dans sa préface, écrite sous forme de lettre à M. Jean Paulhan, bon esprit philosophique qui tient de famille, il se défend d'avoir inventé le bourgeois et dit seulement l'avoir mis un peu de force en pleine lumière. « Le bourgeois, dit-il, n'aime pas qu'on l'appelle par son nom, alors que le roi s'appelle volontiers roi, et prêtre prêtre, etc. » C'est un peu jouer sur les mots. Le mot bourgeois a pris un sens très défavorable, de philistin pour les artistes, de parasite pour les ouvriers, de vulgaire pour les aristocrates, de paresseux pour tout le monde, qui lui a fait tort. « J'appelle bourgeois, disait Flaubert, quiconque pense bassement. » On comprend qu'on n'aime pas à être alors traité de bourgeois. Au XVIIIe siècle, le bourgeois était l'homme de classe moyenne entre le « grand » et le « pauvre » et c'est bien en ce sens que M. Groethuysen le prend ; mais tout ce qu'il dit à son sujet de l'Eglise et de la religion ne se limite pas à lui ; son sujet est, heureusement d'ailleurs, traité d'une façon plus large, comme je l'ai dit, et c'est pour cela que je persiste à regretter qu'il ait introduit dans son titre ce mot bourgeois qui lui a été plus nuisible qu'utile. Pris comme simple étude de l'élément religieux dans la société prérévolutionnaire, son ouvrage est tout à fait neuf et précieux.

Le travail de **L'Ouvrière à domicile**, qu'étudie M. Georges Renard dans un livre de la Collection *Les Cahiers de la Femme*, a provoqué bien des apitoiements et suscité bien des indignations. Mais il faudrait savoir si ce qu'on a appelé le *sweating system*, c'est-à-dire le travail à salaire de famine, tenait, comme on l'a dit, à l'isolement sans défense et à l'exploitabilité

sans borne des ouvrières à domicile, ou aux conditions très difficiles de l'industrie dans la première moitié du XIXe siècle. Il n'y a aucune raison pour que le travail à domicile, s'il est fait aux pièces, soit moins payé que le travail à l'usine. Sans doute, l'ouvrière chez elle gagnera en fait moins que l'ouvrière chez autrui, parce qu'elle sera distraite forcément de son travail professionnel par le travail ménager, et aussi parce qu'elle perdra du temps à aller chercher et rapporter le travail chez son employeur. Mais d'autre part, que d'avantages qui font comprendre que la femme de l'ouvrier préfère le travail à domicile, même moins payé, au travail à l'usine ! Pas de contremaître sur le dos, indépendance complète, possibilité de mener à la fois le ménage et la besogne, pas de séparation d'avec les enfants, libre bavardage avec les voisines, en vérité le travail à domicile, loin de mériter les anathèmes qu'on lui lance, devrait être l'idéal, et deviendra peut-être la réalité avec le transport de la force motrice. Aussi ne puis-je pas comprendre les expressions vitupératrices dont se sert M. Renard à ce sujet : « Vraies parias de l'industrie moderne, victimes les plus douloureuses de notre régime économique, porte de l'enfer social, plus profond de la cité de misère, etc. » Je sais bien que les socialistes sont coutumiers de ces calomnies grandiloquentes, mais quand on a l'honneur d'être professeur au Collège de France, on devrait s'abstenir de ce genre d'inepties. Ceci dit, je reconnais que le sort de l'ouvrier et de l'ouvrière, tant à domicile qu'au dehors, doit être amélioré le plus possible, et que d'excellents résultats ont été obtenus, beaucoup plus d'ailleurs par la libre action des employés et des employeurs que par l'action coactive des politiciens. On trouvera sur tous ces efforts des renseignements très détaillés et alors exposés en style irréprochable, dans le livre de M. Georges Renard, avec cette conclusion, vraiment déconcertante quand on a lu les vitupérations du début : « Le travail à domicile ne mérite plus d'être appelé un cancer rongeant le corps social. » En vérité, alors, qui trompait-on ici ? ou qui se trompait ?

A ce propos, je préciserai que les économistes ne sont pas, comme le dit M. Renard, les ennemis absolus de l'intervention des pouvoirs publics en matière de travail. Rien, au contraire, ne leur semble plus légitime et approuvable que cette intervention quand elle s'exerce dans un but d'hygiène, de liberté, de concorde. Mais

d'autre part, rien de plus fâcheux quand, sous prétexte d'amélioration du sort de l'ouvrier, elle n'arrive qu'à diminuer la production et par suite à empirer le sort de tout le monde, y compris les ouvriers. Enfin, rien ne serait plus odieux que cette intervention, si elle s'exerçait dans des buts de discorde, de lutte de classe et de guerre civile. M. Georges Renard n'ignore pas que tel est le dessein de tout ce qui, de près ou de loin, touche au marxisme, et il est bien coupable de rester embarqué sur cette galère.

Mémento. — Pierre Villey : *L'Aveugle dans le monde des voyants*, Flammarion. Cet « essai de sociologie », comme dit le sous-titre, est tout à fait remarquable. L'auteur, aveugle depuis l'âge de quatre ans, a pu cependant devenir professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Il a donné un essai de psychologie, *Le Monde des Aveugles*, que l'Institut a couronné, et dans ce nouveau volume il étudie le sort de ses compagnons d'infortune. Il y aurait dans le monde 2 millions et demi d'aveugles, dont 29.000 environ en France. Cela fait une proportion de 750 par million d'habitants. La proportion est plus faible en Belgique, plus forte en Angleterre, énorme en Egypte, « le pays des aveugles », disait déjà la Bible, 13.000 par million. L'auteur étudie ensuite la situation sociale de l'aveugle dans les pays civilisés ou demi-civilisés, et les efforts qui ont été faits dans les premiers pour adapter l'aveugle à son milieu. Le nom de Valentin Haüy doit être ici conservé comme celui d'un des plus précieux bienfaiteurs de l'humanité. Au point de vue littéraire, on peut noter, avec l'auteur, le très grand nombre d'aveugles qui paraissent dans les œuvres de nos romanciers contemporains, Marcel Prévost, Armand Praviel, Lucien Descaves, Marc Monnier, etc. — Adrien Dansette : *L'Education populaire en Angleterre. La formation civique. L'éducation ouvrière. La propagande marxiste*, Sagot. Encore un livre à lire, et dont nous pourrions tirer parti en France, car l'éducation populaire n'a jamais été chez nous qu'une ébauche intermittente, notamment avec les *Universités populaires* que jadis j'aidai Georges Deherme à créer, tandis qu'outre-Manche elle est une tradition nationale. Cette éducation du peuple en Angleterre a été d'inspiration religieuse jusqu'à la fin du XIXe siècle, puis les Universités ont joué leur rôle ; leur action, d'abord d'essence aristocratique avec l'*Extension universitaire*, s'est démocratisée avec la *Works educational association*. Maintenant, la propagande marxste s'insinue dans les *Labour colleges*. L'auteur n'augure pas mal de cette liberté d'opinions contradictoires, et il espère que grâce à elle l'Angleterre fera l'économie d'une révolution sociale. Acceptons l'augure. — Jules Rossak : *Psychologie de l'opinion et de la propagande politique*, Marcel

Rivière. Il y avait un beau livre à écrire sur ce sujet, et ce livre reste encore à écrire, car M. Jules Rossak n'a aucune des qualités qu'il fallait pour cela ; c'est un de ces fanatiques ahurissants pour qui la prise du pouvoir par Lénine est l'événement historique le plus important qui se soit produit depuis Constantin (*sic*) et pour qui l'Allemagne, en déclenchant la guerre mondiale, n'a fait que se défendre. Toujours étrange, cette entente du bolchevisme et du bochisme. Il avoue d'ailleurs, p. 276 que son livre a pour but de servir la propagande révolutionnaire. Dans ce cas, il n'a rien de commun avec la science. — Pierre Lafue : *La France perdue et retrouvée*, Collection du Roseau d'or, Plon. Il semble qu'il s'agit d'une autobiographie (mais comment distinguer le réel de l'imaginaire ?) L'auteur a failli se faire le séide de Lénine, et ayant eu un de ses amis fusillé comme déserteur, il est redevenu bon Français. Tout est bien qui finit bien. — Dans *L'Economiste français*, M. André Liesse poursuit sa campagne pour la revalorisation lente du franc contre sa stabilisation brusque et dévaluée, laquelle, il ne le cache pas, serait une faillite, donc un vol. Il est inconcevable que tant de gens, même dans les milieux sensés et honnêtes, ne le voient pas. Plus inconcevable encore serait-il que M. Poincaré qui, lui, est un grand honnête homme et un grand homme d'Etat, se prêtât, sous prétexte de liquidation, à une mesure aussi déshonorante pour la France.

HENRI MAZEL

SCIENCE FINANCIÈRE

Jacques Rueff : *Théorie des phénomènes monétaires*, Payot.

Une théorie des phénomènes monétaires, — puisque tel est le titre de l'ouvrage de M. Jacques Rueff, — suppose nécessairement l'existence en cette matière de phénomènes permanents. Ceci n'est peut-être pas évident *à priori*. Ainsi que le constate l'auteur, les faits économiques ne trouvent pas directement leur cause, comme ceux qu'étudie la physique dans les événements du monde extérieur, mais seulement dans les réactions psychologiques que ces événements font naître entre les individus. Il faudrait donc à l'économiste toute la subtilité du psychologue, pour saisir dans ses nuances fugitives la vie consciente des individus, et sans doute devrait-il renoncer à enfermer en des formules générales des réactions soumises à la diversité infinie de la pensée humaine. Bien plus, le libre arbitre, s'il existe, implique pour l'individu la faculté de choisir et par conséquent de modifier le cours des événements. Il semblerait donc, dit

l'auteur, qu'il fût vain de chercher à prévoir des successions qui, par leur nature même, sont imprévisibles. Mais l'expérience révèle qu'en de certaines limites des événements humains se prêtent immédiatement à l'analyse scientifique. Comme le fait remarquer M. Jacques Rueff, la théorie des assurances est tout entière fondée sur l'hypothèse qu'il existe, en matière démographique, des lois possédant une permanence suffisante pour rendre possibles les prévisions des actuaires. Le succès des compagnies qui assurent la vie humaine démontre d'ailleurs le bien fondé de l'hypothèse. Et cependant les phénomènes de natalité et de mortalité dépendent grandement des circonstances dans lesquelles se placent les individus eux-mêmes. Selon que l'on considérera les phénomènes démographiques sous leur aspect individuel ou sous leur aspect collectif, les méthodes de recherche habituellement employées dans les sciences de la nature seront ou non applicables. Il est dans le domaine de l'économie politique des phénomènes du même ordre. M. Jacques Rueff cite, à titre d'exemple, la relation qui existe en Angleterre entre les variations de la proportion des chômeurs dans un certain nombre de syndicats ouvriers et les variations du rapport de l'indice des salaires à l'indice des prix de gros. Comme il le fait remarquer, pour un individu isolé, il n'existe de toute évidence aucun lien entre la quantité de travail fournie et le niveau du salaire rapporté à l'indice des prix, alors qu'une pareille relation apparaît au contraire dès que l'on considère la masse au lieu de l'individu. Si l'on veut comprendre les faits, on est obligé d'admettre l'existence d'une loi de répartition permanente « exprimant que, dans un ensemble d'un grand nombre d'individus, la proportion de ceux qui réagissent de telle ou telle manière à certaines circonstances déterminées garde, toutes conditions égales, une valeur uniforme dans le temps ». Les phénomènes économiques peuvent donc être considérés comme des phénomènes statistiques, qui résultent du jeu simultané d'un très grand nombre d'activités individuelles dont les caractéristiques sont réparties au hasard, c'est-à-dire, comme le montre le calcul des probabilités, d'une manière permanente. Faites d'une infinité de phénomènes élémentaires, les lois économiques ne seraient pas des lois absolues, susceptibles seulement d'être ou non vérifiées, mais des lois limites, d'autant plus vraies que les conditions dans lesquelles elles ont été établies sont mieux réali-

sées. Les lois statistiques, sans être certaines, présentent un caractère de probabilité tel qu'il équivaut pratiquement à la certitude.

Quelles méthodes d'investigation devra-t-on employer ? Celles qui sont en honneur dans toutes les sciences du réel. Dégager par l'observation les rapports constants qui peuvent exister dans les faits, et, ces rapports connus, les rattacher à quelques principes simples d'où à leur tour ils se pourront déduire.

Après avoir posé ces principes, l'auteur entre dans le vif de son sujet et examine ce qu'il appelle le pseudo-problème de la théorie quantitative. D'une manière générale, on appelle prix de la marchandise A le nombre d'unités monétaires dont il faut céder la propriété pour acquérir, par voie d'échange, l'unité de quantité A. Autrement dit, on appelle valeur d'une quantité q_A de marchandise A, vendue au prix p_A, le produit $p_A q_A$. On voit donc que, dans un échange quelconque, le nombre des unités monétaires qui s'y trouvent transférées est nécessairement égal à la valeur des biens échangés. Tout échange se traduit donc par une égalité de la forme $d = pq$. Si on totalise tous les achats opérés pendant une certaine période, on obtient une égalité de la forme suivante : $\Sigma pq = \Sigma d$. qui exprime que : lorsque tous les achats donnent lieu à paiement immédiat, la somme des valeurs de tous les biens échangés pendant une certaine période est nécessairement égale au nombre total des unités monétaires transférées pendant la même période. Aux yeux de M. Jacques Rueff, cette égalité peut être considérée comme le fondement de toute l'économie monétaire. Ceci posé, si l'on désigne par D le nombre des unités monétaires transférées pendant une certaine période sous forme de monnaie proprement dite et par D' le nombre des unités monétaires transférées par chèque ou ordre de virement, nous avons évidemment $\Sigma d = D + D'$, et notre équation précédente peut s'écrire $\Sigma pq = D + D'$. L'auteur recherche alors comment varient les deux grandeurs D et D' et comment elles peuvent être rattachées aux grandeurs caractéristiques de la circulation. Appelons vitesse moyenne de circulation du stock monétaire étudié, en une certaine période, le quotient du total des paiements effectués par son intermédiaire pendant l'unité de temps de cette période, par son montant moyen pendant ladite période, on aura

$V = \frac{D}{M}$. On aurait de même $V' = \frac{D'}{M'}$; d'où $\Sigma pq = MV + M'V'$. Le premier membre de cette égalité représente la valeur totale des marchandises, services, titres ou biens de toutes espèce ayant donné lieu à paiement pendant l'unité de temps de la période considérée. Cette valeur est d'autant plus grande que les prix sont plus élevés dans le pays étudié ou plus importantes les quantités de richesses échangées. Autrement dit, la valeur totale Σpq des produits échangés varie d'une part avec le niveau des prix et de l'autre avec l'activité des échanges. M. Rueff appelle coefficient d'activité des échanges le quotient, à un facteur constant près k, de la valeur totale des produits échangés pendant l'unité de temps par l'indice du niveau général des prix. On a donc $Q = \frac{\Sigma pq}{k\,p}$ d'où l'on tire $MV + M'V' = k\,PQ$. Selon l'auteur, cette formule tranche la question si controversée de la théorie quantitative. Celle ci affirme, en effet, qu'il y a toujours proportionnalité entre les variations du niveau général des prix et celles du montant des signes monétaires en circulation. Or, cette proportionnalité ne serait assurée que si M′ variait exactement comme M. Rien ne permettant d'affirmer qu'il en est bien ainsi, on peut considérer la théorie dont nous parlons comme un énoncé incomplet lorsqu'elle n'est pas accompagnée de toutes réserves utiles. Toutefois, l'auteur fait observer que l'équation des échanges qu'il a posée appelle aussi une réserve. Elle ne comporte aucune interprétation causale. Elle apparaît comme un cadre dans lequel les phénomènes monétaires viennent obligatoirement se placer, mais elle ne nous apprend rien quant à la nature même des phénomènes qu'elle régit.

Après avoir analysé les caractères de la circulation monétaire intérieure, M. Jacques Rueff s'attaque à la théorie des changes. Il substitue à la théorie classique de la parité des pouvoirs d'achat, la théorie des points de marchandises analogues aux gold-points bien connus. L'auteur analyse également les relations qui unissent les balances des comptes aux cours des changes et aux niveaux des prix et il est conduit à une curieuse théorie de l'entraînement monétaire si souvent observée dans la période d'après-guerre.

Toute l'étude de M. Jacques Rueff mérite la plus sérieuse attention et elle a même permis de prévoir certains faits des plus inté-

ressants, comme on pourra le voir en lisant l'ouvrage dont nous parlons.

LOUIS CARIO.

GÉOGRAPHIE

Martin Hurlimann : *La France, architecture et paysages*, introduction de Paul Valéry, 1 vol. in-4°, Paris, Librairie des arts décoratifs, A. Calaxas, éditeur, 1927. — E. F. Norton et autres : *La dernière expédition au mont Everest*, traduit par G. Léon, 1 vol. in-8°, Paris, Payot, 192,.

Le très artistique et somptueux album de **La France, architecture et paysages**, dû à M. Martin Hurlimann, est précédé d'une introduction où M. Paul Valéry essaie de définir la France comme *pays* et comme *nation*. Introduction à peu près exempte de toute banalité et de tout cliché, neuve et originale quand elle remet sur le chantier des notions communes, neuve par ses imprécisions et ses hésitations mêmes.

M. Paul Valéry paraît d'avis que peu de choses méritent d'être imprimées. Partant, il condense le plus qu'il peut. Définir une nation, montrer que les nations sont impénétrables les unes aux autres, dessiner la physionomie de la France, dégager l'essentiel de son évolution historique, magnifier Paris comme outil de centralisation et enfin relever dans la littérature et l'art le *contraste* et même les *contradictions* que la France réussit à synthétiser, voilà ce que M. Valéry se propose de faire en vingt-trois pages, et il le fait, — non point sans doute de manière à épuiser notre curiosité, mais au contraire de manière à toujours la stimuler. Ce sont, dit-il lui-même, « de pures approximations », mais sur de tels sujets arriverons-nous jamais à autre chose ?

Lorsque M. Valéry se trouve en face du problème difficile qui consiste à donner en peu de pages la définition de la nation française, il commence par se demander ce que c'est qu'une nation, et il découvre, non seulement qu'il ne le sait pas, mais que personne ne le sait. Des idées comme celle de nation, « notions puissantes, à la fois abstraites et vitales », ne sont au fond que « des symboles vagues et impurs à la réflexion », bien que chacun les tienne pour clairs. Il faut découvrir pourtant le contenu concret de ce symbole de la nation : car, comme dirait Pascal, ce n'est pas volontaire ; nous sommes embarqués. M. Valéry trouve ce contenu dans les *relations réciproques* entre la terre

et le peuple qui l'habite. Il note tout de suite, avec un grand bon sens, que nous discernons très bien les modifications que la vie humaine fait subir à un territoire, tandis que nous voyons mal « les modifications de l'homme par sa résidence ». On ne peut pourtant douter de la réalité de ces dernières ; aveugle ou présomptueux qui les méconnaît. « Elles sont obscures comme elles sont certaines. »

Telle est bien la difficulté essentielle de ce que nous appelons aujourd'hui la géographie humaine. Il importe peu que M. Valéry ne dise pas le nom, puisqu'il définit si bien la chose. Décrire et doser l'action des sociétés humaines sur le sol où elles vivent, montrer l'évolution des paysages humanisés, je ne dirai pas que cela se fait sans peine, mais en tout cas nous savons que cela peut se faire de manière à nous donner les raisons claires et cachées des choses. Quant à retrouver l'action du milieu physique, pratiquement invariable depuis le début de la série historique, sur les sociétés changeantes et multiformes qu'il a encadrées, nous pouvons dire que c'est une des tâches les plus déconcertantes auxquelles l'esprit humain se soit livré depuis le vieil Hippocrate, premier théoricien de l'influence des climats. En dehors de quelques généralités qui ont été trouvées tout de suite et que l'on répète sans y rien changer, ou à peu près, depuis deux mille cinq cents ans, nous ne savons pas dans quelle mesure et comment le sol pétrit un groupe humain, tribu ou nation. Nous ne savons même pas comment orienter nos recherches dans cette voie. Nous ne pouvons pas dire si l'*impénétrabilité* réciproque des groupes, reconnue, avec raison, par M. Valéry, provient, au moins en partie, des différences physiques entre les régions terrestres, dont aucune n'est *superposable* à aucune autre.

Tout ce que nous savons, c'est que toute nation, même lorsqu'elle est aussi fortement cimentée que la France, forme un complexe d'origine hétérogène où sont superposées et mélangées des alluvions humaines d'une discrimination souvent plus malaisée que les sédiments et les alluvions de son sol.

M. Valéry, qui nous met en garde contre la tendance de toute nation à se considérer comme un être collectif privilégié, prédestiné et supérieur aux autres, me paraît céder un peu à cette tendance lorsqu'il célèbre l'harmonie et l'équilibre de la terre française. Dans ses lignes résonne un écho lointain des fameuses

phrases de Strabon, si souvent répétées et amplifiées depuis. Il est vrai que M. Valéry n'y insiste pas. Il aime mieux revenir sur la complexité d'origine de la nation française, et présenter cette complexité en contraste avec l'impérieuse poussée vers l'unité qui s'est fait jour de bonne heure et dont la centralisation parisienne donne une représentation concrète. Bien des traits donnent à la France sa physionomie individuelle. Il n'y en a pas un aussi accentué que la prépondérance de Paris, consacrée par la Révolution d'une manière définitive, bien que, trois siècles auparavant, Montaigne eût déjà dit « qu'il ne se sentait Français que par cette grande cité ». Il n'y a pas une nation, en Europe ou hors d'Europe, où la capitale compte autant dans la vie nationale.

Je ne suivrai pas M. Paul Valéry dans ses considérations sur la littérature et l'art. Je remarquerai seulement que, pour « abstraites et aventureuses » que lui paraissent ses idées générales sur la nation française, il se plaît à y revenir et à noter une fois de plus, en fin de compte, que le « contraste et même les contradictions sont presque essentiels à la France », ce qui ne paraît pas très en accord avec l'harmonie et l'équilibre relevés ailleurs, tant au point de vue des paysages qu'à celui des genres de vie. Mais peut-être y a-t-il là une contradiction suprême...

J'ai peu de choses à dire sur les magnifiques photogravures de l'album. Comme l'indique le titre, elles donnent la première place aux paysages architecturaux, la seconde seulement aux paysages naturels, mais les uns et les autres sont heureusement choisis, bien que le Midi me paraisse trop largement représenté. Il y a tel motif du Midi dont l'auteur aurait aisément trouvé des répliques, bien supérieures, dans les pays du Nord de la Loire.

Des paysages humanisés et du doux ciel de France nous passons à la nature sauvage, terrible, *inhumaine* dans toute la force du terme, des plus hautes montagnes du monde avec le livre du colonel Norton et de ses compagnons d'aventure, **La dernière expédition au Mont Everest**.

On sait ce que furent ces tragiques équipées. L'ascension du plus haut sommet du globe, le mont Everest dans l'Himalaya (8.882 mètres), a tenté l'esprit sportif des Anglais. Une expédition d'études et de préparation eut lieu en 1921 : elle a été racontée par le lieutenant-colonel Howard Bury, dans son livre *A la*

conquête du mont Everest. En 1922 fut faite une première tentative d'ascension où les grimpeurs arrivèrent à 8.200 mètres, mais sept porteurs de la caravane furent tués par une avalanche. En 1924, Norton parvint à 8.572 mètres et dut rebrousser chemin ; deux grimpeurs partis un peu après lui, Mallory et Irvine, ne revinrent jamais. Ces catastrophes successives paraissent bien avoir découragé les ascensionnistes, quoi qu'en dise sir Francis Younghusband. Les tentatives vers l'Everest sont devenues très impopulaires dans l'Inde et surtout au Tibet. Le gouvernement lamaïque du Tibet paraît peu disposé à les encourager désormais : trop souvent le Chomolungma, — nom tibétain de l'Everest, — a montré son irritation ; trop souvent les dragons de la montagne ont précipité dans l'abîme les audacieux qui tentaient l'escalade.

Sans avoir les scrupules religieux des Tibétains, nous pouvons nous demander si une telle entreprise valait, même au point de vue sportif, les dépenses d'argent et de vies qu'elle a coûtées.

Un exercice sportif, quel qu'il soit, n'est valable et recommandable que s'il se fait dans le cadre à nous imposé par la nature physique, de manière à nous procurer un supplément utilisable de force, d'énergie et d'endurance. Ce n'est pas le cas, semble-t-il, des tentatives d'ascension au mont Everest.

La raréfaction de l'air aux grandes altitudes ne rend pas, à proprement parler, l'atmosphère irrespirable : il y a encore, sur le plus haut sommet du globe, assez d'oxygène pour les créatures vivantes. Mais l'air raréfié entrave de plus en plus les efforts physiques, à mesure que l'on monte, et cela selon une progression rapide à partir de 6.000 mètres, de manière à rendre impossible le plus petit effort pour les alpinistes les plus exercés et les plus endurcis. Norton est arrivé à 8.572 mètres. Il n'avait plus que 310 mètres à gravir sur une pente de 45° en moyenne. Eh bien ! la dixième partie de cet effort à faire, à une telle altitude, eût entraîné une fatigue bien supérieure à celle des 3.000 mètres gravis depuis le Tibet. Norton était à la limite de tout effort humain et même surhumain. Tenter de pousser plus loin, c'était aller à la mort qui attendait Mallory et Irvine.

A partir de l'altitude de 5000 mètres, l'expédition de l'Everest était en dehors des plus dures épreuves de l'alpinisme. Le colonel Norton fixe à cette altitude, sous la latitude de l'Everest

(28° lat. N.), la limite à partir de laquelle, selon le mot de Bruce, « le cœur des ascensionnistes se trouve forcé », avec la menace de tous les accidents physiques qui peuvent en résulter ; menace qui s'aggrave, peut-on dire, de mètre en mètre.

On avait cru, en 1922, remédier dans une certaine mesure à la raréfaction de l'air au moyen de cylindres d'oxygène portés par les grimpeurs. Mais le poids des cylindres accroissait leur fatigue, les cylindres eux-mêmes entravaient leurs mouvements. En 1924, Norton arriva à son altitude extrême, sans oxygène : Mallory et Irvine, qui portaient des cylindres, périrent avant d'atteindre le sommet, selon toute vraisemblance, bien que l'orgueil sportif de leurs camarades affecte de croire qu'ils ont pu y arriver.

Sans doute, au moyen d'une longue, lente et progressive acclimatation, des Européens pourraient, comme les porteurs Sherpas de l'Himalaya, vivre plus facilement à 6.000 ou même à 7.000 mètres, au moins pendant quelques semaines. Un grimpeur heureux pourra, à bout d'efforts et de fatigues, parvenir au sommet de l'Everest. L'exploit une fois accompli et bruyamment célébré par la presse, personne ne se souciera de le recommencer.

Pourquoi le ferait-on ? Au point de vue du paysage, le jeu n'en vaut pas la chandelle. A cette altitude, le charme des panoramas de haute montagne disparaît. Norton avoue qu'à la hauteur où il parvint, le tour d'horizon était bien moins intéressant que 1000 ou 1500 mètres plus bas. Il est probable aussi que toutes les sensations s'émoussent, celles de la vue comme les autres. Au point de vue scientifique, il est impossible de faire la moindre observation qui vaille. Du reste, les seules observations à envisager seraient de l'ordre géologique : or, de 6 500 ou de 7.000 mètres, on examinait assez bien la pyramide finale de l'Everest pour qu'aucun détail essentiel de sa constitution ne pût échapper.

Inutile donc de maudire, comme le fait Odell, un des grimpeurs, « la face cruelle » et « la froide indifférence » de la région supérieure de l'Everest. Constatons simplement que cette région supérieure est hors du monde de l'homme, hors des limites immuables fixées par la nature à notre espèce, et prenons-en notre parti.

Il faut reconnaître que les expéditions de l'Everest nous ont appris, sur les régions inférieures et moyennes de cette partie de

l'Himalaya et sur le plateau du Tibet voisin, beaucoup de choses utiles ou intéressantes. Dans le livre du colonel Howard Bury, ces observations avaient toute la fraîcheur de la nouveauté ; dans celui du colonel Norton, elles sont plus détaillées et plus précises. On lira avec plaisir les chapitres consacrés à l'histoire naturelle et à la géologie.

Entre les grands massifs montagneux et au bout des langues glaciaires, il y a des vallées où la flore se montre d'une splendeur incomparable. On voit dans la vallée de Kama les plus beaux genévriers du monde. Les tapis de fleurs étalent les couleurs les plus vives. Les animaux, bouquetins, ânes sauvages, oiseaux, sont doux et sociables. Ils n'ont pas appris jusqu'ici à craindre l'homme : les seuls habitants des hautes vallées sont des lamas groupés en monastères ou vivant en ermites ; aux uns et aux autres le bouddhisme fait une loi de ne tuer aucun être vivant, de sorte qu'ils vivent avec les animaux dans une familiarité qui parut aux Anglais une sorte de résurrection édénique. Sur les plateaux du Tibet, la nature est à la fois moins riante et moins imposante. Il n'en est pas moins curieux de voir l'abondance, presque le fourmillement de la vie sur cette terre de 4.500 mètres d'altitude moyenne. La lutte y est très âpre, car presque tous les animaux terrestres et même aériens sont pourvus de cette défense naturelle que les naturalistes appellent le *mimétisme* : l'animal prend une couleur très voisine de celle du milieu terrestre qui l'entoure, de sorte qu'à distance les plateaux paraissent solitaires, alors que les êtres vivants sont nombreux.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

La Revue Universelle : La duchesse d'Angoulême aurait pu sauver du peloton d'exécution le maréchal Ney. — *La ligne de Cœur* : un beau Noël, de Morven le Gaëlique. — *Le Divan* : La querelle du symbolisme ouverte par M. Pierre Lièvre, malgré lui et à propos de Marcel Schwob. — *Revue bleue* : conversation chez Michelet rapportée par M. Edouard Schuré. — Naissance : *Point et virgule*. — Mémento.

Ceci est écrit de la main de M. Thiers, et dépend des « Souvenirs » de Mme Dosne que donne **La Revue Universelle** (1er et 15 novembre) :

Jeudi, 4 août 18 6.

M. le marquis d'Aragon m'a raconté en allant de Paris à Jonchère plusieurs anecdotes relatives à Charles X, à Louis XVIII, à la com-

tesse d'Artois, à la duchesse d'Angoulême, au maréchal Ney, au duc de Berry.

M. le marquis d'Aragon a été premier page du comte d'Artois avant la Révolution. A vingt-six ans, le comte d'Artois lui fit avoir une compagnie de cavalerie.

Le comte d'Artois aimait mieux le duc de Berry que le duc d'Angoulême. Celui-ci était trop dans les idées de son oncle.

La duchesse d'Angoulême préférait son beau-père à son oncle, quoique au sortir du Temple elle eût été élevée auprès de ce dernier. Elle était fort attachée à Louis XVI, beaucoup moins à la reine, sa mère. Celle-ci n'avait jamais pu assouplir la raideur de son caractère. M. d'Aragon m'a conté, en me l'assurant, le fait qui suit :

En 1815, lorsque Louis XVIII apprit l'évasion de Lavalette, il dit à M. Decazes :

— Tu verras que c'est nous qui l'avons fait évader ; il est heureux qu'il y soit parvenu.

Louis XVIII avait envie de faire grâce au maréchal Ney, mais il ne l'osait pas à cause des passions furieuses de son parti, et des exigences emportées de la Chambre de 1815. Lorsque le maréchal eut été condamné, il dit à M. Decazes :

— Je ne peux pas lui pardonner de mon propre mouvement. Mon ministère n'est pas assez fort pour me proposer lui-même sa grâce ; il n'y a que ma nièce qui soit en mesure de me la demander. Il faut qu'elle me la demande.

Le duc de Richelieu alla trouver la duchesse d'Angoulême, et lui en fit d'abord l'insinuation.

— Votre Altesse Royale a une bonne occasion de se faire bénir.

La duchesse d'Angoulême répondit sèchement qu'elle ne se mêlait point des affaires de l'Etat. Il y eut retard dans l'exécution jusqu'au lendemain. Le duc de Richelieu retourna de nouveau auprès d'elle, et lui adressa de plus vives instances. Cette fois, il lui parla ouvertement, et lui dit que le roi l'avait autorisé à faire cette démarche auprès d'elle, et l'en avait même chargé. Elle persista dans son refus, et ne sut pas pardonner après avoir tant souffert. Le malheur n'avait rien pu sur ce caractère de fer.

§

La ligne de cœur (5 novembre) publie ce beau « Noël » d'un poète qui signe Morven le Gaëlique. On dirait d'un tailleur d'images dans le bois dur où, pour que le couteau pénètre bien, l'artisan doit avoir de la poigne. L'entaille laisse une surface un peu rugueuse. La sincérité de l'œuvre réfléchit celle de l'auteur. L'accent des complaintes populaires est sensible dans ces vers

qui sont, en somme, de la prose cadencée, mais riche en apports de poésie :

Sur un peu de paille sale
est une des personnes de la Trinité du ciel.
Trois rois sont dans une compagnie
de cultivateurs et d'animaux de boucherie.

Bons yeux à vous, bergers,
car la lumière fait mal aux yeux
Bonnes oreilles pour entendre
ce qui viendrait du Paradis
Bons pieds à vous les mages,
d'ici à Bethléem.

La cour du ciel attendait le moment
où le petit de Dieu sortirait de la Vierge.
Les porteurs d'instruments
avaient préparé leurs morceaux
et les chanteurs étaient réunis
les paniers pour jeter les fleurs étaient remplis
et notre Père avait les yeux bas vers la terre.
Le premier son de minuit
a été un coup de feu d'artifice
Les anges ont parlé aux gardiens de vaches
une étoile est tombée devant les trois rois.

S'il ne faisait pas nuit
on verrait le printemps
car la neige, la neige
a fondu par miracle.
A part la lune et les étoiles
tout le monde est couché
à part la cour du ciel
qui mange un réveillon
à part les rois et les bergers
les malades et les accouchées
et vous, mes pauvres gens errants
depuis le commencement du monde.
Une personne de la Trinité
est ici sur un peu de paille.

§

Au début d'un excellent « Marcel Schwob » de M. Pierre Lièvre — **Le Divan** (novembre) — nous lisons ce sévère alinéa :

Je ne pense point qu'il y ait jamais une querelle du symbolisme. Le symbolisme fut si peu de chose, et ce qu'il fut se trouve aujourd'hui si parfaitement aboli et périmé que l'on n'imagine guère que puisse un jour se lever quelqu'un qui le défende.

Voilà précisément la querelle ouverte. « Etrange oblitération du goût et des arts », dit M. Lièvre pour définir le symbolisme. Afin de le démontrer la « chose pernicieuse » qu'il croit que fut ce mouvement très fécond et dont l'influence demeure très vivace sur nos plus jeunes cadets, M. Lièvre lui reproche d'avoir contribué à la formation de Marcel Schwob et de M. Paul Valéry. Discutable preuve, en vérité. Que M. Paul Valéry ait pu décevoir maint de ceux qui l'admiraient avant son succès (et continuent de l'admirer depuis que la gloire l'a justement récompensé) — par son oubli de Stéphane Mallarmé (1) dans son discours de réception à l'Académie française, M. Paul Valéry demeure fidèle au symbolisme jusque dans ses plus récents ouvrages. Cela se démontrerait aisément.

Est-ce « peu de chose » et « abolie » ou « périmée », que la belle aventure littéraire désintéressée qui assemble dans une bibliothèque : Laforgue, Pierre Louys, Remy de Gourmont, Dubus, Marcel Schwob, Charles Guérin, Stuart Merrill, etc., et, parmi les vivants MM. Henri de Régnier, Gustave Kahn, F. Vielé-Griffin, Paul Fort, Saint-Pol-Roux, André Gide, Maurice Maeterlinck, etc. Le théâtre profane de M. Paul Claudel ressortit au symbolisme. Et le symbolisme est un riche filon où bien des auteurs vont en secret choisir la matière de simples variations que la critique mal avertie juge les plus originales du monde.

La caducité du *Roi au masque d'or* — du moins, M. Pierre Lièvre la dénonce-t-il — peut n'être qu'une apparence, et passagère. Aussi bien, le censeur connaît le mérite des contes réunis sous ce titre. De l'un d'eux, il écrit :

Schwob a exprimé ce que le symbolisme pouvait contenir de plus

(1) M. André Rouveyre remarque cet oubli, au cours d'une regrettable diatribe publiée par *Le Crapouillot* (novembre) où il calomnie, de toute évidence, M. Paul Valéry ; où M. Henri de Régnier est appelé « ce lamentable Henri de Régnier » ; où Remy de Gourmont devient l'un de « quelques génies tourmentés » qui « se consumèrent dans l'effort symboliste ». Cela ne peut nuire qu'à M Rouveyre. Le goût du laid persiste chez lui, encore qu'il ne déforme plus par le dessin. Même pour admirer les *Stances*, il écrit d'une manière fautive que lui eût difficilement pardonnée Jean Moréas. — C.-H. H.

émouvant quand il composa *La Flûte*, le plus beau de ses contes symboliques, et l'un des plus beaux de tous ses contes.

Et, plus loin, ayant reconnu la « note d'humanité vraie », qu'a souvent fait entendre Marcel Schwob, M. Lièvre déclare :

D'humanité vraie ? C'est ce que l'on ne sait jamais. De ce qu'il croit être l'humanité, chacun donne l'image qu'il peut, et il se trouve parfois quelqu'un qui rencontre ainsi l'approbation d'une masse très étendue faite pour frémir aux mêmes atteintes que lui. Je ne serais pas étonné si ce qui a ému Schwob devait avoir un grand retentissement dans les cœurs. Pour moi, je suis singulièrement sensible au charme des figurines de femmes qui donnent un caractère si particulier au monde littéraire qu'il a créé.

Ce sont des créatures enfantines, dans le cœur desquelles s'ébauchent des sentiments et des mouvements de passion qui arrivent à peine à la surface de leur conscience.

Cette « masse très étendue » revient de nos jours à Balzac. Des générations s'étaient écartées de ce géant, au profit d'un Octave Feuillet par exemple. L'avenir corrige toujours les erreurs des contemporains, des cadets immédiats et de celles des petits-fils. Il tiendra compte au symbolisme de ses œuvres, de ses essais, de ses intentions, de son ardente générosité, de son empreinte durable, enfin, sur les lettres et tous les autres arts.

§

M. Edouard Schuré conte (**Revue bleue**, 5 novembce) « Un dîner chez Jules Michelet ». La réunion eut lieu quand le duc de Morny venait de mourir.

Au moment où Renan entra au salon — lisons nous — Michelet s'écria en lui serrant la main : « Le voilà donc mort, le grand scélérat du régime. — Scélérat peut-être, répliqua Renan en souriant, mais scélérat d'une certaine physionomie, marquant ainsi son sentiment des nuances avec sa fine ironie et sa dédaigneuse impartialité. » Pendant le dîner, une discussion s'engagea sur les rois de France et leur rôle dans l'histoire. Jules Ferry les défendit éloquemment au point de vue des services qu'ils ont rendus à la constitution de la nationalité française par leur politique extérieure. Michelet répondit : « Les avez-vous connus comme moi qui ai vécu avec eux dans les archives de l'Etat et dans les mémoires du temps ? Vus de près, ils sont effrayants. — Il faut bien s'y résigner, dit Taine en riant d'un air de supériorité ; si l'on veut voir le fond de n'importe quel homme d'un regard scientifique, Chamfort aura toujours raison : Boire sans soif et faire l'amour en tout

temps est la seule chose qui distingue l'homme des bêtes. — Soit, reprit Renan. La réalité est toujours atroce, mais qu'est-ce que cela fait, si l'idéal se construit par-dessus ? Autre chose est ce qu'était le roi de France sur son trône et ce qu'il était dans l'imagination du peuple. Ce roi de France de la légende, ce faiseur de miracles, ce prince des contes de fées, qui incarne pour des siècles l'idéal de l'âme populaire et qui la soutient dans son prodigieux labeur, vous seul, Michelet, vous pourriez nous le peindre. Ah, *le bon roi de France*, vous devriez écrire ce livre-là ! »

§

Naissance :

Point et virgule. — Directeur, M. Jean-Daniel Maublanc. Adresse : 20, rue Pasteur, à Bois-Colombes (Seine). Revue mensuelle, nº 1, sans date. C'est « avant tout, un recueil de prose littéraire ». Le « féminisme y aura sa tribune ». La rédaction invite les poètes : « si étroite que soit leur chaise à notre table », est-il écrit.

Le premier article : « Rachilde et la femme », par Mme Louise Martial, est un gentil hommage à un grand écrivain. « Buissons de barbes », par M. Louis Parrot, annonce un fantaisiste divertissant.

Mémento. — *La Muse française* (10 novembre) : « René Fernandat » par M. Louis Pize. — Un adieu émouvant de MM. P. d'Amarix et Ph. Chabaneix, au poète Georges Heitz, mort à 25 ans, cet automne.

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : *** : « La défense contre le bolchevisme ». — « Réflexions sur les faux en art », par M. R. de la Sizeranne. — « Venise retrouvée », qui termine l' « Altana », de M. Henri de Régnier : un beau livre.

Revue hebdomadaire (12 novembre) : M. R. Poincaré : « Le retour à Paris (28 juillet 1914 ». — « M. Eugène Chen, le Talleyrand jaune », par ***. — « Comment l'Allemagne garde ses secrets », par M. F. Eccard.

Les Humbles (août à octobre) : « Anthologie des écrivains réfractaires de langue française, organisée par M. Manuel Devaldès ». Celui-ci, à propos de « l'anthologie des écrivains morts à la guerre », écrit que ce recueil fut une « bonne affaire pour certains qui ne sont pas morts à la guerre ». C'est une abominable diffamation. Il en a coûté à M. Thierry Sandre et à ses collaborateurs plusieurs années de travail gratuit. L'éditeur a perdu de l'argent à publier cet énorme ouvrage. Il est à l'honneur de ceux qui en ont conçu le plan et qui l'ont exé-

cuté. Il contient les plus déchirantes protestations contre la guerre et les plus vénérables, parce que ce sont les cris des victimes.

La Grande Revue (octobre) ouvre cette enquête :

Quels partis apportent à l'intelligence le plus de soutien pour aujourd'hui ou d'espoir pour demain ? Et pourquoi ?

Vers quels partis s'oriente l'intelligence d'aujourd'hui, et en particulier la jeune génération intellectuelle ? Et pourquoi ?

Ce numéro contient un article de M. Eugène Pujarniscle : « Loti pèlerin d'Angkor » où des comparaisons de textes démontrent les emprunts de l'auteur à M. E. Vedel, son collaborateur au théâtre.

Les Marges (novembre) : M. Guy Lavaud : « Poétique au ciel ». — M. Noel de la Houssaye : « Ode pindarique sur Paris ». — « Le bar des ténors », nouvelle de M. Léon Vérane.

Revue de Paris (15 novembre) : La fin du récit du répugnant assassinat de Raspoutine par le prince Youssoupoff. On en arrive à plaindre la victime. Et Dieu sait pourtant si elle méritait haine et dégoût ! Mais ces cinq complices réunis afin de tuer et qui ont peur, peur à ce point du moujik... Ah ! les abominables gens !

La Revue européenne (octobre) : « L'innocente à Paris », par M. Paul Morand.

Revue de France (15 novembre) : « Jeunesse de Montaigne », par M. André Lamandé. — « Souvenirs sur Gambetta », par M. Marcellin Pellet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un nouveau mal du siècle (*Le Rappel*, 14 novembre). — Notre inquiétude (*Les Nouvelles Littéraires*, 19 novembre). — Le suffrage universel appliqué à la Critique (*Intransigeant*, 18 novembre).

Un des « cahiers du mois » nous avait naguère apporté, en un « examen de conscience » le témoignage de quelques jeunes écrivains au sujet de l'inquiétude actuelle, ce nouveau mal du siècle qui a envahi les jeunes intelligences et les jeunes énergies et qui hésite encore à se résoudre en littérature, en art ou en une foi. La vie n'a plus de sens ni de but et beaucoup de jeunes n'hésitent pas à prononcer l'anathème contre la civilisation actuelle, telle que leurs aînés la leur ont transmise. Oui, pour eux, cette civilisation a fait faillite, mais ils n'imaginent pas d'une façon très lucide par quoi ils pourraient bien la remplacer : rien de nouveau ne les tente, car vraiment tout est vain en ce monde d'après-guerre.

Dans sa chronique littéraire du **Rappel**, M. Gabriel Brunet, en une très curieuse et émouvante page, nous donne une sorte de synthèse philosophique de cette inquiétude d'après-guerre, qui est en somme la résultante d'une profonde désillusion : la « terre promise » et ses délices promises par la victoire n'étaient qu'un mirage...

Alors que, dans leur ensemble, les énergies de l'Occident ont été surexcitées par la guerre, alors que notre civilisation européenne a accéléré ses rythmes d'évolution vers l'américanisme qui est en réalité la forme suroccidentale de la civilisation, un malaise aigu tourmente quelques esprits de choix. Il est en telles âmes d'aujourd'hui qui sont peut-être les plus nobles un fond d'amertume et de défiance, une meurtrissure des fibres les plus intimes, une sorte de tristesse aiguisée et tenace. Il semble qu'aux consciences de certains hommes dont la jeunesse touche à la maturité, la « Mélancolie », telle qu'elle fut peinte jadis par Albert Dürer, s'imprime douloureusement : une femme symbolique, assise dans un état de lourde songerie, la tête lasse posée sur sa main qui la soutient, entourée de livres et d'instruments divers, s'enfonce en une méditation d'où l'espoir est banni. Le mal de certains esprits d'élite est un mal si profond qu'il n'est point justiciable des remèdes politiques. Il ne s'agit plus pour eux de savoir si telles institutions valent mieux que telles autres, c'est la civilisation elle-même qui est mise en cause. Tels ces chrétiens d'autrefois qui voyaient venir les grands barbares blonds dans les cités romaines sans le moindre regret de voir périr une civilisation de grandeur, il est aujourd'hui des hommes d'une haute conscience qui ne lèveraient pas le petit doigt pour conjurer un cataclysme total. Le lien d'amour semble rompu entre ces individus et la société qui les porte en son sein. Malaise implacable, celui de l'individu qui sent se substituer au sentiment de sa liaison avec la société le sentiment que cette société lui apporte plus de maux que de bienfaits. Je sais des âmes fines et pondérées pour qui les expressions : traditions à sauver, culture à maintenir, avenir à préparer, sont des formules mortes. Moment singulier que celui où un Prolétariat à qui notre civilisation n'a pas voulu donner droit de cité gronde sourdement, alors que l'élite elle-même ne se sent plus d'attachement à ce qui est !

Le vrai malaise de telles natures généreuses d'aujourd'hui pourrait se dénommer le doute social. La société avait promis à l'individu l'avenir de perfection, la fraternité universelle, le reniement des haines et des erreurs de jadis, et ce fut l'invitation au plus gigantesque massacre qu'ait vu le monde... Que de fois le combattant, dans l'effroyable tristesse des tranchées, songea avec nostalgie aux temps heureux des

cavernes ! Quel sentiment d'avoir été dupé par des promesses fallacieuses ! Et puis ce fut le jeu de l'individu et de la société qui fut saisi sur le vif. Mensonges sur mensonges pour obtenir le sacrifice. Mensonges nécessaires sans doute, mais qui laissent aux intelligences une rancœur ineffaçable. Vint le retour. Et ce fut l'écroulement de toutes les promesses solennellement faites par la société à ceux dont elle avait réclamé le sang. Triomphe total, éblouissant, de ceux qui avaient refusé de s'offrir au danger. Le combattant avait tiré les marrons du feu... d'autres les croquèrent avec la complicité plénière de la société. Ceux qui avaient offert leurs ressources en aide à la collectivité, spoliés à leur tour ! « La guerre, me disait un ancien combattant, a saigné le pays, mais au cours de l'après-guerre, la société a subi un plus grand dommage : elle a perdu l'honneur ! On ne peut plus ni l'aimer, ni même l'estimer ». Qu'on s'étonne maintenant du manque de confiance à tout ce qui est d'ordre social ! Combien de gens, en face des plus beaux programmes de régénération, entendent en eux une voix qui leur dit : « On va encore nous demander de nouvelles contraintes, de nouveaux sacrifices pour le meilleur avenir, mais ça ne prend plus ! » Ames qu'il faut plaindre, blâmer peut-être, mais comme on comprend qu'elles en soient arrivées là !

Comment lire sans un émoi profond cette confidence d'un revenu « du plus gigantesque massacre qu'ait vu le monde » : « Que de fois le combattant, dans l'effroyable tristesse des tranchées, songea avec nostalgie aux temps heureux des cavernes. »

Analysant lui aussi ce tourment de l'instant : « Notre inquiétude » selon le mot de M. Daniel Rops, M. Edmond Jaloux écrit dans les **Nouvelles littéraires** :

Il y a un phénomène général sur lequel il serait temps d'attirer l'attention : c'est celui de la jeunesse. Les romantiques n'ont été inquiets que pendant une courte période ; après quoi, ils se sont plus ou moins accommodés à leur vie. Qu'en sera-t-il de l'inquiétude contemporaine ? Est-elle un état durable ou une crise passagère comme la maladie des jeunes chiens ? Rares sont les hommes qui conservent quelque inquiétude (au sens où l'entend M. Daniel-Rops), au delà de la quarantième année. Attendons que nos jeunes contemporains aient atteint leur maturité pour juger de la portée générale de leur inquiétude. Mais que cette inquiétude tienne à des causes profondes et durables, qu'elle soit attachée aux racines mêmes de l'âme ou bien qu'elle témoigne seulement d'un trouble éphémère dû aux conditions sociales heurtées de notre temps, la génération des hommes qui ont paru depuis la guerre n'en aura pas moins grandi sous son signe. Il semble d'ailleurs que cette inquiétude soit née en partie d'une demi-impuissance à concevoir forte-

ment quelque chose. Les romantiques de 1820 souffraient de ne pouvoir réaliser ce qu'ils concevaient ; les nôtres me sembleraient plutôt souffrir de concevoir mal ce qu'ils réalisent ; de là cet aspect indistinct, brisé, discontinu qu'ils présentent ; de là aussi leur malaise sans remède. Les plus heureux sont arrivés à dissocier complètement le monde de l'imagination de celui des faits ; mais cette imagination n'est guère visible dans leurs œuvres, qui s'en tiennent le plus souvent à un réalisme plus ou moins poétisé ; et cette époque qui proclame la liberté de l'imagination laissera, somme toute, moins d'œuvres d'imagination que la réaliste : celle de Flaubert, de Zola et de Huysmans. Les écrivains, en effet — et les jeunes plus particulièrement — se doutent rarement de l'écart qu'il y a entre leurs aspirations et ce qu'ils arrivent à créer. On sourit aujourd'hui en relisant *la Littérature de tout à l'heure*, de Charles Morice, de voir ce que les symbolistes attendaient d'eux-mêmes : non pas qu'ils n'aient rien donné ; mais ce qu'ils ont produit ne correspond à peu près en rien à leurs ambitions. Les réalistes du Second Empire et des années 80 ont été en vérité de grands imaginatifs, des créateurs d'un monde autonome et grandiose, presque sans frontières communes avec le nôtre ; nos imaginatifs de l'heure présente finiront, j'en ai bien peur, par devenir de petits réalistes, comme nous en avons eu tant et comme nous en aurons toujours. Les trains littéraires ont ceci de particulier qu'ils ne voient pas le moment où ils s'engagent dans une bifurcation qui les éloigne de leur but.

Je ne sais si c'est en un nouveau réalisme que se résoudra l'inquiétude des jeunes intelligences, mais je crois comprendre, d'après les confidences que les jeunes écrivains nous ont faites, que ce qu'ils cherchent obscurément, c'est à établir de nouvelles valeurs. De là ce mépris du passé qu'ils affichent et qui n'est pas chez eux une simple attitude désinvolte. Ils voudraient pouvoir s'imaginer qu'ils se trouvent tout à coup devant un monde nu où toute la brousse des bibliothèques aurait enfin été flambée. Ah ! découvrir la vie, vierge devant soi, et se mettre à l'aimer, à la comprendre, à l'analyser selon des méthodes neuves, saines, presques sportives.

Pour que l'horizon soit net devant soi, il faut encore mettre le feu aux vieilles broussailles des psychologies et des philosophies scolastiques. Devant le dédain, le mépris même, des jeunes générations pour la vieille culture, on s'est demandé — et une revue, *Les Marges*, a établi une enquête à ce sujet — si nous allions vers le Crétinisme. Non, mais je pense que nous sommes arrivés à un moment de la vie où le fardeau du passé, avec tous

ses mensonges et toute sa fausse magie, — est trop lourd à porter. Et les jeunes générations rêvent d'une vie où les bibliothèques seraient remplacées par des jardins, des prairies et de belles routes allant vers le mystère vivant des villes.

§

Les éditeurs n'ont décidément plus confiance dans la critique. Après avoir tenté de la remplacer par une intelligente publicité, voici qu'ils s'adressent directement au public, au lecteur lui-même. Je lis dans le Bulletin des Lettres de l'**Intransigeant** :

Un éditeur pose par de petits bulletins roses des questions aux acheteurs de ses livres. Il s'agit d'Alexandre Arnoux et de ses *Rencontres avec Richard Wagner*. Quatre questions sont posées, notamment : « Parmi les écrivains de ce temps, quel rang donnez-vous à Alexandre Arnoux ? » et « Parmi les œuvres d'Alexandre Arnoux, laquelle préférez-vous ? »

C'est le suffrage universel appliqué, enfin, à la critique littéraires. Les réponses à ces questions peuvent d'ailleurs composer une opinion très utile à l'éditeur, qui saura ainsi ce que le public demande et le genre d'œuvres qu'il devra désormais éditer. Cela lui permettra de commander à ses auteurs des romans ou des essais sur mesure ; ou, à la mesure de l'intelligence et de la sensibilité de son public.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Les Compositeurs et la Critique musicale. — M. Charles Kœchlin a publié sur ce sujet, dans *la Revue musicale* de septembre dernier, un article qui répondait à certaines observations de M. Boris de Schlœzer. Il y a deux ou trois ans, M. Florent Schmitt avait pareillement traité la question dans *le Courrier musical*, et cela très peu de temps après une conversation assez vive entre lui et moi à propos d'un de nos plus talentueux jeunes musiciens dont il dépréciait les ouvrages avec un dédain agressif. M. de Schlœzer, constatant trop souvent le parti pris, l'insignifiance ou l'inanité des critiques signées par les compositeurs, remarquait naguère que cette sorte de critique professionnelle est particulière à notre pays et pouvait sembler discutable en principe. M. Florent Schmitt déclarait sans amba-

ges que seul un compositeur a le droit de parler musique. M. Kœchlin est un homme charmant dont la sincérité hérissée de scrupules, au surplus des plus sympathiques, l'incite à atténuer, amender, sinon quelquefois contredire, en d'innombrables notes, ce que contient son texte, de sorte que parfois on arrive à la fin sans être bien sûr de savoir exactement ce qu'il a voulu dire. Il appert néanmoins assez nettement cette fois de son article que, sans être aussi intransigeant que M. Florent Schmitt, il partage au fond son avis, encore que tolérant, avec une négligente condescendance, l'intervention subalterne de musicographes, de mélomanes avertis et de ceux qui n'ont rien publié, qu'il classe parmi les « profanes », y compris votre serviteur. Le débat est intéressant et il y a longtemps que j'avais l'intention d'y prendre part. Quoique « profane », au sens de M. Kœchlin, peut être accordera-t-on que je ne suis pas absolument inqualifié pour l'oser. Avant tout il faut reconnaître, et même proclamer, que pour faire de la critique musicale, il est indispensable d'être musicien. Celui qui n'est pas *au moins* capable d'écrire, — non pas en cherchant ses notes sur le piano, mais sans le secours d'un instrument, sur sa table, — un morceau à quatre parties réelles, est fortement handicapé pour porter un jugement sur une œuvre musicale. Il se trouve un peu dans la situation d'un illettré qui jugerait de la prose et des vers uniquement d'après l'oreille. Sans doute, s'il est doué d'une sensibilité prédisposée, il lui adviendra d'exprimer éventuellement des impressions pouvant ne pas paraître indifférentes, mais qui ne seront jamais, en somme, que littérature, au regard pour le moins du fond purement musical. J'avoue concevoir malaisément qu'on puisse écrire et discuter d'un art quelconque sans l'avoir pratiqué soi-même, du moins quelque peu et fût-ce imparfaitement. La technique n'est assurément pas tout dans l'œuvre d'art mais elle y tient pourtant une place important, et comment décider de ce qui vous est totalement étranger ? Spécialement dans l'art musical, la technique, le métier est proprement la langue et le style, la manière de combiner les éléments de la phrase sonore et leurs *fonctions*. Aussi est-on un peu ébouriffé en lisant M. Charles Kœchlin concéder : « Il n'est pas absolument nécessaire de connaître la technique d'un art pour s'y entendre. » Et il cite en exemple Baudelaire et même « simplement des amateurs

éclairés capables de sentir profondément la musique et d'en saisir la beauté intérieure ». La « beauté intérieure » de tout art étant essentiellement et exclusivement *spécifique*, on se demande comment on en peut raisonner sans avoir pratiqué cet art. Il est vrai que cela ne suffit pas. Les « compositeurs » ont sur les « profanes » l'avantage de connaître — plus au moins — la technique de leur art, mais, pour se former un jugement sur une œuvre musicale, il faut connaître encore un tas d'autres choses. M. Kœchlin les énumère : « L'idéal, c'est un esprit qui s'étend de la poésie à la philosophie, de la musique à l'histoire de l'art et même à la science des nombres (ne fût-ce que pour séparer, comme il convient, la science de l'art). » En retenant cette restriction finale, laissons « la poésie et la philosophie » surérogatoires, dont les « compositeurs » autant que les « profanes » déguisent trop souvent des divagations creuses. Plus on connaît d'histoire de la musique et mieux ça vaut, évidemment, à condition de ne pas se noyer dans les détails et surtout dans les anecdotes. L'essentiel est la chronologie des créateurs et la connaissance de leurs œuvres. En un mot, il faut connaître la musique. Or les « compositeurs » ne connaissent pas la musique. Quand on cause avec eux, on est fréquemment ahuri par le nombre et l'ampleur des trous de leur culture musicale. De la littérature de leur art, ils ont un aperçu sommaire très analogue à celui d'un bachelier frais émoulu alimenté de « morceaux choisis » parcourus à l'intention des examens. Après qu'ils ont terminé leurs études, leur culture se fait au hasard, au petit bonheur des concerts dont ils fréquentent surtout ceux dont les programmes sont les plus modernes ou avancés. A l'audition de la *Messe en si* de Bach, donnée par la *Schola* chez Gavaut, on les cherchait vainement dans la salle. Ils ignorent presque complètement Mozart et ne daignent point se déranger pour entendre ses Quatuors et ses Quintettes. Sauf exceptions rarissimes, leur expérience du passé ne va pas au delà de Bach, qu'ils connaissent fort peu, en dehors des organistes. Et M. Charles Kœchlin lui-même : je lui montrai un jour chez moi des compositions des XIIIe, XIVe et XVe siècles (de Pierre de la Croix, Guillaume de Machault, Dufay et Ockeghem, entre autres), que je m'étais transcrites pour le piano et qu'il ignorait. Il me les emprunta pour les copier et m'a dit depuis les avoir reproduites dans un

ouvrage dont, entre parenthèses, il n'eut point l'amabilité de m'offrir un exemplaire. Or M. Kœchlin enseigne le contrepoint dans une école de musique. Imaginez un professeur de rhétorique qui ignorerait Villon et Charles d'Orléans. Bref, les « compositeurs » ne connaissent point la musique, sinon par bribes et superficiellement. Et ils ont à cela à la fois des excuses et des raisons. D'abord ils n'ont pas le temps. Outre leurs occupations professionnelles, chez les médiocres autant que chez les meilleurs l'acte de la création musicale est permanent et s'impose impérieusement à la volonté. La force de l'instinct spécifique abolit insciemment tout autre intérêt ou souci que la production personnelle, grâce à quoi le génie peut fort bien se loger dans un cerveau primaire, témoin rien que notre grand Hugo. On n'a point lu ce qu'on n'a pas relu, et les « compositeurs » n'ont que fort peu le temps de lire, et même seulement d'entendre. Enfin il n'est nullement nécessaire de connaître la musique pour en faire. Cela peut même devenir dangereux — et funeste. La connaissance du passé entraîne des comparaisons révélatrices, dévoile pas à pas une évolution séculaire et d'une admirable logique. Dès qu'on se laisse aller à l'étudier et bientôt, à l'approfondir, on est pris dans un engrenage. La sensibilité se dédouble, se multiplie pour s'adapter, s'assimiler aux sensibilités successives. On en vient à goûter Machault, Dufay, Josquin, Bach, Gluck et Mozart chacun avec la même intensité que leurs contemporains le pouvaient faire. On discerne entre un Dufay, un Ockeghem et un Josquin des nuances aussi marquées qu'entre un Weber, un Schubert, un Mendelssohn et un Schumann. En même temps la mémoire se meuble d'inécartables souvenirs. L'intinct créateur cède à ces assauts divers. On y perd la joie de créer ; on y gagne les jouissances de l'analyse et, quand celle-ci vous tient, elle ne vous lâche plus. Car on ne se lasse jamais de comprendre. Malheur, sans doute, au créateur qui aime ensemble et autant le Parthénon et les cathédrales. Mais, s'il semble bien que quelque préalable et persévérant primarisme soit favorable à la création artistique, il ne paraît pas moins évident que c'est tout le contraire pour la critique. Ici la compréhension est à priori obligatoire, et comprendre, c'est comparer. Que peut comprendre à Bach quelqu'un qui ignore le mécanisme de la fugue? Pas grand'chose. Mais, cela même acquis, quelle intelligence en possède qui ne peut suivre

depuis ses origines l'évolution de la forme fuguée ? Or cette possibilité échappe à la presque unanimité des « compositeurs ». Ils ont appris (pas tous) de la fugue, à l'école, une forme bâtarde et arbitrairement fixée dont ils retrouvent chez Bach certains aspects dans chacune de ses fugues. De tout ce qui, dans le genre et dans sa genèse, précéda le Cantor depuis et même avant Frescobaldi, ils ne connaissent au meilleur cas que quelques pièces isolées, prises chez des clavecinistes et publiées dans les éditions populaires. Du génie formidable qu'impliquent les fugues de Bach au regard même de ses devanciers immédiats, ils ne peuvent avoir le plus lointain pressentiment. Et il en est pareil pour toutes les formes musicales. Ils ne se doutent pas du génie créateur inouï déployé par Mozart dans les formes du quatuor et de la symphonie (allegro initial et rondo ou final). Il y a une relation étroite entre les formes et ce qu'elles encadrent et renferment, et qui analyse uniquement celles-ci aboutit à une analyse incomplète, laquelle, en se limitant au contenant, dérobe les influences et les effets y exercés par le contenu. Les formes de la polyphonie médiévale et protorenaissante sont gouvernées par la *modalité* ecclésiastique régnante alors, imposant comme facteur d'unité le support du *ténor*, puis la prédominance d'une thème principal engendrant une forme cyclique. Aux XVIe et XVIIe siècles, avec la *tonalité* triomphante, l'unité thématique disparaît peu à peu et la cohésion de l'œuvre d'art s'établit par une unité *tonale* qui, progressivement, ira s'élargissant par l'action de fonctions basées sur des parentés ou affinités *harmoniques* de plus en plus éloignées. Au XIXe, à l'heure où, déjà chez Schubert, l'enharmonie distend en l'amplifiant l'organisme tonal, et bientôt lorsque l'intrusion de l'accord de quinte augmentée semblera ébranler soudain la tonalité jusque dans ses assises, on voit, comme par un réflexe, réapparaître l'unité thématique et, conséquemment, le cyclisme. La logique de ces contre-coups est fatalement méconnue par l'ignorance de leurs causes. Seule l'analyse du contenu des formes la révèle, et ce contenu est une *harmonie* en perpétuelle évolution. Or, cette analyse harmonique, les « compositeurs » seraient bien embarrassés de l'entreprendre. Il n'y a pas mal d'autodidactisme dans la technique polyphonique. En partant de ses rudiments, qui remontent à Jean de Muris, chacun se confectionne plus ou moins spontanément son écriture personnelle et,

grâce à cet empirisme expérimental, si j'ose ce quasi-pléonasme, les « compositeurs » s'avèrent évidemment plus aptes que les « profanes » à apprécier les qualités ou les faiblesses d'un métier polyphonique, bref à l'analyser. Mais c'est une autre affaire pour l'harmonie. Heureusement qu'ils la créent d'instinct et en réalisent l'évolution sans en avoir conscience. Je signalais un jour à M. Prokofieff, dans son ballet *Chout*, certains accords novateurs que j'avais analysés au crayon sur la partition, et je lui demandais comment il se les expliquait. Il me répondit avec vivacité : « Oh ! ça, je n'en sais rien ! » Tant mieux, et ce franc empirisme est infiniment plus fécond que l'exégèse alambiquée dont eût pu accoucher un pédant conservatorial. Car on peut toujours expliquer l'univers par le système de Ptolémée, et le Polonais qui se grattait l'oreille droite avec la main gauche arrivait tout de même à se la gratter. L'enseignement harmonique actuel est d'un invraisemblable primarisme. A l'égard de la pratique musicale depuis un siècle, il apparaît l'équivalent de la physique des quatre éléments, — l'air, le feu, la terre et l'eau — appliquée à la science moderne. Et ce primarisme, au surplus, est dans la théorie musicale une nouveauté qui date de l'institution des conservatoires vers la fin du XVIIIe siècle. Auparavant et jusque là, théoriciens et musiciens connaissaient la matière première de leur art, le *son* ; savaient que celui-ci est constitué de vibrations dont le nombre pour un temps donné détermine sa hauteur, son rôle et *ses fonctions* dans la syntaxe musicale. Von Thimus possédait un petit cahier autographe où Mozart avait noté les rapports numériques des intervalles. Malgré l'implantation du « tempérament égal » au début du XVIIIe siècle, Mozart, Haydn, Gluck, Bach, Rameau, Couperin et tous leurs confrères savaient que ce tempérament n'était qu'un expédient pratique exigé par les instruments à sons fixes et particulièrement à clavier, et destiné à représenter, grâce à une altération légère, tous les divers *sons naturels* par douze notes dans l'espace d'une octave. Comme ils avaient une cervelle et des oreilles, ils n'ignoraient pas non plus que ce « tempérament égal » est irréalisable avec une exactitude absolue d'après l'ouïe et ne pourrait être qu'éphémère, puisque le moindre changement dans la température ambiante le trouble et, partant, le détruit. Ils se satisfaisaient d'une approximation moyenne, tolérable à la sensation, mais en interprétant

cet inconstant simulacre dans le sens des sons naturels et des intervalles justes, hors de quoi toute arbitraire conception d'un art musical n'est qu'ânerie et radotage. Aujourd'hui, pour les « compositeurs », ce tempérament fantôme est devenu la réalité. *Ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, ces dénominations fortuites inventées pour la solmisation au XIe siècle, à Arezzo, par le moine picard Guy, d'après les premières syllabes des vers d'un hymne à Saint Jean-Baptiste, incarnent désormais pour eux l'intégrale substance de leur art. Ils demeurent le nez dessus sans regarder plus loin que le bout de cet appendice. Et, le plus curieux, c'est qu'ils n'écrivent pas indifféremment les intervalles *si* ♭ — *do* ♯, *si* ♭ — *ré* ♭ et *la* ♯ — *do* ♯, sans remarquer qu'ils appliquent ainsi une même note tempérée à des fonctions harmoniques différentes ne pouvant correspondre qu'à des sons et à des rapports naturels. Ces rapports numériques de vibrations, familiers au plus adolescent élève jusqu'à la fin du XVIIIe, ils les ignorent et certains en ricanant, car l'ignorant se moque volontiers de ce qu'il ignore, et ils les ignorent parce que leurs professeurs sont incapables de les leur enseigner. J'ai dû montrer, dans le *Mercure* du 1er juillet 1924, quelles bévues primaires accumulait M. Widor en se risquant à en parler dans son *Initiation musicale*. La plupart, au surplus, les écartent, — tout en les ignorant, — comme étrangers à l'art et du domaine de la science. C'est évidemment ce qu'entendait M. Kœchlin en admettant « la science des nombres », sous réserve de « séparer, comme il convient, la science de l'art ». O piège fallacieux des mots ! Qu'est ce que ça peut bien vouloir dire ? La science, c'est ce qu'on connaît. Son vrai nom est « la Connaissance ». Tout ce qui nous entoure lui est soumis, est ou deviendra de la science. Le trésor des théogonies, du lyrisme et des métaphores, le char rayonnant de Phœbus, l'empire humide de Poséidon, les constellations d'Ouranos, la nuit d'argent de Séléné et l'ouragan d'Eole sont matière de son analyse. Tout ce que nous créons lui appartient. Une symphonie est une équation et, à fortiori, une fugue. Une synthèse chimique, une théorie biologique, une spéculation mathématique et ses formules, à leur tour, sont des œuvres d'art impliquant autant d'intuition, d'imagination, d'enthousiasme, de sensibilité et souvent de génie que les autres, où se distinguent les mêmes nuances de force, de finesse ou d'élégance, d'où peut sourdre pour l'initié une égale puis-

sance émotive. Toutes évolutions sont « scientifiques » et cousines. Suivant le développement d'un être, de l'œuf à l'état adulte, l'embryologiste constate des étapes successives qui, pour les mammifères, sont les stades : poisson, batracien et reptile. De son côté, le géologue, en classant les restes fossiles d'après l'âge des terrains ou des roches où il les découvre, aboutit depuis l'ère primaire au même ordre d'apparition : poissons, batraciens, reptiles, mammifères. Et c'est la preuve et le fondement du transformisme. Semblablement pour l'évolution musicale. Le phénomène sonore objectif, analysé, s'est révélé constitué d'*harmoniques* dont les rapports de vibrations accusent une complexité progressant de l'unité à l'infini. Depuis dix siècles, d'autre part, la lecture des théoriciens d'abord, puis l'analyse des œuvres établit, pour les intervalles consécutivement employés par les artistes créateurs, un ordre d'apparition identique à la série régulière des harmoniques et atteignant aujourd'hui jusqu'au son 19. De sorte que, quoique la musique exécutée ait, de tout temps, toujours été plus ou moins fausse, même avant le tempérament égal, l'évolution de l'art musical s'est déroulée conformément à la constitution du phénomène objectif qui l'a rigoureusement déterminée et s'en atteste la loi inéluctable. Certes, les « compositeurs » n'ont pas besoin de savoir ça pour composer, puisque, dans la même ignorance, leurs devanciers ont accompli d'instinct la longue évolution que les meilleurs poursuivent à leur insu. Un seul, sauf erreur, M. Alfredo Casella, s'y est intéressé et a résumé le sujet dans une substantielle brochure, *l'Evolution de la Musique*, parue chez l'éditeur Chester avec texte italien, français, anglais et des exemples musicaux. Mais, superflues au créateur, ces connaissances se dénoncent indispensables à l'analyste et, subséquemment, au critique. Je m'en suis rendu compte avec *Tristan*. J'en possède la partition transcrite par Bulow depuis 1877 et je l'ai bien relue quatre fois par an en moyenne. Ce n'est qu'en 1907 que j'ai eu le courage d'interrompre ma lecture pour l'analyser page à page. Et je reconnus avec stupéfaction combien j'avais erré lourdement jusqu'alors, avec Debussy et tant d'autres, en considérant Wagner comme un superbe aboutissement. Par l'usage sans précédent et constant de l'accord de onzième naturelle, sous la forme *Do* (4) - *mi* (5) - **Si** ♭ (7) — **FA** ♯ (11), ce chef-d'œuvre est un des tournants de l'évolution musicale, et l'harmonie

moderne toute entière découle de *Tristan*. Si M. Kœchlin avait eu la curiosité intelligente de M. Alfredo Casella, sans doute se fût-il privé, — dans un autre article intitulé *Modernisme et Nouveauté* où il énonce par ailleurs des réflexions fort sages, — de qualifier « l'accord *nouveau en soi* » de « chimère » et de « duperie ». Les prétextes de l'œuvre d'art n'ont pas beaucoup changé durant les siècles. Les artistes, comme l'humanité, répètent toujours les mêmes choses, *mais ils les disent autrement*. Et, par l'enrichissement qui s'ensuit des ressources expressives, ses effets sur l'inspiration mélodique et, secondairement, sur les formes, cette évolution harmonique, née de l'exploitation d'agrégations sonores nouvelles conquises peu à peu sur les secrets de la nature, est, en réalité, l'unique raison d'être de l'art musical. Au lieu de le tenir pour un objet de « mode » passagère, M. Kœchlin n'eût pas été surpris de rencontrer l'accord de quinte augmentée **Si** ♭ (7) - *Ré* (9) - FA ♯ (11) immédiatement après celui de neuvième dont il est le succédant présomptif et, si M. Kœchlin avait connu la musique, il n'en eût pas situé l'apparition dans « *la Princesse endormie* de Borodine, le troisième acte de *Siegfried* ou *le Convive de pierre* de Dargomijsky », mais il en aurait indiqué l'emploi génial alors, parce que tout ensemble « nouvel en soi » et logique, dès 1817, chez Schubert, dans le lied *Gruppe aus dem Tartarus* et, à propos de cet accord et de la gamme par tons corrélative, il n'eût pas manqué de citer au moins les *Faust* et *Dante Symphonies* de Liszt. En résumé, les « compositeurs » ne connaissent guère de musique, et les plus jeunes, les gosses, bien moins encore que leurs aînés, et ils ne sont pas à même d'en effectuer une véritable analyse, avec le bagage primaire de leur éducation spécifique. En outre les « compositeurs » sont dépourvus de sens critique, et c'est heureux pour eux, mais eux-mêmes le prouvent, car, s'ils en avaient pour deux sous, quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux ne publieraient jamais ce qu'ils produisent. Enfin les « compositeurs » n'aiment pas la musique. Chacun ne s'intéresse qu'à la sienne. Le vieux « compositeur » Pfeiffer disait jadis à un organiste de ma connaissance : « D'abord, moi, vous savez, la musique des autres, elle m'em... » C'est, au fond, très au fond, bien entendu, et sans qu'il se l'avoue peut-être, l'état d'âme de tout compositeur ou, pour le moins, du plus grand nombre. D'ailleurs, un créateur ne peut aimer et com-

prendre que ce qui est conforme ou analogue à sa sensibilité propre, et il n'admire que soi-même dans ce qu'il croit admirer chez autrui. Aussi n'est-on point étonné que la critique des « compositeurs » se divulgue nettement inférieure à celle des « profanes » auxquels une culture musicologique et une plus vaste connaissance des œuvres du passé permettent des comparaisons plus copieuses et des considérations plus générales. La compétence technique dont M. Kœchlin les vante ne transperce guère dans leurs articles. Ce sont habituellement des laïus immuablement subjectifs, chez quelques-uns emberlittératurificotés, farcis d'affirmations gratuites, de compliments aux camarades, d'anathèmes ou de persiflage aux clans adverses, entrelardés parfois de niaiseries sur « le génie latin » ou sur Wagner et de chinoiseries puériles sur une « polytonalité » illusoire, laquelle n'est qu'un simple fruit de leur ignorance spécifique. J'y reviendrai d'ailleurs un de ces jours. Les meilleurs mêmes n'évitent pas la gaffe. Claude Debussy, qui rédigea délicieusement des chroniques fourmillant de légers et étincelants paradoxes, n'avait pas assez de brocarts pour l'opiniâtreté de leit-motifs têtus à se coller aux personnages de la *Tétralogie*, sans songer que les thèmes de Pelléas, de Golaud et de Mélisande n'agissent point différemment dans son chef-d'œuvre, où cela frapperait davantage s'il avait les dimensions de *l'Anneau du Nibelungen*. Dramatiquement autant qu'harmoniquement, *Pelléas* est une œuvre wagnérienne. Debussy y procède de Wagner et de Moussorgsky comme Berlioz procédait de Gluck, Weber et Beethoven, et cela n'entame point leur génie. On procède toujours de quelqu'un. Pourquoi nierait on l'évidence ? M. Kœchlin prône aussi la supériorité des « compositeurs » pour la critique après une seule audition, mais M. Kœchlin exagère en appelant cela de la critique. C'est tout au plus du reportage et ils n'y brillent pas plus que les « profanes ». Il y aurait encore beaucoup de choses à ajouter, mais je dois m'arrêter. En somme, s'il faut sans aucun doute être musicien pour faire de la critique musicale, il n'y est pas moins sûrement précieux de ne pas être « compositeur ». Que les « compositeurs » s'y livrent, s'il leur plaît, on n'y voit pas d'inconvénient et c'est leur droit, mais qu'ils ne fassent tout de même pas trop leur malin en prenant des airs protecteurs assez ridicules. Leur « technique » même n'est pas

si souvent de nature à justifier un orgueil sans mélange, et leur culture musicale apparaîtrait plutôt idoine à les induire en une modestie circonspecte. Qu'ils veuillent bien se persuader que le chef-d'œuvre seul importe et qu'étaler *coram populo*, sans cet appoint bien péremptoire, son vague à l'âme ou ses foucades frise quelque exhibitionisme aggravé par la vanité d'en pérorer. Ceux qui ont plein labouche de la pudeur intellectuelle française auraient belle occasion de la mettre en pratique. C'est l'impatience que j'y gagnai en le lisant qui m'excitaà répondre aussi longuement à l'article de M. Kœchlin et me décida du même coup à publier une de mes compositions chez l'éditeur Heugel. Après tout c'est bien mon tour d'être éreinté. Ce *Thème varié*, datant de 1896, pourra probablement suffire, et c'est sa seule prétention, à convaincre M. Kœchlin que je n'ignore pas la technique musicale, y compris ce qui, selon lui, « *graecum est* » pour maint « compositeur», *id est imitatio canonica, fuga, motus contrarius, inverso, cancricans*, bref tout le bataclan qui, certes passionnant, n'est pas la mer à boire et ne vaut pas qu'on en paonne. Si je l'ai conservé trente et un ans en portefeuille, c'est tout bonnement parce que,moi, j'ai l'esprit critique, et estime que seul importe le chef-d'œuvre. Voir plus haut. Mais, à la longue, il devient vraiment agaçant de s'entendre traiter de « profane » par un tas de gens qui, à mon instar, feraient mieux de garder dans un tiroir fermé à clef soixante à cent pour cent de ce qu'ils produisent, et qui n'ont pas la moindre idée de ce que c'est que la musique.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de dessins d'Albert Lebourg, galerie Georges Petit. — Exposition Chénard Huché, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Alluaud, galerie Armand Drouant. — Exposition Henri Le Sidaner, galerie Georges Petit. — Exposition Currat, galerie Carmine. — Exposition Kohl, galerie Carmine. — Exposition Suire, galerie Armand Drouaut. — Exposition Yun : galerie Carmine.

On sait que l'orientalisme, après les magnificences dont l'enrichirent Delacroix, Decamps, Dehodencq, s'affadissait et tombait au convenu quand deux impressionnistes firent le voyage d'Algérie et, apercevant le paysage avec des yeux neufs, apportèrent à sa transcription un élément d'intérêt nouveau. On connaît l'admi-

rable vision de la prison civile, du cimetière arabe et des boqueteaux d'eucalyptus qui l'entouraient, par le pinceau de Renoir. Vers le même moment, **Albert Lebourg** vint à Alger, circula dans la région et y exécuta nombre de toiles de petite dimension, mais d'un accent profond. Sa vision de brousse, son intérieur de mosquée décorée de drapeaux, des cafés maures, des palais d'un blanc tendre, rosé de soleil, comptent parmi ses belles œuvres. Si l'on n'y trouve pas encore cet éblouissement gradu[illegible]azur, rose et violet, qui fait ressembler tant de toiles de Lebourg à des papillons merveilleux aux ailes étendues, la conquête de la lumière n'y est pas moins réalisée, le charme de la notation est fait de son exactitude et de la force sentimentale de l'intelligence du motif.

Au temps où l'art officiel excluait l'impressionnisme des salons, lors de l'exposition de 1900, quelques-unes de ces belles toiles apparurent au pavillon de l'Algérie entre des cocons, des bouteilles d'huile et des boucauts de tabac. Actuellement, de belles collections, notamment celle du docteur Viau, les ont recueillies.

On ne connaissait point les dessins de Lebourg de la même époque. Leur exposition à la galerie Georges Petit divulgue des pages écrites avec une étonnante sûreté de métier et un sens tout particulier de la mise en page. Dans un chapitre de l'histoire (à faire) de l'impressionnisme sur les différences de technique des maîtres de ce groupe et leurs divergences au point de départ, il faudrait noter ces dessins, pour leur fini, pour leur méticuleuse exécution, pour le souci d'unité, pour le modelé des personnages. Ce sont des pages très complètes, des dessins de maître : tel Arabe, droit et seul dans la plaine, tel coin de rue évoquant toute la ligne du décor et sa saveur, dans leur art sobre, classique et complet.

§

Chénard-Huché est un peintre déterminé de la Provence. Après des voyages picturaux en Bretagne, en Hollande, après qu'il s'est manifesté un des bons peintres de Paris, il s'est choisi un terroir qui monte de la plage de Sanacy et de Bandols, jusqu'à la Provence verte, à travers les vallonnements des collines plantées de chênes-lièges, par les plaines légèrement montantes

parsemées d'avenues d'oliviers jusqu'aux pins dénudés de la Sainte-Baume ou de Sainte-Victoire.

Des collines qui semblent bâties d'assises régulières se couronnent de maisons grises, couleur de rocher. Parfois, au sommet d'un mamelon isolé dans la plaine, s'érige, rigide, la silhouette d'une petite ville ramassée dans ses vieilles murailles.

Il s'est arrêté souvent et longuement dans la large plaine du Castellet où il trouvait réunies les beautés qu'il aimait parmi le charme un peu âpre du pays. La terre y est jaune, jaune paille, jaune soufre, jaune grisâtre selon la saison. La pierraille entoure les oliviers. Selon la saison, des vignes basses éclatent en vert frais, ou c'est une arabesque rousse, aux couleurs de l'automne, qui pare, du jeu élargi des pampres, les premiers plans. Sur une route à peine blanche, d'un blanc légèrement doré, court une carriole. Un paysan courbé frappe à coups de pic le sol brûlé.

A travers le rideau souple, léger et multiple des arbres, la bleuité de la mer se fonce vers l'horizon, où éclatent en masse, comme des éparpillements de fruits sur le sol, les toits rouges et les murs d'un blanc diapré des maisons d'un village.

Aussi Chénard-Huché peint des fleurs. Il ramasse d'amples bouquets de roses, d'œillets, d'anémones, de mimosas, les serre dans le col étroit et la panse sobrement infléchie d'une poterie d'Aubague et y fait chanter la belle couleur des jardins du midi. Il fixe les émaux des poissons couchés sur des lits d'algues au vert humide et profond. Il a longtemps regardé le visage, si divers dans son unité, de son terroir. Il en rend toute l'âpreté et toute l'intimité.

§

C'est quelque chose que d'avoir peint dans un pays qu'illustra Guillaumin et d'en rapporter des notations indépendantes, justes et attachantes. **Eugène Alluaud** y est arrivé par la sincérité de l'émotion et du faire. Il a trouvé, vers Crozant ou Fresselines, de larges aspects de la Creuse, roulant, rapide, ses filets argentés dans des éboulis de rochers. A côté de roches moussues, de vieux moulins verdissent. La sensation agreste et la particularité du paysage émeuvent.

§

Henri Le Sidaner a choisi dans la nature les aspects ten-

dres, les moiteurs des matinées, les tendresses crépusculaires. Nul, mieux que lui, ne rend l'intimité du charme d'étoile, la première visible, d'une lampe allumée au jour déclinant et qui semble semer le blanc poli d'une assiette, le blanc mat d'une nappe de fleurettes d'or léger. C'est un très beau peintre de fleurs ; mais il est rare qu'il peigne le tableau de fleurs. Il utilise la fleur pour son décor ; une corbeille devant la maison qui s'indécise en son gris si varié, parmi les touffes de verdure dans l'heure défaillante. Il en fait aussi (nouveauté, je crois, dans son art) de vastes et mouvantes arcades par où apparaît un grand coin de paysage sonore, vigoureusement accentué.

Il aime traduire les vieilles maisons, les logis vieille France, et aussi des quais de villes du nord, des quais déserts, qui s'éjouissent au soleil pâle en attendant la marche lente d'un passant, de quelque Balthazar Glaës touché de rêve, ou la course pressée du marinier qui rentre dans une de ces péniches qui semblent dormir dans la laine blanche du silence.

§

M. **Augustin Currat** n'est point un débutant, mais c'est la première fois qu'il montre à la galerie Carmine (qui se recommande aux amateurs d'art par un choix judicieux de jeunes peintres) un ensemble pictural. M. Currat a de hautes qualités. Deux portraits, celui de Mme Greta Prozor, au masque si curieux d'intellectualité, et celui du comte Prozor, s'imposent par la simplicité de technique, par l'art de faire affleurer au regard et à l'allure la mentalité du modèle. Il y a là des qualités de primitif et, si la couleur était plus riche, on songerait aux qualités de vérité simple et somptueuse d'un Fantin.

Ce n'est point que M. Currat ne soit coloriste. Simplement, dans le portrait, il subordonne la couleur à la ligne. Il se rattrape dans des paysages d'harmonie rare, aspects de Corse verdoyants et foncés, avec des rochers bleus et des rochers verts au seuil de larges et calmes plaques marines. Il a noté à Soulac, près Bordeaux, les plus délicats effets de lumière chaude, irisée de vent léger, sur des plages blondes et des dunes de poussière nacrée. Toute son œuvre est d'un artiste consciencieux, véridique et passionné.

§

A la même galerie, on a vu d'**Emile Kohl** d'excellents portraits, des nus d'une belle vigueur, écrits dans un joli sentiment du moderne, affirmé dans ces nus, plus par la fraîche nouveauté du faire que par quelque bout de ruban ou quelque accessoire jeté sur la toile avec sobriété et avec justesse.

M. Kohl nous montre, aussi, un paysage, le Rhin à Bâle coulant à travers des coteaux traités comme des bouquets, avec le passage tumultueux d'un vapeur très bien résumé.

M. Currat est Suisse, comme M. Kohl. Nous avons déjà Richard Rauft, Georges Darel, Pierre-Eugène Vibert, Emile Alder, Gimmi, Bosshardt. C'est, parallèlement au si bel effort sculptural de James Vibert, un essor très intéressant de peintres nouveaux.

§

M. **Louis Suire** affirme un remarquable début. Illustrateur, il a décoré de belles pages, un livre de Gaston Chérau.

A l'île de Ré, il a noté des rues curieuses, très silencieuses, très sinueuses, à grands pans de murs à peine fenestrés, avec une attention intéressante à donner la valeur de leurs courbes et une savoureuse impression de leur solitude.

Il traite la figure de façon très intéressante. Une couseuse de lui charme par l'intimité franche et vraie de la vision et de l'exécution.

§

M. **Yun** est un jeune Chinois. Rien, en lui, ne décèle son atavisme. Il est tout le contraire d'un sage inscrivant lentement un symbole ou un paysage sur un beau morceau de soie. Il veut nous présenter son impression de Paris. On dirait un télescopage de jonques aux couleurs de tramways, dans un carrefour secoué par une catastrophe sismique.

Des portraits assez justes de lignes sont mosaïqués de bigarrures.

M. Yun n'est point du tout sans talent. Il a des qualités d'illustrateur. Le feu d'artifice qu'il tire démontre un technicien déjà habile. Sa notation est d'une singulière prestesse; il n'a qu'à la ralentir et à l'approfondir.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : les nouveautés du département égyptien. — Mémento. — Erratum.

La dernière fois que nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure* du département égyptien du **Musée du Louvre**, nous déplorions que trop d'objets acquis, même depuis plusieurs années, par son éminent conservateur Georges Bénédite, fussent trop jalousement tenus éloignés des regards du public, et nous exprimions le désir qu'il se décidât à les exposer. Hélas ! quelques mois après, la mort le terrassait subitement au cours de son voyage annuel en Egypte, et c'est à celui qui avait été pendant tant d'années son adjoint dévoué et qui est aujourd'hui son digne successeur, M. Charles Boreux (1), que nous devons de voir nos vœux exaucés. Avec l'aide de M. l'abbé Drioton, son érudit adjoint, il a installé dans les diverses salles du département nombre d'objets provenant d'acquisitions déjà anciennes ou récentes, qu'on lui est vivement reconnaissant de nous donner le plaisir d'admirer.

Au rez-de-chaussée, dans la galerie d'Alger, parallèle à la galerie des grands monuments, ont pris place trois morceaux caractéristiques de l'art réaliste et vigoureux du Moyen Empire, héritier du style si puissant de l'Ancien Empire et provenant des fouilles récentes de Medamoud : au-dessus de la porte, une tête colossale en calcaire d'un roi du premier empire thébain ; vis-à-vis, une statue en granit noir de Sésostris III adolescent et la partie supérieure d'une statue du même pharaon à un âge déjà avancé. Au fond de la salle des grands monuments, on verra ensuite, face à face, deux belles stales en calcaire : l'une, dans le style fleuri de la fin de la XVIIIe dynastie, représentant des fonctionnaires préposés à l'exploitation des mines d'or, dont le produit était consacré au temple d'Amon ; l'autre, de la XIXe dynastie, provenant des fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale dans la nécropole de Deir-el-Medineh (Thèbes) et qui, représentant deux scribes, Mosou et Apii, offre l'intérêt d'avoir conservé sa polychromie originelle.

(1) Qui vient, en outre, de publier dans la *Revue de l'Egypte ancienne* sur son ancien chef et ami une notice documentée et émue, où il a évoqué de façon vivante la figure sympathique de Georges Bénédite, retracé la carrière et montré l'importance des travaux et des découvertes de cet éminent archéologue.

Si de là on monte le grand escalier qui conduit au premier étage, on trouvera en haut du palier, en arrière de la saisissante statue de *Chien* acquise en 1923 et que nous avons décrite alors (1) deux grandes vitrines que le manque de place n'a pas permis de loger dans les salles voisines et qui risquent malheureusement de passer inaperçues. Ce serait grand dommage, car elles contiennent des morceaux de premier ordre. Dans l'une, ce sont des pièces provenant des fouilles d'Abou-Roasch en 1901, qui ont fourni la tête en grès rouge du pharaon Didoufri de la IVe dynastie exposée plus loin : la partie inférieure d'une statue également en grès, du même roi avec sa femme agenouillée, minuscule, à ses pieds ; à côté, le torse de sa fille, la princesse Nofirhotpous, qui, par la pureté du style et la délicatesse du modelé, peut rivaliser avec les plus exquises productions de l'art grec (2) ; puis un petit monument de la XIIe dynastie, représentant au devant d'une paroi de tombeau cinq personnages, que l'inscription désigne comme un certain Senpou avec ses parents, s'avançant vers la table d'offrandes placée à leurs pieds et où sont placés les aliments que la piété des survivants déposait là pour entretenir leur vie par delà la tombe (3) ; un fragment de statuette en basalte d'un personnage richement et curieusement costumé, que M. Drioton a, d'après ces parures et les inscriptions, identifié comme un haut fonctionnaire de la XVIIIe dynastie ayant porté le titre de « second prophète » du dieu Onouris (4) ; la tête en bois peint d'un fonctionnaire de l'époque d'Aménophis III, donnée naguère au musée par M. J. Peytel ; un bas-relief en calcaire peint de la XIe-XIIe dynastie, représentant de façon extrêmement pittoresque le transport par barque de gibier d'eau pris vivant dans des filets ; enfin, une tête de chien en calcaire de l'époque du Moyen Empire ; — dans la seconde vitrine, des modèles d'animaux (chat, tête de taureau et tête de faucon) pour sculpteurs, et le délicieux bas-relief de l'époque néo-memphite (qui figura, ainsi que plu-

(1) V. *Mercure de France*, 15 mars 1923, p. 789.

(2) Etudié, ainsi que les autres objets provenant de ces fouilles, dirigées par lui, par M. Chassinat dans le beau fascicule des *Monuments et Mémoires* de la fondation Piot publié par l'Académie des Inscriptions en 1922 à l'occasion du centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion.

(3) Etudié et commenté par M. Charles Boreux dans le fascicule des *Monuments Piot* mentionné dans la note précédente.

(4) V. même fascicule des *Monuments Piot*.

sieurs des pièces précédentes, à l'exposition organisée à l'occasion du centenaire de Champollion en 1922), représentant la cueillette et le pressage des lis pour la fabrication du *lirinon* (1).

Dans la salle funéraire qui s'ouvre sur ce palier, on verra dans une vitrine deux curieux vases canopes en terre cuite décorés de mains tenant le signe symbolique de la croix de vie, et un charmant petit sarcophage à tête d'Anubis en bois doré et peint, incrusté de pierres fines ; — dans la salle où est la grande vitrine des vases, le joli et très rare vase émaillé jaune en forme de grenade qui figura également à l'exposition de 1922 et dont son propriétaire, M. Raymond Kœclin, a généreusement fait don au Louvre ; — enfin, dans la salle des colonnes, dans la vitrine des objets préhistoriques, une petite statuette en ivoire d'un personnage drapé dans un manteau.

Mémento. — Avant la notice de Mme Brière-Misme sur l'histoire des collections de peintures des écoles septentrionales au Musée du Louvre, que nous avons signalée il y a deux mois, deux autres études du même genre, qui ne valent pas moins en intérêt historique et en exacte documentation, avaient été lues en 1925 et en 1926 à l'assemblée générale de la Société des Amis du Louvre par M. L. Hautecœur et M. G. Brière, conservateurs aux Musées nationaux : la première consacrée à *L'Histoire de la collection italienne du Louvre*, la seconde à *La Formation des collections de peinture française au Louvre*. On trouvera dans ces deux brochures (23 et 30 p.) des renseignements les plus complets sur la façon dont s'accrurent peu à peu ces deux séries des collections formées par nos rois. Ce n'est guère qu'à François Ier que remonte le fonds actuel, les tableaux acquis par ses prédécesseurs ayant malheureusement presque tous disparu. M. Hautecœur nous montre François Ier ramenant d'Italie Léonard et lui achetant plusieurs œuvres, notamment *La Vierge avec sainte Anne et l'Enfant Jésus* et la *Joconde*, acquérir de même la *Belle Jardinière* de Raphaël, d'autres tableaux encore. La vente des collections de Charles Ier d'Angleterre et la succession de Mazarin apportent nombre d'œuvres italiennes, parmi lesquelles l'*Antiope* du Corrège, le *Concert champêtre* de Giorgione et plusieurs Titien. Puis c'est, en 1671, la vente au roi par le banquier Jabach de toutes ses collections, tandis que, d'autre part, des dons nombreux sont faits à Louis XIV : tel, par la République de Venise, le *Repas chez Simon* de Véronèse. Plus tard, les confiscations opérées chez les émigrés, puis les conquêtes artistiques de la Révolution et de

(1) Il a fait l'objet, toujours dans le même volume des *Monuments Piot*, d'une longue et savante étude du regretté Georges Bénédite.

l'Empire enrichissent le musée de quantités de chefs-d'œuvre qui malheureusement furent repris en 1815 par les Alliés (1). Au XIXe siècle, nous voyons entrer au Louvre deux importants ensembles : les collections La Caze et Campana, et des œuvres isolées de la valeur du *Condottiere* d'Antonello de Messine.

M. Brière nous montre les collections de peintures françaises constituées surtout par Louis XIV, enrichies, comme pour les italiennes, par les collections de Mazarin et de Jabach ; 31 de nos Poussin actuels sont réunis dès cette époque. Puis ce sont les grandes décorations commandées pour les châteaux royaux à nos artistes ; la création au Louvre par le comte d'Angiviller, directeur des Bâtiments, d'un « Museum » qu'il enrichit d'acquisitions faites à Paris ou à l'étranger et qui s'accroît, sous la Révolution, des œuvres venues des palais, des églises, des couvents et des émigrés, puis des conquêtes des armées républicaines et impériales. Les acquisitions continuent sous la Restauration et Louis-Philippe, malheureusement en dédaignant trop notre art du XVIIIe siècle. Enfin (nous ne pouvons malheureusement que résumer très succinctement toute cette histoire, dont il faut lire le détail dans cette intéressante notice), la collection La Caze et d'autres viennent s'y ajouter et, sous nos yeux encore, de généreux donateurs enrichissent incessamment cet ensemble si précieux pour l'histoire de notre art.

Nous n'avons pu jusqu'ici, faute de place, annoncer toute une série de catalogues de musées de Paris et de province parus depuis quelques mois et qu'il convient de signaler sans plus tarder aux travailleurs, en tant qu'excellents instruments de recherches. D'abord, dans la série des catalogues officiels des Musées nationaux (en vente au Louvre) une deuxième édition, revue et augmentée du précieux *Répertoire des catalogues des Musées du Louvre (1793-1926)*, par M. J.-J. Marquet de Vasselot, modèle d'érudition et de conscience bibliographiques, où comme nous l'avons dit lors de la première édition, l'on trouve mentionnés tous les catalogues, avec leurs dates, dont notre musée a été l'objet; — puis, le *Catalogue des peintures, sculptures et miniatures du*

(1) Quand il s'agit, au cours de la dernière guerre, de songer aux indemnités de guerre à exiger de l'Allemagne vaincue, parmi lesquelles nous suggérions d'inscrire les collections d'art français de Guillaume II — revendications bien légitimes dont malheureusement nos négociateurs se désintéressèrent complètement — nous avons conté ici (*Mercure*, 1er décembre 1915, p. 157) d'après l'ouvrage de M. Ch. Saunier : *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, l'histoire de cet enrichissement passager de nos collections. On approuvera M. Hautecœur de trouver « singulièrement idéaliste » l'avidité qu'on a reprochée aux conquérants français et qui consistait à réclamer, pour prix de leurs fatigues et de leur sang, au lieu d'une indemnité en argent, une collection d'œuvres d'art.

Musée du Luxembourg, mis au courant des plus récentes acquisitions et illustré de 32 planches en photogravure, par son conservateur, M. Charles Masson. — Dans la collection *La Peinture au Musée du Louvre*, éditée par *L'Illustration* sous la direction de M. J. Guiffrey, conservateur des peintures, a paru un nouveau fascicule (120 p. avec 112 fig. et 1 planche en couleurs; 20 fr.) consacré à l'école flamande et rédigé par un de nos meilleurs et plus consciencieux érudits, M. Edouard Michel, spécialisé dans la connaissance de cette école. — L'admirable *Musée de sculpture comparée du Trocadéro* a fait l'objet, de la part de la librairie Laurens, d'une réédition du savant catalogue, si abondamment et minutieusement documenté, dressé par le regretté Camille Enlart et son adjoint (aujourd'hui directeur du musée) Jules Roussel : les deux premiers volumes, consacrés aux monuments antérieurs à l'époque romane et à ceux de cette période, puis à la période gothique, ont paru, accompagnés chacun de 32 planches reproduisant les œuvres les plus caractéristiques (7 fr. 50 et 12 fr.).

Pour la province, il faut signaler avant tout un volume, qui fait pendant, à celui que nous louions tout à l'heure, de M. Marquet de Vasselot: *Répertoire des catalogues des musées de provinces*, dressé par Mlle Denise Jalabert, diplômée de l'Ecole du Louvre (Paris, Armand Colin ; in-8, 171 p.). Établi avec tout le soin et l'érudition désirables, c'est là un ouvrage des plus précieux pour les historiens. — Le Musée de Narbonne, trop peu connu, bien qu'il contienne d'importants tableaux de toutes les écoles, parmi lesquels un beau Rubens, *Jésus chez Marthe et Marie*, une *Noce de paysans* de Breughel, un *Saint André* de Ribera, une *Adoration de l'Enfant Jésus* de Neri di Bicci, des œuvres de Rigaud, de Greuze, de Nattier, de Vien, de David, des sculptures de Puget *Louis XIV* et de Pradier, des céramiques et objets d'art, a été, il y a quelque temps, l'objet d'un catalogue consciencieux dressé par son conservateur M. Louis Berthomieu (Toulouse, Privat ; in-8, 241 p. av., 48 planches) où chaque œuvre est l'objet d'une notice détaillée et qu'une table des noms des artistes permet de consulter facilement. — L'admirable Musée Fabre, de Montpellier, bien connu de tous les historiens d'art et célèbre par ses œuvres italiennes, flamandes et hollandaises, ses portraits du XVIe et du XVIIe siècle où brillent surtout un admirable portrait, l'*Homme aux rubans noirs*, par Sébastien Bourdon, un Rigaud, un Largillière et l'exquis portrait de Mme Crozat par Aved, et par ses Delacroix, ses Courbet, ses Houdon, etc., a trouvé en son ancien conservateur, M. André Joubin, aujourd'hui directeur à Paris de la Bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris, un historien, un bibliographe et un commentateur des plus compétents (Paris, imp. Blondel La Rougery ; in-16, 300 p. avec 84 planches). — A Clermont Ferrand M. H. du Ranquet a consacré une jolie plaquette

illustrée de 18 planches (en vente au musée) au Musée d'histoire et d'art local, riche surtout en fragments d'architecture et objets d'art de la région, et ces souvenirs ou œuvres d'art ayant trait à Pascal, et au vieil hôtel de Fonfreyde qui les abrite — Enfin, dans la jolie petite collection des « Memoranda » de l'éditeur Laurens, que nous avons eu souvent l'occasion de recommander, trois nouveaux volumes ont paru, consacrés au *Musée de Beauvais* (par M. Maurice Maignien), au *Musée de Quimper* (par M. Henri Waquet) et au *Musée des Beaux-Arts de Strasbourg (peintures)* (par M. Hans Haug). Chacune de ces brochures comprend, comme on sait, après une notice historique, une description sommaire des collections et une suite de 64 planches où sont reproduites les œuvres les plus typiques. Ce sont d'excellents guides à recommander aux visiteurs.

Erratum. — Un lecteur obligeant, que nous remercions, a bien voulu nous faire observer que dans une de nos dernières chroniques (*Mercure*, 1er septembre, p. 156, note 2), en parlant du miracle de la Sainte Epine, nous avons confondu la sœur de Pascal, Jacqueline, avec sa nièce Marguerite Périer, fille de son autre sœur Gilberte, qui fut la véritable héroïne de ce prodige. Nous nous empressons de réparer cette erreur.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Georges Guibon : *Le château de Dieppe*, Imprimerie Centrale à Dieppe. — Elisa Maillard : *L'église de Saint-Savin-sur-Gartempe*, Laurens.

La monographie du **château de Dieppe**, que publie M. Georges Guibon fut d'abord une suite d'articles donnés par son père à un journal local et qui ont été repris et complétés d'après des pièces et documents de l'histoire locale.

Un premier château exista sur l'emplacement de l'édifice actuel; bâti par Henri II et Richard Cœur-de-Lion en 1188, il fut rasé huit ans après par le roi de France Philippe-Auguste. Le château actuel ne date que de Charles VII. Dieppe était occupée par les Anglais ; la population se souleva contre eux, aidée par un capitaine de bandes nommé Desmarets, qui prit la ville par surprise et fit la garnison prisonnière (1435). C'est alors que furent bâties les quatre tours de la forteresse qui empêchèrent le capitaine anglais Talbot de reprendre la ville quelque temps après. Il ne put qu'établir une bastille en bois sur la falaise du Pollet, qui fut enlevée ensuite par Louis XI, alors Dauphin.

En 1450, le nouveau château était à peu près terminé et l'on

construisait les remparts. Desmarets, en 1465, repoussa l'attaque du duc de Bretagne, puis, en 1472, celle du duc de Bourgogne. C'est l'époque où l'autorité royale devient absolue.

Avec François Ier, le fameux armateur Jehan Ango se trouve nommé gouverneur de la ville. C'était, on le sait, un très curieux personnage, et devenu quasi légendaire. Ses flottes sillonnaient toutes les mers, principalement l'Atlantique, pour piller les galions espagnols et portugais revenant du Mexique et du Brésil. La tradition locale lui fait même assiéger Lisbonne. Il mourut ruiné au château en 1551, laissant, outre son manoir de Varengeville, la maison de la Pensée à Dieppe et une jolie chapelle dans l'église Saint-Jacques.

Avec Henri II, les fortifications du château furent complétées; on y ajouta une enceinte circulaire avec pont-levis et formant avant-cour. Ces fortifications furent achevées par les protestants en 1561 et 1562.

L'histoire de Dieppe avec les huguenots est d'ailleurs très confuse. Parti catholique et parti protestant se disputent la prépondérance dans la ville, et d'ailleurs la forteresse, bien placée pour défendre la cité, l'était aussi pour la mater à l'occasion.

En 1562, on trouve M. de Ricarville installé au château avec une garnison huguenote de 300 hommes. Dans la cité, c'est M. de Bacqueville qui assume les fonctions de gouverneur, avec les compagnies bourgeoises.

On sait que Catherine de Médicis, après la reprise du Havre en 1563, visita Dieppe et déposa le gouverneur qui était de la « Religion ». Les églises Saint-Jacques et Saint-Rémy, qui avaient été occupées par les protestants, revinrent aux catholiques.

Il y eut d'autres événements et aventures dans la ville, avec le règne d'Henri III, et l'on vit un gouverneur du château faire mettre le feu à quelques maisons de la ville pour s'assurer que ceux qui les occupaient avaient décampé.

Avec Henri IV, qui entre à Dieppe le 26 août 1589, la ville devient, un moment, un centre d'opérations militaires. Il occupe Neufchâtel et pousse les défenses avancées de Dieppe jusqu'à Arques, où il remporte sur le duc de Mayenne et les Ligueurs une brillante victoire.

On guerroya encore assez longuement sous la forteresse. Puis, ce fut la retraite des Ligueurs. Des secours arrivaient en même

temps d'Ecosse — 400 hommes, de l'argent et des munitions. — Pendant le siège, les Ligueurs avaient perdu douze mille hommes.

Henri IV quitta bientôt la ville avec vingt mille hommes, trois mille chevaux et quatorze pièces de canon. Le sieur de Chaste, partisan du roi, continua à batailler, et poussa jusqu'à Doudeville et Pont-de-l'Arche, laissant à Anne de Cusson, son lieutenant, le commandement du château. Les Ligueurs attaquèrent le Pollet (24 août 1590), d'ailleurs sans succès. La lutte se termina en 1594 avec l'abjuration du Roi. Vinrent les guerres de la Fronde ; les défenses du château avaient été renforcées. La duchesse de Longueville, sœur des princes de Condé et de Conti, vint s'y réfugier le 27 janvier 1649, et essaya vainement d'entraîner la population dans le parti des seigneurs, mais la ville préféra s'abstenir. La duchesse dut même s'enfuir par la porte de la falaise et, après diverses aventures, put se réfugier en Hollande, d'où elle rejoignit l'armée des princes à Stenay.

Un des derniers épisodes importants de l'histoire de Dieppe, sous l'ancien régime, fut le bombardement de la ville par la flotte anglo-hollandaise (22 et 23 juillet 1694). L'ennemi avait à se venger des déprédations causées par les corsaires dieppois. Trois mille bombes furent jetées sur la ville ; le château, les églises Saint-Jacques et Saint-Rémy seulement échappèrent. Encore la tour de Saint-Jacques était effondrée à mi-hauteur. Toute la ville n'était plus que décombres. Le rôle historique de Dieppe était bien fini.

Avec la Révolution, le château servit de maison d'arrêt et l'on y enfermera jusqu'à cent soixante dix-huit personnes en messidor an II. Dieppe reçut en 1810 la visite de Napoléon Ier et de l'impératrice Marie-Louise. Le château fut réclamé par l'autorité militaire et devait rester une caserne jusqu'à nos jours. En 1812, la reine Hortense y vint inaugurer les bains de mer qui devaient faire, de notre temps surtout, la célébrité du vieux port de Normandie.

La ville de Dieppe racheta le château à l'Etat en 1906, pour y installer le musée local, en y adjoignant le bric-à-brac des collections du compositeur Saint-Saëns.

Le volume de M. Georges Guibon est heureusement présenté par l'*Imprimerie Centrale* de Dieppe ; mais on souhaiterait

que, pour une prochaine édition, l'auteur voulût bien y ajouter une notice archéologique, des plans et dessins.

§

Une très intéressante publication a été donnée dans la collection Laurens sur **l'Eglise de Saint-Savin-sur-Gartempe,** par Mme Elisa Maillard.

C'est un des plus intéressants édifices du Poitou. Un vieux pont sur la Gartempe permet d'accéder à l'église, si étroit que les piétons sont obligés de se garer des voitures dans des refuges spéciaux ménagés sur les piles. Nous ne parlons pas d'un pont moderne, situé un peu plus haut sur la rivière.

D'après la tradition, l'église de Saint-Savin pourrait remonter à Charlemagne, qui aurait fait construire, sur le lieu même où le saint subit le martyre, une forteresse et un monastère. C'est cette abbaye que reconstruisirent les Bénédictins au cours des temps, et que signalait Prosper Mérimée à la commission des Monuments historiques (1845, dans une de ses plus intéressantes publications.

La prospérité de l'abbaye de Saint-Savin, aux XIe et XIIe siècles, est d'ailleurs mieux attestée par l'importance de son abbatiale que par les témoignages historiques. Les choses changèrent lors des guerres avec les Anglais (1368); leurs troupes s'y retranchèrent, elle fut ensuite livrée aux Français (1370) et reprise par le Prince Noir (1371).

A partir de 1560, catholiques et huguenots se disputent l'abbaye fortifiée. A deux reprises, les protestants la pillent (1562 et 1568) ; ils mettent le feu à la charpente, brûlent les orgues, les images, les stalles qui étaient magnifiques. Ce sont, ensuite, les troupes du roi qui saccagent le monastère (1574). Ensuite, les ligueurs viennent attaquer le capitaine Taillefer, qui s'est retranché dans l'église (1585). L'abbaye était entrée en commande et se trouva en 1580 sous la domination du vicomte de la Guerche qui, sous prétexte que le pays était ruiné par l'entretien de la forteresse, donna l'ordre de la détruire. Il chargea de ce « soin » un certain sieur de Champagne, qui fit excès de zèle et démolit non seulement les fortifications, mais également tout le monastère, sans épargner le cloître, ni le chapitre, ni le dortoir, ni le

réfectoire, ni la cuisine, ni le logis des officiers particuliers, ni les chambres des hôtes.

En 1640, les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur prirent possesion de l'abbaye et y firent effectuer divers travaux, surtout à l'église, qui ne semble pas avoir souffert pendant l'époque révolutionnaire et fut enfin classée comme monument historique en 1834, après un rapport de Prosper Mérimée.

L'abbatiale de Saint-Savin est précédée d'une haute tour dont la flèche atteint 96 mètres ; sa longueur est de 76 mètres, sa largeur de 30 mètres. C'est une des plus grandes églises du Poitou.

Les murs nord et sud de l'église ressemblent encore à ceux d'une forteresse. Les bâtiments du monastère reconstruits au XVIIe siècle, servent maintenant de gendarmerie. Toute l'église et une curieuse crypte, qui existe sous le chœur, ont été revêtues de fresques, sur lesquelles l'auteur discute longuement et que signalait déjà Prosper Mérimée. Certaines de ces fresques ont été malheureusement perdues par l'impéritie des restaurateurs anciens.

La brochure de Mme Elisa Maillard est une intéressante monographie qui fera bonne figure dans la collection Laurens.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les alphabets d'Alvào et de Glozel. — Brochures sur Glozel. — Une réponse à M. Saintyves. — Considérations anatomiques et ethnographiques sur les idoles phalliques. — Revue de la presse.

Les alphabets d'Alvào et de Glozel, par José Teixeira Rego. — M. José Teixeira Rego, professeur à la Faculté des Lettres de Porto, vient de publier, sous le titre *Les alphabets d'Alvào et de Glozel*, dans les *Travaux de la Société Portugaise d'Anthropologie et d'Ethnologie* (fasc. III-vol. III), une étude comparative du plus haut intérêt.

En voici le *Résumé*, qui est donné, en français, à la fin de cet important travail :

Glozel est une acquisition indiscutablement authentique, ayant des rapports étroits avec Alvào, dont l'auteur n'a jamais non plus mis en doute l'authenticité. Il croit par contre à l'importance de toutes ces découvertes pour la solution du problème des origines de l'alphabet. L'auteur conteste la thèse de Mendès-Correia, d'après laquelle l'alpha-

bet d'Alvào ressemble plus étroitement à l'alphabet ibérique qu'à celui de Glozel. L'ancienneté néolithique de l'écriture alphabétique est vraisemblable ; on peut même admettre son apparition dans le magdalénien. Des signes gravés du magdalénien seraient peut-être des marques de propriété, mais ils sont aussi de vrais caractères alphabétiques. Les signes linéaires trouvés par Flinders Petrie en Egypte depuis la Ire dynastie, quelques caractères proto-élamites (leur base géométrique étant supprimée), même les caractères chinois archaïques auraient, d'après l'auteur, leur origine dans les alphabets néolithiques occidentaux de Glozel et d'Alvào. Ceux-ci auraient une origine commune, les signes magdaléniens. Il faut remarquer les réminiscences magdaléniennes de beaucoup de pièces de Glozel et Alvào.

Ainsi le professeur José Teixera Rego arrive aux mêmes conclusions que le Dr Morlet, qui, dans un article publié dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1926, *L'Alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances*, établissait que « si les tribus néolithiques de Glozel avaient, les premières, constitué un véritable alphabet, elles n'en avaient pas moins utilisé les signes mnémoniques paléolithiques, tels que nous les montrent les os gravés de l'époque magdalénienne ».

§

Brochures sur Glozel. — A Moulins, chez Crépin-Leblond, le colonel Saint-Hillier a publié une *Petite grammaire glozélienne à l'usage de tout le monde* (in-8° de 64 pages). L'auteur a appris un peu d'arabe dans l'Afrique du Nord, étudié l'alphabet phénico-libyen (*sic* !), puis constaté que 43 signes de l'écriture glozélienne se laissaient classer selon un alphabet particulier. Le principe n'est pas le même que celui de Jullian : le colonel n'accepte pas l'identité des rétroversions horizontales ou verticales, sauf dans quelques cas ; ainsi le V est identifié à son contraire. Je renvoie à la brochure pour les détails. Jullian avait lu sur une tablette le conseil d'aller prendre des bains dans le Sichon ; Bruston, celui de faire l'amour toute la nuit ; Saint-Hillier traduit ainsi la 4e tablette :

> Le jour des noces. Abondamment il déjeune. Il fait des saletés. Il fait du mal et brise les meubles. Cachez, ne maudissez pas. Ils sont mariés. Et elle, et lui.

Dans la 8e tablette, il est parlé de « deux ronflants personnages

qui furent pendus » et d'un « vieux papa qui salue timidement et qui chasse le démon ». S'agit-il de l'Esprit de Glozel ?

Je ne voudrais pas faire de la peine au vieux papa timide ; mais je doute que ces lectures soient adoptées.

A propos de *La Préhistoire de Saint Germain-en-Laye* (in-18 de 48 pages), L. Silvestre de Sacy parle de Glozel et rapproche l'écriture glozélienne du grec-cadméen (*sic* !).

On a ainsi la preuve, dit-il, que certaines découvertes bouleversent les idées reçues ; ce qui n'a rien d'étonnant dans une science aussi jeune que la préhistoire.

Ni dans les autres, ajoutera-t-on.

P. Saintyves a été, comme on sait, utilisé par Dussaud pour diminuer, sinon même anéantir la force des observations directes d'Espérandieu et d'Audollent lors de la fouille du 21 juin 1927. Il vient de publier *Mes deux visites à Glozel ; préliminaires, circonstances, constatations* (in-8° de 14 pages) où il déclare que lui-même et Mme Saintyves ont été pris de soupçons en étudiant la manière d'être du jeune Fradin, mais qu'il n'avait pas à signer de procès-verbal, n'étant pas là en qualité d'expert en préhistoire. Si, ensuite, il s'est tu, ce n'est pas crainte des injures, comme on l'avait dit, mais pour « servir la cause de la vérité, étant persuadé qu'ainsi le faussaire, ne se tenant pas sur ses gardes, ferait des gaffes. » Il garda aussi le silence à Amsterdam, où d'ailleurs il n'était allé que comme folkloriste.

Mais une chose le gêne : c'est la manière dont Dussaud a utilisé son témoignage, négatif, si l'on peut dire. Voici le texte, qu'il convient, pour plusieurs raisons, de citer en entier :

Vers la fin d'octobre (1927), dans le salon d'un ami commun je rencontrai M. Dussaud. Dans un brouhaha animé, on parla de Glozel, mais tout en donnant quelques-unes de mes impressions, je racontai le refus que j'avais opposé à la demande de M. Bégouen [communiquer publiquement ses déclarations], afin de bien faire entendre que j'entendais ne parler que devant la commission. M. Dussaud, qui mettait alors la dernière main à sa brochure sur les Inscriptions de Glozel, ne sut pas résister au désir d'utiliser, mais trop négligemment, mes propos.

Dès que j'eus reçu de la librairie Colin, assez tardivement d'ailleurs, la brochure de M. Dussaud, j'écrivis aussitôt à son auteur la lettre suivante :

« Monsieur

» J'ai reçu hier de la librairie Colin un exemplaire de votre mémoire *Autour des Inscriptions de Glozel.* J'aurais voulu n'avoir qu'à vous remercier de cette amabilité, mais je dois vous dire combien je suis surpris que vous ayez fait état de mes propos sans me demander mon assentiment.

» Vous avez commis, en les rapportant, de graves inexactitudes et vous m'avez mis dans l'obligation de les rectifier.

» Ma sympathie pour vous est ainsi mise à la gêne et condamnée à ne se manifester qu'avec regrets ».

J'ignorais alors que la partie de la brochure qui me concernait avait été montée en épingle dans les *Débats* du 24 octobre.

Saintyves envoya alors aux *Débats* une note rectificative, qui parut le 28 octobre, dans laquelle, sans se nommer, il affirmait son intention de ne parler que devant la Commission internationale. J'ignore si celle-ci a fait appel à ce témoignage, ou préfère se fier à sa propre expérience du terrain et des fouilles.

A noter que Saintyves fit part de ses soupçons, mais à demi mot seulement, à Audollent et à Espérandieu, dont la conviction ne fut pas modifiée ; et que le soupçon principal provint de Mme Saintyves (c'est elle qui entendit l'exclamation du jeune Fradin : un cheval !), qui signe la brochure avec son mari.

J'ai étudié l'argumentation de Saintyves d'une manière aussi objective que possible » ; je n'y trouve, quant à moi, que des interprétations et des suppositions, mais pas de preuves de fait proprement scientifiques.

A. VAN GENNEP.

§

Une réponse à M. Saintyves. — M. A. van Gennep nous communique la note suivante, en réponse à la lettre de M. Saintyves publiée dans notre dernier numéro :

L'affaire de Glozel est assez compliquée déjà pour qu'on n'y ajoute pas une discussion sur les *Contes* de Perrault. M. Saintyves, d'ailleurs, se trompe. En disant que les *Débats* auraient été plus prudents s'ils avaient deviné l'identité du « célèbre savant anonyme » cité par M. Dussaud, je faisais allusion à l'incompétence, par lui-même publiquement avouée, de M. Saintyves en matière de préhistoire et de technologie primitive.

M. Saintyves affirme que ce n'est pas la première fois qu'il ne par-

tage pas mes opinions. J'espère que ce n'est pas afin de ne pas les partager à propos de Glozel qu'il s'est déclaré contre l'authenticité.

Enfin je n'ai pas dit que M. Saintyves se cachait. J'ai dit que M. Dussaud le disait dans sa brochure. Si M. Saintyves n'a pas continué à « se cacher » jusqu'à la publication du Rapport de la Commission, comme il en avait l'intention, c'est parce que M. Dussaud l'a mis en cause et l'a obligé ainsi à proclamer : « Le célèbre Anonyme, c'est moi ! » Mais M. Saintyves, comme on peut voir par sa lettre à M. Dussaud, n'a pas été content. Qu'y puis-je ? Et pourquoi paierais-je ses pots cassés ?

A. VAN GENNEP.

§

Considérations anatomiques et ethnographiques sur les idoles phalliques de Glozel. — Nous recevons la communication suivante :

Cet automne, en rentrant de la Dordogne, nous nous sommes arrêtés à Glozel pour voir de nos propres yeux le résultat des fouilles de la nouvelle Station néolithique.

La lecture, si captivante, des publications du Dr A. Morlet, et la controverse engagée sur l'authenticité des pièces nous y avait décidés. En observant la série des idoles phalliques, nous avons été frappés d'une particularité, que nous désirons signaler ici et qui nous paraît être une preuve certaine de l'authenticité des pièces en question.

A chaque idole, le Phallus est orienté plus ou moins horizontalement et sans être en état d'érection. Les variantes, qu'on peut remarquer, d'un style non schématique, mais d'un art réaliste, sont l'œuvre d'un observateur fidèle de la nature et non d'un faussaire. Cette disposition anatomique du membre viril, nous ne la retrouvons, à l'état normal, que chez les Bushmen de l'Afrique méridionale. (F. de Luschan.)

La femme de cette race est caractérisée par la stéatopygie prononcée, les seins volumineux et enfin la proéminence du ventre, qui est encore accentuée par une forte incurvation de la colonne vertébrale, dans sa partie lombaire.

Précisément cette population négroïde possède aussi, dans ses abris sous roche et ses grottes, d'anciennes gravures et peintures rupestres qui rappellent d'une manière frappante celles d'Espagne et de la Dordogne.

La race pâle, peu pigmentée et à lordose typique des Bushmen, s'est répandue, au Pléistocène, de la région des grands lacs de l'Afrique centrale, et a émigré en France à l'époque aurignacienne. (E. Pittard.)

Sa présence sur les bords de la Riviera est signalée par la découverte des squelettes négroïdes de Grimaldi, près de Menton ; puis nous la

retrouvons en Dordogne (bas-relief de femme stéatopyge de Laussel) et dans les Landes (statuettes d'ivoire de femmes stéatopyges à Brassempouy).

Nous savons qu'elle s'est maintenue en dehors de l'Afrique, encore pendant l'époque néolithique, comme en témoignent les fouilles récentes de Malte (figurines en argiles néolithiques de Malte et de Thrace).

Peut-être, aussi, J. de Morgan a-t-il raison, en supposant que la peinture rupestre d'Espagne, qui représente une danse de femmes, pourrait avoir une origine africaine et ne remonter qu'au néolithique.

Les remarques que nous venons de faire, nous les avons signalées ici, parce qu'elles nous semblent avoir un intérêt pour la nouvelle Station néolithique de Glozel.

Dr LOUIS GRELLER.

§

Revue de la presse. — Le départ de Vichy des membres de la Commission internationale et l'attente de leur rapport a marqué un temps d'arrêt dans les descriptions directes, mais un renouveau d'interprétations. Partisans et adversaires ont épluché mot par mot les dépêches et articles de journalistes. Certains rédacteurs sont allés interviewer à domicile les savants qui avaient pris une part plus ou moins active à la controverse. Les proglozéliens ont exposé de nouveau les raisons proprement scientifiques qu'ils avaient de juger les trouvailles authentiques ; les antiglozéliens ont eu recours, non pas à des voyages à Glozel ou à des observations sur place, mais à des raisonnements et à des insinuations. Je cite de suite la plus récente : ils affirment maintenant que les objets trouvés *in situ* sont vrais et que les Fradin (en tant qu'agents de l'Esprit mythique) ont placé dans leurs vitrines des objets non trouvés *in situ*, mais fabriqués en prenant pour modèles les objets authentiques précédemment découverts. J'aimerais mieux, à leur place, supposer que Morlet, Fradin père et fils, Reinach et tous les autres sont eux-mêmes des faux, des « doubles » à la manière égyptienne ou spirite. Au moins, comme cela, tout le monde serait tranquille : le faux seul tombe sous nos sens et le vrai n'est à Glozel que d'ordre métaphysique.

On ne suivra de nouveau ici l'ordre chronologique que pour certains comptes rendus de fouilles qui me sont parvenus en retard et pour la très riche et très intelligente enquête inaugurée dans le *Temps* par Jean Lefranc.

A tout seigneur... *L'Illustration* du 19 novembre publie un article de Jean Labadié, admirablement illustré, qui conclut à l'authenticité en rappelant son expérience personnelle antérieure ; à signaler surtout les deux coupes du terrain et la reproduction de la brique à inscriptions trouvée par l'abbé Favret et séchée avec les précautions d'usage ; elle ne semble porter que 17 caractères nets, plus 2 caractères abîmés par le couteau de l'abbé Favret. L'expérience est, je pense, cruciale et me fait sourire d'une série de bêtises écrites à mon sujet par un sous-directeur de musée de province qui s'étonnait qu'à Glozel on travaille dans la boue. L'opinion de Labadié est importante ; il a saisi sur le visage et dans l'attitude des membres de la commission des nuances expressives qui auraient échappé à d'autres.

Important aussi est le compte rendu des fouilles, avec anecdotes amusantes, de A. Regimbal, dans la *Dépêche de Vichy et du Centre* du 18 novembre ; l'auteur a été souvent à Glozel, il connaît bien les variations de terrain de la région ; il a su aussi noter des données fragmentaires. Conclusion : les membres de la Commission sont « ahuris » par le caractère des trouvailles, mais ne doutent pas de leur authenticité.

Dans la *Tribune de Genève* du 15 novembre, curieux article de Jean Lefranc : ayant résumé l'état de la question, il a demandé à un savant, un vrai, pourquoi la campagne pour ou contre Glozel. C'est, lui a-t-on répondu, que

> ce n'est ni pour la gloire, ni pour l'argent que mon collègue est entré dans la bataille ; il ne veut que détruire un principe. Il y a des savants, de vrais savants, dont l'ambition est de démolir les monuments scientifiques si péniblement édifiés. Leur présente-t-on un document qui semble contredire l'expérience acquise, ils l'adoptent d'emblée. Ne croyez point qu'ils soient de mauvaise foi ; ils sont seulement portés à changer ce qui est.

C'est un document psychologique à verser aux débats. Mais je ne vois pas là de quoi s'étonner ; progresser, c'est changer et il n'est guère de progrès théorique (je ne dis pas pratique) qui n'ait été obtenu *contre* quelqu'un. Seulement, quand il s'agit de documents nouveaux, de fouilles, le problème est autre, bien que le plaisir au jeu de massacre soit de tous âges.

L'*Information* du 16 novembre donne une interview de van Gennep qui a montré au rédacteur, Emile Dermenghem, ses ori-

ginaux et expliqué pourquoi le faux est techniquement impossible ; la comparaison avec des poteries gallo-romaines et nord-africaines a servi de base à la démonstration.

Les *Débats* ont consacré pas mal de place à Glozel, d'abord sous les titres « l'affaire de Glozel », puis sous celui de « controverses glozéliennes ». Le 16 novembre, lettre de Camille Jullian qui distingue toujours deux séries de tablettes et déclare qu'il « ignore et aime mieux ne pas savoir dans quelles circonstances et à quelle époque les faux ont été exécutés ». Il semble pourtant que ce soit là le problème fondamental ; car si le malheur voulait que Jullian ait travaillé sur des faux, fût-ce partiellement, que deviendrait toute son interprétation ? Le 18, M. Brusson, correspondant de l'Institut, après une étude du fac-similé du 12 novembre (incorrect d'ailleurs, d'après la lettre de Morlet du 19) a pu lire : « La nuit s'avance et nous menace tous ; pour qu'assistance te soit accordée cette nuit, aimez. » Ceci expliquerait les idoles bisexuées ! Mais alors, à Glozel, quel genre de *maison* y avait-il donc ? M. Brusson a bien raison de déclarer que « ce monument épigraphique est très sérieux ». Le 19, rectifications, coup sur coup, de Morlet et de Reinach ; le premier donne le décalque exact de la tablette lue par Jullian (rien ne marche plus) et de Reinach qui conclut : « pas un mot de la transcription, pas un mot de la traduction ne peut soutenir l'examen », et affirme, à bon droit, qu'il est aussi bon épigraphiste que son collègue. Le 20, Dussaud manque à sa propre parole, imprimée deux fois dans la brochure selon laquelle il n'interviendrait plus jamais dans la discussion. Aux *Débats* il envoie une lettre, datée du 18, où il dit que, si Jullian ne peut plus appliquer son système d'interprétation à partir du milieu de 1926, c'est qu'à partir de ce moment les tablettes sont fausses; il croit aussi à la démonstration de Boule (controuvée d'autre part). Le 22, charge de Reinach, si directe que j'en reproduis le texte.

Paris, le 20 novembre.

Monsieur le Directeur,

On ne peut vraiment pas laisser induire en erreur, par des affirmations plus que téméraires, les intellectuels qui vous lisent. Je réponds à M. Dussaud :

1° M. Boule n'a donné aucune *démonstration* de l'inauthenticité du galet au renne de Glozel. L'authenticité a été affirmée par des géologues et des paléontologistes, MM. Depéret, Viennot, Brinckmann. Elle

saute aux yeux quand on regarde l'original. Il n'y a aucun objet faux à Glozel. L'histoire de la gélatine que M. Boule aurait cru voir dans une rainure n'a aucun sens ; tant que M. Boule n'aura pas écrit une lettre signée à ce sujet, je croirai qu'on lui prête des énormités;

2° M. Dussaud, qui déclare « inopérante » la méthode de M. Jullian, estime pourtant qu'elle a fourni des « résultats remarquables ». Comprenne qui pourra. Cette méthode ne peut conduire qu'aux abîmes ; ils se sont plus qu'entr'ouverts, car *facilis descensus Averno,* et l'on va plus vite qu'on ne voudrait sur la dure pente de Glozel ;

3° Mais voici le comble. Le faussaire s'est dit : « Attention, on me déchiffre en bas latin ! Cela va gâter ma thèse néolithique. Gravons donc du charabia ! » C'est peut-être moi, après tout, qui ai tort ; alors, je suis bien fou. Mais si je suis dans le vrai? Alors, ce sont les autres.

Sentiments dévoués.

Silence de quelques jours ; puis le 26, bombe toulousaine, envoyée de Porto : l'analyse des ossements rapportés de Glozel par Mendès Correia aurait prouvé qu'ils sont modernes. Il arrive que les bombes éclatent dans la figure de ceux qui les lancent... Car le 28, dans le *Temps*, rectification de Mendès Correia et Reinach.

Camille Jullian donne au *Petit Journal* du 24 novembre un véritable article sur l'alphabet glozélien à caractères simples et caractères liés, très curieux. Je l'ai montré à des « incompétents » qui se sont étonnés qu'un même signe représente à volonté, selon Jullian, l'A, l'F, le P ; ou bien le B et l'L ; ou bien l'H et l'N ; ou bien l'A, l'R et le T, etc., et que le principe de l'équivalence des rétroversions, qui est à la base même du système de M. Jullian, soit tantôt appliqué, tantôt dédaigné. Quant aux lettres liées (couramment ligatures) elles laissent rêveur. Pour ma part, j'ai déjà dit que l'hypothèse de Jullian ne concorde pas avec ce qu'on sait des lettres et ligatures tironiennes, à l'étude desquelles j'ai consacré quinze jours sans autre profit que de découvrir que deux traits parallèles peuvent donner le radical de *esse*. Or l'article se termine par cette affirmation que cet alphabet a été fixé *ne varietur* le 11 novembre 1926...

De son côté, Dussaud a répondu le 26 novembre dans le *Petit Méridional* de Montpellier (journal, dit-il, très lu à Paris) à une interview précédemment parue d'Espérandieu (le 24 nov.) et surtout à cette question posée par tous : Comment des objets faux peuvent-ils sortir d'un gisement authentique ? Il répond que les objets qu'il regarde comme faux

ont été directement posés sur les étagères du Musée ; on n'a truqué le terrain qu'au fur et à mesure et pour les nécessités des fouilles de contrôle. Dans tous les exemples de fouilles truquées, les fouilles de contrôle ont toujours réussi ; c'est pourquoi j'ai demandé qu'on soumît les objets déjà découverts à l'étude des savants dans leurs laboratoires.

Voilà donc un argument présenté par avance contre le rapport de la Commission internationale !

Dans le *Figaro* du 22 novembre, Charles Chassé, après avoir présenté sans parti pris les arguments des antiglozéliens, énumère ceux des proglozéliens. Reinach lui a répété les siens, notamment celui du *B*, qui n'existe pas sur les tablettes de Glozel ; il suppose qu'un jour Dussaud reviendra sur son opinion, et rappelle les antécédents connus (Alvào, Piette, etc.). De plus, cet article contient en note une observation du comte de Bourbon-Bossuet, dont le château est à quelques kilomètres de Glozel et, qui se porte garant de l'honnêteté des Fradin, en ajoutant :

Le jeune Fradin n'aurait pas pu fabriquer des objets dont plusieurs sont très volumineux, sans être vu par des voisins qui habitent porte à porte... J'ai vu retirer des objets entourés de grosses racines qu'il fallait couper au couteau.

Cet argument direct et de bon sens perd de sa valeur depuis que les antiglozéliens affirment que les faux ont été placés directement dans les vitrines des Fradin.

La *Liberté* du 25 novembre résume l'article d'Audollent dans le *Correspondant*, en s'inclinant devant la compétence et la parfaite conscience du savant doyen de Clermont-Ferrand.

Je tiens à dire ici que mes critiques sont de logique et non de personnes ; la conscience et la science de Jullian, de Dussaud, de Boule sont connues; on ne risque pas son nom dans une bagare pareille par enfantillage. Mais il y a des parti pris logiques comme il y en a de politiques et de religieux ; et les savants, quoi qu'on suppose communément, sont des absolutistes par tempérament ; sinon ils auraient fait du commerce ; les peintres aussi, et les poètes, sont absolus dans leurs idées et leurs théories. Donc, ceux d'entre les journalistes (je n'en vois que deux ou trois) qui ont tourné l'affaire de Glozel et attaqué les savants ont manqué de psychologie et de technique professionnelle.

Mais voici la grosse artillerie du *Temps* : je plains Jean Lefranc, qui a dû aller d'un savant à l'autre, mais je constate qu'il

a su garder son sang-froid. Le 16 novembre, Marcellin Boule découvre tout à coup, après un silence de deux ans, pourquoi le galet au Renne est faux ; c'est qu'il y avait dessus de la colle ou de la gélatine et qu'en grattant deux ou trois millimètres de la gravure, la couleur sous jacente n'était pas celle de la patine. On se demande pourquoi dès le milieu de 1926 Boule n'a pas publié cet argument ; comment la colle ou la gélatine a pu subsister dans le terrain très humide de Glozel ; pourquoi, dans l'interview, des insinuations comme : « On n'a rien fait de ce qu'il fallait pour savoir si Glozel était faux ou non ! » Pourquoi lui-même n'a pas fait le nécessaire. Ici j'interviens de nouveau ; j'ai eu ce galet dans les mains ; j'avais apporté non un microscope (?), mais une forte loupe ; plus tard, Morlet et Fradin m'ont donné un galet de même contexture sur lequel j'ai essayé de graver avec un ciseau d'acier ; rien ; puis avec une des pierres volcaniques du pays : raies profondes. De plus, j'ai fait essayer par des artistes de mes amis de dessiner un renne ou tous autres animaux avec un crayon sur du papier sans « retours » de graveur, net et sec comme à Glozel, la Colombière, etc., bref selon la technique magdalénienne. Impossible. Rares ont été les dessinateurs qui ont eu cette netteté du trait; rares aussi les graveurs sur cuivre du xviiie. L'argument de Boule, que vaut-il contre les arguments techniques des artistes ?

D'ailleurs, le 21 novembre, Morlet se donne la peine de reprendre un à un les éléments de la démonstration Boule et cite des textes prouvant qu'en octobre 1926, Boule croyait encore à l'authenticité de la gravure, sinon à l'interprétation par le Renne. Cette interprétation est un problème à part. Je n'insiste donc pas.

Le 20 novembre, déclarations de Vayson de Pradenne ; c'est la réédition de ce qu'on a lu dans sa *Chronologie*, mais avec cette adjonction que les idoles bisexuées de Glozel ont été fabriquées par les faussaires après lecture du numéro de novembre de la *Revue gynécologique*, où l'on voit un hermaphrodite. Parbleu, voilà qui explique non seulement les idoles de Glozel, mais aussi l'hermaphrodite grec, ceux de l'Inde et du Japon ! C'est mettre les choses la tête en bas, la charrue avant les bœufs ; c'est appliquer à l'histoire des civilisations le principe de la ma-

chine à explorer le temps : idée d'ingénieur, disons même ingénieuse.

Reinach, naturellement, a pris feu ; le 23, le *Temps* publie une lettre de lui, disant : 1° Vayson n'a même pas le mérite de l'hypothèse du conduit ; elle est de Seymour de Ricci ; 2° si les idoles bisexuées viennent de la *Revue gynécologique*, comme Morlet est hors de cause, c'était donc Fradin qui se délectait à cette lecture. Il conclut :

Cette campagne de dénigrement est une insulte au bon sens, un défi à l'évidence, un péché contre l'esprit, une aberration sans excuse.

Le 23 novembre, résurrection de Capitan à l'Académie de médecine ; il donne un compte rendu du Congrès d'Amsterdam ; a-t-il parlé spécialement de Glozel ? La note du *Temps* n'en parle pas. Le 24 novembre, longue interview de J. Loth ; il passe rapidement sur la question d'authenticité qui ne fait pas de doute pour lui, et explique en quoi Glozel est si important : suppression définitive de la théorie de l'hiatus entre le paléolithique et le néolithique, admission de la formule de Morlet que si les Aziliens sont les successeurs des Magdaléniens, les Glozéliens en sont les héritiers ; discussion sur le lieu d'origine de l'écriture ; hypothèses sur la « disparition de la civilisation glozélienne ». Ici je ne suis pas d'accord : Loth emploie le raisonnement qui avait fait admettre l'hiatus ; je suis persuadé que Glozel ne restera pas unique, mais qu'on trouvera d'autres centres plus ou moins nets et précis de ce même type de civilisation et que, de Glozel aux Carolingiens, il n'y a pas non plus eu d'hiatus, en Auvergne et en Bourbonnais. Autre observation : les « longs loisirs des cavernes » sont hypothétiques : à Ceylan vivent encore des gens dans des abris sous roche et des cavernes; Seligmann a bien étudié leurs mœurs ; en fait de longs loisirs, ils passent leur journée à chasser et pêcher, et, dès qu'il fait nuit, ils se mettent en tas, sans torches, et grelottent. D'ailleurs, les Glozéliens pouvaient se faire des huttes de branches ; et enfin, le lieu des fouilles n'est qu'un sanctuaire, non pas un lieu d'habitation ; on pouvait y venir de très loin, comme au moyen âge on allait à Saint-Jacques de Compostelle.

Le 26, lettre d'Espérandieu, qui affirme de nouveau sa conviction et n'admet pas l'opposition faite à ce qu'il regarde comme la

vérité, ou plutôt fait remarquer que les antiglozéliens s'efforcent par tous moyens d'influencer les membres de la Commission.

Dans le *Temps* du 27 novembre, Butavand déclare que le raisonnement de Dussaud ne vaut rien en ce qui concerne les rapprochements de l'existence de Glozel avec des caractères phéniciens ; que Jullian a placé la tablette fig. 8 du fascicule I à l'envers, et il rappelle les arguments d'Audollent et d'autres relatifs à l'impossibilité matérielle de truquer un terrain sans que personne s'en aperçoive.

La manœuvre de dernière heure signalée ci-dessus s'exprime non seulement par l'accusation de Dussaud que les objets prétendus faux auraient été placés dans la vitrine des Fradin, mais aussi par une dépêche prétendue originaire de Porto, qui a donné lieu à un échange de correspondances faites dans le *Temps* du 28 novembre et dont le contenu est fort bien résumé dans la lettre suivante de Reinach.

Un journal du soir (26 novembre) a publié un télégramme daté de Porto (21 novembre), d'après lequel, suivant un bruit courant à Porto, le professeur Correia de cette ville aurait trouvé que les os rapportés par lui de Glozel avaient conservé toutes leurs matières organiques et seraient par suite modernes.

Le même télégramme, mais daté de Paris, avait paru le même jour dans le *Télégramme*, de Toulouse, suivi d'une interview triomphante de M. Bégouen. Il semble donc que l'auteur et le commentateur du télégramme soient difficiles à distinguer.

J'ai sous les yeux la copie d'une lettre du professeur Correia, relative à cette analyse. Alors que dans les os frais, la proportion de matières organiques est de 30 à 40 o/o, l'analyse des spécimens de Glozel a donné 27 o/o de l'humidité et la matière organique. Sur quoi M. Correia rappelle que les restes néanderthaliens de Spy contenaient encore de l'osséine. M. Correia regrette en terminant de n'avoir pas prélevé assez de matière.

Ainsi, M. Correia n'a nullement dit ce qu'on lui fait dire, mais constaté dans les spécimens de Glozel un poids représenté par deux éléments, humidité et osséine, inférieur à celui que l'osséine seule représente dans un os frais.

Je crois inutile de formuler une appréciation sur le procédé employé pour peser sur les membres de la commission.

Le 29, long article de Depéret qui maintient la position antérieure, fondée sur ses trois fouilles personnelles. Il rappelle que « l'écriture glozélienne pousse une racine profonde dans le mag-

dalénien, époque terminale du paléolithique, et s'est continuée jusque vers la fin du néolithique », et fait enfin justice des principaux arguments des antiglozéliens, par une discussion technique très précise, notamment en ce qui concerne la patine des galets gravés. Conclusion :

> Il ne reste donc rien des faits annoncés par les détracteurs de Glozel. Quant aux déductions physiologiques qui les accompagnent, elles dénotent chez leurs auteurs une imagination très vive, mais sans aucune portée scientifique.

A. VAN GENNEP.

LETTRES ANTIQUES

A. Diès : *Autour de Platon*, 2 volumes, Beauchesne, 1927. — Platon : *Lettres*, texte établi et traduit par Joseph Souilhé, Les Belles-Lettres. — Maxime Girieud : *Juvénal*, traduction nouvelle et complète avec avant-propos et notes, Librairie de France.

Chanoine honoraire de Rennes et professeur aux facultés catholiques de l'Ouest, M. l'abbé Diès est sans contredit un des hommes en qui revit le meilleur, le plus éternellement actuel de la pensée antique. Erudit profond autant que délicat critique, il nous a déjà donné une étude sur *La définition de l'Etre et la Nature des idées dans le* Sophiste *de Platon*. Dans son *Cycle mystique*, il nous a parlé de la Divinité considérée comme origine et comme fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique. Enfin, c'est à sa science exégétique que l'association Guillaume-Budé a demandé de traduire, pour la Collection des Universités de France, et d'annoter : *Parménide*, *Théétète* et *Le Sophiste* de Platon. Le récent ouvrage, que M. l'abbé Diès a intitulé **Autour de Platon**, est un recueil d'essais, d'articles, de comptes rendus et de conférences que l'auteur, de 1910 à 1926, publia dans diverses revues plus ou moins accessibles au public courant. Il se divise en quatre livres. Dans le premier, l'auteur étudie à peu près tout ce qui parut d'intéressant, entre ces deux dates, sur la philosophie et les sciences dans la période qui va des origines de la pensée grecque à Socrate. Le second est consacré à l'époux de Xantippe; le troisième s'occupe des questions qui ont trait à la chronologie, à l'authenticité et au classement des dialogues de Platon. Dans le quatrième enfin, l'auteur nous entretient de la transposition platonicienne, de l'Idée de la Science dans Platon ; il se termine par deux chapitres sur *Le Dieu de Platon* et sur *La Religion de*

Platon, chapitres inédits qui sont parmi les plus beaux qui soient de la plume de ce vrai philosophe. Philosophe, en effet, M. l'abbé Diès l'est pleinement au sens platonicien, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de spéculer sur la doctrine, mais qu'il cherche à la vivre, à la respirer et à la réaliser. S'il se relie si bien aux traditions antiques, son esprit le doit sans doute, pour une large part, à sa qualité sacerdotale et à sa formation théologique. Pour Platon, en effet, le philosophe est prêtre, et le platonisme sans la théologie est inefficace, aberrant et incompréhensible. Aussi, avec quelle joie secrète et fervente se lisent les pages que ce très noble et très large esprit a consacrées à Socrate, au Socrate de Platon, qui, quoi qu'on en puisse dire, sera toujours le plus vrai, car il nous représente l'idée la plus belle que nous puissions avoir de celui en qui tous ses disciples ont voulu incarner tout ce qui fait la grandeur et la santé de l'âme humaine. Combien la lecture de ces pages inspirées sonne avec vérité au fond de notre cœur ! En elles, palpite et vit avec intelligence tout l'immense effort que les sages ont tenté pour faire vivre et agir un modèle en qui la doctrine n'est pas un songe creux, un jeu de dialectique, une rancœur amère, une écorce rugueuse, mais une sublime et sereine et très noble armature pour penser avec ordre, prier avec intelligence, se conduire dignement et vivre selon la norme de la pensée divine, rendue vivante en nous. Il ne faudrait point croire cependant que, en dehors des chapitres consacrés à Socrate et à la religion et au Dieu de Platon, M. l'abbé Diès ne nous offre rien d'original dans un volume fait, pour une aussi grosse part, d'analyses et de discussions relatives à des travaux d'autrui. En dehors de leur intérêt purement historique — intérêt pour nous tout à fait secondaire, car les fluctuations de la critique ne nous apprennent presque rien sur le fond de la doctrine et ne font que nous rappeler et transposer ce proverbe courant : pierre qui roule n'amasse pas mousse — ces comptes rendus sont ici si consciencieux et si serrés qu'ils sont vraiment une œuvre personnelle, car l'auteur est bien forcé, en discutant, de faire son examen de conscience, de prendre ses positions, de se révéler lui-même, et, quelque discrète que soit cette mise au point subjective, il ne peut éviter de laisser paraître et de livrer quelque chose du fond de sa pensée. Somme toute, ces deux nouveaux volumes de M. l'abbé Diès nous offrent, avec les éléments choisis pour assurer le jugement, un aspect complet du

platonisme, tel du moins que nous permet de nous en faire une idée la critique moderne, qui s'est donné bien du mal pour arriver à tenir à peu près, vis-à-vis de cette doctrine, les positions qu'avaient prises, avant elle et en gardant la simple tradition, les écoles philosophiques d'Alexandrie et d'Athènes.

Continuant sa publication des œuvres de Platon, la Collection des Universités de France vient de nous donner les **Lettres** de Platon. C'est M. Joseph Souilhé qui a été chargé du soin d'en établir et d'en traduire le texte. Ce volume, impatiemment attendu, car les prolèmes qu'il soulève sont du plus haut intérêt, tant pour l'historique de la vie de Platon que pour l'état d'esprit que requiert la compréhension de la pensée platonicienne, continue dignement la belle série des œuvres de Platon publiées jusqu'ici sous la direction aussi active qu'intelligente de M. Paul Mazon. Dans sa notice générale, comme dans les notices particulières qui précèdent chaque lettre, M. Joseph Souilhé nous entretient longuement de l'authenticité de ces *Lettres*. Jusqu'au vᵉ siècle de notre ère, la question d'origine n'est pas posée au sujet d'une correspondance qui, depuis longtemps, fait partie du *corpus platonicum*, fixée au moins depuis Thrasylle. A la Renaissance, on ne jeta pas non plus la suspicion sur toutes, mais telle ou telle lettre n'était accueillie qu'avec beaucoup de réserve, ou même était résolument abandonnée. Enfin, en 1783, Meiners prononçait contre toutes une condamnation absolue. Après lui, Ast, Karsten et Zeller ne considérèrent plus ces *Lettres* que comme des documents apocryphes, mais de source ancienne, pouvant, tout au plus, servir à raconter l'histoire de la vie de Platon. Mais, dans le courant du xixᵉ siècle, un revirement d'opinion se produisit. Sans toutes les admettre, la critique revint à considérer comme authentiques les plus importantes, celles qui présentent le plus d'intérêt pour la connaissance de Platon, de son caractère, de ses méthodes et de sa doctrine. Ainsi, la 7ᵉ et la 8ᵉ ont trouvé grâce aux yeux de la majorité des critiques modernes.

La traduction de M. Joseph Souilhé est faite avec la conscience d'un prudent travailleur qui a mûrement réfléchi, et qui semble avoir épuisé en se l'assimilant tout ce qui a été écrit sur ce délicat et si prenant sujet.

Maxime Girieud, déjà connu par ses *Contes du temps jadis* et par un roman d'un pittoresque et satirique accent : *Le voyage*

de la nef Aréthuse, vient de nous donner une traduction complète des œuvres de **Juvénal**. Son introduction est assez mince; elle ne donne point une idée suffisante du talent du traducteur, érudit et délicat qu'il est. Il s'est trop contenté, dans sa modestie, de résumer l'introduction du *Juvénal* de M.M. Labriolle et Villeneuve, qu'édita la collection Budé. Mais sa traduction en retour, tout en restant d'une exigeante et probe exactitude, garde un reflet vivant et bien rendu du texte fameux. C'est la meilleure en français de ce grand satirique. Des notes substantielles, placées à la fin du volume, aident, à chaque pas et toujours avec grâce, à résoudre les difficultés que soulève la compréhension d'un texte farci d'allusions à des personnages plus ou moins ignorés, à des coutumes d'une difficultueuse exégèse. L'auteur est nourri de Rabelais. Sa prose s'en ressent, et les savoureuses équivalences qu'il trouve, pour serrer de près le mordant aigu de son fougueux modèle, sont maintes fois de très heureuses trouvailles. Entre toutes les traductions des *Satires*, une des plus réussies et des plus soignées, à mon sens, est celle qui a les femmes pour sujet. Tout y est clair, éloquent, soutenu et d'une vie qui dépasse, en grandeur et en force, toutes les traductions qui jusqu'ici en ont été tentées.

MARIO MEUNIER.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Centenaire de Navarin. — Ap. B. Daskalakis : *Ta aitia kai i paragondes tis Hellenikis Epanastaséôs tou 1821*, Agôn, Paris. — *La Grèce*; La Vie technique et industrielle, Paris. — Ugo Foscolo : *I. Kharites*, trad. M. Minôtos ; Zikakis, Athènes. — Photos Giophyllis : *I. Pharmakoméni*, drame en trois actes ; Zikakis, Athènes. — Mémento.

En dépit d'archives fraîchement dépouillées, rien ne reste plus mystérieux que les causes directes qui amenèrent le choc des flottes adverses à la bataille de **Navarin**, dont on vient de célébrer si brillamment le centenaire, tant à Paris qu'à Navarin même. Il semble que les éléments décisifs de ces causes aient surtout été représentés par ce que l'on a ingénieusement appelé les « impondérables », et que ni les gouvernements ni les chefs eux-mêmes n'aient rien prévu ni préparé de ce qui allait se produire.

Existerait il donc, à l'instar de ce que l'on est en train d'obser-

ver chez les individus, une sorte de subconscient cosmique des nations, disposant d'énergies propres, que les pratiques incantatoires des peuples primitifs et la symbolique sacrée eurent mission de dépister, sans que nous soyons devenus capables de dire si l'objet de ces pratiques était imaginaire ou non ? Je livre le problème aux méditations des chercheurs que n'aveuglent point l'esprit de secte ni les réticences d'un scepticisme trop étroit.

Toujours est-il que, malgré la non-préméditation qui semble évidente, les conséquences de la destruction des flottes islamiques en Méditerranée furent immenses. La libération d'une partie de l'Hellénisme devait s'ensuivre à titre définitif, et aussi un impressionnant déplacement des forces au profit des Puissances chrétiennes.

Aussi bien, est-il passionnant d'analyser l'origine et le développement de l'insurrection grecque. M. Ed. Driault, dans son *Histoire diplomatique*, a nettement situé la position des forces en présence, à chacune des étapes du long conflit. Son travail, appuyé sur un minutieux dépouillement d'archives, met en lumière le cheminement des événements à travers les intrigues intéressées des chancelleries ; mais la poussée intérieure et mystique de l'Idée hellénique, son dynamisme nourri de songe romantique ne sont que sommairement indiqués. Cette tâche était réservée à M. Daskalakis, qui, dans son magistral ouvrage : **Les causes et les facteurs de la Révolution grecque de 1821**, vient de faire œuvre particulièrement opportune.

Armé de lectures nombreuses et d'une abondante bibliographie en diverses langues, il s'engage délibérément à l'intérieur du problème. Dès le début de son Introduction il insiste :

La Révolution grecque, dit-il, n'est ni un mouvement social, comme la Grande Révolution française, ni un mouvement d'indépendance comme celle des Etats-Unis d'Amérique, mais un mouvement purement racial. Il se poursuivit avec une telle vigueur que l'exemple en est rare dans les annales humaines.

Tout ce qui parle grec et pratique la religion orthodoxe a droit à un statut spécial de liberté, avaient proclamé les promoteurs du mouvement. Leurs visées furent tout de suite favorisées par la Russie, qui, depuis Pierre-le-Grand, avait les yeux tournés sur Constantinople, et qui cherchait à s'introduire en Méditerranée. Mais l'aide spirituelle et déterminante leur vint des idées de

la Révolution française, qui, à la faveur de l'expédition Bonaparte en Egypte et de l'occupation française des Sept-Iles Ioniennes, avaient insinué leur levain dans l'âme hellénique, « restée fidèle à ses grands souvenirs ».

L'attentif historien ne manque pas de souligner l'importance du facteur économique dans la préparation du soulèvement ; il note les pulsations du sentiment national et leur accélération, au regard du degré de prospérité des différentes classes sociales. Conscients de leur supériorité dans toutes les branches du labeur humain, et spécialement du côté de la navigation, du commerce, de l'industrie, les Grecs ne pouvaient supporter sans impatience le joug de l'Islam. Les plus hardis d'entre eux étaient allés fonder à l'étranger, à Venise, à Trieste, à Marseille, à Manchester, à Vienne, de grosses maisons. En même temps se manifestait parmi eux le réveil de l'Intelligence, et les académies d'Europe commençaient d'accueillir les plus distingués d'entre les savants et lettrés hellènes. Les Photiadis, les Coraïs, les Rizo-Néroulos, les Bulgaris, les Mustoxidis, les Foscolo attiraient sur eux l'attention du monde et rendaient au peuple grec conscience de sa valeur civilisatrice. Et tout à coup retentit l'appel du nouveau Tyrtée, Rigas de Velestino, que les Turcs devaient si cruellement mettre à mort à Belgrade, à la fleur de ses jours.

Le peuple alors entra en scène et, des montagnes d'Epire aux escarpements du Péloponèse, Klephtes et Armatoles soulèvent l'enthousiasme ; Souliotes et Maïnotes, enflammés par les chants de la liberté, retrouvent les vertus antiques de sacrifice à la patrie, et des aèdes rustiques se lèvent aussitôt pour les célébrer. Il faut ajouter que la souveraineté turque avait laissé se constituer dans les pays grecs toute une série de petites républiques à peu près autonomes et retranchées parmi les rochers : Mavrocordato, Ypsilanti, Colorcotronis peuvent maintenant paraître ; tout l'Hellénisme est prêt à la lutte, et la décadence même de ses maîtres, en dehors de certains exemples étrangers, doit suffire aux rebelles pour les amener à précipiter l'inévitable.

L'ouvrage de M. Daskalakis se termine par la reproduction d'une série de documents relatifs à l'insurrection, et par la nomenclature bibliographique des travaux consultés.

L'ensemble du livre porte à méditer sur certains détails, qui ont gardé jusque maintenant leur importance. Eût-il fini par n'être

plus représenté que par dix têtes intelligentes et volontaires, l'Hellénisme ne pouvait succomber, parce qu'il est une entité spirituelle. L'ardeur mystique qu'il manifesta aux jours de crise lui dicta généralement ses actes les plus habiles.

Il n'a jamais désespéré, et c'est ainsi que ses défaites mêmes fortifient sa foi. Qui sait même si les récents désastres d'Asie Mineure ne vont pas lui conférer une cohésion nouvelle ?

Quiconque voudra bien se donner la peine de parcourir attentivement le copieux numéro spécial illustré que *La Vie technique et industrielle* vient de consacrer à **La Grèce**, et où se trouvent détaillées, sous la plume d'éminents spécialistes hellènes, les manifestations multiples de son activité économique, ne manquera pas d'être émerveillé devant les miracles de création accomplis en un siècle.

« C'est un siècle d'efforts créateurs bien plus qu'organisateurs, remarque judicieusement M. Léon Maccas, avec la haute perspicacité qui le distingue, dans une magistrale et conclusive étude sur *L'Avenir de la Grèce*.

Un million et demi de réfugiés, jetés sur son sol après la perte de Smyrne, pouvaient conduire la Grèce au désastre. Après cinq années de Calvaire, elle se présente enrichie d'une industrie nouvelle : celle des Tapis, et elle constitue désormais en Europe l'un des Etats les plus ethniquement homogènes. Et M. Léon Maccas peut répéter, en songeant à ce miracle, le mot de Carnot : Les grandes passions font les grandes nations.

Est-ce à dire que, durant la longue servitude, la flamme du sentiment grec ne subit point d'éclipses?

Malgré l'ardeur de sa foi traditionniste, exprimée, hélas ! en grec scolastique, M. Daskalakis lui-même ne saurait le prétendre. Mais il est une vérité essentielle : Religion, Langue et Chants populaires gardèrent les charbons vivants sous la cendre. Vint à souffler le vent des idées modernes et le phénix issit.

Et déjà la Grèce nouvelle fête de glorieux centenaires. Il ne convient sans doute pas d'oublier celui de la mort d'Ugo Foscolo, qui fut le génial compatriote de Solomos et qui, pour avoir écrit en italien son œuvre immortelle, n'en contribua pas moins, par son exemple, à ranimer la fierté grecque. Mme Marietta Minôtos l'a ainsi pensé, qui pieusement dédie à la mère du Poète des *Tombeaux* sa traduction des **Grazie**, précédée d'une bonne

introduction critique et d'une série de commentaires dus à l'auteur lui-même sur l'économie de son poème.

Le Poète ne pouvait choisir un sujet plus essentiellement grec que celui de cet *Hymne aux Grâces*, à la fois lyrique, didactique et métaphysique. Il y exalte tour à tour, en un triptyque où prennent forme et corps harmonieux la Poésie, la Musique et la Danse, la Grèce ancienne, l'Italie moderne et un idéal pays imaginaire de beauté. La contemplation des chefs-d'œuvre sculpturaux de Canova à Florence lui avait donné l'idée de cette grandiose composition, où il a mis le meilleur de son génie, et dont il a particulièrement soigné la forme pure.

De son côté, pour célébrer à sa façon la mémoire de Solomos, ancêtre vénéré de la Renaissance intellectuelle grecque moderne, M. Photos Giophyllis, dont on connaît le vigoureux talent, a tenté de faire revivre sur la scène, autour du thème dramatique qui lui était fourni par le poème de **L'Empoisonnée**, toute la vie zantiote de l'an 1825. Il introduit parmi ses personnages le Poète lui-même, qu'il présente comme épris de morale austère, en contraste avec les traits comiques du docteur Roïdis. La pièce, pittoresque et bien construite, obtint un légitime succès en 1925 et 1926 à Athènes, d'abord au théâtre du Zappeion, ensuite au théâtre Kyvéli, et recueillit les éloges qualifiés de critiques, tels que MM. Paulos Nirvanas, Alkis Turyllos, Petrides, Koukoulas. Voici le poème de Solomos :

— Mes chants, tu les disais tous ; — celui-ci tu ne saurais le dire ; — celui-ci tu ne saurais l'entendre, — hélas ! tu gis sous la dalle du tombeau...

.... Malheur ! Il me souvient : tu étais assise — à mon côté, le visage blême. — Qu'as-tu ? te dis-je. Et tu me répondis : Je mourrai. Je boirai du poison.

De ta cruelle main tu l'as pris, — ô belle fille, et ce corps qui aurait dû porter la robe de noces, — d'un froid linceul est maintenant drapé.

Ton corps dans la tombe n'est vêtu que de chaste virginité.

En vain t'accusait le monde, — et t'accablait de méchants discours.

.... Silence ! Silence ! Rappelez-vous que vous avez — fille, femme, sœur. — Silence ! La malheureuse est couchée dans la tombe, — mais elle y repose sans tache.

Cette histoire de jeune fille, qui se donna la mort pour avoir été injustement accusée d'amour coupable, est une aventure réelle.

Dans le *Malheureux*, M. Sp. Alforas a également cherché

à faire une pièce d'émotion réaliste et sentimentale ; mais les complications de l'intrigue rendent l'ensemble difficile à saisir, en dépit de passages où de véritables cris de détresse humaine se font jour. Que M. Alforas médite l'exemple des aînés !

Dommage que la place nous manque, une fois de plus, pour analyser *Pinnes de Mer* de M. Synadinos, qui, sur un thème ibsénien, a réussi à créer l'une des pièces les mieux construites du théâtre grec d'aujourd'hui.

Mémento. — M. Lambros Porphyras, qui est l'un des plus émouvants poètes de sa génération et qui fait parfois songer à Albert Samain, vient de rééditer son beau recueil *Skiés*, sur lequel il nous faudra revenir. Dans *Agrioloulouado*, M. Paulos Nirvânas a composé un roman d'une trame un peu lâche, mais où abondent les notations d'âme et de paysages, dans un style qui est la grâce même. Dans les six contes qu'il assemble sous le titre de *Enas Xenos*, M. G. Pieridis, dans une langue excellente, se fait le peintre de la vie de famille, des intérieurs déchirés d'angoisse, mais parfois l'abus du détail fatigue un peu. *To Himéro logion tou Thanatou* embrasse l'œuvre poétique entière de Mme E. Moschenas. L'influence d'Hugo semble avoir guidé cette vocation lyrique, aux sentiments bien grecs. Ce livre mérite mieux qu'une simple mention. Reçu *Alexandre, Hébé, Apelles*, de M. Sérafidis. Lire à *Néa Zoï* d'Alexandrie (numéro de juillet-août 1927) le curieux drame de M. Constantinidis : *Matomeno Gelio* ; à *Neo-hellenika Grammata* d'Hérakléion (numéro d'août 1927) les vers de MM. Petridis, Pergialitis, L. Alexiou (*To tragoudi tou Anniba*) et les fines variations de M. Valsa (*Tragoudistra* ; à *Libre*, du maître helléniste Louis Roussel, les commentaires sur la question de langue, le *Zitima*, à propos d'ouvrages récents à l'*Agôn*, de Paris, la page *Lettres et Arts*.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES JAPONAISES

Bilan de l'ère Taishô. — Epoque d'essais et d'expériences. — Vogue des encyclopédies et des collections littéraires et scientifiques. — Genchi Katô : *A Study of Shintô, the religion of the Japanese*, Meiji Japan Society, Tokyo. — M. Yoshitomi : *Etude sur l'Histoire économique du Japon, des origines à la fin du XIIe siècle* (préface de M. Michel Revon), Pédone, Paris. — Mémento.

On sait que chaque règne au Japon est désigné par un nom, le *nengô*. Il y eut, depuis la restauration impériale, l'ère Meiji — « Brillant Gouvernement » (1868-1912) ; l'ère Taishô — « Grande Justice » (1912-1926). Le Japon est aujourd'hui dans la deuxième année de l'ère Shôwa — « Paix Eclairée ».

Autrefois, il n'était pas rare qu'un règne comprît plusieurs âges. Au premier événement heureux ou malheureux, le *nengô* changeait. L'histoire du Japon est ainsi faite d'une succession de cadres étroits. Elle fait songer, quand on l'étudie, à ce jeu de boîtes de diverses dimensions qui s'insèrent les unes dans les autres. On dirait que les Japonais se plaisent à fractionner le temps... Dans l'ancien calendrier, l'année était divisée en 24 parties ; chaque saison comprenait quatre périodes déterminées par les stations du soleil ; le jour lui-même était coupé en quatre tranches de trois heures.

Le Japonais contemporain a encore cette vision fragmentaire de la vie. Il a la sensation aiguë de la fin d'une période ; la page est prestement tournée, sans mélancolie, et les yeux considèrent curieusement ce qui commence.

Le passage d'une année à l'autre est plus sensible au Japon qu'ailleurs. Le Shintoïsme prescrit durant cette nuit des exercices de méditation, ainsi que « la grande purification ». Le premier jour de l'an est fêté avec la joie que l'on manifesterait devant l'éclosion d'une fleur. De petits pins sont plantés aux portes des maisons. « Ce sont des termes, a dit le poète Ikkyû, qui indiquent les distances dans le voyage vers l'au-delà. »

Un règne vient-il de s'achever, et aussitôt inventaire est fait de tout son contenu. Avec soin et minutie, on range en des compartiments séparés les faits de toute nature, grands et petits. On les classe, on les dispose à leur place, comme des objets de collection. Et puis, avec des sentiments frais et jeunes, on entre dans l'ère nouvelle...

Suivant la coutume, après la mort de l'empereur Taïshô, survenue le 4 décembre 1926, journaux, revues et magazines — et l'on sait s'il y en a au Japon ! — dressèrent des tableaux synoptiques, firent des résumés, établirent, en un mot, le bilan de ce règne de quatorze années. Ce travail s'est poursuivi jusqu'à présent, mais on a tout dit, semble-t-il, sur l'ère Taishô, et maintenant, devant les pages à peu près blanches de Shôwa, les écrivains se livrent à des anticipations.

De l'avis général, le précédent règne fut une **époque d'essais, d'expériences** et de tâtonnements.

La Revue *Taiyô* a exposé les diverses directions intellectuelles qui ont abouti à une sorte de syncrétisme assez nébuleux. Une

fringale philosophique s'était emparée de la jeunesse et il n'est résulté de son assouvissement que déceptions ! Il faut tourner le dos à l'encyclopédisme. Des auteurs ont proclamé la faillite du culturisme, cette philosophie pragmatique qui s'est formulée au lendemain de la guerre européenne et dont il a été souvent question dans ces Lettres.

En politique, un grand fait : l'avènement des classes ouvrière et paysanne, la croissance du syndicalisme et, comme conséquence, la ruine des vieux partis de privilégiés... Là-dessus les commentaires abondent. On insiste aussi sur cet autre trait dominant du règne : la défaite de la diplomatie militaire : le ministère des affaires étrangères a eu raison de l'état-major général. Sous l'influence de cet esprit nouveau, les dirigeants ont adhéré à la politique internationale de paix. Devenu grande puissance à la suite de la victoire des Alliés, le Japon a fait à Genève la politique de ses pairs. Il a été un des dévots de la S. D. N. et du B. I. T. Il est sorti du milieu asiatique pour adopter des conceptions politiques et sociales européennes. Mais, à la fin de Taishô, une réaction de l'âme asiatique contre cette européanisation s'est dessinée.

La revue *Jitsugyô-no-nihon* a consacré un numéro à cet autre fait remarquable : l'industrialisation du Japon. L'économie de l'empire et de ses colonies s'est transformée par suite de l'importance prise par les firmes manufacturières.

Les prévisions sur l'ère Shôwa sont encore timides. On croit à l'entente politique et économique du Japon et de la Chine — tant elle est désirée ! Dans le monde littéraire, on annonce un essor nouveau de la littérature prolétarienne.

§

La vogue des encyclopédies, des « collections » scientifiques et littéraires, qui commença vers la fin de Taishô, semble devoir continuer. D'ailleurs, les souscriptions ont été closes avant 1927. Publiés en livraisons, on a généralement un fascicule mensuel.

Une *Histoire de la Littérature Universelle* doit comprendre 144 volumes. Le public lettré a souscrit avec empressement à un *Recueil des Œuvres Philosophiques de la Chine* (12 volumes); à une *Collection de la Littérature Japonaise* (24 volumes); à

une *Histoire générale de l'Asie* (16 volumes) ; à une *Encyclopédie Culturiste* (12 volumes).

L'histoire économique du Japon intéresse tout un public. L'étude exclusive de la littérature et de la politique avait nui à la connaissance exacte de l'ancienne civilisation, on l'a reconnu, et c'est pourquoi le savant et le publiciste s'appliquent aujourd'hui à analyser l'organisation matérielle de l'ancienne société. De nombreux écrivains ont une conception matérialiste de l'histoire qui ne provient pas de la propagande socialiste.

La curiosité de tout le passé national n'a fait que se développer en ces dernières années. Après le tremblement de terre de 1923, bien des esprits troublés interrogèrent les religions ; des aspirations mystiques se manifestèrent dans la classe instruite. L'éditeur japonais a un sens pénétrant des goûts, des tendances en formation. Il mit en vente une série d'ouvrages sur le Bouddhisme, sur les diverses églises bouddhiques, sur le Shintoïsme primitif et le Shintoïsme d'Etat. Citons, de M. Kawaguchi, le *Bouddhisme des laïques*.

Deux études, l'une en langue anglaise, l'autre en langue française, destinées par conséquent aux lecteurs européens, peuvent donner quelque idée du genre d'ouvrages actuellement en faveur.

§

A Study of Shintô contient tout ce qu'il faut savoir sur la religion nationale des Japonais ; ce petit livre de vulgarisation est précieux : son auteur est un savant, un maître en sciences religieuses. M. Genchi Katô professe le shintô à la faculté des lettres de l'université impériale de Tokyo. Docteur ès-lettres en 1908 avec une thèse intitulée *Connaissances et Croyances*, il a été dans les années suivantes chargé de conférences dans divers séminaires bouddhiques. Ses ouvrages en langue japonaise ont pour titres : *Principes religieux*, *Lectures sur les Religions*, *Signification spirituelle de la fondation du pays*.

M. Genchi Katô examine dans une première partie les croyances qui sont à la base du Shintoïsme. Le naturisme a précédé l'animisme. L'objet du culte fut d'abord ce qui frappait directement les sens : le soleil, la lune, la montagne, la mer, la source, la cascade, le vent, l'arbre, l'herbe... L'animisme suppose l'existence d'un esprit, d'une puissance divine incorporée à l'objet, au

phénomène. On adore la chose et l'esprit qui l'anime. Aucune distinction n'est faite entre le dieu du feu par exemple et le feu. Il n'y eut aucun temple dédié au mont Fuji, parce que la montagne elle-même est une divinité. Puis les astres furent doués de passions humaines, de volonté. L'esprit du soleil s'incarne dans un être, c'est la déesse Amaterasu. L'âge de la mythologie commence. Les étoiles seules n'eurent pas place dans le Shintô, si ce n'est pour personnifier l'esprit du mal. La terre du Japon est peuplée de déités. « Des huit cents myriades », suivant une expression commune. Certains animaux sont des messagers célestes : singe, pigeon, renard, héron, tortue, corbeau. Les objets fétichistes abondent : épées, joyaux, pioches, phallus.

Dans la mythologie du Shintô, dit M. Katô, l'idée de création est absente. L'univers n'est pas sorti du néant. Tout est né du divin couple par une sorte de création naturelle. D'où une explication du monde réaliste et vraie, simple et familière. Nulle séparation entre les déités et les êtres terrestres. Le Shintô tend vers une sorte de naturalisme panthéiste. Dieu est partout.

Le professeur Katô consacre tout un chapitre au culte des ancêtres. Une question très débattue se pose : ce culte a-t-il précédé celui de la nature ? Lafcadio Hearn répond affirmativement. Aston est de l'opinion opposée, Katô adopte la thèse de Revon ; à l'origine, dit-il, il y a coexistence des deux cultes : Amaterasu est déité solaire et déité ancestrale. Au temps de Jimmu, premier empereur, un temple fut élevé à l'ancêtre de la nation. Nécrolâtrie et totémisme ou zoolâtrie sont deux aspects du Shintô ; ils contiennent la première idée du culte des ancêtres.

Les chapitres qui suivent se rapportent aux anciens rites et pratiques du Shintô, — cérémonies, offrandes, sacrifices ; aux temples (*mori*, forêt, et *jinsha*, sanctuaire, étaient des mots synonymes) ; aux prêtres ; aux anciens mythes ; aux 13 sectes. On lit encore avec intérêt des pages sur l'idée de pureté physique et morale qui résume toute la morale shintoïque. Il y a tout un rituel de la pureté. Après l'ablution, la vue des spectacles joyeux (pantomimes) et la participation aux réjouissances (danses) sont deux moyens de purification recommandés.

Aujourd'hui, à côté du Shintoïsme traditionnel, existe un Shintoïsme d'État, représenté par le culte de l'empereur, de l'impératrice, des membres de la famille impériale et de tous les héros

déifiés. Le Shintô d'Etat a pour prêtres de hauts fonctionnaires. M. Katô insiste sur la distinction à faire entre le culte officiel liturgique et le culte libre, instinctif, populaire, des esprits et des génies. Contrairement à une opinion assez répandue, le Shintô d'État constitue, suivant lui, une véritable religion.

§

M. M. Yoshitomi est un jeune écrivain de langue française qui s'est donné pour mission d'initier le public européen à la connaissance de la civilisation nippone. En moins de cinq ans, il a publié plusieurs ouvrages documentés et de nombreux articles de journaux et de revues sur les institutions, sur la littérature, sur la politique et la diplomatie de son pays.

Sa dernière étude sur l'**Histoire économique de l'Ancien Japon** constitue un tableau ordonné et précis d'une époque peu connue.

« L'apparition du Japon dans le monde civilisé fut aussi inattendue et soudaine que celle d'une comète, aux yeux de ceux, malheureusement trop nombreux en Occident, qui ignorent souvent tout du pays nippon. » Cette constatation afflige justement M. Yoshitomi. Si ce petit Etat d'Extrême-Orient a pu devenir, en moins de 50 ans, une grande puissance mondiale, c'est grâce, nous dit-il, à ses conceptions politiques et sociales, à ses traditions, à sa morale, à ses croyances.

L'activité que le Japon a déployée ces dernières années n'a été que la continuation naturelle de sa longue vie de peuple civilisé.

M. Yoshitomi nous montre que cette civilisation fut, dès le premier âge, fortement organisée et très avancée.

Il divise cette Histoire en deux périodes : le « Haut Empire », des origines à l'an 646 après Jésus-Christ ; le « Bas-Empire », de 646 à 1186. Ces deux époques sont séparées par la réforme de Taika « qui changea de fond en comble les institutions politiques, sociales et économiques du pays ».

Pour voir clair dans les origines, on peut, à défaut de documents, étudier la formation de la langue, de la mythologie et la nature des rites religieux, décrits dans l'*Engishiki*, recueil du dixième siècle sur les règlements et les usages antiques.

La première partie de l'ouvrage est une étude sur ces origines, puis sur le peuple et la société du « Haut Empire » : formation

du peuple, migrations, rôle des aborigènes, constitution des villes et villages, organisation de la famille et du clan, institutions sociales. Les parties suivantes sont d'un caractère plus spécial : le régime foncier, l'impôt, la monnaie, l'administration financière, l'agriculture, l'industrie, le commerce.

La réforme de Taika nationalisa les domaines des clans. La terre fut partagée périodiquement ; chaque individu âgé de six ans recevait une rizière, un jardin et un terrain à bâtir. M. Yoshitomi étudie en détail le système de partage sexennal. Cette réforme fit entrer la société de l'époque de clan à l'âge de la famille, puis, allant plus loin, elle ne considéra que l'individu comme unité économique.

Dans sa conclusion, l'auteur note maintes analogies entre la civilisation japonaise et les civilisations antiques gréco-romaine et indoue. Il fait des rapprochements même avec certains traits de l'ancienne constitution sociale des pays européens et il voit dans certaines similitudes la preuve que l'Orient et l'Occident sont très proches l'un de l'autre. Leur collaboration à l'œuvre de civilisation seraitaisée, juge-t-il, si la théorie de l'inégalité des races n'avait pas tant de partisans en Europe.

Mémento. — Je parlerai dans mes prochaines Lettres de plusieurs ouvrages publiés ces mois derniers à Paris : le *Shoji*, de Kikou Yamata ; *Chansons de Geisha*, de Steinilber-Oberlin et Hidetaka Iwamura ; les *Haïkai de Kikakou*, traduits par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin ; *Le Cœur Japonais*, par Félicien Challaye ; *Voyage au Japon*, par Tormia, sans oublier le *Cahier Japonais* des Messages d'Orient.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

René Marchand : *Le Réveil d'une Race*, Nouvelle Société d'édition. — Mémento.

Le livre de M. René Marchand sur **Le Réveil d'une Race** prétend faire connaître ce qu'il a vu *dans la Turquie de Mustapha-Kemal*, mais on ne peut s'empêcher d'être incrédule à l'égard de ce que dit un narrateur qui, pendant 229 pages, admire *tout* ce qu'ont fait Mustapha-Kemal et ses partisans et n'a de blâme, pour ne pas dire plus, que pour les autres. Comment, par exemple, qualifier en langage parlementaire cette phrase : « A l'instigation du cabinet de Londres, l'Indien Mustapha

Seguïr se rend à Angora pour y étudier l'assassinat de celui qui s'oppose aux visées de ses maîtres !! » Le chapitre où M. Marchand étudie « la Turquie en face de la France » ne fait guère exception. L'auteur nous apprend que « le gouvernement turc... a la volonté de se maintenir... jusqu'à la menace de l'isolement, dans la voie d'une politique de collaboration qui, ouverte à tous, ne serait dirigée contre personne... et qui le fait aspirer (toute question de sympathie et d'affinité laissée de côté) à un rapprochement étroit et permanent avec Paris ». Est-ce possible ? se demande M. Marchand, et il répond oui,

l'œuvre d'Albert Sarraut à Angora, ainsi que de Jouvenel à Beyrouth, n'est-elle pas là pour le prouver ?... mais il faudrait envisager le problème sous le même angle réaliste que le gouvernement de M. Kemal... Tandis que, notamment, nous sommes amenés à constater l'existence entre Angora, l'Irak et Londres, depuis le règlement de l'affaire de Mossoul, de rapports normaux, entièrement satisfaisants, nous devons malheureusement reconnaître que, sur la frontière syrienne, il se produit fréquemment des désordres... Il est certain que si les sages dispositions élaborées par M. de Jouvenel étaient appliquées *avec fermeté et continuité*, le chef kurde Hadjo, réfugié dans la zone syrienne, n'aurait pas eu la possibilité à deux reprises, au mois de mars dernier, de pénétrer en territoire turc, d'y attaquer les postes militaires et d'y opérer des razzias de troupeaux, demeurées impunies. Pareilles incursions sont d'autant plus regrettables qu'elles finissent toujours... par appeler des représailles... Après la 2e attaque de Hadjo, les tribus pillées, du côté turc, sont allées reprendre leurs troupeaux.

D'Angora... on voit très nettement l'importance du rôle que la France est appelée à jouer, par sa présence ou son affermissement en Syrie, pour la pacification... La Turquie est notre alliée naturelle... Loin de chercher à tirer parti de nos embarras, elle a toujours choisi au contraire les moments pour nous les plus critiques pour provoquer la liquidation des questions litigieuses... Malgré la nervosité manifestée par son opinion en face des attaques répétées dont sont victimes les postes-frontière turcs, le gouvernement de M. Kemal n'a jamais cessé de veiller... sur une frontière de plus de 80 km. à empêcher la contrebande des armes. Chacun sait que, si celle-ci continue à se pratiquer contre nous en Syrie, *ce n'est pas du côté turc*... Le gouvernement d'Angora n'a pas hésité à déporter... des éléments jugés par nous indésirables. La réciproque ne serait que justice... Des optants turcs... ont été jetés, dénués de ressources, à la frontière... 4 ou 5 optants syriens, gros propriétaires fonciers, n'ayant pu encore être rétablis en Turquie dans la jouissance de leurs biens... Nous ne sommes pas

encore arrivés à régler... conformément à nos promesses, le sort de quelques Turcs condamnés... pour s'être trouvés aux prises avec nos soldats au cours de rixes...

Je suis convaincu que nos représentants en Syrie n'auraient pas de peine à réfuter ces accusations.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Francis Pichon : *La République a fait faillite*, E. Figuière (énumération de tous les scandales et fautes, de toutes les réformes manquées et de tous les bouleversements [*sic*] rejetés par le Parti républicain depuis 1871 ; « le peuple, conclut l'auteur, persiste dans ses errements électoraux : il en sera ainsi jusqu'au jour où les classes moyennes comprendront qu'en dehors du Socialisme, il ne saurait y avoir pour elles de véritable salut »). — Luis Lagarrigue : *Politique internationale*, Garnier (exposé de la politique suivant la doctrine d'A. Comte ; l'auteur, qui est un Chilien, conclut ainsi : « Le sacerdoce positif, avec l'appui de l'opinion du prolétariat, saura maintenir la concorde terrestre en consacrant le patriotisme comme un sentiment indispensable entre les affections domestiques et l'amour universel. Ce pouvoir religieux fera sentir aux peuples combien il est nécessaire que les sympathies soient internationales et que les Patries se subordonnent à l'Humanité »). — Les Cahiers Contemporains. 6. *Ce que j'ai appris à la Guerre*, Editions Montaigne (pensées de 19 combattants, depuis le maréchal Foch et le maréchal Allenby, [qui pense que « nos idéaux sociaux sont trop vieux... pour être transformés en l'espace de quelques années... mais que, lorsque la guerre est finie, les vieilles haines disparaissent »] jusqu'à Alexandre Guinle [20 mois d'hôpital], en passant par H. Barbusse qui me paraît avoir dit le mot à retenir : « La guerre nous a appris à organiser la guerre à la guerre »). — Edouard Helsey. *Notre Alsace*, Albin Michel (réimpression de « l'enquête du *Journal* et du procès de Colmar » ; après la réconciliation sensationnelle qui termina ce procès, l'auteur avait d'abord cru devoir renoncer à publier ce livre, mais les attaques de ses adversaires « l'ont délié de la règle de la discrétion. Le mal autonmiste n'est pas extirpé d'Alsace ».) — *L'Alsace aujourd'hui*, par un Ancien Combattant (brochure composée en partie d'après les articles du *Mercure* sur le sujet ; l'auteur s'indigne de ce qu'on soit « arrivé à créer chez beaucoup d'Alsaciens cette mentalité : « Romain d'abord, Alsacien ensuite. Français peut-être ? » ; il préconise l'obligation pour les jeunes ecclésiastiques d'étudier un an dans un séminaire de l'intérieur, la suppression des écoles publiques confessionnelles, etc., mesures fort dangereuses ; la seule précaution possible est l'obligation de l'autorisation préalable pour les publications en langue étrangère et la suppression du jury en ce qui les concerne).

— Carlos Fischer : *En Alsace, la joie du retour*, Baudinière (curieux récit d'un Alsacien sur sa visite à Dannemarie, Thann, etc. au printemps 1918). — Aristide Briand : *Paroles de paix*, Figuière « passages essentiels de ses discours », mais sans indication des dates, des lieux, des sources !). — Charles Daniélou : *Les Affaires étrangères*, Figuière (la propagande française pendant et depuis la Guerre, Cannes [1922], Chequers [1924], etc.). — Urbain Gohier : *Cassandre ou la Folie des Blancs*. G. Anquetil (avait prédit la banqueroute, la révolution ou la guerre, ce qui s'est réalisé ; annonce de nouveau la « révolte de l'Asie »). — J.-F. L. Merlet et G. Delon : *Si la Presse voulait ! Essai sur la paix*, A. Delpeuch (la Presse peut la faire triompher). — Lord Rothermere : *La Hongrie et sa place au soleil ; la question de sécurité pour l'Europe Centrale* (propose que la Roumanie cède 600.000 Hongrois à la Hongrie, la Tchécoslovaquie 1.000.000 et la Yougoslavie 400.000 [sans compter les Roumains, Slovaques, Serbes et Allemands enclavés dans les portions à céder !] ; l'Angleterre et les Alliés devraient y pousser). — E. L.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

P. de Lapparent : *Toulouse-Lautrec*. Avec 40 pl. h. t. en héliogravure ; Rieder. 20 »

Finance

Fernand Baudhuin : *Finances belges. La stabilisation et ses conséquences* ; Giard. 12 »

Géographie

G. Clerc Rampal : *Cartes de navigation générale. Carte de Paris à la mer (par le canal de Tancarville) et de la mer à Paris*. Echelle : 1/40.000 ; Soc. d'édit. géographiques, marit. et col. 35 »

Douglas W. Johnson : *Paysages et problèmes géographiques de la terre américaine*. Préface de M. Emmanuel de Martonne. Avec 80 illust. h. t. et 52 figures ; Payot. 40 »

Histoire

E.-F. Gautier : *L'Islamisation de l'Afrique du nord. Les siècles obscurs du Maghreb*. Avec 12 ill. h. t. et 16 fig. dans le texte ; Payot. 30 »

Stephane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome V : *Les royaumes indigènes. Organisation sociale, politique et économique*. Tome VI : *Les royaumes indigènes. Vie matérielle, intellectuelle et morale* ; Hachette. « »

Georges Michon : *L'Alliance franco-russe, 1891-1917* ; Delpeuch. 25 »

Littérature

Henri d'Almeras : *La vie parisienne pendant le Siège et sous la Commune.* Avec de nombr. illust.; Albin Michel. 20 »

L'amour et l'esprit gaulois à travers l'histoire du XVe au XXe siècle. Préface d'Edmond Haraucourt. Tome I. Avec 24 pl. h. t. en coul. ou en noir, dont 3 double pl. en 3 et 4 coul., compositions originales de Roger Broders, A. Gorguet, Manuel Orazi, R. X. Prinet, Auguste Rouquet et plus de 400 illust. dans le texte; Martin-Dupuis. « »

Alexandre Arnoux : *Rencontres avec Richard Wagner.* Grasset. 12 »

Maurice Barrès : *Les maîtres*; Plon. 12 »

Philippe Bertault : *Bossuet intime.* Avec des gravures; Desclée, de Brouwer et Cie. « »

Jean-Jacques Brousson : *Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres*; Edit. Crès. 12 »

Docteur Cabanès : *L'enfer de l'histoire*, 2e série : *Princesses et souveraines.* Avec 25 illust.; Albin Michel. 15 »

Roger Cretin : *Les images dans l'œuvre de Corneille*; Champion. 20 »

Roger Cretin : *Lexique comparé des métaphores dans le théâtre de Corneille et de Racine*; Champion. « »

Divers : *Hommage à Marcel Proust.* Avec un portrait et des textes inédits de Marcel Proust. (*Cahiers Marcel Proust n° 1*); Nouv. Revue franç. 13 50

Maurice Garçot : *La vie, l'amour, les femmes*, notes et maximes; Les Gémeaux. 5 »

Mme du Hausset, Mouffle d'Angerville : *La marquise de Pompadour*; Edit. de France. 30 »

Dr A. Hesnard : *L'individu et le sexe*, psychologie du Narcissisme; Stock. « »

Jacques de Lacretelle : *Lettres espagnoles*; Nouv. Revue franç. 9 »

Mme de La Fayette : *La Princesse de Clèves*, suivie de *La Princesse de Montpensier*, de *La Comtesse de Tende* et de *l'Histoire espagnole*, textes originaux publiés par Bertrand Guégan avec une introduction d'Emile Magne ; Payot. 18 »

André Lamandé : *La vie gaillarde et sage de Montaigne.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. « »

La Rochefoucauld : *La première rédaction des Maximes*, d'après un manuscrit inédit, avec une préface de Gabriel de La Rochefoucauld; Soc. des Ecrivains amis des livres. « »

Chariman K. London : *Les aventures de Jack London*, adapté de l'anglais par Alice Bossuet ; Nouv. Revue franç. 12 »

Marcel Proust : *Chroniques*; Nouv. Revue franç. 12 »

Racine : *Esther*, tragédie, nouv. édit. avec une méthode suivie de lecture expliquée, un commentaire classé, simplifié et modernisé (51 illust. documentaires) par Alphonse Dieuzeide; Didier. « »

Racine : *Les Plaideurs*, comédie, nouv. édit. avec une méthode suivie de lecture expliquée, un commentaire classé, simplifié et modernisé (40 illust. documentaires) par M. et Mme Paul Crouzet; Didier. « »

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français*, études des *Lundis* et des *Portraits*, classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. XIXe siècle. Les romanciers. Tome I : *Xavier de Maistre. Benjamin Constant. Senancour. Stendhal. Balzac.* Tome II : *Mérimée. George Sand. Fromentin. Flaubert. Edmond et Jules de Goncourt*; Garnier. Chaque volume. 9 »

R. Schwaller de Lubicz : *Adam, l'homme rouge* ou les éléments d'une gnose pour le mariage parfait, ouvrage divisé en deux parties dont la première examine *La situation morale et la crise vitale* créées dans la société humaine par la domination du catholicisme, et la deuxième partie présente *Les notions fondamentales d'un enseignement occulte* pour permettre au couple humain de trouver une base philosophique et conforme à *l'Evo-*

lution dans le mariage dont le but est d'atteindre l'Union spirituelle; Le Soudier. 25 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

André Gervais : *L'esprit combattant*. Préface par Henry Malherbe; Revue des Vivants. 4 »
M. V. Rodzianko : *Mémoires : Le règne de Raspoutine, 1909-1917*. Avec un portrait inédit de Raspoutine; Payot. 20 »

Poésie

Louis Chollet : *La flamme errante*; Figuière. 8 »
Georges Day : *Rapsodies en mauve*; Figuière. 10 »
Tristan Derème : *Le Zodiaque ou les Etoiles sur Paris*. Introduction et notes de M. Théodore Decalandre; Emile Paul. 12 »
Franc-Nohain : *Fables nouvelles*; Renaissance du Livre. 10 »
Alban Guyraud : *Voyage de l'homme. II : La comédie du bel été*; Le Bon plaisir. Toulouse. 6 »
B. Séguret : *Poèmes*; Imp. J. Brabo, Alais. « »
Pierre Trocmé : *Quatre élégies pour commenter quatre aquarelles de Robert Polack*; Messein. « »
Hélène Vacaresco : *Dans l'or du soir*; Bloud et Gay. 9 »

Politique

Mermeix : *Le ralliement et « l'Action française »*; Fayard. 13 50
Jean de Pange : *Les soirées de Saverne*; Attinger. 12 »

Questions religieuses

E. B. Allo : *Le scandale de Jésus*. (Coll. *La vie chrétienne*); Grasset. 12 »
André Godard : *La création*; Perrin. 12 »
Charles Journet : *L'union des églises*. (Coll. *La vie chrétienne*); Grasset . 12 »
J. Lebreton : *La vie chrétienne au premier siècle de l'Eglise*. (Coll. *La Vie chrétienne*); Grasset. 12 »
Edouard Schneider : *Les heures bénédictines*. (Coll. *Les grands ordres monastiques*); Grasset. 12 »
Renée C.-T. Zeller : *La vie dominicaine*. (Coll. *Les grands ordres monastiques*); Grasset. 12 »

Roman

Pierre Artannes : *Le crime de la Pierre Fiche ou la hantise du passé*; Edit. Argo. 10 »
Marcel Aymé : *Aller retour*; Nouv. Revue franç. 12 »
René Boylesve : *La becquée*; Nelson. 7 »
Paul Bruzon : *Djazia*, légende épique tunisienne; Figuière. 12 »
Francis Carco : *L'amour vénal*; Albin Michel. 12 »
Léon Daudet : *Le Napus. Fléau de l'an 2227*; Flammarion. 12 »
Divers : *Les Conteurs du Vieux-Logis*. 2e série, présentés par l'Association des Ecrivains combattants; Messageries Hachette. « »
Jean Dorsenne : *Les amants sans amour*; Férenczi. 12 »
Edouard Helsey : *Amm Stramm Gramm*; Albin Michel. 12 »
Margaret Kennedy : *La nymphe au cœur fidèle*, traduit de l'anglais par Louis Guilloux. (Coll. Feux croisés, âmes et terres étrangères); Plon. 18 »
Marcel Laurent : *La rançon*; Figuière. 12 »
Pierre Louys : *Psyché*, suivi de *La fin de Psyché* par Claude Farrère; Albin Michel. 12 »
Suzanne Martinon : *L'orgueilleuse*; Plon. « »
Guy Mazeline : *Piège du démon*; Nouv. Revue franç. 12 »
Pierre Mille : *Le singe et la petite fille*, histoires exotiques et mer-

veilleuses; Libr. Valois. 12 »
Charles Nodier : *Contes*, ornés de vignettes de Tony Johannot et publiés avec une introduction d'Edmond Jaloux; Payot. 18 »
Jean Petithuguenin : *La force du rêve*; Marpon. 12 »
Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu*. Tome VIII : *Le temps retrouvé*; Nouv. Revue franç., 2 vol. 24 »
Alexis Remizov : *Sur champ d'azur*, traduit du russe par Jean Fontenoy. (Coll. Feux croisés, âmes et terres étrangères); Plon. 16 »
G. Ribemont-Dessaignes : *Le bar du lendemain*; Emile Paul. « »
Robert Salomon : *Babel sans femmes*; Edit. de France. 12 »
Natsumé Soseki : *La porte*, traduit du japonais avec un avant-propos par R. Martinie; Rieder. 15 »
Pierre René Wolf : *L'homme au Bois-dormant*; Albin Michel. 12 »

Sociologie

Roger Picard : *Le salaire et ses compléments. Allocations familiales. Assurances sociales*; Rivière. 12 »

Théâtre

Francis de Croisset et Robert de Flers : *Les nouveaux messieurs*, comédie en 4 actes; Flammarion. 12 »
Robert de Flers et Francis de Croisset : *Les Vignes du Seigneur*, comédie en 3 actes; Flammarion. 12 »
Steve Passeur. *Pas encore. La traversée de Paris à la nage*; Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

G.-P. d'Aigneaux : *Méthode d'élevage des animaux à fourrure*; Imp. Jobard, Thonon-les-Bains. « »
G.-P. d'Aigneaux : *Rapport sur les conditions d'élevage en France des animaux à fourrure*; Le Messager, Thonon (Hte-Savoie). 8 50
Willy : *Les Aphrodisiaques*; Edit. Montaigne. 20 »

Voyages

Sten Bergman : *A travers le Kamtchatka*, traduction du Dr E. Soderlindh; Kra. « »
Henriette Celarié : *Amours marocaines;* Hachette. 12 »
Max Leclerc : *Au Maroc avec Lyautey*, mai 1921. Avec 10 pl. h. t. et un portrait; Colin. 20 »
Maurice Maeterlinck : *En Sicile et en Calabre*; Kra. 20 »
Maurice Pernot : *L'Allemagne aujourd'hui*; Hachette. 12 »
Ernest Renan : *Voyages. Italie 1849. Norvège 1870*; Edit. Montaigne. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Enrique Gomez Carrillo. — Mort de Dauphin Meunier. — Prix littéraires. — Le prix Jean Moréas. — Une place Stuart-Merrill à Paris. — La nuit de noces de Louis XV. — A propos de Baltasar Gracian. — Marcelin ou Marcellin. — Zola, Chaîne et l'huile d'olive. — L'Hôtel de Massa. — Pour celles qui ne se sont pas fait couper les cheveux. — A propos de la Vierge qui pleure. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Enrique Gomez Carrillo. — Enrique Gomez Carrillo est mort le 30 novembre à Paris. Né le 13 février 1873 à Santiago de los Caballeros de Guatemala, mais élevé à Madrid, c'était déjà un vieil

habitué du Quartier Latin quand nous nous liâmes, fin 1891, aux « Soirées de la Plume ». Il suivait le sillage de Moréas. L'année suivante le vit attaché à la légation de son pays, entamant une carrière qui l'avait conduit maintenant aux fonctions de vice-consul de la République Argentine, à Nice. Son père, Espagnol de race (bon lettré et qui a laissé quelques ouvrages d'histoire) connaissait alors la présidence, ou ses environs, du gouvernement guatemaltec. Il fut renversé, et Carrillo, avec une gentille souplesse, passa au service consulaire du San Salvador — si ma mémoire est bonne. De quelle république centre américaine fut-il consul à Paris, entre 1894 et 1898 ? Un peu plus tard il partit au Hâvre ; à la veille de la Guerre, déjà, il me semble, naturalisé Argentin, il tenait le consulat de Hambourg.

Pendant ce temps, il s'était transplanté sur les Boulevards et le Café Napolitain, ou Mendès, Courteline étaient quotidiens, où Moréas, avec ses amis Silvain, paraissait souvent, où La Jeunesse (Ernest) avait domicile, ne connaissait pas de plus charmant fréquentateur, quand Carrillo était à Paris. Mais il était aussi à Jérusalem, Athènes, en Egypte, Russie ou Japon. Il en rapportait des livres charmants et nourris : *Le Sourire du Sphinx*, *La Grèce d'Aujourd'hui*, *Le Japon héroïque et galant*, *Vision d'Europe*, *Jérusalem et la Terre Sainte*, comme son dernier sur *Fez*, dont rendait compte l'avant dernier numéro du *Mercure*

Ouvrages en espagnol : Carrillo n'a pas écrit une ligne de français qu'il parlait de façon jolie à entendre, mais avec un accent et une syntaxe qui sentirent l'étranger aussi fort la dernière fois que je le vis que la première. Cette dernière fois, ou presque, fut à Beauvais où je le mis en rapport avec Philéas Lebesgue qui lui traduisit *L'Evangile de l'Amour* (1923). Ce roman du moyen âge byzantin et qui rappelle par le sujet, mais non par la manière, toute originale, la *Thaïs* d'Anatole France, est, je crois, son seul roman. C'est le livre d'un grand écrivain, le fait qu'on l'a encore peu aperçu ne vient pas à notre louange. Il n'est pas trop tard : l'ouvrage est édité chez Fasquelle.

Je n'ai guère lu Carrillo que traduit, tant par Philéas Lebesgue, que par son traducteur ordinaire M. Ch. Barthez, M. Gabriel Ledos, pour *Au Cœur de la Tragédie*, récit de visites au front anglais (1917), et Jacques Chaumié pour *Le Sourire du Sphinx*... On devine aisément ce qu'il y perd — et au dire de bons juges le pur castillan n'a pas souvent eu un artiste raffiné comme celui-là — mais on voit ce qui lui reste. L'élan poétique, la grâce, le naturel s'y marient à l'érudition sûre et simple par la bague d'un romantisme que j'appellerai classique. Carrillo, outre ses maîtres espagnols, s'est formé chez Renan, Anatole France, Barrès surtout. Et Moréas l'a influencé mais lui apprenant plutôt l'esthétique que l'art, la théorie que la pratique...

Quand, par exemple, a-t-il eu le temps de lire et d'écrire, lui qui semblait ne faire que vivre, lui qui ne parlait jamais, jamais de ses livres, soit en projets, soit après l'exécution ? Peu d'hommes ont autant couru le Monde, peu furent ouverts comme lui à l'amitié et à cette camaraderie qui nous gaspille tant d'heures ! Pour l'amitié, M. Maeterlinck en sait quelque chose, près duquel à Nice il vivait depuis plusieurs années, et peut-être complètera-t-il les quelques pages dont il préfaça *Les Ames qui Chantent* (La Gitane, La Nord-Américaine, la Persane, l'Anglaise, la Parisienne, etc.) de ce charmeur. Mais il faut tenir Carrillo pour l'un des grands amoureux de notre temps ; c'est là qu'il mettait sa vanité et aucune phrase ne lui fut plus agréable à recevoir que celle-ci, de Moréas : « Au demeurant, Carrillo est un beau cavalier qui sait parler aux dames et qui met l'épée à la main à la première occasion et avec une jolie désinvolture » (*Variations sur la Vie et les Livres*, p. 217)...

... A une dame qui le croyait célibataire il répondit devant moi, un jour, qu'il se plaignait gaiement (car il n'a jamais su montrer le visage de la tristesse), que la vie l'eût ravagé : « mais j'ai toujours été marié, seulement pas toujours avec la même ». Il fut époux légitime quatre fois et laisse une veuve. Sa seconde femme, qui mourut après divorce, en lui laissant une fillette, actrice et poétesse, a son nom sur la dédicace de *La Grèce d'Aujourd'hui* (1905) ; la troisième fut Mme Raquel Meller.

Bretteur ? Jamais de la vie, quoi qu'en disent les échotiers, et c'est une légende que son « redoutable épéisme ». Mais il s'est battu plusieurs fois, instruit à se tenir sur le pré par son ami le mulâtre Laberdesque (tombeur du fameux Max Régis). Avec lui, avec Rouzier-Dorcières, autre fol, Carrillo faisait partie, vers 1906-1908, de cette compagnie des « Mousquetaires » qui tirait publiquement le torse nu et fleuret démoucheté ! Il en retira une blessure qui n'a peut-être pas été sans participer à sa fin.

Il a fait beaucoup de journalisme, il a aidé beaucoup de gens à en faire. Il meurt directeur littéraire, pour la France du grand quotidien argentin *La Razon*, il a dirigé la revue *Cosmopolis* et deux ou trois feuilles ou bien magazines. Après une longue collaboration à *El Liberal*, de Madrid, il en devint rédacteur en chef, pendant la Guerre, alors que le poste avait du danger. Il y marchait pour la France de toute son âme chevaleresque et ingénieuse. Cependant il visitait les tranchées et, outre *Au cœur de la Tragédie*, il a laissé deux ouvrages de correspondant de guerre, *En las trancheias* (1916) et *Campos de batallas y campos de ruines*. Voir aussi les études recueillies aux « Pages d'Histoire » 1914-1915 sur *L'Influence allemande et l'Influence française*, sur le *Péril allemand et l'Amérique Latine*...

En 1920, les Éditions du « Mundo Latino » à Madrid avaient com-

mencé une édition de ses œuvres complètes dont j'ai reçu de lui les suivants volumes : *El despertar del amo*, première partie de ses mémoires intitulés « Treinta anos de mi vida », et *Jerusalem y la Tierra Santa* et qui maintenant doivent compter une dizaine de tomes.

Carrillo a tenu la rubrique des *Lettres Espagnoles* au *Mercure de France*, de novembre 1903 à décembre 1907. Il y a donné une étude sur *Etchegaray*, une relation d'un *Voyage en Russie*.

Quelques jolies lignes sur lui, signées Max Daireaux, sont aux *Nouvelles Littéraires* du 3 décembre. — MARCEL COULON.

§

Mort de Dauphin Meunier. — Le poète Dauphin Meunier est mort le 20 novembre dernier, à l'âge de 59 ans. Il était né à Pontarlier, le 1er janvier 1868. Arrivé à Paris en 1889, il avait publié en 1890 une plaquette : *A Trépas*, qui, d'après l'analyse des *Portraits du prochain siècle*, « respire avec le dégoût de vivre, le phénol des salles d'hôpital ». Deux de ses volumes de vers parurent les années suivantes : *L'heure en exil* (1891), dont le *Mercure* avait publié deux poèmes, *L'Ennemie* et *Vienne l'amie*, et les *Elégies royales* en 1892.

Dans le recueil des *Portraits du prochain siècle*, on trouve cette silhouette de Dauphin Meunier :

Ne l'avez vous pas rencontré, jaune de teint et la cravate impeccable, sur le boulevard Saint-Michel, à l'ombre du « bord-plat » de l'immense poète Charles Morice ? Ou encore, au milieu de frais diplomates, dans le musée qui sert d'hôtel à Mme Juliette Lamber ? Non ? Alors, ouvrez son volume *Elégies royales* : Albert Sterner y a émacié sa face mélancolique de roi dépossédé, promenant sa noblesse d'âme parmi les palais déserts et les boulingrins de Versailles. Remarquez que Dauphin aime Versailles, parce que c'est à une heure de Paris, mais il lui préfère Thuié qui n'est peut-être pas plus loin. Ses chansons et ses églogues sont harmonieuses et précieuses, d'une naïveté un peu bien maniérée que ne désavouerait point Moréas...

A Moréas, dont il fut l'ami, il dut son orientation vers l'école romane (*Bréviaire pour mes dames* (1895) ; puis, avec Maurras, il collabora à la revue d'*Action française* et y publia une brochure : *Le Mal et le Remède* (1899).

Enfin, on lui doit d'importants travaux sur Mirabeau (*Lettres inédites de Mirabeau à Julie Danvers*, 1903 ; *La Comtesse de Mirabeau*, 1908 ; *Louise de Mirabeau, Marquise de Cabris*, 1914 ; *Autour de Mirabeau*, 1926).

Il était conservateur de la bibliothèque administrative de la ville de Paris.

Ses obsèques ont eu lieu au cimetière de Bourg-la-Reine le 23 novembre. Des discours ont été prononcés par M. Barthou, ministre de la Justice, Leloir, ancien Président à la Cour de Cassation, Vamblot,

Maire de Bourg-la-Reine, et Darras, Directeur des Beaux-Arts à la Préfecture de la Seine. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le Comité du Prix Lasserre (Lettres), présidé par Mme de Noailles, a attribué son prix annuel à M. Paul Fort, pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix Goncourt a été attribué à M. Maurice Bedel, pour son livre *Jérôme, 60e latitude nord*, par 6 voix, contre 3 à M. André Chamson et une à M. Vilme.

Le prix Fémina a été décerné à Mlle Marie Le Franc, pour son roman, *Grand Louis l'innocent*, par 11 voix contre 4 à M. Julien Green, 4 à M. Chadourne et une à Mme Lucienne Favre.

§

Le prix Jean Moréas. — Le Jury s'est réuni pour la première fois le 2 décembre, pour recevoir de M. Henri de Régnier, qui, selon les termes du testament, avait assumé la mission « d'organiser le concours », son statut définitif. A l'exception de M. Silvain, éloigné de Paris et qui s'était excusé, tous les membres du jury étaient présents. Le règlement que nous avons publié dans notre livraison du 1er septembre a été un peu modifié. M de Régnier, pour répondre au vœu de l'unanimité des membres, a accepté de faire partie du jury, et en a été nommé président. M. Marcel Coulon a été nommé secrétaire. Il a été décidé que le prix à décerner au titre de l'année 1927, qui est de 5.000 francs, sera attribué à un recueil de vers lyriques paru dans la période qui s'est écoulée de 1910, année de la mort de Jean Moréas, jusques et y compris l'année courante.

Rappelons que les ouvrages doivent être adressés individuellement à chacun des membres du jury, ainsi composé : *Président* : M. Henri de Régnier ; *Secrétaire* : M. Marcel Coulon ; *Membres* : MM. André Dumas, André Fontainas, Paul Fort, Alfred Poizat, Ernest Raynaud, Silvain, Paul Souday, Paul Valéry (1).

§

Une place Stuart-Merrill à Paris. — Tout récemment la Municipalité de Paris honorait Emile Verhaeren en inaugurent solennellement un buste du poète dans le petit square de l'église Saint-Séverin ; la ville vient de rendre un hommage public non moins appréciable à un autre poète de langue française et de nationalité étrangère en créant une *Place Stuart-Merrill* à Paris.

La nouvelle place Stuart-Merrill est située entre l'avenue Stéphane-

(1) Nous avons indiqué les adresses (sauf celle de M. Henri de Régnier : 24, rue Boissière) dans notre livraison du 1er octobre.

Mallarmé et le boulevard Berthier dans un de ces quartiers neufs qui sont en train de s'édifier sur l'emplacement des fortifications de Paris.

Du mémoire introduit à cette occasion par le préfet de la Seine devant le Conseil municipal nous détachons le passage suivant :

Stuart Merrill, de nationalité américaine — il était né à Long Island (États-Unis) en 1865 — a fait ses études à Paris, au lycée Fontanes (depuis Condorcet), où il se lia entre autres avec Maeterlinck, son condisciple. Dès le lycée le jeune homme s'adonnait à la poésie et, ses études terminées, il ne devait pas tarder à se classer au premier rang de la génération nouvelle. Ses recueils, notamment *Les Quatre saisons* et *Une Voix dans la Foule*, font de lui un lyrique qui, à travers les formules d'École, rejoint les thèmes de la grande tradition française et humaine. Mais Stuart Merrill ne séparait pas l'action du rêve. Avec sa foi socialiste il se dévoua à toutes les grandes causes, aimant les humbles de la même passion que son art, mettant sa fortune au service des déshérités, se faisant le protecteur des écrivains sans ressources et des petites revues sans abonnés. Jusqu'à sa mort, survenue en décembre 1915, il demeura le même et sa vie ne fut qu'un double aspostolat.

D'ailleurs modeste autant qu'un homme peut l'être, il s'effaçait toujours et partout. De sorte qu'en choisissant pour le commémorer cette petite place contiguë à l'avenue d'un grand poète qu'il vénérait comme son maître, on rendait hommage à son talent tout en respectant son caractère.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien en délibérer.

Le Préfet de la Seine,
Signé : PAUL BOUJU.

Dans le même quatier l'on trouve déjà, débouchant sur l'avenue Stéphane-Mallarmé, les rues Catulle-Mendès et Jean-Moréas et, tout proche, entre le boulevard Berthier et la route de la Révolte, la rue Albert-Samain, de sorte que l'emplacement de la porte Champerret est maintenant tout voisin du Parnasse.

§

La nuit de noces de Louis XV.

Mon cher ami,

Je réponds à la lettre de M. Nicolas, parue dans le dernier *Mercure* concernant la nuit de noces de Louis XV.

Mon aimable et distingué contradicteur me permettra de récuser, tout d'abord, la lettre du duc de Bourbon au roi Stanislas. Cette lettre, écrite pour des considérations politiques, j'allais dire pour des raisons de convenance personnelle, lui fut évidemment dictée par Mme de Prie, qui avait tout intérêt, le mariage étant son œuvre, à déguiser la vérité.

La lettre du cardinal de Rohan est entachée du même discrédit, par son caractère officiel. Les affirmations de Villars sont assez peu concluantes. Stanislas prêche pour son saint.

Marais et Barbier, comme Voltaire, ne parlent des prouessss conjugales du royal époux que par ouï-dire, et ne me semblent pas en être

autrement convaincus. Ils enregistraient le bruit que Mme de Prie faisait courir, mais Barbier reconnaîtra plus loin :

On dit que le roi a beaucoup d'indifférence pour elle (la reine), ce qui lui ôte les respects des gens de cour. Et le dégoût qu'il a d'elle et de son mariage l'indisposera pour longtemps contre M. le Duc.

Barbier avait pris soin, d'ailleurs, de noter précédemment :

Ce mariage n'est du goût de personne. On est fort curieux de savoir l'accueil que lui (Marie Leczinska) fera le roi, lui qui est froid, encore enfant et qui ne se *soucie point des femmes*, d'autant qu'elle n'est ni bien faite, ni ce qu'on appelle jolie, et qu'elle est timide. On trouverait à parier sur la consommation pour oui ou pour non. Enfin, il faut attendre jusqu'à jeudi.

Et quand le bruit de l'empressement du roi lui parvint, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Sa conduite a trompé tout le monde». En réalité, elle n'avait trompé personne, comme il se voit assez par la lettre de Voltaire. « Sept sacrements » pour une première nuit, c'est beaucoup trop. A exagérer ainsi les choses, on en fait mieux éclater l'invraisemblance.

Et c'est Michelet qui a raison, quand il écrit :

Quelque conte ridicule qu'on nous fasse de la nuit de noces, les valets intérieurs voyaient et révélaient ce mariage sans mariage. La jeune femme de 22 ans, douce et laide, et le sachant bien, tremblante quoique fort amoureuse, a peur de cet enfant si sec, si froid, qui dort, près d'elle, sans daigner savoir qu'elle est là.

Mais, sans s'embarrasser de tant de témoignages contradictoires, le meilleur moyen de découvrir la vérité, c'est d'examiner les faits de notoriété publique.

Si Mme de Prie avait eu foi en l'empressement de Louis XV, elle n'aurait pas pris la précaution d'écarter les hommes, au dîner de noces, qui eut lieu le mercredi 5 septembre 1725, à Fontainebleau. Il n'y fut admis que des princesses du sang. Elle entendait soustraire ainsi Sa Majesté à l'influence de ses mignons.

Si la nuit de noces avait répondu à ses espérances, elle n'aurait pas perdu, le lendemain, tout sang-froid, au point de pousser M. le Duc à décerner un ordre d'exil contre le duc de Gesvre, qu'elle rendait responsable de sa déconvenue. C'était, de sa part, un véritable coup de folie. Louis XV n'aurait jamais consenti à se séparer de son favori. Il déchira de ses propres mains l'ordre d'exil. Mme de Prie ne pouvait rien contre le duc de Gesvre, dont elle venait de se faire, par ce coup-là même, un ennemi mortel

Ecoutons encore Michelet :

Bien loin de ranger Louis XV, le mariage n'avait servi qu'à l'émanciper cyniquement. Aux levers, aux couchers, les amis étaient revenus... Gesvre, la petite femme..., Retz, qui gagnait en faveur.

Notez que ce Retz avait fait partie de l'équipe de jeunes seigneurs dont je vous ai parlé, et qui avaient imaginé de mettre en action, dans le parc de Versailles, au clair de lune, une page de Pétrone pour la faire lire de force à l'enfant-roi.

Si la reine s'était emparée, si puissamment, dès le premier jour, du cœur du roi, elle ne serait pas restée si longtemps sans crédit, au point qu'elle ne put seulement obtenir le cordon bleu pour le vieux Nangis, son chevalier d'honneur.

Mais la preuve la plus tangible de la longue indifférence du roi pour elle est la suivante. En août 1726, la reine, minée par ses chagrins intimes, tomba dans un tel état de prostration et de langueur qu'elle en pensa mourir. On la croyait à toute extrémité. On lui administra les derniers sacrements. Or, Louis XV, sans même attendre sa convalescence, partit pour Fontainebleau, emmenant ses favoris. Son absence devait durer trois mois. Il avait promis de revenir voir la reine, à Versailles, tous les samedis, promesse qu'il n'a jamais tenue.

Comment concilier cette attitude avec celle d'un mari séduit et empressé ?

Evidemment, le rapprochement devait se faire un jour, mais il fut long à venir : deux ans ! C'est au bout de deux ans de mariage que la reine se trouva grosse, chose si imprévue, étant donné ce que l'on savait des mœurs du jeune roi, que les médecins eux-mêmes, appelés en consultation, se refusaient d'y croire. Le jour même de l'accouchement (14 août 1727), ils mettaient les malaises de la reine sur le compte d'une indigestion, et lui administrèrent de l'émétique, au risque de la tuer. La reine accoucha pourtant, à onze heures du matin, de deux filles jumelles, bien constituées, ce qui prouve que Louis XV était venu à résipiscence et que, pour rattraper le temps perdu, il avait mis les bouchées doubles.

ERNEST RAYNAUD.

§

A propos de Baltasar Gracian.

Mon cher Directeur,

Dans ses *Lettres hispano-américaines* (*Mercure*, 1er novembre), notre collaborateur Francisco Contreras rapporte, sans observations, que le critique argentin Saenz Hayes « commente le cas étrange de Gracian [...] qui n'a jamais pu être traduit fidèlement, de sorte qu'à l'étranger il reste encore à le découvrir ».

C'est ignorer ou méconnaître le mouvement gracianesque qui s'est produit en France depuis le début du siècle. Initié par Morel-Fatio et ses disciples Ad. Costen et V. Bouillier, il s'est propagé dans le grand public pour les publications suivantes : *L'Homme de Cour*, traduction Amelot de la Houssaie (Cahiers verts, 1924) ; — *Pages caractéristi-*

ques de Baltazar Gracian, traduction originale par V. Bouillier (*Mercure* 1925).

Pour ce qui est du mérite des traductions, celle d'Amelot jouit, depuis bientôt deux siècles et demi, d'une réputation européenne, et d'ailleurs notre récente réimpression a eu lieu avec corrections. Quand aux traductions de M. V. Bouiller (portant sur des ouvrages qui jusque-là n'avaient été l'objet que de trop libres et très faibles versions), leur fidélité littérale autant que littéraire a été reconnue par les juges les plus compétents. Il suffit de mentionner que sa traduction complète du *Discreto* est en cours de publication dans le *Bulletin Hispanique*, l'organe des études hispaniques en France, qui fait là une exception unique à son principe de ne pas publier de traductions.

Je vous prie d'agréer, etc. ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Marcelin ou Marcellin ?

Dijon, novembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Je compte sur votre courtoisie pour bien vouloir insérer la réponse suivante aux articles que M. Marcel Boll a consacrés récemment dans le *Mercure de France* à mes deux ouvrages : *La physique moderne et l'électron* et *Marcellin Berthelot*.

M. Marcel Boll signale à vos lecteurs la faute d'orthographe (*sic*) que j'ai commise en écrivant avec deux *l* le prénom de Marcellin Berthelot. Sans doute écrit-on habituellement Marcelin, avec un seul *l*, qui est l'orthographe sous laquelle, par suite d'une erreur de l'officier de l'état civil, a été enregistré le prénom de Berthelot. Mais pendant une grande partie de sa vie, Berthelot a signé Marcellin, comme on peut le voir dans sa *Correspondance avec Renan* et en tête de son œuvre magistrale, *Chimie organique fondée sur la synthèse*, Paris, 1860.

Si M. Marcel Boll, qui, à ma connaissance, a écrit deux articles sur Berthelot, les avait rédigés autrement qu'en utilisant des coupures de journaux et ses souvenirs d'école, s'il avait profité de l'occasion pour relire les œuvres maîtresses du grand savant, peut-être eût-il été moins surpris de l'orthographe que j'ai adoptée, et n'eût-il pas un peu vite conclu à une simple inadvertance de ma part.

Mais M. Marcel Boll, qui professe une admiration naïve pour ses propres productions, les citant avec éloges à tout propos et hors de propos, se contente de feuilleter rapidement les ouvrages des autres. S'il ne comprend pas, il conclut sans aucune hésitation à l'ignorance de l'auteur, et, tel un magister en son école, il distribue des mauvais points.

Veuillez agréer, etc. A. BOUTARIC.

§

Zola, Chaine et l'huile d'olive. — Dans une intéressante biographie de son père qu'elle publie en tête des *Contes à Ninon* (Edition Bernouard), Mme Denise Le Blond-Zola rapporte, d'après l'étude de Maupassant — que nous avons citée ici même — l'anecdote relative à Zola jeune et pauvre se nourrissant avec du pain et de l'huile d'olive :

Un hiver, il vécut avec du pain trempé dans l'huile, de l'huile d'Aix, que des parents lui avaient envoyée, et il déclarait philosophiquement alors : « Tant qu'on a de l'huile, on ne meurt pas de faim ».

Cette anecdote, Zola l'a utilisée dans *L'Œuvre* pour ajouter un trait pittoresque à son bohème le peintre-sculpteur Chaîne :

Il se faisait envoyer de l'huile d'olive de Saint-Firmin, son village, puis il battait le pavé, il plaçait l'huile dans les riches familles provençales qui ont des positions à Paris. Malheureusement ça n'a pas duré, il est trop rustre, il s'est fait mettre à la porte de partout. Alors, mon vieux, comme il reste une jarre d'huile dont personne ne veut, ma foi ! nous vivons dessus. Oui, les jours où nous avons du pain, nous trempons notre pain dedans. (Page 224 de l'édition de l'*Œuvre* en deux volumes, Fasquelle, édit. 1923.) — L.-DX.

§

L'Hôtel de Massa. — Il était situé aux Champs-Elysées, au coin de la rue de la Boëtie, « ouverte en 1777, sous le nom de la rue d'Angoulême-Saint-Honoré, en l'honneur du duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois » (1), à travers l'ancienne pépinière du Chemin du Roule. Construit par Le Boursier pour Thiroux de Moutsauge, administrateur des postes (1784), il eut pour propriétaires successifs le duc de Richelieu (1788), le comte Mareschalchi (1804), les comtesses de Durfort (1815) et de Juigné (1827), puis le comte de Flahaut, père du duc de Morny (1830), qui, le 6 juillet 1853, le revendit, moyennant 780.000 fr. au baron et à la baronne Roger. Celle-ci était veuve d'Alphonse-Abel-Alfred Régnier, comte de Groneau, marquis de Massa. Ainsi l'hôtel entrait-il dans la famille Massa, et seule, la mort du marquis Philippe de Massa, et spirituel auteur des revues applaudies au palais impérial de Compiègne, l'en a fait sortir. Maintenant, c'est la démolition, qui, paraît-il, sera suivie d'une reconstruction pierre par pierre dans un autre coin de Paris. Il importe peu : les Champs-Elysées auront perdu un de leurs coins de verdure les plus charmants, quand le ciment armé d'une bâtisse moderne aura remplacé les séculaires platanes d'antan. Dans une plaquette, aujourd'hui devenue rare, *Le vieil Hôtel solitaire de*

(1) Hippolyte Bonnardot : *Monographie du VIIIe arrondissement de Paris* (1880).

l'Avenue des Champs-Elysées (1), M. Victor Perrot se montrait, hélas ! trop bon prophète, quand, en 1908, il écrivait :

C'est le duc de Massa, petit-fils du grand juge, ministre de Napoléon Ier, qui l'occupe actuellement.

Mais si la porte en est largement ouverte à tous ceux qui ont l'amour des arts et le culte du beau, elle est rigoureusement fermée devant les destructeurs du passé et des arbres, qui n'ont d'autres ressources que de jeter, de loin, des regards de haine et de convoitise sur un si bel emplacement, perdu pour la spéculation et la pierre de taille.

Et dans l'attente d'un moment favorable pour faire leur mauvais coup, on les voit rôder, jour et nuit, le long des murs, car il y a, à Paris, des gens que l'ombre même d'un arbre empêche de dormir.

Le moment favorable est venu. Ils ont fait leur mauvais coup. Nul n'était sans doute aussi désigné que Victor Perrot, iconophile parisien averti et réputé, pour sonner, à la « Commission municipale du Vieux Paris », le glas du *Vieil Hôtel solitaire*, dont il avait chanté le los, avant que les « destructeurs du passé et des arbres » en aient descellé les pierres et abattu les platanes. — PIERRE DUFAY.

§

Pour celles qui ne se sont pas fait couper les cheveux. — Au début du XIXe siècle parut une brochure de 16 pages : *Observations sur la coiffure à la Titus, pour les femmes, par C.M. P. H.* (de l'imprimerie de Fain et Cie, rue Saint-Hyacinthe), où se lisent des phrases de ce genre :

P. 2 : ... ceux qui voient avec peine *presque toutes les femmes* sacrifier leurs cheveux à cette mode de *Titus*...

P. 3 : ... se réduire à la triste uniformité de leur coiffure actuelle !... Ce n'est pas même le très grand nombre des femmes qui prend la peine de faire boucler cette coiffure *à la Titus* ; on en voit encore plus avec les cheveux plats et courts, comme les ci-devant moines ; ou bien hérissés, ébouriffés, et dans un désordre qui forme le contraste le plus choquant avec le reste de leur toilette...

P. 5 : ... cette coiffure n'est pas aussi commode qu'on le pense, à moins de la négliger au point que le font plusieurs femmes, ce qui est vraiment hideux.

P. 7 : ... j'ose dire *folie*, sans croire offenser les dames, puisqu'elles nomment elles-mêmes *cache-folie* les faux cheveux qu'elles substituent quelquefois à ceux qu'elles ont sacrifiés volontairement, et dont elles font faire souvent ces mêmes *cache-folie* ; car elles veulent bien conserver leurs cheveux, pourvu qu'ils ne tiennent pas à leur tête...

P. 8 : ... une femme habillée en drap me paraît moins femme. Que dirai-je donc de celle qui de plus porte un chapeau d'homme, une chaussure d'homme, et qui, par-dessus tout cela, est *tondue* comme un homme !! — Au spectacle, on ne sait quelquefois si l'on voit des femmes ou des hommes sur le devant

(1) Montdidier, imp. J. Bellin, 1908, in-8, de 30 p. La couverture illustrée sert de titre, portrait et vignette.

des loges, lorsque l'on n'aperçoit qu'une suite de coiffures semblables et presque aussi négligées les unes que les autres. — Une femme entre dans un café ou chez un restaurateur ; elle porte une de ces grosses redingotes de drap foncé, à peu près semblables à celle du monsieur qui l'accompagne ; un chapeau couvre ses cheveux coupés. Elle ôte lestement ce chapeau et fait gracieusement la toilette de sa *Titus*, en passant les cinq doigts dans ses cheveux, et se frottant bien la tête ! D'après cela, je pense qu'en recevant les ordres d'une belle dame, le garçon doit redoubler d'attention pour ne pas lui répondre : Oui, *Monsieur*...

P. 16 : ..., je sais tous les égards que l'on doit aux caprices que les dames peuvent avoir en fait de modes ; mais celui qui nuit à leurs charmes et qui afflige nos yeux depuis si lontemps m'a paru trop fort... Hommage et amour aux femmes qui ont conservé leur chevelure !...

L'auteur de cette brochure renvoie, à deux reprises (p. 2 et 15), à *la Comtphon e ou les femmes dans le délire, par F.-L. Misekhos*, et encore (p. 18) à l'*Encyclopédie de la Beauté*. Il semble probable que l'historien de la mode *à la Titus* trouverait dans ces ouvrages de quoi corriger la note Antony Méray, citée dans le *Mercure* du 15 octobre (p. 511). — PEDEKENKIUS.

§

A propos de la Vierge qui pleure.

Du mercredi 20 décembre, on a exécuté un arrêt de la Tournelle, rendu le 4 juillet dernier, il y a plus de six mois, qui condamne le sieur Pons, prêtre du diocèse de Saint-Flour (on n'a pas mis dans l'arrêt : habitué à Saint-Paul), à faire amende honorable à la porte de Notre-Dame, fouetté, marqué en place de Grève, avec écriteau : *Prêtre abusant des prières et cérémonies de l'Eglise et de la crédulité des gens du peuple*, et aux galères perpétuelles ; condamne aussi trois autres particuliers, entre autres le sieur Pinet, serpent de l'église de Saint Paul, à être pareillement fouetté, marqué et aux galères ; bannit ou blâme plusieurs femmes ou filles (*Journal de Barbier*, 1758).

Le fouet, la marque, l'écriteau et les galères, c'est beaucoup à côté des peines illusoires, suivies d'une grâce inattendue, qui couronnèrent les exploits des flagellants de Bombon. Il est vrai que Marie Mesmin, auteur principal de l'agression contre l'archimandrite Sapounghi et l'abbé Desnoyer, fondatrice de la confrérie de N.-D. des Pleurs, poursuit en pleine liberté son petit commerce, alors que la douche eût paru si indiquée. — P. D.

§

Le Sottisier universel.

La ville devint une eau forte ; ... ses beaux poumons, les arbres noirs de sang artériel... — PRINCESSE BIBESCO, *Catherine Pari* (éd. Grasset), p. 154.

« Demain sur nos tombeaux...
Les blés seront plus beaux. »
(PAUL DÉROULÈDE)

L'Humanité, 1er novembre. —

Blaise Cendrars est au Brésil. Il y a quelques semaines, à Rio de Janeiro, il assistait à un dîner auxquels (*sic*) participaient Albert Londres et le forçat innocent Dieudonné. Pendant le repas, il dit à Dieudonné :

— Il n'y a pas que vous qui soyez indésirable en République Argentine. Moi aussi. Quand j'ai voulu débarquer à Rio de Janeiro, un policier m'a demandé : « Etes-vous cultivateur ? — Non, je suis écrivain. — Alors, allez-vous-en : nous manquons de bras pour l'agriculture et non pas de cerveaux. »

Les nombreux amis que l'écrivain compte au Brésil durent intervenir pour que la permission de débarquer fût accordée à l'auteur de *Moravagine*. — *Les Nouvelles Littéraires*, 16 novembre.

Sans revenir sur l'exode de ces Asiatiques que l'on tient pour être entrés en Europe par le nord et dont la marche historique, qui ne pouvait se faire qu'à main armée... — RACINET : *Le costume historique*. T. II. E. U. (*Les Gaulois : les habitants de la grande Gaule avant la conquête romaine...*)

Vous oubliez donc que la Fédération l'a blanchi, ce pauvre type, pur comme neige et qui n'avait eu qu'un seul tort : celui de jouer les Phèdre, en s'éprenant follement de sa belle-mère. — *L'Auto*, 29 novembre.

Croyant l'avoir tuée, l'homme appuya la crosse de son arme sur sa tempe droite et fit feu. — *Le Petit Parisien*, 1er novembre.

§

Publications du « Mercure de France » :

LA VIE ET LES CONFESSIONS D'OSCAR WILDE, par Frank Harris, traduction de Henry-D. Davray et Madeleine Vernon, 2 volumes in-16 à 12 fr. l'un (ne se vendent pas séparément). Il a été tiré 12 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 12, à 140 fr. les 2 volumes, et 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 13 à 122, à 70 fr. les 2 volumes.

OSCAR WILDE : LA TRAGÉDIE FINALE, par Henry-D. Davray, vol. in-16, 12 fr. Il a été tiré 110 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 1 à 110, à 35 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1927

—

CXCIII N° 687. — 1er FEVRIER

CXCIV N° 688. — 15 FÉVRIER

CXCVI **No 696 — 15 JUIN**

CXCVII **No 697. — 1er JUILLET**

CXCVII — N° 698. — 15 JUILLET

CXCVII — N° 699 — 1er AOUT

CXCVIII N° 700. — 15 AOUT

CXCVIII N° 701. — 1er SEPTEMBRE

CXCVIII — N° 702. — 15 SEPTEMBRE

CXCIX — N° 703. — 1er OCTOBRE

CXCIX N° 704. — 15 OCTOBRE

CXCIX N° 705. — 1er NOVEMBRE

CC

N° 708. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1927

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	685-cxciii — 5-256	1er mai	687-cxcv — 513-768	1er sept.	690-cxcviii — 257-512
15 janv.	685-cxciii — 257-512	15 mai	688-cxcvi — 5-256	15 sept.	690-cxcviii — 513-768
1er févr.	685-cxciii — 513-768	1er juin	688-cxcvi — 257-512	1er oct.	691-cxcix — 5-256
15 févr.	686 cxciv — 5-256	15 juin	688-cxcvi — 513-768	15 oct.	691-cxcix — 257-512
1er mars	686-cxciv — 257-512	1er juill.	689-cxcvii — 5-256	1er nov.	691-cxcix — 513-768
15 mars	686-cxciv — 513-768	15 juill.	689-cxcvii — 257-512	15 nov.	692-cc — 5-256
1er avril	687-cxcv — 5-256	1er août	689-cxcvii — 513-768	1er déc.	692-cc — 257-512
15 avril	687-cxcv — 257-512	15 août	690-cxcviii — 5-256	15 déc.	692-cc — 513-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1927

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CXCIII
15 février, 1er et 15 mars	—	CXCIV
1er et 15 avril, 1er mai	—	CXCV
15 mai, 1er et 15 juin	—	CXCVI
1er et 15 juillet, 1er août	—	CXCVII
15 août, 1er et 15 septembre	—	CXVIII
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CXCIX
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CC

ARCHÉOLOGIE

1er Janvier : Lucien Morel-Payen : *Troyes et Provins*, Laurens. — Etienne Gaudet : *Le Château de Blois*, Georges Blanchet, 13, rue Denis-Papin, à Blois. — **1er Février** : Amédée Fayol : *Auteuil au cours des âges*, Ceccaldi, 41, rue d'Auteuil. — L. Barbedette : *Le symbolisme des tombeaux gallo-romains*, Revue archéologique. — Hubert-Fillay : *L'invitation au voyage*, éditions du Jardin de la France, à Blois. — **15 Février** : Hector Talvart, François de Vaux de Foletier, Raymond Bourriau : *Le Pays d'Aunis et de Saintonge*, Raymond Bergevin, La Rochelle. — Charles Ieu et Maurice Rollet : *L'Ile Saint-Louis*, Ch. Eyménié, 27, rue Pernety, Paris. — Le Vieux Montmartre. — **1er Mars** : A. Broquelet : *A travers nos provinces, Normandie et Bretagne*, Garnier. — Marthe Oullé : *Les animaux dans la peinture de la Crète préhellénique*, Alcan. — **15 Avril** : J. de Morgan : *La préhistoire orientale*, t. II, Geuthner, 1926. — H. d'Ardenne de Tizac : *L'art chinois classique*, Laurens, 1926. — P. Jouguet : *L'impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, La Renaissance du Livre, 1926. — E. Naville : *L'Ecriture égyptienne. Essai sur l'origine et la formation de l'une des premières écritures méditerranéennes*, Geuthner, 1926. — R. Well : *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*, Geuthner, 1926. — **1er Mai** : Alex Coulet : *Toulouse*, Richard, 20, rue Lafayette, à Toulouse. — Charles Fegdal : *La Gastronomie parisienne et le IVe*, Champion. — **15 Juin** : Jacques Meurgey : *Histoire de la Paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie*, C. Champion. — René Lanson : *Le Goût du moyen âge en France au XVIIIe siècle*, G. Van Oest. — **1er Juillet** : Jean Vallery-Radot : *Loches*, Laurens.

— Joseph Naud : *Le Château d'Issy et ses hôtes*, Champion. — **1er Août** : ORIENTALISME. — A. Moret : *La mise à mort du dieu en Egypte*, Geuthner, 1927. — J. Goulven : *Les Mellahs de Rabat-Salé*, Geuthner, 1927. — G. Migeon : *Manuel d'Art Musulman. Arts plastiques et Industriels*, t. Ier, 2e édition, A. Picard, 1927. — Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — **1er Septembre** : Lucien Broche : *La cathédrale de Laon*, Laurens. — Louis Madelin : *La colline de Chaillot*, Hachette. — **15 Octobre** : André Masson : *L'église Saint-Ouen de Rouen*, Laurens. — Abbé Coulombeau : *La Cathédrale de Chartres*, Bloud et Gay. — **1er Novembre** : Lieutenant de vaisseau Paul Müller : *Jérusalem révélée*, M. P. Trémois, 185, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Maurice Levaillant : *Les tombes célèbres*, Hachette. — **15 Novembre** : ORIENTALISME. — E.-A. Wallis Budge : *The Mummy, A Handbook of Egyptian Funerary Archaeology*, 2e éd., Cambridge (University Press), 1925. — P. Montet : *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1925. — M. Weynants-Ronday : *Les statues vivantes. Introduction à l'étude des statues égyptiennes*, Bruxelles, Fondation Reine Elisabeth, 1926. — M. I. Maximova : *Les vases plastiques dans l'antiquité (époque archaïque)*, traduction M. Carsow, 1 vol. planches, Geuthner, 1927. — J. G. Frazer : *Le bouc émissaire*, traduction française par Pierre Sayn, Geuthner, 1925. — *Tabou et les périls de l'âme*, traduction française par Henri Peyre, Geuthner, 1927. — **15 Décembre** : Georges Guibon : *Le château de Dieppe*, Imprimerie Centrale, à Dieppe. — Elisa Maillard : *L'Eglise de Saint-Savin-sur-Gartempe*, Laurens.

ART

1er Janvier : Claude Monet. — Exposition Jean Picq, galerie Druet. — Exposition de paysages d'Italie d'Henry de Waroequier, galerie Druet. — Exposition de dessins de Georges Seurat, galerie Bernheim-jeune. — Exposition de peinture d'Alexandre Altmann, galerie de l'Amérique latine. — Exposition Bonnard, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Lucie Wormin, galerie Bernheim-jeune. — Exposition de peinture de Mme Chanteaud-Chabas, galerie Allard. — Exposition de tableaux et de sépias d'Emile Bernard, galerie Charpentier. — Exposition d'œuvres d'Alexandre Benois, galerie Charpentier. — **15 Janvier** : Charles Henry et l'esthétique scientifique. — Exposition Maurice Denis, Marval, Pierre Charbonnier, etc..., galerie Druet. — Exposition de pastels, aquarelles, de Jean Lannois, galerie Druet. — Exposition Reichental, au Son du Printemps. — Exposition Hélène Lasard, galerie Fabre. — Exposition de Fenêtres fleuries, galerie B. Weill. — **1er Février** : Exposition de portraits d'écrivains, galerie Marguerite Henry. — Exposition Béatrice How, galerie Drouaut. — Exposition Lucy Karadek, galerie Carmine. — Les artistes de Montmartre (à propos du roman de Léon Riotor : *La Colle*). — Théophile Silvestre : *Les Artistes français* (réimpression), Bibliothèque dionysienne, 2 vol. (30 fr.), Crès et Cie, éditeurs. — **15 Février** : Les Indépendants. — **1er Mars** : Le Nouveau Salon, Palais de Marbre. — Exposition Suzanne Valadon, galerie Weill. — Exposition Jehan Berjonneau (l'Ardèche), galerie Armand Drouaut. — Décorations : Louis Valtat, Georges Dufrénoy. — Méryon : *Les Images de Paris*, Edouard Gauthier, 15 (Edition Mazarine), quai Conti. — **15 Mars** : Exposition Georges d'Espagnat, galerie Druet. — Exposition Marcel Roche, galerie Druet. — Exposition Ulysse Caputo, galerie Monna Lisa. — Exposition Picard-Pangalos, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Ortiz de Zarate, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Antral, galerie André. — Jean Topass : *L'Art et les Artistes en Pologne*, 2 vol. in-8, librairie Alcan. — **1er Avril** : Exposition Georges Capon, galerie Weill. — Exposition René Carrière, galerie Armand Drouaut. — Exposition Malou, galerie Armand Drouaut. — Exposition Barat-Levrault, galerie Weill. — Exposition des Humoristes, 64 *bis*, rue

de la Boëtie. — Exposition Georges Carré, galerie Carmine. — Exposi-
tion Jules Flandrin, galerie Druet. — Exposition Frédéric Deshayes, gale-
rie Druet. — Exposition Denis-Valvérane, galerie de Marsan. — Exposi-
tion Paul Weloch, galerie Sborowsky. — Exposition Jacques Salomon,
galerie Vildrac. — **15 Avril** : Exposition d'aquarelles d'André Leveillé,
galerie du Nouvel Essor. — Henry Ottmann, vingt portraits, galerie Ar-
mand Drouaut. — La décoration de la salle à manger de Georges d'Es-
pagnat. — Exposition d'eaux-fortes de Camille Pissarro, galerie Max
Bine. — M. Gabriel-Joseph Gros : *Maurice Utrillo*, éditions Crès. —
1er Mai : Exposition d'art canadien, Musée du Jeu de Paume. — Expo-
sition César Bonanomi, galerie Poissonnière. — Paul Signac : *Jongkind*,
1 vol. petit in-4°, collection des Cahiers d'Aujourd'hui, édition Crès. —
15 Mai : Le Salon des Tuileries. — **1er Juin** : Le Salon de la Société
Nationale. — Le Salon des Artistes français. — **1er Juillet** : Exposition
C.-J. Maks, galerie Durand-Ruel. — Exposition Othon Friesz, galerie Gra-
noff. — Exposition Bibal, galerie Artiste et Artisan. — Exposition Gaston
de Villers, galerie Bernheim-jeune. — François Fosca : *Claude Monet*,
Cahiers de la Quinzaine. — Georges Lecomte : *Raffaëlli*, Maître de l'Art
moderne, Rieder. — **15 Juillet** : Les peintres du Paris moderne, gale-
rie Armand Drouaut. — Exposition Macedowski, galerie Armand Drouaut.
— Guillaumin. — Le vieux pays d'Auvergne (tableaux de Maurice Bus-
set), galerie du Luxembourg. — Exposition Emile Compard, galerie d'art
du Montparnasse. — Les Fleurs de Mme de Noailles, galerie Bernheim-
Jeune. — Exposition Diane de Médine, galerie Fermé la Nuit. — Exposi-
tion de femmes peintres, galerie Fermé la Nuit. — Onze peintres borde-
lais, galerie Druet. — Exposition Pierre Charbonnier, galerie Druet. —
1er Août : Œuvres de Van Gogh, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition
Gimel, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Adrien Bagarry, galerie
Mantelet. — Exposition des Orientalistes, galerie Georges Petit. — Expo-
sition de dessins de Chassériau, galerie Dru. — Léon Riotor : *Rodin*,
librairie Félix Alcan. — **15 Octobre** : Marie Howet : *Les chansons
d'Evangélia*, Saudé, éditeur. — Edouard Sarradin : *Carpeaux*, Collection
des Maîtres modernes, Rieder, éditeur. — **1er Novembre** : L'œuvre de
graveur de James Ensor, galerie Alice Manteau. — Exposition René Har-
boë, La Palette française. — Exposition d'aquarelles de Paul Signac, gale-
rie Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins de K.-X. Roussel, galerie
Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins de Guys, galerie Bernheim-
Jeune. — Exposition de dessins d'Henri Matisse, galerie Bernheim-Jeune.
— Exposition Utrillo, galerie Bernheim-Jeune. — **15 Novembre** :
Exposition de monotypes de Richard Ranft, galerie Brame. — Exposition
Rij-Rousseau, galerie Montparnasse. — Exposition Georges Carré, galerie
Carmine. — Exposition Doysié, galerie Drouant. — Exposition d'aqua-
relles de M. Decker, galerie Drouant. — Exposition Devriès, galerie Car-
mine. — Exposition de dessins de M. Desmeures, galerie Carmine. —
André Fontainas : *Constable* (Les Maîtres Modernes), Rieder. — Pierre
Courthion : *Vie de Delacroix*, Gallimard. — **1er Décembre** : Le Salon
d'Automne. La Peinture. — **15 Décembre** : Exposition de dessins
d'Albert Lebourg, galerie Georges Petit. — Exposition Chénard-Huché,
galerie Marcel Bernheim. — Exposition Alluaud, galerie Armand Drouaut.
— Exposition Henri Le Sidaner, galerie Georges Petit. — Exposition
Currat, galerie Carmine. — Exposition Kohl, galerie Carmine. — Expo-
sition Suire, galerie Armand Drouaut. — Exposition Yun, galerie Car-
mine.

L'ART A L'ÉTRANGER

15 Mai : Récentes publications sur l'art italien. — Encore Assise. —
Pietro Toesca. — Otto Cima. — Le *Michel-Ange* d'Emile Ollivier. — Les
Carloni. — La Sculpture romaine. — Mémento. — **15 Septembre** :
L'œuvre du ministère de l'Instruction publique espagnol. — Le *Centro de
Estudios Historicos*. — Historiens de l'art espagnol.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

15 Juillet : Collection de Mme de Polès : gravures, pastels, tableaux, objets de vitrine, meubles, sièges, tapis et tapisseries. — Collection Jacques Zoubaloff : dessins, tableaux et sculptures modernes.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Février : S. Cosmin : *L'entente et la Grèce pendant la Grande Guerre* (1914-18), Paris, Société mutuelle d'Edition. — Louis Rambert : *Notes et Impressions de Turquie. L'Empire Ottoman sous Abdul-Hamid II*. Genève, éditions Atar. — *Correspondance des Consuls de France concernant l'Egypte de 1802 à 1804*, publiée par G. Douin, Le Caire, Publications de la Société de Géographie d'Egypte. — G. Douin : *Les premières frégates de Mohamed Ali (1824-7)*. Ib. — **15 Avril** : Veridicus : *Suisse et Soviets*, A. Delpeuch. — **1er Juillet** : R. Poincaré : *Au Service de la France, III. L'Europe sous les armes, 1913*, Plon. — Th. Wolff : *Le Prélude*, Payot. — L. Naudeau : *L'Italie fasciste*, E. Flammarion. — L. Roya : *Histoire de Mussolini*, S. Kra. — P. Dominique : *Les Fils de la Louve*, les Editions de France. — **15 Juillet** : *La Suisse économique et sociale*, ouvrage publié par le Département Fédéral de l'Economie publique, Einsiedeln (Suisse), Benziger et Cie, éditeurs. — **1er Août** : André Siegfried : *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, A. Colin. — André Tardieu : *Devant l'obstacle, l'Amérique et nous*, Emile-Paul. — J. Hirsch : *Das amerikanische Wirtschaftswunder*, Berlin, S. Fischer. — J.-L. Chastanet : *L'Oncle Shylock*, E. Flammarion. — **1er Septembre** : Emile Ludwig : *Guillaume II*, S. Kra. — **15 Septembre** : Lyautey : *Paroles d'action*, A. Colin. — Hubert-Jacques : *L'Aventure riffaine*, Bossard. — André Ott : *L'Infernal Désarroi*, A. Delpeuch. — **1er Octobre** : *L'Action Française et le Vatican*, Ernest Flammarion. — L. Cazamian : *Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise*, Boivin. — Vassili Choulguine : *La Résurrection de la Russie*, Payot. — M. Martchenko : *La Révolution mondiale*, Valois. — Lysimaque Œconomos : *Essai sur la vie du comte Capodistrias*, Editions « Occitania ». — **1er Novembre** : *Non, l'Action Française n'a bien servi ni l'Eglise, ni la France*, Editions de la Vie Catholique. — Ernest Judet : *Le Vatican et la Paix*, A. Delpeuch. — Marguerite G. Sarfatti ; *Mussolini, l'homme et le chef*, A. Michel. — Sultane Petroff : *Trente Ans à la Cour de Bulgarie*, Berger-Levrault. — Raymond Duguet : *Moscou, et la Géorgie martyre*, J. Tallandier. — M. Wullens : *Paris, Moscou, Tiflis*, Les Humbles. — **15 Novembre** : *Un grand Débat catholique et français*, Bloud et Gay. — H. Multzer O'Naghten : *Catholique d'abord*, la Gazette française. — **1er Décembre** : Roger Dumon : *Expérience de l'Alsace*, Plon. — Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Berlin*, Editions de France. — Ernest Lémonon : *La Nouvelle Europe et son bilan économique*, Alcan. — **15 Décembre** : René Marchand : *Le Réveil d'une Race*, Nouvelle Société d'édition. — Semaoen : *L'Indonésie a la parole*, Editions sociales internationales. — Mémento.

BIBLIOTHÈQUES

1er Juillet : Les Bibliothèques municipales de Paris, leur réorganisation technique.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : La Belgique et ses grands hommes. — Léopold II. — Emile Verhaeren. — Une conférence de M. Léon Kochnitzky sur la jeune poésie belge. — Mémento : La mort de M. Fierens-Gevaert. — **1er Mars** : L'Année poétique belge. — Roger Kervyn : *Forme de mon souci*, Vromant. — J.-J. van Dooren : *Journées*, Ed. du Sanglier. — Adrien de Meeus : *L'Ode aux Destins*, hors commerce. — Otto Geurickx : *Essai d'Esthétique au carré parfait, précédant douze poèmes de la stricte observance*,

Ed. de la Vache Rose. — Noël Ruet : *Muses, mon beau souci*, Ed. de la Revue Sincère. — Marcel Clémeur : *Images de la Mort et du Printemps*, Ed. de la Revue Sincère. — Lucien François : *Dosages*, Ed. de la Revue Sincère. — Raymond Limbosch : *La Certitude inquiète*, Vromant. — Maurice Carême : *Hôtel bourgeois*, Ed. de la Roue dentée. — A. Declercq : *Chèques barrés*, Ed. de l'Equerre. — Mémento. — **1er Avril** : Madeleine-Octave Maus : *Trente ans de lutte pour l'Art* (1884-1914), Bruxelles, Librairie de l'Oiseau Bleu, 62, rue de Namur. — Mémento. — **15 Mai** : L'anniversaire de Beethoven en Belgique. — Le Centenaire du romantisme. — Le Centenaire de Charles De Coster. — Maurice Gauchez : *Thyl*, Ed. de la Renaissance d'Occident. — Henri Liebrecht : *La Vie et le Rêve de Charles De Coster*, Ed. du Hibou. — Léon Chenoy : *Un but*. — *Le Vainqueur déconcerté*. Ed. de la Renaissance du Livre. — René Goldstein : *Mon crime est à moi*, Ed. de la Renaissance du Livre. — Horace van Offel : *Le Comte de Saint-Edme*, Ed. de la Renaissance du Livre. — Mémento. — **1er Juillet** : La mort de Georges Eekhoud. — Léon Decortis : *L'Ecole en Fleurs*, Ed. La Wallonie en fleurs. — Victor Kinon : *Bucoliques*, Ed. La Renaissance du Livre. — Louis Delattre : *Le Fil d'Or*, Ed. Office de Publicité. — Mémento. — **15 Août** : Le cinquième Congrès des *P. E. N. Clubs*. — M. Louis Piérard. — J. Destrée : *Le Mystère Quotidien*, Renaissance du Livre. — Mémento. — **1er Octobre** : Charles De Coster : *Stéphanie*, Ed. de l'Eglantine. — Pierre Nothomb : *Chevalerie rustique*, Renaissance du Livre. — Léopold Courouble : *Le Roman d'Hippolyte*, Renaissance du Livre. — Georges Garnir : *Tartarin est dans nos murs*, Renaissance du Livre. — Edmond Glesener : *La Rose Pourpre*, Renaissance du Livre. — J. Le Coudrier : *Le Bonheur impossible*, Renaissance du Livre. — Le 350e anniversaire de P.-P. Rubens. — Mémento. — **1er Décembre** : A la gloire d'Emile Verhaeren. — Théâtre du Groupe Libre : *L'Homme sans corps*, de M. Herman Teirlinck. — Les représentations du *Katholiek Vlaamsch Volkstooneel*.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Mai : Lettre ouverte à M. O. G. S. Crawford. — L'authenticité du gisement. — Une communication de la Société d'Emulation du Bourbonnais. — Les erreurs du Manuel de Déchelette. — **15 Mai** : Une lettre du comte Bégouen. — Un article de M. Audollent. — Une lettre du Dr A. Morlet. — **1er Juin** : Une lettre de M. J. Loth. — Une lettre du commandant Espérandieu. — Des objections de M. Bégouen. — Une lettre de M. Audollent. — Glozel et Alvao. — Réponses à la communication de la Société d'Emulation du Bourbonnais. — Errata. — **15 Juin** : M. Camille Jullian et les découvertes de Glozel. — « Au champ magique de Glozel. » — Les transcriptions latines de M. C. Jullian. — Une présentation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — **1er Juillet** : Morlet et Fradin : *Nouvelle Station néolithique*, 4e fascicule, Vichy, imprimerie Belin. — A propos de Glozel et Alvao. — Une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — **15 Juillet** : Communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Disparition magique de la Préhistoire. — Glozel et le Dr Félix Regnault. — **1er Août** : Une lettre de M. le comte Bégouen. — Sherlock Holmes à Glozel. — Glozel et M. van Gennep. — A l'Institut. — Lettre ouverte à M. Camille Jullian. — **15 Août** : En réponse à M. Bégouen. — Un dernier mot à M. le comte Bégouen. — Rapport officiel des fouilles exécutées le 31 juillet 1927. — La lettre B. L'opinion de M. Salomon Reinach. — Un rapport de technicien au sujet des deux tombes de Glozel. — A l'Institut. — Droit de réponse. — Erratum. — **1er Septembre** : Les réminiscences de l'époque magdalénienne. — Une lettre de M. Björn. — A propos de Sherlock Holmes à Glozel. — A la Société préhistorique française. — Une nouvelle lettre du comte Bégouen. — Mise au point. — **15 Septembre** : Les manœuvres du comte Bégouen continuent; des réponses s'imposent.

— Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — *L'Illustration* à Glozel. — Un article de M. Henry de Varigny. — **1er Octobre** : Lettre ouverte à M. R. Dussaud. — Rapport officiel des fouilles exécutées au gisement de Glozel par les professeurs A. Mendès-Corréa, de l'Université de Porto, et Lucien Mayet, de l'Université de Lyon, le 11 septembre 1927. — Interview de M. le professeur Mayet. — L'opinion de M. le professeur Eitrem. — Un rapport technique. — En marge du « Champ des morts de Glozel ». — Une réponse du comte Bégouen. — Une nouvelle lettre de M. Vayson de Pradenne. — **15 Octobre** : Le vœu de l'Institut international d'anthropologie. La réponse du docteur Morlet. — Glozel au Congrès d'Amsterdam. — A propos de la commission officielle. — En réponse au comte Bégouen. — Deuxième lettre ouverte à M. Dussaud. — Une lettre de M. Dussaud. — Une lettre anonyme. — Une lettre de M. Salomon Reinach. — Une lettre de M. Espérandieu. — L'opinion de M. le professeur Depéret. — Rapport des fouilles exécutées le 25 septembre 1927. — Un témoignage. — Hissarlik et les Eyzies. — Glozel à l'étranger. — Glozel et la Société préhistorique française. — **1er Novembre** : Le classement du gisement de Glozel. — La commission internationale. — A la Société préhistorique française. — Au sujet des variations de l'abbé Breuil. — Discussion scientifique sur l'alphabet de Glozel. — Rapport technique sur la dissolution osseuse. — Cendres contenues dans les urnes de Glozel. — La fosse ovale était-elle un four de verrier? — Une lettre du comte Bégouen. — Une réponse de M. Cazedessus au comte Bégouen. — Revue de la presse. — **15 Novembre** : A l'Académie des Sciences. Communication de M. Ch. Depéret. — Le classement de Glozel. — Sur la discussion scientifique des fouilles. — Les prétentions de la Société Préhistorique Française. — Lettre ouverte à M. l'abbé Breuil. — La brochure Dussaud et la « chronologie » de Vayson de Pradenne. — L'incident Nourry (Saintyves). — Revue de la presse. — **1er Décembre** : En réponse à M. Boule. — Une protestation de M. P. Saintyves (E. Nourry). — Une suggestion de M. Dussaud. — La logique de M. Dussaud. — « Une visite aux fouilles de Glozel », par le Pr A. Bayet. — Constatations, réflexions et hypothèses du Dr Stéphen Chauvet. — La thèse druidique. — N'avouez jamais! — Revue de la presse. — **15 Décembre** : Les Alphabets d'Alvao et de Glozel. — Brochures sur Glozel. — Une réponse à M. Saintyves. — Considérations anatomiques et ethnographiques sur les idoles phalliques. — Revue de la presse.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Juillet : Dr Stephen Artault : *L'Amour, école du Bonheur*, étude philosophique, biologique et sociale. Les Presses Universitaires de France. — André Gide : *Corydon*. — Dr Nazier : Anti-Corydon. — Jean de Gourmont : *L'Art d'aimer*, Editions du Siècle. — Léopold Katscher : *Sa Majesté La Femme*, Presses Universitaires de France. — **1er Octobre**: Le mariage russe d'Isadora Duncan.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Février : Noëlle Roger : *Celui qui voit*, Paris, Calmann-Lévy. — Bernard Barbey : *La Maladère*, Paris, Grasset. — Jules Baillods : *Le Navire, l'Auberge, la Montagne*, La Chaux-de-Fonds, chez l'auteur. — William Martin : *Histoire de la Suisse*, Paris, Payot. — Mémento. — **1er Avril** : Albert Muret : *Métacuisine*, à Lausanne, chez René et ses Amis. — Edmond Gilliard : *Du Pouvoir des Vaudois*, Lausanne, premier « Cahier du Verseau ». — Mémento. — **15 Juin** : Robert de Traz : *L'Ecorché*, Paris, Grasset. — R. Schwaller de Lubicz : *L'appel du Feu*, Saint-Moritz, Editions Montalia. — Marguerite Delachaux : *Berceaux*, Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — **1er Octobre** : La Fête des Vignerons. — A propos de la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau. — Quelques livres : histoire littéraire, critique, poésie. — Pierre Courthion :

Panorama de la peinture française contemporaine, Paris, Kra. — Mémento. — **1er Novembre** : C.-F. Ramuz : *Aline*, histoire, Paris, Grasset. — Noëlle Roger : *Le Livre qui fait mourir*, Paris, Calmann-Lévy. — Pierre Girard : *Connaissez mieux le cœur des femmes*, Paris, Kra. — François Fosca : *Derechef*, Paris, Kra. — Léon Savary : *Manido chez les Genevois*, Lausanne, Editions Spes. — Léon Bopp : *Interférences*, Paris, Renaissance du Livre.

ÉCHOS

1er Janvier : Théo van Rysselberghe. — Prix littéraires. — Les premiers vers de Jean Richepin. — Le monument Léon Cladel. — A propos du cinquantenaire d'Henri Monnier. — Les apocryphes d'Oscar Wilde. — A propos des enfants de Guy de Maupassant. — Les romantiques amours de Juan Valera et Madeleine Brohan. — Prosper Mérimée et le domaine public. — A propos de la commémoration Verhaeren. — Un projet oublié d'Honoré de Balzac. — Une vigoureuse offensive de M. Camille Jullian. — La mayonnaise manquée, histoire médicinale. — Les anecdotes qui se répètent : de la Tarnowska à Liane de Pougy. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Mort de Rainer Maria Rilke. — A propos de l' « Etrange passion de Junot, duc d'Abrantès ». — Lettres et poésies érotiques de Guy de Maupassant. — Mort de Victor Charbonnel. — Les romans d'Erckmann-Chatrian et les instituteurs. — A propos de la statue de Moustafa Kemal. — Plaques commémoratives. — « Un livre est un ami qui ne change jamais. » — L'Anglais et sa religion. — Deux emplois du mot « emprise ». — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Février** : Mort d'Adolphe van Bever. — Théodore Duret. — Henry Monnier et Béranger. — Mort d'un personnage de J.-K. Huysmans. — Lettres et poésies érotiques de Maupassant. — Le séjour de Kropotkine en Suisse. — L'origine française de Frédéric Chopin. — Abel Hermant et l'Académie française. — Une protestation de M. Robert H. Sherard. — Un article sur le « Mercure de France ». — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Les deux monuments Jean Moréas. — Prix littéraires. — Une initiative de l'Association de la Critique. — Une lettre inédite d'Emile Zola à Théodore Duret. — Haussmann et Berlioz au Conservatoire. — Le centenaire de l'Ode à la Colonne. — Mort d'un personnage de Fogazzaro. — Le Roi Théodore et les romanciers. — Errata. — Sur une citation. — A propos d'une erreur du « Musée des Erreurs ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Mort de Georges Brandès. — Mort de Camille Enlart. — La Société Huysmans. — Zola musicien; une lettre inédite. — A propos d'un projet oublié : l'Ordre du Mérite. — Les sculptures du tumulus de Pornic. — Portrait du parfait ministre des Affaires étrangères. — Où en est la métallisation des cadavres. — Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Prix littéraires. — Georges Brandès et la traduction des « Essais choisis ». — Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool? — A propos d'Albert Millaud. — De l'emploi du mot emprise. — L'amour platonique. — Question d'orthographe. — Les auteurs dramatiques et les revues : un article de M. H.-R. Lenormand. — Toujours le théâtre et la critique : une lettre de M. Michel-Maurice Lévy. — Encore un auteur dramatique. — Le Sottisier universel. — **1er Avril** : La reprise des fouilles d'Herculanum. — Prix littéraires. — Une lettre inédite d'Odilon-Redon à propos de J.-K. Huysmans. — A propos de Paterne Berrichon. — Notes inédites sur Madeleine Brohan. — Autres notes sur Augustine Brohan. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Mort d'Eugenio Diaz Romero. — Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Le projet de monument à

Théophile Gautier et son buste. — Charles Foix. — L'île de Robinson Crusoë. — Une réponse d'Emile Zola à Jules Lemaître. — A propos d'un portrait de Mme de Balzac. — Scribe au « Chat Noir »; la mort d'un vaudevilliste. — Qu'est-ce qu'un « bungalow »? — M. Lenormand défenseur du théâtre. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mai** : Mort de Georges Lorin. — Sur un article attribué à Buloz. — L'Eglise et l'Intelligence. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Une lettre de M. Marius Leblond. — Sur Félix Valloton. — A propos d'une édition de Verhaeren. — Y a-t-il une peinture juive? — Le français de Casanova. — Le chien Citron. — Le Sottisier universel. — **15 Mai** : Monuments Jean Moréas. Première liste de souscriptions. — Prix littéraires. — Election d'un prince des gastronomes. — A propos de la publication de lettres de Paul Gauguin. — Une lettre de M. H.-R. Lenormand. — A propos de l'abbé Bethléem. — La commémoration du IVe centenaire de Philippe II. — Les personnages de « Dominique ». — Y a-t-il une peinture juive? — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Juin** : Le vingtième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans. — L'inauguration du monument Léon Cladel. — Mort de Marc Lafargue. — Prix littéraires. — A propos de la publication de lettres de Paul Gauguin. — Sur un article attribué à Buloz. — Une réplique de M. André Rouveyre. — Une ballade inédite de Jules de Marthold. — De la variété des comptes rendus. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Mort de Georges Eekhoud. — Prix littéraires. — A propos de la publication de lettres d'Ernest Renan. — Une réponse de l'abbé Moreux à M. Marcel Boll. — Une lettre de M. Marius Leblond. — De Romulus et Remus à l'enfant-loup de Miawena en passant par Mowgli. — Monsieur Sherard à Monsieur Davray. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés. — **1er Juillet** : Mort de Jerome K. Jerome. — Mort de Georges Dubosc. — Mort d'Albert Savine. — L'anniversaire de la mort d'Emile Zola. — Prix littéraires. — Le vrai Georges Eekhoud. — « Mon faubourg Schaerbeek », par Georges Eekhoud. — A propos du IVe centenaire de Philippe II. — Une lettre de M. Albalat. — A Glozel. — Une thèse sur le « Mercure de France ». — La seconde mort du Comte Primoli. — Le tarif des « pêcheurs à la ligne » en 1843. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Le monument Brillat-Savarin. — Albert Savine et Edouard Drumont. — Une lettre de M. Henri Duvernois. — A propos de François Buloz. — Sur un portrait de Mme de Balzac. — Lettre ouverte à M. Camille Jullian. — Une rue Paul-Verlaine à Villemonble. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Sur un portrait de Mme de Balzac. — Toujours à propos de François Buloz. — Sur un exemplaire des « Femmes savantes ». — Une fête chez Nina de Villard. — Une collaboration d'Anatole France. — Une lettre de Pierre Louys sur l' « Escole des Filles ». — Le *Mercure de France* aïeul du *Journal Officiel*. — Le Sottisier universel. — **15 Août** : Mort de Louis Payen. — Prix littéraires. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Le cinquantenaire de l' « Assommoir ». — A propos de l'éditeur Baedeker. — Mathilde Serao et la France. — L'épitaphe de Désaugiers. — Madame Vachette. — Batteurs d'estrade. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Le prix Jean Moréas. — A propos des inédits de M. Thiers. — Le centenaire de Manuel. — De quelle année date le Romantisme? — Sur un erratum du « Don Quichotte ». — Un illustrateur d'Oscar Wilde. — Mort de Georges Chennevière. — Le régime des vacances à la Bibliothèque nationale. — « Renée Mauperin » et Yvette Guilbert. — A propos de la caricature phonétique ». — Errata. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : A propos d'une biographie de Maupassant. — « L'Assommoir » au « Bien Public ». — Précisions sur « Manco Capac ». — Les origines de Nazleh Hanoum, reine d'Egypte. — Le kermès n'est pas une baie. — Mais ceci est une autre paire de manches. — Nou-

velles de Russie. — Les événements de Chine. — Inauguration d'un monument à Eugène Le Roy. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Le Prix Jean Moréas. — Le tombeau de Verhaeren. — La maison mortuaire de Bossuet. — A propos d'une biographie de Maupassant. — A propos du tarif des pêcheurs à la ligne. — Autres variations sur le même air. — Finale en mineur sur la mort des Cabinets de Lecture. — Les responsables de la guerre. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Anniversaire de Gustave Mathieu. — Les fouilles de Glozel. — A propos d'instituteurs. — Zola à vingt-quatre ans. Deux documents inédits. — Pour celles qui se sont fait couper les cheveux. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Le Tombeau d'Emile Verhaeren. — Un buste d'Emile Verhaeren à Paris. — Le 25e anniversaire d'Emile Zola et le Manifeste des Cinq. — Bossuet, Emile Zola et la Municipalité de Dijon. — Nouvelle inauguration du monument Arthur Rimbaud. — L'acte de mariage d'Augustin Thierry. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Une lettre de M. Perrée. — A propos de P.-J. Toulet. — Le « Mercure » et le « Moniteur ». — En Afghanistan. — A propos de documents lamartiniens. — En commémoration du Père Hyacinthe. — Sur un pseudonyme de Catulle Mendès. — F. de Lagenevais. — Descendants ou homonymes. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Novembre** : Maximilien Harden. — Les origines de Nazléh Hanoum, reine d'Egypte. — Victorien Sardou, professeur d'Iskender Bey. — Un monument aux Atlantes. — A propos d'un naufrage. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : L'inauguration à Paris du monument d'Emile Verhaeren. — Le prix Nobel de littérature. — Une lettre de M. Ernest Judet. — La nuit de noces de Louis XV. — F. de Lagenevais. — Encore F. de Lagenevais. — Les origines de Nazleh Hanoum, reine d'Egypte. — Pas de monuments aux Atlantes ! — Le Sottisier universel. — **15 Décembre** : Mort de Enrique Gomez Carrillo. — Mort de Dauphin Meunier. — Prix littéraires. — Le prix Jean Moréas. — Une place Stuart-Merrill à Paris. — A propos de Balthasar Gracian. — Marcelin ou Marcellin. — Zola, Chaine et l'huile d'olive. — Hôtel de Massa. — Pour celles qui ne se sont pas fait couper les cheveux. — A propos de la Vierge qui pleure. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ENSEIGNEMENT

15 Septembre : Abel Hermant : *Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française*, Le Livre. — André Fontaine : *Le Problème grammatical*, Nathan. — Etienne Le Gal : *Ne dites pas... mais dites*, Delagrave.

ETHNOGRAPHIE

1er Juin : W. Schmidt et W. Koppers : *Voelker und Kulturen*; Erster Teil : *Gesellschaft und Wirtschaft der Voelker*, Regensburg, Habbel, 4°. — J. Deniker : *Les Races et les Peuples de la Terre*, 2e édition, revue et augmentée, Masson, gr. 8°. — Buschan, Haberlandt et Byhan, *Illustrierte Voelkerkunde*, t. III, *Europa und seine Randgebiete*, Stuttgart, Strecker et Schroeder, 8°.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

15 Juillet : Une explication de la France contemporaine.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

1er Février : Adolphe van Bever. — **1er Juillet** : Guillaume Apollinaire. — **15 Septembre** : Religion. — **15 Octobre** : Littérature-Pu-

Licité. — Vieux Paris. — Ménagerie intime. — Simili-Charlot. — Mots, Propos et Anecdotes.

GÉOGRAPHIE

15 Février : S. C. Gilfillan : *The coldward course of progress* (reprinted from *Political Science Quarterly*), vol. XXXV, n° 3, sept. 1920, New-York. — M. Sorre : *L'organisme humain et le milieu biologique naturel*, « Bulletin de la Société de Géographie de Lille », 1926, n° 2 et 3. — S. C. Gilfillan : *European political boundaries* (*The Historical Outlook*, fév. 1925), New-York. — **1er Mai** : J. Rouch : *L'Antarctide, voyage du « Pourquoi pas? » (1908-1910)*, 1 vol. in-8, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1926. — E. de Martonne : *Les Alpes, géographie générale*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, 1926. — Divers : *La Cecoslovacchia* (La Tchécoslovaquie). Publication de l'« Istituto per l'Europa orientale », 1 vol. in-8, Rome, 1925. — **15 Juin** : R. Furon : *L'Afghanistan, géographie, histoire, ethnographie, voyages*, Paris, Blanchard, 1926. — R. Furon : *L'Hindou-Kouch et le Kaboulistan, contribution à l'étude géologique et géomorphogénique de l'Afghanistan*, Paris, Henriot et Blanchard, 1927. — C. Robert Muller : *Saint-Malo-Saint-Servan, port charbonnier*, Rennes, 1923. *Lorient port charbonnier et la vie économique de la Bretagne atlantique*, Paris, 1926. — M. A. Hérubel : *Le port de Honfleur, étude d'économie maritime*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1926. — J. Célérier : *L'Oued el Abid* (extrait d'*Hespéris*, bulletin de l'Institut des hautes études marocaines), Paris, Larose, 1926. — **15 Août** : *Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois. Tome I : *Iles Britanniques*, par A. Demangeon, 1 vol. in-8° de 320 p., 56 pl., 80 fig., Paris, Colin, 1927. — **1er Novembre** : J.-B. Charcot : *Rapport préliminaire sur la campagne du « Pourquoi Pas? » en 1926*, 1 broch. in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1927. — Roald Amundsen et Lincoln Ellsworth : *D'Europe en Amérique par le Pôle Nord*, relation établie par Charles Rabot, 1 vol., Paris, Albin Michel, 1927. — J. Rouch : *Les régions polaires*, 1 vol. de la collection Emile Borel, Paris, Alcan, 1927. — Mémento. — **15 Décembre** : Martin Hurlimann : *La France, architecture et paysages*, introduction de Paul Valéry, 1 vol. in-4°, Paris, Librairie des arts décoratifs, A. Calaxas, éditeur, 1927. — E. F. Norton et autres : *La dernière expedition au mont Everest*, traduit par G. Léon, 1 vol. in-8°, Paris, Payot, 1927.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

15 Septembre : Dr Raymond Penel et Noémi Regard : *Qu'est-ce que la Vérité?* Perrin. — Abbé Francis Trochu : *Le curé d'Ars*, Vitte. — Abbé Hoornaert : *Sainte Térèse écrivain*, Desclée. — A. Sainte-Marie Perrin : *Pauline Jaricot*, de Gigord. — Alphonse Séché : *Histoire merveilleuse de Jésus*, Fayard. — Mémento.

HISTOIRE

1er Février : L. Halphen et Ph. Sagnac : « Peuples et Civilisations ». I. *Les Premières Civilisations*, par Gustave Fougères, Georges Contenau, René Grousset, Pierre Jouguet, Jean Lesquier. — V. *Les Barbares, des Grandes Invasions aux Conquêtes turques du XIe siècle*, par Louis Halphen, Alcan. — Louis Barthou : *Le Neuf Thermidor*, Hachette. — Mémento. — **1er Avril** : Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, 5 volumes, Les Presses Universitaires de France. — Charles Rappoport : *La Philosophie de l'Histoire comme science de l'Evolution*, Marcel Rivière. — **1er Juin** : Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée*, d'après des documents inédits. Tome II : La Vendée militante et souffrante, Perrin. — Albert Mathiez :

La Vie chère et le mouvement social sous la Terreur, Payot. — Albert Mathiez : *Autour de Danton*, Payot. — Grace M. Jaffé : *Le Mouvement ouvrier à Paris pendant la Révolution Française* (1789-1791), Félix Alcan. — Marc de Germiny : *Les Brigandages maritimes de l'Angleterre*, 3 volumes. Edouard Champion. — Mémento. — **1er Septembre** : Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*. Tome VIII : Les Empereurs de Trêves. II : La Terre et les Hommes, Hachette. — Mémento. — **15 Octobre** : *Mémoires de la Reine Hortense*, publiés par le Prince Napoléon, avec Notes de Jean Hanoteau, 3 volumes, Plon. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Mars : A. Moret : *Le Nil et la Civilisation Egyptienne*, Paris, Renaissance du Livre, 1925. — A. B. Cook : *Zeus. A study in ancient religion*, vol. II, Cambridge. University Press, 1925. — G. A. van den Bergh van Eysinga : *La littérature chrétienne primitive*, Paris, Rieder, 1926. — R. Stahl : *Le document 70*, Paris, Istra, 1923. — P.-L. Couchoud et R. Stahl : *Jésus Barabbas* dans *The Hibbert Journal*, octobre 1926. — D. Strömholm : *L'Enigme du Nouveau Testament*, dans *The Hibbert Journal*, juillet et octobre 1926. — Mémento. — **1er Mai** : Dr G. Contenau : *La civilisation phénicienne*, Payot, 1926. — L. Gordon Rylands : *Evolution of christianity*, Londres, Watts, 1927. — A. Drews : *Le Mythe de Jésus*, traduit de l'allemand par R. Stahl, Payot, 1927. — Mémento. — **1er Juillet** : E. Buonaiuti : *Le modernisme catholique*, Paris, Rieder, 1927. — E. Lohmeyer : *Die Offenbarung*, Tubingen, Mohr, 1926. — A. Bayet : *Les morales de l'évangile*, Paris, Rieder, 1927. — E. B. Allo : *Le scandale de Jésus*, Paris, Grasset, 1927. — Mémento. — **15 Novembre** : Edouard Dujardin : *Le Dieu Jésus*, Paris, Messein, 1927. — Henri Barbusse : *Les Judas de Jésus*, Paris, Flammarion, 1927.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Le Diable et l'opinion contemporaine (*L'Intransigeant*, 25, 29 octobre, 6, 14, 15, 21, 22, 24, 29 novembre). — L'aristocratie communiste (*La Russie opprimée*, 4 décembre). — **15 Janvier** : Critique et Publicité (*Paris-Soir*, 19 décembre). — Anecdotes sur Claude Monet (*Le Temps*, 29 décembre). — **1er Février** : Les débuts d'Henry Monnier, humoriste (*Le Figaro*, 8 janvier). — L' « Apollon de Pont-Audemer », sonnet inédit de Verlaine (*Le Figaro*, 8 janvier). — **15 Février** : Les femmes et le droit de vote (*La Volonté*, 23 janvier). — Les débuts littéraires de Marcel Schwob (*Le Gaulois*, 22 janvier). — **1er Mars** : Le règne de l'incompétence (*L'Intransigeant*, 11 février). — Le monde sauvé par les femmes (*L'Heure de la Femme*, décembre-janvier). — L'Abbé Bethléem, grand inquisiteur (*Le Journal*, 11 février). — **15 Mars** : La vertu de Mme Hanska (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20-30 janvier). — Georges Brandès et la critique (*Le Figaro*, supplément littéraire, 26 février). — Le monopole de la critique (*Nouvelles littéraires*, 26 février). — **1er Avril** : Y a-t-il en France un fléchissement de la culture? (*Intransigeant*, 11 mars). — **15 Avril** : La revision du procès des « Fleurs du Mal » (*Candide*, 24 février). — A propos du vingtième anniversaire de Charles Guérin (*Le Figaro*, 19 mars). — **1er Mai** : La vie du livre dans l'après-guerre. Une critique nouvelle (*Le Rappel*, 21, 22 mars, 4 avril). — **15 Mai** : La propriété littéraire (*Comœdia*, 20 et 22 avril, *Le Temps*, 22 avril). — **1er Juin** : La mode des cheveux coupés au XVIIe siècle (*La Chronique médicale*, avril). — Une mode de « semaine sainte » en Espagne (*L'Espagne*, 5 mai). — **15 Juillet** : Une cité-jardin des écrivains en 1850, d'après des documents inédits (*Le Temps*, 19 juin). — A propos d'Isidore Ducasse (*L'Intransigeant*, 23 juin). — **1er Août** : Le domaine public et le Projet Herriot (*Candide*, 7 juillet). — L'Evolution du cinéma vers l'art (*Paris-Midi*, 1er juillet. — **15 Août:** : Le voyage de Moscou. Le communisme et les insectes. Nous aurons été les derniers

êtres libres (*Les Nouvelles Littéraires*, 16 et 23 juillet). — **1er Septembre** : Lettres inédites de Baudelaire (*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, juin-juillet). — Les dangers du « Domaine public payant » (*Le Temps*, 23 juillet et 10 août). — **1er Octobre** : Valentine de Cessiat de Lamartine, épouse (mystique ou réelle?) du poète des *Méditations* (*Le Temps*, 6, 8 et 13 septembre). — **15 Octobre** : Le soixantième anniversaire de la mort de Baudelaire (*Le Figaro*, 19 septembre). — La Révolte des Cinq et d'Anatole France, précurseur du Symbolisme, contre Zola et le Naturalisme (*Le Temps*, 27 septembre). — **1er Novembre** : Quelques épisodes de la vie de Marcellin Berthelot (*La Chronique Médicale*, octobre). — **15 Décembre** : Un nouveau mal du siècle (*Le Rappel*, 14 novembre). — Notre inquiétude (*Les Nouvelles Littéraires*, 19 novembre). — Le suffrage universel appliqué à la Critique (*Intransigeant*, 18 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Walther Rathenau : *Briefe* (Correspondance), en deux volumes édités chez Carl Reisner, Dresden. — Paul Freiherr von Schoenaich : *Mein Damaskus, Erlebnisse und Bekenntnisse* (Mon chemin de Damas, souvenirs et confessions), Verlag der neuen Gesellschaft, Berlin-Hessenwinkel. — Mémento. — **15 Avril** : Gerhardt Hauptmann : *Dorothea Angermann*, drame, S. Fischer, Berlin. — Franz Werfel : *Paulus unter den Juden* (l'Apôtre Paul chez les Juifs), légende dramatique, Paul Zsolnay, Wien-Leipzig. — Fritz von Unruh : *Bonaparte*, drame, Frankfurter Societats-Druckerei. — Mémento. — **15 Juin** : La Nouvelle en Allemagne. — Wilhelm Schmittbonn : *Die Geschichten von den unberührten Frauen*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart-Berlin. — Stefan Zweig : *Verwirrung der Gefühle*, Insel Verlag, Leipzig. — Arthur Schnitzler : *Traumnovelle*, S. Fischer, Berlin. — Jakob Wassermann : *Der Aufruhr um den Junker Ernst*, S. Fischer, Berlin. — Hermann Kesser : *Strassenmann*, Rütten und Loening, Frankfurt A. M. — Thomas Mann : *Unordnung und frühes Leid*, S. Fischer, Berlin. — **1er Août** : Comte Hermann Keyserling : *Menschen als Sinnbilder* (Hommes-symboles), Otto Reichl, Darmstadt. — Maurice Boucher : *La philosophie de Hermann Keyserling*, Les éditions Rieder, Paris. — Lic. Dr Heinrich Adolph : *Die Philosophie des Grafen Keyserling*, Verlag Straker und Schroder, Stuttgart. — **15 Octobre** : Ernest Seillière : *Morales et religions nouvelles en Allemagne. Le romantisme au delà du Rhin*, Payot, Paris. — Leopold Ziegler : *Gestaltwandel der Götter* (Métamorphose des dieux), Otto Reichl, Darmstadt. — Du même : *Das heilige Reich der Deutschen* (le Saint Empire des Allemands), Otto Reichl, Darmstadt. — Victor Basch : *Les Doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne, Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*, Félix Alcan, Paris. — **15 Novembre** : *Das vierzigste Jahr* (Quarante années) *1886-1926*, S. Fischer, Berlin. — Thomas Mann : *Lübeck als geistige Lefensform* (Lubeck comme empreinte morale), Otto Quitzow, Lübeck. — *Rainer Maria Rilke*, numéro d'avril 1927 de la Revue *d'Orplid*, München-Gladbach. — Edmond Jaloux : *Rainer Maria Rilke*, éditions Emile-Paul frères, Paris. — Ludwig Klages : *Die psychologischen Errungenschaften Nietzches* (les conquêtes de Nietzsche en psychologie), Ambrosius Barth, Leipzig. — Mémento.

LETTRES ANGLAISES

15 Janvier : Jessie Conrad : *Joseph Conrad as I knew him*, Heinemann. — Ford Madox Ford : *Joseph Conrad, A personal Remembrance*, Duckworth. — Joseph Conrad : *Last Essays*, J.-M. Dent. — Joseph Conrad : *Suspense*, J.-M. Dent. — Joseph Conrad : *Nostromo*, traduit par Philippe Neel, Librairie Gallimard. — **15 Septembre** : Roman anglais et roman français. — H. G. Wells : *Meanwhile, the Picture of a Lady*, Ernest Benn. — Arnold Bennett : *Lord Raingo* et *The Woman who stole*

everything, and other Stories, Cassell. — Maurice Baring : *Tinkers' Leave*, Heinemann. — Eden Phillpotts : *The Jury*, Hutchinson. — Charles Landstone : *Blue Tiger Yard*, Faber and Gwyer. — Hannah Berman : *Ant Hills*, Faber and Gwyer. — Edna Ferber : *Mother knows best*, Heinemann. — Compton Mackenzie : *Rogues and Vagabonds*, Cassell. — G. K. Chesterton : *The Return of Don Quixote*, Chatto and Windus. — Hilaire Belloc : *The Haunted House*, Arrowsmith. — Harold Nicolson : *Some People*, Constable. — F. Tennyson Jesse: *Tom Fool*, Heinemann. — G. F. Bradby: *The Eternal Past*, Constable. — John Carruthers : *A Man Beset*, Jonathan Cape. — Virginia Woolf : *To the Lighthouse*, Hogarth Press. — **1er Octobre** : *The Poetry and Prose of William Blake*, edited by Geoffrey Keynes, The Nonesuch Press. — Mona Wilson : *The Life of William Blake*, The Nonesuch Press. — Max Plowman : *An Introduction to the Study of Blake*, Dent. — William Blake : *The Marriage of Heaven and Hell*, with a note by Max Plowman, Dent. — *Songs of Innocence*, The Author and Printer W. Blake, Ernest Benn. — *Songs of Experience*, The Author and Printer W. Blake, Ernest Benn. — *The Poems and Prophecies of William Blake*, edited by Max Plowman, Dent.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Février : Sara Teasdale : *Dark of the Moon*, Macmillan Co. — Amy Lowell : *East Wind*, Houghton Mifflin C°. — Harriet Monroe : *Poets and their art*, Macmillan C°. — Francis W. Hirst : *Life and Letters of Thomas Jefferson*, Macmillan C°. — Mémento. — **1er Juillet** : Sherwood Anderson : *Notebook*. *Boni and Liveright*. — Edgar Lee Masters : *Selected poems*, Macmillan. — Alfred Kreymborg : *Scarlet and Mellow*, Boni and Liveright. — John Bailey : *Walt Whitman*, Macmillan. — Emory Holloway : *Walt Whitman, an interpretation in narrative*, A. Knopf. — Mémento. — **1er Décembre** : Elmer Edgar Stoll : *Shakespeare Studies*, Macmillan. — Mc Gee : *La littérature américaine dans la* « Revue des Deux Mondes » (1831 à 1900), imprimerie La Charité, Montpellier. — James Weldon Johnson : *God's Trombones, seven Negro Sermons in verse*, The Viking Press. — Divers.

LETTRES ANTIQUES

15 Janvier : Paul Lejay : *Histoire de la littérature latine*, des origines à Plaute; et du même, *Plaute*, ouvrages publiés par Louis Pichard, professeur à l'Institut Catholique de Paris, Boivin. — Jean Hatzfeld : *Histoire de la Grèce ancienne*, Payot. — **15 Mai** : *La religion de la Grèce ancienne*, par Thaddée Zielinski, professeur à l'Université de Varsovie, traduction d'Alfred Fichelle, Paris, Les Belles-Lettres. — *Chronographie*, de Michel Psellos, texte établi et traduit par Emile Renaud, Les Belles-Lettres. — *Les Ephésiaques* de Xénophon d'Ephèse, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda, Les Belles-Lettres. — **15 Juin** : *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, par Jérôme Carcopino, Paris, L'Artisan du Livre. — Le livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, texte latin publié d'après les travaux les plus récents avec un commen- Ferra et Llorens Riber. — Plutarque : *Vies Parallèles*, trad, de Carles Riba. — Mémento. — **15 Décembre** : A. Diès : *Autour de Platon*, 2 volumes, Beauchesne, 1927. — Platon : *Lettres*, texte établi et traduit par Joseph Souilhé, Les Belles-Lettres. — Maxime Girieud : *Juvénal*, traduction nouvelle et complète avec avant-propos et notes, Librairie de France.

LETTRES CANADIENNES

1er Septembre : Jean-Charles Harvey : *Pages de Critique*, Québec, Imprimerie du Soleil. — Magali Michel : *Comme Jadis*, Montréal, Bibliothèque de *L'Action Française*. — P.-G. Roy : *Vieux Manoirs, vieilles Mai-*

sons, La Commission des Monuments Historiques de la Province de Québec. — Arthur Vallée : *Michel Sarrazin*, Lévis, Imprimerie du *Quotidien*.

LETTRES CATALANES

1er Mai : Tomas Garcès : *Paisatges i Lectures*, Catalonia. — Miquel Ferra : *A Mig-Cami*, Altès. — Joan Arus : *Benaurança*, Catalonia. — Pere Guilanya : *Voluptat*, Catalonia. — Alfons Maseras : *La Llantia encesa*, Verdaguer. — Mémento. — **1er Octobre** : Fondation Bernat Metge. — Quinte-Curce : *Histoire d'Alexandre le Grand*, vol. I et II, texte et trad. de M. de Montoliu. — Horace : *Satires et Epitres*, texte revu par I. Riba Bassa, trad. de Llorens Riber. — Tacite : *Obres Menors. Dialogue des Orateurs, Agricola La Germanie*, texte de F. Martorell, trad. de Miquel Ferra et Llorens Riber. — Plutarque : *Vies Parallèles*, trad. de Carles Riba. — Mémento.

LETTRES CHINOISES

15 Avril : Dr A. F. Legendre : *La civilisation chinoise moderne*, Payot. — Georges Dubarbier : *La Chine contemporaine politique et économique*, P. Geuthner. — George Soulié de Morant : *Exterritorialité et intérêts étrangers en Chine*, P. Geuthner. — André Duboscq : *La Chine en face des Puissances*, Delagrave. — Pierre B. Maybon : *Essai sur les Associations en Chine*, Plon-Nourrit. — **1er Septembre** : Kou-houngming : *L'esprit du peuple chinois*, Librairie Stock. — Arthur H. Smith : *Mœurs curieuses des Chinois*, Payot. — Lao Pong-Yo : *Le double dragon chinois jaune ou rouge*, Peyronnet et Cie.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Mars : Georg Brandes. — **15 Mai** : Hans E. Kinck : *Foraaret i Mikropolis*, Aschehoug, Oslo. — *Italienere*, 2e éd., Aschehoug, Oslo. — *Les Tentations de Nils Brosme*, traduction A. Jolivet, Stock, Paris. — **15 Août** : Sigurd Host : *Henrik Ibsen*, Stock. — Peter Egge : *Chez Vincent Ost*, Oslo, Gyldendal. — Knut Hamsun : *La Faim*, trad. par Georges Sautreau, F. Rieder. — Johan Bojer : *Les Emigrants*, trad. par P. G. La Chesnais, Calmann-Lévy. — P.-G. La Chesnais : *Johan Bojer*, Oslo, Gyldendal. — Sigrid Undset : *L'âge heureux, suivi de Simonsen*, trad. par V. Vindé, G. Sautreau et A. J. Jouquey, Simon Kra. — Andreas Haukland : *Vertige*, trad. par Marguerite Gay et Vibeke Dahl. — Jöhannes Jargensen : *Le pèlerinage de ma vie*, trad. par Jacques de Coussange, Gab. Beauchesne. — Mémento.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Janvier : Eugenio d'Ors : *Guillermo Tell*, Sempere. — Rafael Alberti : *Marinero en tierra*, Biblioteca Nueva. — Lope de Vega : *Poesias liricas* (José F. Montesinos), La Lectura. — Don Juan Manuel : *Le Comte Lucanor*, traduit par le comte Léon Ostrorog, Champion. — Victor Bouillier : *Baltasar Gracian et Nietzsche*, Champion. — Antonio Marichalar : *Girola*. — Mémento. — **1er Mars** : Américo Castro : *El pensamiento de Cervantes*, Revista de filologia española. — Emilio Garcia Gomez : *Un cuento arabe, fuente commun de Abentofail y de Gracian*, Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. — Pio Baroja : *Zalacaï l'Aventurier*, traduit par Georges Pillement, préface de Francis de Miomandre, Excelsior. — Gabriel Miro : *El obispo leproso*. — Naissance de *la Gaceta Literaria*. — Naissance d'ALA. — Naissance de *Litoral*. — Naissance de *Paris-América*. — **1er Juin** : Francisco Madrid : *Sangre en Atarazanas*, Lopez, Barcelone, Beltran, Madrid. — Les chroniques de E. Gimenez Caballero. — Julio Alvarez del Vallo : *La Nueva Rusia*, Espasa-Calpe. — *Soledades* de Gongora, editadas por Damaso Alonso, « Revista de l'Oc-

cidente ». — G. Marañon : *Tres Ensayos sobre la vida sexual*, Biblioteca Nueva. — Oliveira Martins . *Historia de la Civilizacion iberica*, Mundo Latino. — Mémento. — **15 Août** : M. Arconada : *En torno a Debussy*, Madrid. — José Bergamin : *Caracteres*. Litoral. — Manuel Azaña. *El jardin de los frailes*, Madrid. — Ramon del Valle-Inclan : *Divines Paroles*, traduction de A. Coindreau, préface de Jean de la Nible, Stock. — Centenaires de Gongora et de Goya. — **1er Novembre** : La jeune poésie. — Une édition et une traduction de *Don Quichotte*. — Juan Chabas : *Sin velas, desvelada*, Gili. — Mémento.

LETTRES FINNOISES

1er Mars : Aleksis Kivi : *Les Sept Frères*, traduit par J. L. Perret, préface de Lucien Maury, Stock 1926. — J. Linnankoski : *Le Chant de la Fleur Rouge*, traduit par R. Torfs; *Fugitifs*, traduit par J.-L. Perret, Rieder, 1924 et 1926.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

15 Février : Un grand écrivain. — José Enrique Rodo : *El Camino de Paros*, « Cervantes », Barcelone. — **15 Avril** : La littérature d'avant-garde. — Ricardo Güiraldes : *Don Segundo Sombra*, « Froa », Buenos-Aires. — J.-M. Gonzalez de Mendoza : *La Luna en el Agua*, « El Universal Ilustrado », Mexico. — Gonzalez Vera : *Vidas Minimas*, Editions « Cosmos », Santiago (Chili). — Alberto Guillen : *Corazon Infante*, « La Novela peruana », Lima. — Salvador Novo : *Ensayos*, Imprimerie de la Nation, Mexico. — Hernandez Franco : *El Hombre que habia perdido su eje*, « Agencia Mundial de Libreria », Paris. — Mémento. — **1er Août** : Ouvrages d'Histoire. — Gonzalo Bulnes : *Guerra del Pacifico* (troisième et dernier volume), Imprimerie « Universo », Valparaiso. — Hugo D. Barbagelata : *Para la Historia de America*, « Agencia General de Libreria », Paris. — Alcides Arguedas : *Historia de Bolivia*, Lopez Robert et Cie, Barcelone. — Roberto Leviller : *Nueva Cronica de la Conquista del Tucuman*, éditions de « Nosostros », Buenos-Ayres. — Mémento. — **1er Novembre** : Ouvrages de critique. — Ricardo Saenz Hayes : *Blas Pascal y otros ensayos*, J. Samet, Buenos-Ayres. — Luisa Luisi : *A traves de libros y de autores*, « Nuestra America », Buenos-Ayres. — E. Suarez Calimano : *21 Ensayos*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — Julio Noé : *Antologia de la Poesia argentina moderna*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — Félix Lizaso y J. A Fernandes de Castro : *La Poesia moderna en Cuba*, Hernando, Madrid. — Mémento.

LETTRES ITALIENNES

15 Février : Guglielmo Ferrero : *La Terza Roma* : premier volume. *Le Due Verità*; deuxième volume, *la Rivolta del Figlio*, éd. Mondadori, Milan 1926. — **15 Mars** : La crise du livre en Italie : *Per la Battaglia del Libro*, Florence, Vallecchi. — Ardengo Soffici : *Elegia dell'Ambra*, Florence, Vallecchi. — Paolo Buzzi : *Gigi di Purità*, Foligno, Campitelli. Mémento. — **1er Juin** : Mario Puccini : *La Vera Colpevole*, éd. Vecchioni, Aquila. — Silvio Trenga : *Io Sono Anteo*, éd. E. Loescher, Rome. — Luigi Bellini : *L'Illusione dell'Amore*, éd. Carra Rome. — Sur la renaissance des mètres classiques dans la poésie italienne. — Lanza Del Vasto : *Conquiste di Vento*, éd. Vallechi, Florence. — Massimo Coronaro : *L'Offerta*, éd. Vallechi, Florence. — Lionello Fiumi : *Tutto Cuore*, éd. Alpes, Milan. — **15 Juillet** : Tommaso Gallarati-Scotti : *Storie dell'Amore Sacro e dell'Amore profano*, éd. Treves, Milan. — *Così Sia*, éd. Treves, Milan. — *Vita di Dante*, Istituto Italiano per il Libro del Popolo, Milan. — *Miraluna*, éd. Treves, Milan. — **15 Septembre** : Ferdinando Paolieri : *Natio Borgo Selvaggio*, 1re éd., Vallecchi, Florence; 2e éd., Treves,

Milan. — Giovachino Forzano et Ferdinando Paolieri : *Maestro Landi*, Barbera, Florence. — Ferdinando Paolieri : *La Mistica Fiamma*, Barbera, Florence. — Ferdinando Paolieri; *Fuggiaschi*, Treves, Milan. — Enzo Palmieri : *Giovanni Papini*, Vallecchi, Florence. — **15 Novembre** : Francesco Ercole : *La Politica di Machiavelli*, Anonima Romana Editoriale. — Giuseppe Prezzolini : *Vita di Nicolo Machiavelli Fiorentino*, Mondadori, Milano.

LETTRES JAPONAISES

15 Décembre : Bilan de l'ère Taishô. — Epoque d'essais et d'expériences. — Vogue des encyclopédies et des collections littéraires et scientifiques. — Genchi Katô : *A Study of Shintô, the religion of the Japanese*, Meiji Japan Society, Tokyo. — M. Yoshitomi : *Etude sur l'Histoire économique du Japon, des origines à la fin du XIIe siècle* (préface de M. Michel Revon), Pédone, Paris. — Mémento.

LETTRES NÉO-GRECQUES

1er Avril : Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce, de 1821 à nos jours*, tomes III et IV par Michel Lhéritier, tome V par Edouard Driault; les Presses Universitaires de France, Paris. — Mémento. — **15 Mai** : Delphes. — A. Thibaudet : *Images de Grèce*, Messein, Paris. — Triandaphyllidis : *Dimotikismos*, Histea, Athènes. — Grèce et Provence. — Le poète Sotiris Skipis. — S. Skipis : *Epiloghi*, Ed. Akritas, Athènes. — Glavkos Alithernis : *Angliki Anthologia*, Grammata, Alexandrie. — G. Alithernis : *Ta aponda tou Rupert Brooke*, Grammata, Alexandrie. — Kavaphis : *Poëmata*, Grammata, Alexandrie. — Mémento. — **15 Septembre** : M. Jean Psichari et Kostis Palamas. — Psichari : *Kostis Palamas*, étude critique, Cassigonis, Alexandrie. — Marinos Sigouros : *Stephanou Martzoki Apanda*, Imp. Makris, Athènes. — Mémento. — **15 Décembre** : Le Centenaire de Navarin. — Ap. B. Daskalakis : *Ta aitia kai i paragondes tis Hellenikis Epanastaséos tou 1821*, Agôn, Paris. — *La Grèce*, La Vie technique et industrielle, Paris. — Ugo Foscolo : *I. Karites*, trad. M. Minôtos; Zikakis, Athènes. — Photos Giophyllis : *I. Pharmakoméni*, drame en trois actes; Zikakis, Athènes. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

15 Juin : Le transfert des cendres de Jules Slowacki. — A la mémoire de Jean Kasprowicz. — Emile Zegadlowicz : *Krag* (*Le Cercle*). — Adolphe Nowaczynski : *Komendant Paryza* (Commandant de Paris). — Stanislas Przybyszewski : *Msciciel* (Le Vengeur). — **15 Juillet** : Le Roman historique : *Kuznia* (La Forge), de Pierre Choynowski, Geb. et Wolff, Varsovie, et *Bez Slonca* (Sans Soleil), de Stanislas Szpotanski, Biblioteka dziel Wyborowych, Varsovie. — St. Szpotanski : *Przysiega* (Le Serment), Geb. et Wolff, Varsovie. — P. Choynowski : *Mlodosc, Milosc, awantura* (Jeunesse, Amour, Aventure), Geb. et Wolff, Varsovie. — F. Cœtel : *Z dnia na dzien* (De jour en jour), Geb. et Wolff, Varsovie. — Le même : *Humoreski* (Les Contes gais), Geb. et Wolff, Varsovie. — Maria Kuncewiczowa : *Przymierze z dzieckiem* (L'Alliance avec l'enfant). — Spolka Wydawniza, Varsovie. — Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

1er Mars : Afranio Peixoto : *Paginas escolhidas*, Aillaud et Bertrand, Paris. — *Lusitania*, revue d'Etudes portugaises, fascicule IX. — Alberto d'Oliveira : *Memorias da Vida diplomatica*, Aillaud et Bertrand, Paris. — Jaime Cortesão : *A Tomada e ocupacão de Ceuta*, Imprensa d'da, Lisbonne. — Antonio Ferrão : *A la Invasão francesa*, Imprensa da Univer-

sidade, Coïmbre. — José Osorio de Oliveira : *Literatura brasileira*, Lumen, Lisbonne. — Eça de Queiroz : *Correspondencia*, Lelo e Irmão, Porto. — Mémento. — **15 Août** : José Joaquim Nunes : *Cantigas d'amigo*, Imprensa da Universidade, Coïmbre. — Valentin Lamas-Carvajal : *Poesias*, selection et prologue par Juan del Valle, Bibliotheca de autores gallegos, La Corogne. — Manuel Lugris Freire : *Ardencias*, Lar, La Corogne. — Leandro Carré Alvarellos : *O Peccado alleo*, drama en tres actos, Zincke frères, La Corogne. — Villar-Ponte et R. Cabanillas : *O Mariscal*, Lar, La Corogne. — R. Cabanillas : *N'O Desterro*, Lar, La Corogne. — Armando Cotarelo : *Hostia*, Lar. La Corogne. — Mémento. — **15 Octobre** : Agostinho de Campos : *Camoès lirico*, tome III, *Redondilhas, autos e cartos*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Georges Le Gentil : *Almeida Garrett*, La Renaissance du Livre, Paris. — Affonso Lopes Vieira : *Os Versos*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES RUSSES

1er Janvier : *Les Archives Rouges*, tome XVI. — *Le Bagne et la Déportation*, n° 4, 1926. — *Les lettres de la princesse Vassiltchikov à l'empereur Nicolas II*. — *Le journal du comte Lamsdorf*, Moscou, 1926. — Un document. — **1er Mars** : C.-S. Stanislavsky : *Ma vie dans l'Art*, Moscou, 1926. — Le Théâtre en Russie. — **1er Septembre** : P. Milukov : *La Russie au tournant de son histoire*, 2 vol., Paris, 1927. — *Les Archives rouges* et quelques autres *Revues*. — **15 Octobre** : M.-N. Goussiev : *La Jeunesse de Tolstoï*. — G. Baratz : Recueil de ses travaux, deux vol., Paris, 1927. — V. Teliakovski : *Souvenirs, 1898-1917. Mon collègue Chaliapine*. — **15 Novembre** : *Les Souvenirs de Léon Tikhomirov*, Gosisdat, Moscou, 1927. — *Le journal de E. A. Peretz*, Gosisdat, 1927. — *Novy Mir*, n° 7. — *Goloss Minouvchavo*, n° 5.

LETTRES SUÉDOISES

1er Juillet : Ernst Didring : *Malm* (Le fer), Stockholm; *Stormens Oar* (Les îles de la tempête); *Masterlotsen* (Le chef pilote), ibid.; *Paa väg till friheten* (Sur le chemin de la liberté), ibid. — Ludvig Nordström : *Borgane* (Les bourgeois), Stockholm; *Landsortsboheme* (Bohême de province), ibid.; *Ybeck*, ibid. — **1er Novembre** : Ivan Oljelund : *I ny jord* (Dans la terre neuve); *Med stort G* (Le nom de Dieu avec majuscule); *Doctor Biblicus*. — Sven Lidman : *Pasiphaé*; *Impéria*; *Silfverstååhl*; *Såsom genom eld* (Comme par le feu).

LETTRES TURQUES

1er Septembre : Essayistes et romanciers d'aujourd'hui : Yacoub Kadri, Falih Rifki, Rouchene Echref, R. Nouri Bey. — Les écrivains turcs au service du nationalisme.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Marcel Coulon : *Au chevet de Moréas*, Editions du Siècle. — Jos. Lacaf : *Jean Moréas*, E. Schumacher. — *Vingt-cinq ans de littérature française*, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, tome I, Librairie de France. — *Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918*, cinq tomes, Edgar Malfère. — Maurice Donnay : *Autour du Chat noir*, Grasset. — **15 Janvier** : Adolphe-Jacques Dickman : *Le rôle du surnaturel dans les chansons de geste*, Edouard Champion. — R. Yve-Plessis : *La psychose de François Villon*, Jean Schemit. — François de Vaux de Foletier : *Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie de France*, Auguste Picard. — Dr William Nicati : *Rabelais, notre Maître*, Editions Quo Vadis, Marseille. — Mémento. — **1er Février** : Eugénie de Guérin : *Lettres à Louise de Bayne (1830-1847)*, textes inédits précédés

d'une étude historique et littéraire, par Emile Barthès, 2 vol., Lecoffre-J. Gabalda, et à Albi. — Geneviève Duhamelet : *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, Bloud et Gay. — Léon Bloy : *Lettres à l'Abbé Cornuau et au Frère Dacien*, Le Divan. — Henri Bachelin : *J.-K. Huysmans. Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique*, Perrin. — René Martineau : *Autour de Léon Bloy*, Le Divan. — **15 Février** : H. Buriot-Darsiles : *Les Ecrivains bourbonnais de Jean Dupin à Jacques de Champfeu (XIVe-XXe siècle)*, Edition des Cahiers du Centre, Moulins. — Gustave Cohen : *Le séjour de Saint-Evremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française*, Libr. Honoré Champion. — Gérard-Gailly : *Les sept couches de Mme de Grignan*, Les amis d'Edouard. — Léon Mirot : *Autour de la mort de Marion de Lorme*, Jean Schemit. — Tallemant des Réaux : *Historiettes*, les Editions de France. — Georges Mongrédien : *Bibliographie des Œuvres du facétieux Bruscambille*, sans nom d'éditeur. — *Œuvres de Molière*, illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les originaux, avec des notes de Bertrand Guégan, tome second, Payot. — Mémento. — **1er Mars** : André Gide : *Si le grain ne meurt*, 3 volumes, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Jules de Gaultier : *Préface à l'Esthétique de la langue française de Remy de Gourmont*, *Les Arts et les Livres*. — **15 Mars** : F. Vézinet : *Autour de Voltaire*, Honoré Champion. — Manlio D. Busnelli : *Diderot et l'Italie*, Edouard Champion. — Le Chanoine Marcel : *La mort de Diderot d'après les documents inédits*, Honoré Champion. — Joseph Turquam : *Madame de Staël*, Emile-Paul frères. — Comtesse Jean de Pange : *Madame de Staël et François de Pange*, Plon-Nourrit. — Mémento. — **1er Avril** : Paul Léautaud : *Le Théâtre de Maurice Boissard*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Jacques Boulenger : *Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret*, Plon. — Jacques Boulenger : *Entretien avec Frédéric Lefèvre*, Le Divan. — Marie-Thérèse Gadala : *Tels que je les vois*, Crès. — **15 Avril** : Joseph Nouaillac : *Le Limousin et la Marche*, Laurens. — Henri Malo : *Le beau Montrond*, Editions Emile-Paul frères. — Sylvain Maréchal : *Contes saugrenus*, avec notice et bibliographie par le chevalier de Percefleur, Bibliothèque des Curieux. — **1er Mai** : Pierre Louys : *Journal inédit*, Editions Excelsior. — *Le tombeau de Pierre Louys*, Editions du Monde Moderne. — Jean Lorrain : *Lettres à ma Mère*, introduction documentaire de Georges Normandy, Editions Excelsior. — Georges Normandy : *Jean Lorrain*, Valr. Rasmussen. — Paul Claudel : *La jeune fille Violaine*, première version inédite de 1892, préface de Jean Royère, Editions Excelsior. — Armand Got : *La Poèmeraie*, poésies choisies pour les enfants, Librairie Gédalge. — **15 Mai** : *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome septième. *Le Contrat social et l'Emile*, décembre 1761-juin 1762, 6 planches hors texte, Armand Colin. — Pierre Flottes : *Alfred de Vigny*, Perrin. — Pierre Flottes : *La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, Société d'Edition Les Belles-Lettres. — A. de Lamartine : *Portraits et Salons romantiques*, Introduction de Louis Barthou, Le Goupy. — **1er Juin** : Pierre Champion : *Marcel Schwob et son Temps*, Bernard Grasset. — Marcel Schwob : *Ecrits de Jeunesse*, François Bernouard. — Marguerite Moreno : *La statue de sel et le bonhomme de neige*, Flammarion. — Gaston Jollivet : *Souvenirs de la Vie de Paris sous le Second Empire*, Editions Jules Tallandier. — Louis Lefebvre : *Charles Morice, le Poète et l'Homme*, Perrin. — Ernest Raynaud : *Souvenirs de Police. La Vie intime des commissariats*, Payot. — Jean-Paul Vaillant : *Les Ardennais. Essai critique et anthologique*, Editions de la Bruyère, Charleville. — Jean-Paul Vaillant : *Village natal*, Albert Messein. — **15 Juin** : C.-A. Sainte-Beuve : *Port-Royal*, édition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne. Tomes I à IV. La Connaissance. — Nicolas Boileau-Despréaux : *Satire contre les Femmes, suivie de la Satire contre les Maris, de Jean-François Régnard*, publiées d'après les éditions originales de 1694, avec notice

bibliographique par Louis Perceau et illustrées par Joseph Hemard, Georges Briffault. — Antoine Furetière : *Historiette de l'Amour esgaré.* Prélection de Victor Snell, La Connaissance. — *Œuvres de Saint-Evremond*, mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol, La Cité des Livres. — **15 Juillet** : Paul Jarry : *Etudiants et Grisettes romantiques*, Le Goupy. — L.-J. Arrigon : *Les années romantiques de Balzac*, Perrin. — H. de Balzac : *Contes bruns*, préface et notes de Marcel Bouteron, André Delpeuch. — Mémento. — **1er Août** : Sandor Kemeri : *Promenades d'Anatole France.* Préface de P.-L. Couchoud, Calmann-Lévy. — Nicolas Ségur : *Dernières conversations avec Anatole France*, Fasquelle. — Georges Girard : *La jeunesse d'Anatole France, 1844-1876*, Gallimard. — Maurice Kahn : *Le Père d'Anatole France, Noël France-Thibault (1805-1890). Notes et Documents*, Henri Leclerc. — **15 Août** : Antoine Furetière : *Le Roman Bourgeois*, préface d'André Thérive, reproductions de gravures de l'époque, ornements gravés sur bois par André Hofer, Editions Porteret. — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *La Passion romantique, Antony, Marion Delorme, Chatterton*, Eugène Fasquelle. — Pierre Paraf : *Anthologie du Romantisme*, Albin Michel. — B. Combes de Patris : *Une Muse romantique. Pauline de Flaugergues et son œuvre*, E. de Boccard. — Mémento. — **1er Septembre** : Dr Paul Voivenel : *Les Belles-Mères tragiques (De Phèdre au drame de la Solitude)*, La Renaissance du Livre. — Marcel Péguy : *La vocation de Charles Péguy*, Cahiers de la Quinzaine, Editions du Siècle. — Charles Péguy : *Lettres et Entretiens*, premier cahier de la dix-huitième série, L'Artisan du Livre. — Paul Fort et Louis Mandin : *Histoire de la Poésie française depuis 1850*, Flammarion, Henri Didier. — **15 Septembre** : Joachim Rolland : *Le Théâtre comique en France avant le XVe siècle (Essai bibliographique)*, Edit. de la Revue des Etudes littéraires. — Marcel Raymond : *L'Influence de Ronsard sur la littérature française (1550-1585)*, Libr. Honoré Champion. — *Œuvres poétiques complètes de Maurice Scève*, réunies pour la première fois par Bertrand Guégan, Garnier frères. — Léonce Raffin : *Saint-Julien de Balleure, écrivain bourguignon*, Libr. Honoré Champion. — Mémento. — **1er Octobre** : Les Cahiers contemporains, publiés sous la direction de Fernand Divoire : *Au delà de l'Amour*, Editions Montaigne. — *La Femme émancipée*, Editions Montaigne. — *Adolphe van Bever*, par Paul Léautaud, « les Amis d'Edouard ». — *La vie douloureuse de Charles Baudelaire*, par François Porché, Plon. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, avec une introduction de Paul Valéry, Payot. — **15 Octobre** : Etienne Gros : *Philippe Quinault, sa vie et son œuvre*, Libr. Honoré Champion. — P.-L. Flers : *Le bon Désaugiers*, Henri Dauthon. — Mémento. — **1er Novembre** : Abbé Mugnier : *J.-K. Huysmans à la Trappe*, Le Divan. — NOTES ET MAXIMES. Paul Morand : *Le Voyage*; Fernand Vanderem : *La Littérature*; François Mauriac : *La Province*; Fr. de Miomandre : *La Mode*; Jean Rostand : *Le Mariage*, Librairie Hachette. — Henri Béraud : *Le Flâneur salarié*, « Les éditions de France ». — **15 Novembre** : Fernand Baldensperger : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Libr. Honoré Champion. — Marcel Bouteron : *Bettina ou le culte de Balzac*, Editions Lapina. — *Les Cahiers balzaciens publiés par Marcel Bouteron, Lettres intimes de femmes, adressées à Honoré de Balzac*, deuxième série (1837-1840), Editions Lapina. — Charles Léger : *A la recherche de Balzac*, Le Goupy. — Pierre Abraham : *Balzac et la figure humaine. La couleur des yeux*, Bulletin de la Société de Morphologie. — **15 Décembre** : Robert Danis : *La première maison royale de Trianon (1670-1687)*, préface de Pierre de Nolhac, Editions Albert Morancé. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome huitième, 6 planches hors texte, Armand Colin. — Paul Hazard : *La Vie de Stendhal*, Librairie Gallimard. — Stendhal *Mémoires d'un touriste*, édition publiée d'après les textes originaux, précédée d'une défense de l'ouvrage et suivie de notes et de variantes par Yves Gandon, 2 vol., Editions G. Crès et Cie

LITTÉRATURE COMPARÉE

1er Janvier : Le « Comparatisme » littéraire — et social. — Mallarmé à l'étranger. — La poésie française et l'art de traduire. — Etudes nouvelles sur Gœthe et Shakespeare. — Huet, écrivain hollandais et critique français. — **1er Février** : Louis Reynaud : *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Armand Colin. — Hans E. Kinck : *Les Tentations de Nels Brosme*, préface et traduction de A. Jolivet, Librairie Stock. — **15 Mars** : Régis Michaud : *Le Roman américain d'aujourd'hui*, Boivin. — **1er Mai** : A. Needham : *Le développement de l'Esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle*, H. Champion. — Italo Siciliano : *Dal Romanticismo al Symbolismo, Th. de Banville*, Fratelli Bocca, Torino. — J.-G. Palache : *Gautier and the Romantics*, Viking Press, New-York. — R. Lalou : *Trois manifestes d'Edgar Poe, traduction et introduction*, S. Kra. — Corrado Ricci : *Umbria Santa*, Faber and Gwyer. — Cleveland B. Chase : *The Young Voltaire*, Longmans-Green. — Sir Edmund Gosse et W.-A. Craigie : *La poésie scandinave*. — *Oxford Book of Scandinavian verse*, Oxford University Press, Londres. — **1er Juin** : John Palmer : *Studies in the Contemporary Theatre*, Londres, Martin Secker. — **1er Août** : Pierre Berger : *Les Premiers Livres Prophétiques de Blake* (éditions Rieder). — Mysie E. I. Robertson : *Les Mémoires d'un Homme de Qualité*, de l'Abbé Prévost (Champion). — **1er Décembre** : André Maurois : *Quatre Etudes anglaises*, Cahiers de la Quinzaine. — Adolphe Yvon : *Horace Walpole*, Presses Universitaires. — W. S. Lewis : *A Selection of the Letters of Horace Walpole*, Oxford University Press. — Austin Dobson : *Horace Walpole, a Memoir*, édition augmentée, O. U. P. — Dorothy M. Stuart : *Horace Walpole*, Macmillan.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Septembre : Pierre Valin : *Le Pape et l'Empereur*, poème dramatique. — *Manfred*, drame en vers. — *Enzio*, poème dramatique. — *Les Dolents*, poème dramatique, A. Delpeuch.

MÉTAPSYCHIQUE

15 Janvier : Hans Driesch : *Grundprobleme der Psychologie*, Leipzig, 1926. — *Presidential Address : Psychical research and established science, Proceedings of the Society for psychical research*, part. 99, juillet 1926. — Mémento. — **15 Avril** : Dr R.-J. Tillyard, F. R. S. : *Some recent personal experiences with « Margery »*, « British Journal of psychical research », no 3, 1926 ; *The interpretation of psychic phenomena*, ibid., 4, 1926. — Dr Von Schrenck-Notzing : *Ein elektrisches Apparat für Medienkontrolle*, Zeitschrift für Parapsychologie, septembre 1926. — Dr O. Fischer : *Ueber eine einfache Bindungskontrolle der Medien*, ibid. — Dr A. Rouhier : *Le peyotl*, un vol. in-8o, Doin, Paris. — **15 Septembre** : Prof. Dr Hans Thirring : *The position of science in relation to psychical research*, « British Journal of psychical research », no 6, 1927. — Une séance avec Rudi Schneider. — Une épreuve collective de télépathie. — Mémento.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Pierre Busco : *L'Origine et la Fin des Mondes*, la Culture moderne, Stock. — Edmond Rothé : *Le Tremblement de terre*, Nouvelle Collection scientifique, d'Emile Borel, F. Alcan. — **15 Janvier** : W. Kopaczewski : *Introduction à l'étude des colloïdes*, Gauthier-Villars. — Richard Zsigmondy : *Traité de chimie colloïdale*, traduction française,

Dunod. — Jacques Loeb : *La théorie des phénomènes colloïdaux*, traduc-
tion Henri Mouton, Alcan. — **1er Février** : E. Gley : *Les Grands pro-
blèmes de l'Endocrinologie*, J.-B. Baillière. — Dr Pierre Mauriac : *Aux
Confins de la Médecine*, Bernard Grasset. — **15 Février** : Victor Henri :
Structure des molécules (Publication de la Société de Chimie Physique),
Hermann. — Pierre Weiss et Gabriel Foëx : *Le magnétisme*, Colin. —
1er Mars : Eugenio Rignano : *Qu'est-ce que la Vie?* Nouveaux essais
de synthèse biologique, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Al-
can. — E. Fauré-Fremiet : *Où en est l'Embryologie?* Collection de mises
au point, Gauthier-Villars. — **15 mars** : Georges Bruhat : *Thermody-
namique*, Masson. — H. R. Trenkler : *Les gazogènes* (traduction Henri
Besson), Payot. — Henri Petit : *Les moteurs*, Hachette. — Marcel Bochet :
Les moteurs thermiques, Chiron. — Edmond Marcotte : *Les moteurs à
explosion*, Colin. — Edmond Marcotte : *Les moteurs à combustion*, Colin.
— Georges Claude : *Air liquide, oxygène, azote, gaz rares*, Dunod. —
Mémento. — **1er Avril** : Henri Daudin : I. *De Linné à Jussieu*; *Méthodes
de la classification et idée de série en Botanique et en Zoologie* (1740-
1790); II. *Cuvier et Lamarck; les classes zoologiques et l'idée de série
animale* (1790-1830), Félix Alcan. — **15 Avril** : Abel Rey : *Le retour
éternel et la philosophie de la physique*, Bibliothèque de philosophie
scientifique, Flammarion. — Mémento. — **1er Mai** : Metalnikoff et Cho-
rine : *Le Rôle des réflexes conditionnels dans l'immunité*, « Annales de
l'Institut Pasteur », 1926. — L. Genevois : *Charles Henry*, « Revue scien-
tifique », février 1927. — **15 Mai** : La crise de la physique moderne et
la mécanique ondulatoire. — **1er Juin** : E.-L. Bouvier : *Le Communisme
chez les Insectes*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion.
— W. Morton Wheeler : *Les Société d'Insectes*, leur origine, leur évolu-
tion, Encyclopédie scientifique, G. Doin. — Maurice Maeterlinck : *La Vie
des Abeilles*, Fasquelle. — **15 Juin** : Jules Ponsinet : *Principes de l'é-
lectrochimie*, Colin. — W. Kopaczewski : *Les ions d'hydrogène*, Gauthier-
Villars. — Raymond Cornubert : *Généralités de chimie*, Les presses
universitaires. — *Mémento du chimiste*, en deux tomes, rédigé sous la
direction de Marcel Boll et Paul Baud, Dunod. — Mémento. — **1er Juil-
let** : Jean Houzeau de Lehaie : *Notes sur l'évolution de la florule spon-
tanée de nos propriétés de Spiennes et Saint-Symphorien au cours des
trente dernières années*, Bulletin de la Société royale de Botanique de
Belgique. — Aug. Chevalier et L. Cuénot : *Biogéographie*, tome III de
la 4e édition du *Traité de Géographie physique* par Emm. de Martonne,
A. Colin. — **15 Juillet** : Etienne Pitois : *A B C de la photographie*,
Delagrave. — René Millaud : *La photographie*, Hachette. — E. Monpil-
lard : *Macrophotographie et microphotographie*, Doin. — Jean Tho-
vert : *Photographie des couleurs*, Doin. — J. de Thellesme : *Pour le
photographe et le cinéman*, Dunod. — André Delpeuch : *Le cinéma*, Doin.
— Ernest Coustet : *Le cinéma*, Hachette. — Mémento. — **1er Août** :
Dr L. Joubin : *Les Métamorphoses des animaux marins*, avec 71 illus-
trations dans le texte, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flam-
marion. — Dr L. Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des eaux*, II. *La
Vie et l'Action*; Etudes ichtyologiques; 10 planches et 52 dessins, Dela-
grave. — Rémy Perrier : *La Faune de la France illustrée*, V. *Coléoptères*;
894 dessins de Mlle Guilhem Rémy-Perrier, Delagrave. — **15 Août** :
Le centenaire de la mort de Fresnel. — **1er Septembre** : A. Rouhier :
*Le Peyolt (Echinocactus Williamsii), La plante qui fait les yeux émer-
veillés*, G. Doin. — A. Gauducheau : *Les Intrasauces*, Revue d'Histoire
naturelle appliquée, Société nationale d'acclimatation de France. —
15 Septembre : Jean Granier : *Mesures électriques*, Colin. — F. Mar-
tin et G. Guillou : *Grandeurs et unités*, Chiron. — Augustin Boutaric :
La physique moderne et l'électron, Alcan. — Félix Colomer : *Manuel
pratique de radium*, Editions d'actualités. — J. Groskowski : *Les lampes
à plusieurs électrodes et leurs applications* (traduction G. Teyssier),

Chiron. — Baudy de Saunier : *Initiation à la T. S. F.*, Flammarion. — J. d'Anselme : *La T. S. F. et les phénomènes radioélectriques*, Chiron. — Mémento. — **1er Octobre** : H. S. Jennings : *Vie et Mort, Hérédité et évolution chez les Organismes unicellulaires*, traduit de l'anglais par François Perey, avec 53 figures dans le texte, Nouvelle Collection scientifique, Alcan. — Henry de Varigny : *Essais sur la Mort et le Sentiment*, Alcan. — **15 Octobre** : Le centenaire de la naissance de Marcellin Berthelot. — **1er Novembre** : A. Brachet : *La Vie créatrice des formes*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — *Les rayons mitogénétiques*. — **15 Novembre** : Albert Spaier : *La pensée et la quantité*, Alcan. — Gustave du Pasquier : *Le calcul des probabilités, Hermann.* — L. Gay : *Les mathématiques du chimiste*, Hermann. — Mémento. — **1er Décembre** : Etienne Rabaud : *L'Orientation lointaine et la Reconnaissance des lieux*, Félix Alcan. — Marie Goldsmith : *La Psychologie comparée*, Bibliothèque des Sciences contemporaines, A. Costes. — A propos de l'ouvrage de Georges Clemenceau : *Au Soir de la Pensée*, Plon. — **15 Décembre** : Le premier centenaire de la mort de Laplace.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Janvier : Une *Mater dolorosa* du XVe siècle au Musée Jacquemart-André. — Exposition Fauconnet au Musée du Luxembourg. — L'Exposition du paysage flamand au Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles. — L'annexe des « Cloîtres » au Musée métropolitain de New-York. — Mémento bibliographique. — **1er Février** : Les nouveaux enrichissements du Musée du Louvre. — Un nouveau musée national : Bois-Préau, annexe du château de Malmaison, fondé par M. et Mme Edward Tuck. Dons au musée de Malmaison. — Mémento bibliographique. — **15 Février** : Exposition historique des tapis de la Savonnerie à la manufacture des Gobelins. — Les enrichissements des musées de province : la collection du Teil-Chaix d'Est-Ange au Musée de Saint-Omer; les donations Lebeau et Enlart au Musée de Boulogne-sur-Mer; le Musée Labadié-Crobet à Marseille. — Un Musée Rodin à Philadelphie et le futur Musée Rodin de Meudon. — Mémento bibliographique. — **1er Mars** : Un aquamanile d'art fatimite légué par Mme Louis Stern au Musée du Louvre. — Acquisitions récentes du Musée de Versailles : la collection Gazier; peintures diverses. — L'hôtel de Rohan attaché aux Archives Nationales. — Une collection de pièces d'argenterie arménienne au Musée des Arts décoratifs. — Création d'un Office international des Musées. — Mémento bibliographique. — **15 Mars** : L'Exposition du « Siècle de Louis XIV » à la Bibliothèque Nationale. — **15 Avril** : L'Exposition des « Grands salons littéraires » au Musée Carnavalet. — **1er Mai** : L'exposition des jades et pierres dures au Musée Cernuschi. — Exposition de lithographies originales de Toulouse-Lautrec au Musée du Luxembourg. — Exposition d'art canadien au Jeu de Paume. — Mémento bibliographique. — **15 Mai** : Nouveaux enrichissements du Musée du Louvre : deux tableaux de jeunesse de Watteau; un *Portrait de famille* d'A. van Gelder; un tableau de Magnasco; le *Baptême russe* de J.-B. Le Prince; deux toiles de Claude Monet. — Mémento bibliographique. — **1er Juin** : Exposition de l'art décoratif dans les Indes néerlandaises au Musée des Arts décoratifs. — Nécrologie : Etienne Moreau-Nélaton. — Mémento. — **15 Juin** : Surabondance d'expositions. — Les expositions romantiques de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la Maison de Victor Hugo. — L'Exposition de la critique dramatique à la Bibliothèque Nationale. — Autres expositions. — **1er Juillet** : Au Musée du Louvre : échange de prêts avec le Musée d'Amsterdam; exposition internationale des Chalcographies de Paris, Madrid et Rome. — Un nouveau musée : *Les Nymphéas* de Claude Monet à l'Orangerie des Tuileries. — L'exposition des pastels français des XVIIe et XVIIIe siècles à la galerie Jean Charpentier. — Expositions rétrospectives Félix Brac-

quemond et Marius-Michel au Petit-Palais. — « Les pays du Nord autrefois » à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Exposition de la Soie au Musée Galliera. — Exposition de dessins italiens du XVII[e] siècle au château de Maisons. — Exposition de céramique à la Manufacture de Sèvres. — Exposition Marie-Antoinette à la Bibliothèque de Versailles. — Exposition Chassériau à la galerie Dru. — Erratum. — **15 Juillet** : Exposition d'art autrichien : « Les Trésors de Maximilien », au Jeu de Paume. — **1[er] Août** : Au Musée du Luxembourg : l'exposiiton Paul Guigou : les nouveaux Gauguin; un tableau de M. Paul Jamot; deux statues de M. Henri Bouchard. — Première exposition du Tapis au Musée des Arts décoratifs. — Exposition du 3[e] centenaire de la reconstruction de la Sorbonne. — Erratum. — **15 Août** : Acquisition du tableau de Winterhalter, *L'Impératrice Eugénie avec ses dames d'honneur*, par les Musées nationaux. — Enrichissements du Musée du Louvre; le legs Moreau-Nélaton. — Création d'un Musée national de la Voiture et du Tourisme au château de Compiègne. — Exposition napoléonienne et exposition Lepaute à Malmaison. — Mémento. — **1[er] Septembre** : Au Musée du Jeu de Paume : un projet scandaleux. — La salle Gustave Geffroy au Musée de Morlaix. — Mémento. — **15 Septembre** : La question de l'exposition Liebermann au Jeu de Paume. — Importante acquisition du Musée archéologique de Nîmes. — Un vol au Musée de Troyes. — Mémento. — **15 Novembre** : Au Musée du Louvre : exposition franco-égyptienne. — A la Bibliothèque Nationale : exposition du centenaire de Navarin et exposition des donations Moreau-Nélaton à nos musées. — Les donations J. Zoubaloff aux musées de France. — Le projet d'exposition Max Liebermann : épilogue. — Mémento. — **1[er] Décembre** : L'Exposition de la Gravure moderne anglaise au Musée des Arts décoratifs. — Un vandalisme au Musée du Louvre : lacération d'un tableau de Lenain. — Les conférences du Musée du Louvre. — Mémento. — **15 Décembre** : Au Musée du Louvre : Les nouveautés du département égyptien. — Mémento. — Erratum.

MUSIQUE

15 Février : Opéra National : « *Une toilette de soirée est de rigueur* »; *Le Freischütz* de Weber, traduction nouvelle de M. André Cœuroy; *le Centenaire du Romantisme*. — OPÉRA-COMIQUE : *Scemo* de M. Bachelet : *la Tisseuse d'Orties*, drame lyrique de M. R. Morax, musique de M. Gustave Doret; *le Cloître*, Poème de Verhaeren, musique de M. Michel-Maurice Lévy. — *Concerts Straram*. — *Grands Concerts de l'Olympia*. — **15 Décembre** : Les compositeurs et la critique musicale.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

1[er] Octobre : Les papiers d'Auvergne.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1[er] Janvier : En marge de l' « Etrange Passion de Junot, duc d'Abrantès ». — **1[er] Juillet** : Souvenirs sur le prince Paul Dolgoroukov. — **15 Juillet** : Le tome I « de La Politique extérieure de l'Allemagne » et le prof. E. Bourgeois. — **1[er] Août** : Le Colonel Elvengren et les Bolcheviks (*Souvenirs personnels*). — **15 Septembre** : S. S. le Pape Pie XI. — **1[er] Octobre** : Il y a dix ans (*septembre-octobre 1917*) : L'Affaire Korniloff (*Souvenirs personnels*).

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1[er] Janvier. — Emile Verharen en Espagne. — **15 Janvier** : Les relations de J.-K. Huysmans et d'Odilon Redon. — **1[er] Février** : Le

Divorce de Verlaine. — **15 Mars** : Souvenirs sur Georg Brandès. — **1er Avril** : L'article que Buloz n'a pas fait. — **15 Mai** : Contribution à l'iconographie de J.-K. Huysmans. — **15 Juin** : L'Office international de traduction. — **1er Juillet** : Souvenirs d'un Romantique à la Revue des Deux Mondes. — **15 Juillet** : L'origine du comte de Lautréamont. — **15 Août** : Champfleury, Mme Hanska et Louise Colet. — **1er Novembre** : Le cyclone du « Saint-Géran ».

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Mars : Le vol du « Cenote Sagrado » : Histoire yankee. — **15 Mars** : A propos de l'Atlantide. — **1er Avril** : L'Atlantide. — **1er Mai** : L'Atlantide. — **15 Mai** : Les « Candide » et le mythe de l'Atlantide. — **1er Juin** : L'Atlantide. — **1er Juillet** : Un dernier mot sur l'Atlantide.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Jean Ajalbert : *La Passion de Roland Garros*, 2 vol., ensemble 25 fr., aux « Editions de France ». — **15 Janvier** : *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv*, Berlin, Mittler. — **1er Février** : *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv*, Operationem zu Lande, III, Berlin, E. S. Mittler. — **15 Février** : A. Jouet : *Ce qu'est devenue la Victoire*, J. Peyronnet. — A. Mascarel : *France et Italie*, Perrin. — M. Larcher : *La Guerre turque dans la guerre mondiale*, Chiron. — Ed. Vermeil : *Les Origines de la guerre*, Payot. — P. Renouvin : *Les Formes du gouvernement de guerre*, les Presses Universitaires. — **1er Mars** : *Der Weltkrieg 1914 bis 1918 bearbeitet im Reichsarchiv, Operationem zu Lande, IV. Band*, Berlin, E. S. Mittler. — **15 Mars** : *Der Weltkrieg 1914 bis 1918 bearbeitet im Reichsarchiv. Operationem zu Lande*, IV. Band, Berlin, E. S. Mittler (*suite*). — **1er Avril** : Jean Pottecher : *Lettre d'un fils* (1914-1913), Emile-Paul Frères. — Marc Boasson : *Au soir d'un monde* (1915-1918), Plon. — **1er Mai** : Général de Trentinian : *L'Etat-major en 1914 et la 7e Division du IVe Corps*, Fournier. — Colonel Valarché : *Le Combat d'Arsimont*, Berger-Levrault. — Arthur-Lévy : *Le Service Géographique de l'armée* (1914-1918). — **15 Juillet** : Y. Danilov : *La Russie dans la Guerre mondiale*, Payot. — **15 Août** : R. Desjardins : *Avec les Sénégalais, par delà l'Euphrate*, Calmann-Lévy. — G. Demartial : *L'Evangile du Quai d'Orsay*, A. Delpeuch. — Mémento. — **1er Septembre** : Com. Thomazi : *La Guerre Navale aux Dardanelles*, Payot. — *La bataille du Jutland racontée par les combattants*, trad. et notes par A. Cogniet, Payot. — *Die Kriegsschuldfrage*, 4e année, nos 10-12; 5e année, nos 1-2, Berlin, Luisenstrasse 31 a. — Boghitchévitch : *Le Procès de Salonique*, Delpeuch. — **15 Septembre** : J. Reed : *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, Editions sociales internationales. — J. Xydias : *L'Intervention française en Russie* (1918-1919), les éditions de France. — **1er Décembre** : Guillaume II : *Souvenirs de ma vie*, Payot. — E. Landouzy : *Les Tortures des régions envahies*, Laon, imp. des Tablettes de l'Aisne. — Maréchal Galliéni : *Mémoires*, Payot. — A. René Brouillhet : *Les héros sans gloire*, Charles Lavauzelle.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : PHILOSOPHIE ALLEMANDE : DE HERDER A SPENGLER. — Herder : *Introduction et traduction* par Emile Bréhier, Renaissance du Livre (s. d.). — M. Vallois : *La formation de l'influence kantienne en France*, Alcan (s. d.). — A. Valensin : *A travers la métaphysique*, Beauchesne, 1925. — Schelling : *La Liberté humaine*, trad. G. Politzer, Rieder, 1926. — Elsa Nüesch : *Nietzsche et l'antiquité*, Presses Univ. de F., 1925.

— Jules de Gaultier : *Nietzsche*, Ed. du siècle, 1926. — B. Groethuysen : *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche*, Stock, 1926. — A. Fauconnet : *O. Spengler*, Alcan, 1925. — **1er Avril** : G. Séailles : *L'origine et les destinées de l'art*, Alcan, 1925. — Ch. Lalo : *Esthétique*, ibid., 1925. — H. Delacroix : *Psychologie de l'art, Essai sur l'activité artistique*, ibid., 1927. — M. Klippel : *Philosophie et poésie. Les origines de la pensée philosophique*, ibid. — L. Dugas : *Les timides dans la littérature et dans l'art*, ibid., 1925. — Mémento. — **15 Avril** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Salomon Reinach : *Lettres à Zoé sur l'histoire de la philosophie*, 3 vol. Hachette, 1926. — A. Cresson : *Les courants de la pensée philosophique française*, 2 vol., Colin, 1927. — Mémento. — **1er Mai** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — J. Maritain : *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*, Plon-Nourrit, 1925. — L. Dimier : *La vie raisonnable de Descartes*, ibid., 1926. — A. Espinas : *Descartes et la morale*, Bossard, 1925. — *Correspondance of Descartes and Constantyn Huygens* (1635-1647), edited from manuscripts now in the Bibliothèque Nationale, formerly in the possesion of the late Harry Wilmot Buxton, F. R. A. S., by Leon Roth, Oxford, Clarendon, 1926. — **15 Mai** : Léon Brunschvicg : *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Alcan, 1927. — **1er Juillet** : PSYCHOLOGIE. — Dr A. Hesnard : *La vie et la mort des instincts*, Stock, 1926. — *L'évolution psychiatrique*, tome II, Payot, 1927. — W.-H.-R. Rivers : *L'instinct et l'inconscient*, trad. R. Lacroze, Alcan, 1923. — S. Freud : *La science des rêves*, trad. sur la 7e éd. all. par I. Meyerson, Alcan, 1926. — Dr R. Allendy : *Les rêves et leur interprétation psychanalytique*, Alcan, 1926. — Dr R. Laforgue : *Le rêve et la psychanalyse*, Maloine, 1926. — **1er Août** : A. Renaudet : *Erasme, sa pensée religieuse et son action, d'après sa correspondance* (1518-1521), Alcan, 1926. — E. Namer : *Les aspects de Dieu dans la philosophie de Giordano Bruno*, ibid., 1926. — D. Nedelkovitch : *La pensée philosophique créatrice de Pascal*, ibid., 1925. — M. Muller : *Essai sur la philosophie de Jean d'Alembert*, Payot, 1926. — **1er Octobre** : A.-F. Dina : *La Destinée. La mort et ses hypothèses*, Alcan, 1927. — P. Valin : *L'âme en deçà et au delà de la mort*. A. Delpeuch, 1926. — Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *Dialogues contradictoires sur la destinée et la douleur humaines*. 1re série, Plon-Nourrit, 1926. — Cahiers Contemporains (Fernand Divoire) : *L'Homme après la mort*, Editions Montaigne, 1926. — **1er Novembre** : PHILOSOPHIE DE L'ART. — D. Lapcevic : *La philosophie de l'art classique*, Alcan 1927. — Régis Michaud : *L'Esthétique d'Emerson*, ibid., 1927. — Milda Bites-Palevitch : *Essai sur les tendances critiques et scientifiques de l'esthétique allemande contemporaine*, ibid., 1926. — A. C. Coomaraswamy : *Pour comprendre l'art hindou*, trad. J. Buhot, Bossard, 1926. — Subodh Chandra Mukerjee : *Le rasa, essai sur l'esthétique indienne*, Alcan, 1926. — **15 Décembre** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie*. — T. I. *L'Antiquité et le Moyen Age*. — II. *Période hellénistique et romaine*, Alcan 1927. — Jean Wahl : *Etude sur le Parménide de Platon*, Rieder 1926. — Xénia Atanassiévitch : *L'atomisme d'Epicure*, Presses Universitaires de France, s. d.

LES POÈMES

1er Janvier : Camille Mauclair : *Emotions chantées*, sans nom d'éditeur. — Henry Charpentier : *Odes*, Marcelle Lesage. — **15 Janvier** : Paul Eluard : *Capitale de la Douleur*, « Nouvelle Revue Française ». — Marcel Sauvage : *Libre Echange*, « les Cahiers du Sud », Marseille. — Pierre-Jean Jouve : *Nouvelles Noces*, « Nouvelle Revue Française ». — Jean Pujo : *Philosophie des Couleurs*, « Burdigala », Bordeaux. — Marcel Dumenger : *Seize Sonnets d'Amour*, « l'Essor Niçois ». — Marcel Dumenger : *Tickets*, « les Images de Paris ». — Raoul Gain : *L'Ombrelle Refermée*, « les Images de Paris ». — Jacques Darnetal :

Désordres, « Editeurs Associés ». — Pauline Bruno : *La Ronde des*
Feuilles, Castelvi, Toulouse. — Armand Got : *La Poèmeraie,* 1re partie :
La Souris Verte, Gedalge. — **1er Février** : Charles Le Goffic : *La Visite*
nocturne, avec traduction anglaise de R. Ashley Andra, Garnier frères.
— René Berthelot : *Poèmes imités ou traduits de Shelley,* éditions
G. Crès. — Maurice Pottecher : *La Galère de Myrto,* « Librairie de
France ». — Jean Golay : *Rimes de Jeunesse,* « les Gémeaux ». —
Charles Rochat : *Poèmes pour quelques-uns,* « Mercure de Flandre ».
— Marius Brubach : *Le Studio Violet,* « la Griffe ». — **15 Février** :
Louis Lefebvre : *Ignis,* Messein. — André Berry : *Sonnets à Marise,*
Jouve. — Henri Lasvignes : *L'Homme qui passe,* Jouve. — Armand
Godoy : *Stèle pour Charles Baudelaire,* Ronald Davis. — Marcel Chabot :
Salut à la Vie, Bernard Grasset. — Joseph Farès : *Teschkils,* Messein. —
Dumesnil de Gramont : *Cendre des Jours,* François Bernouard. —
Georges Heitz : *Fugues vers d'autres visages,* sans nom d'éditeur. —
1er Mars : Charles Derennes : *La Matinée du Faune,* Garnier frères.
— Louis de Chauvigny : *Deux Contre-Elégies pour Tristan Derème,* « les
Amis de Tristan, no 1 ». — Paul Husson : *Vitrines,* « éditions de
Montparnasse ». — Yvonne Ferrand-Weyher : *Stances pour Laure,* d'a-
près les Sonnets de Pétrarque, « Le Divan ». — Armand Guibert : *Trans-*
parence, « les Cahiers libres ». — Fernand Lot : *Le Spectre et sa*
Banlieue, Figuière. — Lucien Pelaz : *Le Lézard en Fuite,* Figuière. —
15 Mars : Jeanne Pélissier : *Goutte d'Eau,* « Revue des Poètes ». —
Laurence Algan : *Les Tours de Silence,* « les Cahiers du Sud ». —
Charlotte Séverac : *La Page où l'on aime,* préface de Henri Mériot,
« Editions du Fleuve », Lyon. — Armand Marty : *Ferveurs en minia-*
ture, Jouve. — Albert Daubry : *Heures qui passent,* Féret et fils, Bor-
deaux. — Joseph Aguillon : *L'Offrande rêveuse et sentimentale,* « Editions
du Feu », Aix-en-Provence. — Léon Laleau : *La Flèche au Cœur,* pré-
face de Maurice Rostand, Henry Parville. — Armand Godoy : *Triptyque,*
préface de Camille Mauclair, Edouard Champion. — **1er Avril** : Emile
Verhaeren : *Chants dialogués,* « la Belle Page ». — Emile Despax : *La*
Maison des Glycines, « Mercure de France ». — Emile Cottinet : *Bal-*
lades contre et Sonnets pour, « Le Divan ». — Maurice-Pierre Boyé :
L'Escalier d'Ombre, « Collection de l'Ermitage ». — **15 Avril** : Noël
de la Houssaye : *Le Second Livre des Odes Pindariques,* Lucien Petitot.
— André Salmon : *Métamorphoses de la Harpe et de la Harpiste,* « Les
Cahiers Libres ». — Paul Eluard : *Les Dessous d'une vie ou la Pyra-*
mide humaine, « Les Cahiers du Sud ». — Charles-Adolphe Cantacuzène :
Identités versicolores, Perrin. — Jeanne Dortzal, *La Croix de Sable,* « aux
Editeurs Associés ». — Armand Got : *La Poèmeraie I, La Souris Verte.*
Cahier 3, *Le Grelot d'Or,* Gedalge. — **1er Mai** : Louis Brauquier : *Le*
Bar d'Escale, « le Feu ». — Jean Pourtal de Ladevèze : *Fragments,* « le
Divan ». — Gilbert Lély : *Allusions, ou Poèmes,* G. Crès et Cie. —
Jacques Gausseron : *Les Vols Exilés,* Jouve. — **15 Mai** : André Dumas :
Roseaux, « la Muse Française ». — Renée Jardin : *Nostalgies,* « les
Tablettes ». — Joseph Delteil : *Ode à Limoux, suivi de Hymne à la*
Robe Future, « les Cahiers Libres ». — Jane Hugard : *Poèmes bleus*
teintés de gris, « Rythme et Synthèse ». — Pierre-Jean Jouve : *Nou-*
velles Noces, « Nouvelle Revue Française ». — Armand Godoy : *Triste*
et Tendre, Emile-Paul frères. — Gaston Gérardot : *Le Lys Noir,* « Li-
brairie de France ». — Joseph Rivière : *Branches Vertes,* « les Hum-
bles ». — **1er Juin** : Jacques Normand : *Le Caprice des Heures,* Cal-
mann-Lévy. — Francis Vielé-Griffin : *Saint François aux Poètes,* « à
l'Art catholique ». — Maurice Mardelle : *Les Caresses Vaines,* « éditions
du Jardin de la France ». — Odilon-Jean Périer : *Le Promeneur,* « Nou-
velle Revue Française ». — G. Chennevière : *La Légende du Roi d'un*
Jour, « Nouvelle Revue Française ». — Roger Vitrac : *Humoristiques,*
« Nouvelle Revue Française ». — Francis Baumal : *Rythmes du Temps*
et de la Durée, « éditions Radot ». — **15 Juin** : Pierre Louys : *Poésies,*

frontispice en lithographie par Aristide Maillot, « les éditions G. Grès et Cie; le Musée du Livre ». — Louis Mandin : *L'Aurore du soir : la Caresse de Jouvence*, Albert Messein. — **1er Juillet** : Charles Vildrac : *Prolongements*, « Les Cahiers Libres ». — Nicolas Beauduin : *Synopses*, « La Vie des Lettres ». — René Laporte : *Corde ou Cou*, « Les Cahiers Libres ». — **15 Juillet** : François Coppée : *Vers d'Amour et de Tendresse*, Lemerre. — Fernand Mazade : *Les poèmes de Sainte-Marthe*, « au Pigeonnier ». — Marc-Georges Mallet : *La Ronde des Déesses*, « La Fleur de France ». — Philippe Chabaneix : *Baisers Nouveaux et Vieilles Guitares*, « Les Amis de Tristan, n° 2 ». — Marcel Ormoy : *Carrefours*, « Le Divan ». — Maria-Isabel Biedma : *Le Réveil*, Buenos-Aires, « Agencia general de Libreria y Publicationes ». — M. Khaïr : *Exaltation, suivi de Langage des Ames*, Grasset. — Frédéric Burr-Reynaud : *Poèmes Quisqueyens*, « La Revue Mondiale ». — **1er Août** : René Fernandat : *La Forêt Enchantée*, Garnier frères. — Paul Jamati : *Soleils*, Edouard Champion. — Paul d'Amarix : *Transparences*, « l'Ermitage ». — Hubert Schwab : *Vers de Quinze ans*, « Revue moderne des Arts et de la Vie ». — Félix Laventure : *Premières Poésies*, Port-Louis, Ile Maurice, « The General Printing and Stationery Cy, Ltd ». — Armand Dehorne : *Nord*, « Mercure de Flandre ». — Armand Dehorne : *Routes*, « Mercure de Flandre ». — **15 Août** : Juana Richard-Lesclide : *Au Vent des Victoires*, « éditions de la Revue des Poètes ». — L. Guillet : *Trois Amours*, Bernard Grasset. — Lucie Guigo-Coulmassis : *A Mi-Voix*, L.-H. Alexandre. — Marie-Thérèse Gadala : *L'Anneau de cristal*, Figuière. — Odette Sébert : *Le Verger d'Amour*, L.-H. Alexandre. — Thérèse-Marie de Cours : *Entre Chair et Croix*, Avignon, Aubanel fils aîné. — Noël Bureau : *Musique de Chambre*, chez l'auteur. — Nemours : *Princesses Créoles*, Berger-Levrault. — **1er Septembre** : Fagus : *Le Sacre des Innocents*, Bernouard. — Fagus : *Ballade Saint-Côme*, Bernouard. — Gabriel Audisio : *Ici-bas*, s. n. d'éditeur. — Claude-Maurice Robert : *Versets pour Leïla*, « éditions de Nous, d'Afrique ». — André Baine : *Poèmes Essentiels*, « éditions Sansot ». — Jacques-Félix Bussière : *Prières Mortes*. — Jacques-Félix Bussière : *Mon Cœur dans la Nuit*, s. n. d'éditeur. — Emmanuel Aegerter : *Dix Poèmes Freudiens*, « la Griffe ». — **15 Septembre** : Hélène Picard : *Pour un mauvais garçon*, André Delpeuch. — Pierre d'Arcangues : *La maison du soleil*, Plon. — Pierre Menanteau : *Ce joli temps de demoiselle...*, chez l'auteur, Poitiers. — Pierre Guédy : *Le Jardin sans clef*, Messein. — Léon Cordonnier : *Chants désespérés et Dernières Poésies*, Messein. — Pierre Chardon : *L'Epopée de l'Aile*, Sansot. — **1er Octobre** : Francis Vielé-Griffin : *Œuvres*, III, « Mercure de France ». — Henry Muchart : *Le Miel Sauvage*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Léon Uhl : *Odyl*, Figuière. — Géo Charles : *Le Calvaire d'Odern*, « les Ecrivains Réunis ». — Claude-André Puget : *Miracle du Dormeur*, s. n. d'éditeur. — Marcel Diamant-Berger : *Les Hassanis*, Fernand Michel. — Gabriel Tallet : *Au Seuil de la Maison*, « éditions Radot ». — Pierre-Jean Jouve : *Beau Regard*, « au Sans-Pareil ». — Noël de la Houssaye : *Le Bocage des Valois*, Lucien Petitot. — Paul de Nève : *Juvenalia*, Messein. — Charles Marcel : *Après le Dessert*, s. n. d'éditeur. — **15 Octobre** : Gabriel Mourey : *Daphnis*, « Librairie de France ». — Maurice Chevrier : *Stances à la Légion Etrangère, suivies d'autres poèmes*, Bernouard. — André Dumas : *A-Propos*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Henry Dérieux : *L'Elégie aux saisons, suivie des Heures égales*, Marcelle Lesage. — Ernest Raynaud : *Six Eglogues de T. Calpurnius*, Garnier. — Jean Catel : *Faux sens*, Montpellier, « l'Ane d'Or ». — P. d'Aniell : *Solange ou Introduction à la vie conjugale*, « le Cabinet du Livre ». — Fernand Bretonnière : *Le Carquois d'argent*, « édition du Bon Plaisir ». — **1er Novembre** : Guy-Charles Cros : *Avec des mots...* « Cahiers de la Quinzaine ». — **15 Novembre** : Roger Vitrac : *Cruautés de la Nuit*, « les Cahiers du Sud ». — André Gaillard : *Le Fond du cœur*, « les Cahiers du Sud ». — Jules Supervielle : *Oloron*

Sainte-Marie, « les Cahiers du Sud. » — François-Paul Alibert : *La Prairie aux Narcisses*, « les Cahiers du Sud ». — A.-P. Carnier : *La Branche de Gui*, Garnier. — Amélie Murat : *Chants de Minuit*, « le Pigeonnier ». — Jean-Joseph Rabearivelo : *Sylves*, Impr. de l'Imerina, Tananarive. — **1er Décembre** : Alban Guyraud : *Voyage de l'Homme*, I. *Sous le Signe de Flore*, « le Bon Plaisir ». — Marc-George Mallet : *Musicale*, A. Fabre. — Armand Dehorne : *Dynamique des Orchestrions*, « Mercure de Flandre». — Louis Parrot : *Cornemuse de l'Orage*, préface de Jean Lebrau, « éditions du Panier Fleuri », Tours. — Auguste Villeroy : *Le Soleil sur la Mer Grise*, Messein. — Théo Martin : *La sonate improvisée*, « aux éditions septimaniennes ». — **15 Décembre** : Guy Lavaud : *Sous le Signe de l'Eau*, Garnier. — Tristan Derème : *Le Zodiaque, ou les Etoiles sur Paris*, Emile-Paul frères. — Marcel Wyseur : *Les Beffrois au Soleil*, chez l'auteur.

POÉTIQUE

1er Octobre : Poétique et poésie : Victor Hugo, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine. — *La Muse française* (10 juin 1927), numéro consacré à « Charles Maurras », poète et critique de la poésie. — *Entretien sur la Poésie d'aujourd'hui*, « propos de Charles Maurras provoqués et notés par René Lalou ».

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Mars : M. N. Boiron : *La Prostitution dans l'histoire, devant le Droit, devant l'opinion*, Berger-Levrault. — **15 Juillet** : Louis Roubaud : *36, quai des Orfèvres*, Editions de France. — **1er Septembre** : Jacques Roberti : *Maisons de société*, Fayard. — **15 Septembre** : Les sports et la musique à la Préfecture de Police.

PRÉHISTOIRE

1er Janvier : Chronique de Glozel. — **15 Janvier** : Chronique de Glozel. — **1er Février** : Chronique de Glozel. — **15 Février** : Chronique de Glozel. — **1er Mars** : Chronique de Glozel. — **15 Mars** : Chronique de Glozel. — **1er Avril** : Chronique de Glozel. — **15 Avril** : Chronique de Glozel. — **1er Mai** : Jean Cazedessus : *Gisements préhistoriques de la Spugo de Ganties-les-Bains (Haute-Garonne)*, 8°, Saint-Gaudens, libr. Abadie, 1923; du même : *Galerie préhistorique de Montespan-Ganties*, 8°, *ibidem*; du même : *Magdaléniens et Aziliens à Montespan*, 8°, Paris, Soc. gén. d'Impr. et d'Edition, 1926. — L'expédition Kozloff en Mongolie.

PUBLICATIONS D'ART

1er Juin : André Basler : *La Peinture... religion nouvelle*, « les Marges », Librairie de France. — Pierre Courthion : *André Lhote*, « Nouvelle Revue Française ». — Jean Cassou : *Marcel Gromaire*, « Nouvelle Revue Française ». — Georges Charensol : *Rouault*, « les Quatre Chemins ». — Raymond Régamey : *Géricault*, Rieder. — André Warnod : *Gavarni*, Rieder. — J. Sennep : *Cartel et Cie*, Bossard. — Mémento.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

15 Mars : La « Fusion » de l'Enregistrement et des Contributions Directes.

QUESTIONS COLONIALES

15 Février : *Le Commerce et la Production des colonies françaises*, Institut Colonial de Marseille, 1926. — **1er Avril** : G. Julien : *Madagas-*

car, Ed. Notre Domaine Colonial, 94, rue de la Victoire. — Gabriel Angoulvant : *Les Indes néerlandaises*, Le Monde Nouveau. — **15 Juin** : Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale*, Société anonyme du Recueil Sirey, Paris. — Georges Guyot : *L'Italie devant le problème colonial*, Société d'Editions Géographiques, maritimes et coloniales, 7, rue Jacob, Paris. — **1er Septembre** : Albert Vivès : *Les Timoniers*, éd. Léonce Deiss, Nice, 1926. — *Renseignements généraux sur le commerce des colonies françaises*, publiés par l'Agence générale des Colonies, Paris, 20, Galerie d'Orléans, au Palais-Royal. — **1er Novembre** : André Dubosq : *Le Problème du Pacifique*, Delagrave. — Jacques Crokaert : *La Méditerranée américaine*, Payot. — André Gide : *Voyage au Congo*, Nouvelle Revue française.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

1er Mars : Georges Le Fèvre : *L'épopée du caoutchouc*, avec une préface d'Octave Homberg, Librairie Stock. — **1er Septembre** : Un Congrès pour l'embellissement de la Vie rurale.

QUESTIONS FISCALES

1er Novembre : La réévaluation des stocks de matières premières.

QUESTIONS JURIDIQUES

15 Janvier : La nouvelle organisation judiciaire et le magistrat délégué. — Compétence des juges de paix et recrutement. — Nom des enfants naturels. — Œuvres chorégraphiques, propriété artistique, ballet, pas de danse, contrefaçon, respect de la pensée de l'auteur. — Théâtre de Maurice Boissard. — Mémento. — **1er Mars** : Propriété littéraire. — Œuvres posthumes. Publication par le propriétaire du manuscrit. — Contrefaçon et concurrence déloyale. — Les *Amœnitates Belgicæ* de Baudelaire. — Mémento. — **1er Juin** : Tentative. — Un jugement motivé en fait et en droit. — Commencement d'exécution. — Actes préparatoires. — Volonté criminelle. — Vol qualifié. — Compétence de la Cour d'Assises. — Psychologie du magistrat. — Justice d'hier et justice d'aujourd'hui. — L'avocat au XVIIIe siècle. — **15 Août** : De la responsabilité mentale en droit pénal. — **15 Octobre** : Extradition. — Responsabilité civile. — Choses inanimées. — Présomption de faute. — Automobile conduite. — Accident. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Février : L'évolution de la Marine française. — La suppression du Port de Rochefort. — Le Musée de la Marine au Louvre. — Mémento. — **1er Mars** : A propos du Musée de la Marine. — **1er Avril** : Georges Girard : *La vie de Lazare Hoche*, libr. Gallimard. — Mémento. — **1er Mai** : A propos du Musée de la Marine. — **15 Septembre** : La loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre. — La comédie du Désarmement. — Marchand : *Plans de concentration de 1871 à 1914*, in-8. — L.-col. Laure : *La Victoire franco-espagnole dans le Rif*. — L.-col. Paquet : *Le dressage des cadres à la recherche du Renseignement*. — Col. Œmichen : *Essai sur la doctrine de guerre des coalitions*.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Mai : L'Eglise et les pays nouveaux. — **1er Août** : A propos de « l'Eglise et l'Intelligence ». — **15 Octobre** : Charles Journet : *L'Esprit du Protestantisme en Suisse*, Nouvelle Librairie Nationale. — Abbé Félix Klein : *Vie de Mgr Dupont des Loges* (1804-1886), Bloud et Gay.

RÉGIONALISME

15 Janvier : Afrique du Nord. — Œdipe aux « Villes d'Or ». — Lettres et critique. — **15 Octobre** : Afrique du Nord. — Le Centenaire de l'entrée des Français à Alger. — Edmond Gojon : *En Algérie avec la France*, Fasquelle. — R. V. C. Bodley : *Algeria from within*, Hutchinson. — Comte Henry de Castries : *Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, Archives et Bibliothèques d'Angleterre, tomes I et II, Luzac. — Paul Odinot : *Le Monde marocain*, Marcel Rivière. — Louis Mercier : *La Chasse et les Sports chez les Arabes*, Marcel Rivière. — Walter B. Harris : *France, Spain and the Rif*, Arnold. — Francis W. Kelsey : *Excavations at Carthage*, Macmillan C°. — Madeleine Vernon : *Sands, Palms and Minarets*, Geoffrey Eles.

LES REVUES

1er Janvier : *Commerce* : M. Paul Claudel juge M. Paul Valéry « avant tout un voluptueux »; un beau poème de M. Max Elskamp. — *La Nouvelle Revue française* : Au Congo, M. André Gide relit Bossuet, voit des cas d'éléphantiasis génitale et plaint à sa façon un enfant lépreux. — Mémento. — **15 Janvier** : *La Revue nouvelle* : Poésies de M. Franz Hellens. — *Revue de France, Revue Universelle* : Sur M. Georges Courteline, de l'Académie Goncourt : Elémir Bourges, Molière, Marcel Schwob, M. Fernand Vandérem et M. René Benjamin. — *Revue des Deux Mondes* : une poésie de M. Henri de Régnier. — *La Revue de Paris* : un poème de Mme la comtesse de Noailles. — Mémento. — **1er Février** : *La Revue de France* : Poèmes inédits de Germain Nouveau et souvenirs de Jean Richepin. — *Nouvelle Revue française* : M. André Gide dénonce des atrocités en A. E. F. — Naissance : *Funambules*. — Mémento. — **15 Février** : *Les nouveaux Essais critiques* : Le sentiment officiel et le sentiment particulier de M. Louis Bertrand sur Maurice Barrès, son prédécesseur à l'Académie. — *Revue des Deux Mondes* : M. Louis Bertrand contre le jargon scientifique et pour la précision des théologiens. — *La Revue de Paris* : La moralité, fille du diable, selon M. G. Bernard Shaw; l'artiste défini par le même dans une comédie. — Naissances. — Mémento. — **1er Mars** : Une naissance symptomatique : *La Revue des Vivants*, « organe des générations de la guerre ». — But du nouveau recueil. — M. Georges Scapini et le devoir des anciens combattants. — M. Claude Farrère contre le régime parlementaire. — M. Henry Malherbe, pour la liberté par « les civilisateurs qui ont fait la guerre ». — M. Henri Pichot, au nom de « la génération du feu ». — M. Thierry Sandre : « ceux qui ont vu plus de choses que n'en verront jamais les non-combattants ». — La paix du monde assurée par les combattants d'hier. — Mémento. — **15 Mars** : *La Muse Française, la Revue de France* : Querelles de poètes; qu'elles sont vaines, la cinquantaine révolue; M. Fagus contre M. Franc-Nohain; vers de l'un et de l'autre, avec une pièce de M. Ch.-Th. Féret à la louange de M. Charles Derennes. — Mémento. — **1er Avril** : Aperçu des opinions et de la méthode de M. l'abbé Louis Bethléem pour guider les catholiques à travers la littérature; *La Vie*, de MM. Marius-Ary Leblond, tient cela pour de la critique « fine, précise, nette ». — *Le Divan*; Hommage à M. Abel Hermant. — *La Revue fédéraliste* : Hommage à M. Henri Ghéon. — *Le Bon Plaisir* : Hommage à M. André Fontainas. — Mémento. — **15 Avril** : *La Revue de Paris* : Gladstone et Disraëli mis en parallèle par M. André Maurois; de l'excellence et du rôle de ce brillant écrivain. — *La Revue des Vivants* : Sur un rapprochement franco-allemand; deux phrases de M. Paul Valéry. — Une lettre de M. Fagus. — Mémento. — **1er Mai** : *La Revue Universelle* : L'impératrice Eugénie, Louis II de Bavière et Bismarck. — *Clarté* : Texte du serment des soldats de l'Armée Rouge des Soviets. — *Æsculape* : Sonnet pour chanter le ver solitaire, par M. le docteur Camuset. — *Les derniers jours* : « Consola-

tion à Maurras », par M. P. Drieu la Rochelle, ou le rajeunissement des idées chères à la jeunesse d'environ 1890. — Mémento. — **15 Mai** : *La Revue Mondiale* : Opinion inédite d'Edgar Poe sur la poésie pure. — *Revue Universelle* : Conseils de M. Léon Daudet aux débutants qui se proposent la carrière littéraire. — Naissance : *Revue Méditerranéenne.* — Mémento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue Française* : un poème de M. Henry-Michaux et un sonnet de M. Vincent Muselli. — *La Revue de France* : le socialisme selon Anatole France. — *La Revue hebdomadaire* : Une découverte du président Clemenceau : le meusosaure. — Naissances : *Le Rouge et le Noir; Revue des Provinces de France.* — Mémento. — **15 Juin** : *Le Divan* : J.-K. Huysmans; gratitude de M. Lucien Descaves; une lettre de J.-K. Huysmans à l'abbé Mugnier. — *Les Marges* : Un bel essai de M. Denis Saurat sur Balzac. — Mémento. — **1er Juillet** : Orientation de la poésie : *La Revue nouvelle* : Extraits de plécettes de M. Louis Emié. — *Signaux* : Un poème de M. A.-P. Callot et deux strophes de M. Paul Maury. — *L'Esprit nouveau* : Quatre longues lignes de M. Tristan Tzara; un poème en prose d'Albert de la Salpétrière; fragment d'une œuvre de M. Kurt Schwitters qui, Allemand, écrit dans une langue inconnue. — Naissance : *L'information féminine.* — Mémento. — **15 Juillet** : *La Tramontane* : Un poème de Marc Lafargue. — *La Revue du Centre* : Histoire d'oiseaux, d'après des traditions du Bourbonnais. — *Revue bleue* : Mythes relatifs à l'origine de la mort. — Mémento. — **1er Août** : *Notre Temps; La revue des Vivants* : Confrontation des générations; opinions de M. Henry de Jouvenel et de M. Bertrand de Jouvenel. — *Le Correspondant* : L'Italie et nous. — *La Muse française* : Un poème inédit de M. Charles Maurras. — Mémento. — **15 Août** : *Les Feuilles libres* : Hommage à M. Léon-Paul Fargue; une de ses inventions signalée par M. Paul Valéry; opinions de MM. R. Guilleré, J.-R. Bloch, J. Royère, R. Vitrac, Luc Durtain. — 900 : Prose de M. L.-P. Fargue. — *La Revue de France* : Lettre inédite de Mistral à Roumanille, sur « Les moissons », poème inédit encore et composé en 1848; invocation à la Muse provençale. — Mémento. — **1er Septembre** : *La Revue hebdomadaire* : Loti vu par M. André Antoine, en 1903. — *Annales franco-chinoises* : deux poèmes d'anciens auteurs chinois anonymes. — *L'Ermitage* : un juste et bel éloge de M. Henri de Régnier par M. A. Fontainas. — Mémento. — **15 Septembre** : *L'Europe nouvelle, La Revue Universelle, Revue des Deux Mondes* : Trois articles sur Robert de Flers. — *La Nouvelle Revue* : Le costume du travailleur intellectuel. — *Etudes* : Les Eurasiens, l'Eurasie, l'héritage de Gengis-Khan. — Mémento. — **1er Octobre** : *La Revue Hebdomadaire* : Un général rouge. — *L'Europe nouvelle* : L'Allemagne veut créer une science de la paix; appel pacifiste du poète von Unruh. — *La Nouvelle Revue française* : Jules Renard et la mort de sa mère. — Mémento. — **15 Octobre** : *Europe* : Les « hommes-léopards » de l'Afrique occidentale côtière. — *Le Correspondant* : Le Paris « fin-de-siècle » vu par M. Maurice Talmeyr. — *Revue de France* : Le grand-père de Stéphane Mallarmé fait condamner à mort la fiancée du grand-père de Degas. — Mémento. — **1er Novembre** : *La Revue Européenne* : Un poème de Mme Mercédès Lecorand. — *La Revue de Paris* : Un poème de M. Francis Carco. — *L'Opinion* : Avant-projet d'un voyage Terre-Lune et retour. — *La Nouvelle Revue française* : Arrivée en Russie de M. Luc Durtain. — Mémento. — **15 Novembre** : *Les Amitiés* : Hommage à Emile Clermont; souvenirs de Mme Louise Clermont, de MM. Etienne Rey, René Gillouin, Guy Chastel et Jean Giraudoux. — *Les Cahiers du Sud* : Un poème de M. Georges Bourguet. — *Les Cahiers Léon Bloy* : 10e anniversaire de la mort de l'écrivain. — Naissance : *Sagesse.* — Mémento. — **1er Décembre** : *Bibliothèques* : M. J.-J. Brousson, insatiable, continue de ronger le cadavre d'Anatole France. — *L'Europe nouvelle* : D'un discours de M. Philippe Berthelot. — Naissance : *Palestine.* — Mémento. — **15 Décembre** : *La Revue Universelle* : La duchesse d'Angoulême aurait pu sauver du peloton

d'exécution le maréchal Ney. — *La ligne de Cœur* : un beau Noël, de Morven le Gaëlique. — *Le Divan* : La querelle du symbolisme ouverte par M. Pierre Lièvre, malgré lui et à propos de Marcel Schwob. — *Revue bleue* : conversation chez Michelet, rapportée par M. Edouard Schuré. — Naissance : *Point et Virgule*. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : ROMANS DE MŒURS. — J.-H. Rosny aîné : *Une jeune fille à la page*, E. Flammarion : *La femme disparue*, édition de la « Nouvelle Revue critique ». — J.-H. Rosny jeune : *Les beaux yeux de Paris*, Editions de France. — André Geiger : *Rastapolis*, Editions du Monde Moderne. — Francis de Miomandre : *Le radjah de Mazulipatam*, J. Ferenczi et fils. — Louis Aragon : *Le paysan de Paris*, Nouvelle Revue française. — Jean-José Frappa : *A Paris sous l'œil des métèques*, E. Flammarion. — Léon Riotor : *La colle, récits du temps de Montmartre*, E. Fasquelle. — **15 Janvier** : ROMANS DE VOYAGEURS. — Henri Bachelin : *La Maison d'Annike*, Perrin et Cie. — J. Kessel : *Les captifs*, Nouvelle Revue française. — Paul Morand : *Rien que la terre...*, Grasset. — Roland Dorgelès : *Partir...*, Albin Michel. — Francis de Croisset : *La féerie cinghalaise*, Grasset. — André Malraux : *La tentation de l'Occident*, Grasset. — Jean Cassou : *Les Harmonies viennoises*, Emile-Paul. — Marcelle Tinayre : *Figures dans la nuit*, Calmann-Lévy. — Jean Carrère : *La fin d'Atlantis*, Plon. — Mémento. — **1er Février** : Henri Deberly : *Le supplice de Phèdre*, Nouvelle Revue française. — Pierre Bost : *Crise de croissance*, Nouvelle Revue française. — André Lamandé : *Les enfants du siècle*, Grasset. — Gabriel d'Aubarède : *Le jeune homme puéril*, Plon. — Jean Marèze : *L'apprenti gigolo*, Ferenczi et fils. — Maurice Rostand : *L'ange du suicide*, E. Flammarion. — Gabriel Maurière : *Péché oublié*, Edition de France. — **15 Février** : ROMANS HUMORISTIQUES ET SATIRIQUES. — A t'Sertstevens : *Béni Ier, roi de Paris*, Albin Michel. — Léon Lafage : *Botier-Lampaigne*, Bernard Grasset. — Pierre La Mazière : *L'aventure thermale*, Librairie Baudinière. — Lucien Dubech : *La grève des forgerons*, Bernard Grasset. — Madeleine de Swarte : *Les fourberies de papa*, Editions Henry-Parville. — Gabriel Soulages : *Des riens...*, Editions Mornay. — Marcel Arnac : *Saint-Lettres*, Bernard Grasset. — Robert de La Vaissière et Carol Bérard : *Monsieur de Gambais*, Editions Badot. — Charles Quinel : *Pour amuser le percepteur*, E. Flammarion. — Fernand Fleuret : *Histoire de la Bienheureuse Raton, fille de joie*, Nouvelle Revue française. — **1er Mars** : Rachilde : *Le Théâtre des bêtes*, avec un frontispice en couleurs et des illustrations de Roger Reboussin, « Les Arts et Le Livre ». — André Beucler : *Gueule d'amour*, Editions de « La Nouvelle Revue française » ; *Entrée du désordre*, Emile-Paul. — Léon Baranger : *A L'Intérieur*; *A la Terrasse*, La Renaissance du livre. — Alfred Machard : *Printemps sexuels*, J. Ferenczi et fils. — Armand Lunel : *Nicolo-Peccavi*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». — Mémento. — **15 Mars** : Georges Duhamel : *Journal de Salavin*, Editions du « Mercure de France ». — André Thérive : *Les souffrances perdues*, Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *Marie Plaisir*; *Confession d'un voleur*, E. Flammarion. — Marcel Rouff : *Sur le quai Wilson*, Emile-Paul ; *Les devoirs de l'amitié*, Les Cahiers de Paris. — Joseph Jolinon : *La paroissienne*, F. Rieder. — René de Week : *Le roi Théodore*, Plon-Nourrit et Cie. — J. Jacquin : *Défense d'aimer*, Librairie Baudinière. — **1er Avril** : René Boylesve : *Feuilles tombées*, Editions de la Pléiade ; *Les deux romanciers*, J. Ferenczi et fils. — Edouard Estaunié : *Tels qu'ils furent*, Librairie Perrin. — Gilbert de Voisins : *Les miens*, Grasset. — Léon-Pierre Quint : *En personne*, La Cité des livres. — Guy de Pourtalès : *Montclar*, Nouvelle Revue française. — Camille Marbo : *Hélène Barraux*, Editions G. Crès et Cie. — Pierre Scize : *Le plus grand ivrogne du quartier*, E. Flammarion. — **15 Avril** : François Mauriac : *Thérèse Desquey-*

roux, Grasset. — René Bizet : *Anne en sabots*, Nouvelle Revue française. — Nicolas Ségur : *Platon cherche l'amour*, E. Flammarion. — Henry Poulaille : *L'enfantement de la paix*, Grasset. — **1er Mai** : ROMANS SUR LES JUIFS. — André Billy et Moïse Twersky : *Le fléau du savoir*, Plon. — Panaït Istrati et Josué Jehouda : *La famille Perlmutter*, Nouvelle Revue française. — Jacob Lévy : *Les doubles-Juifs*, J. Ferenczi et fils. — Edmond Fleg : *L'Enfant prophète*, Nouvelle Revue française. — Raymond Geiger : *Ténèbres*, Marcelle Lesage. — Etienne Burnet : *La porte du Sauveur*, F. Rieder et Cie. — Mémento. — **15 Mai** : ROMANS FÉMININS. — Lucie Delarue-Mardrus : *La petite fille comme ça*, J. Ferenczi et fils. — Jane Catulle-Mendès : *Ton amour n'est pas à toi*, Albin Michel. — Titayna : *Voyage autour de mon amant*, E. Flammarion. — Pauline Valmy : *Les Isolées*, J. Ferenczi et fils. — Jeanne Maxime-David : *Un homme comme quelques autres*, E. Flammarion. — Christiane Aimery : *Béatrice ou les deux expériences*, Perrin et Cie. — Simone May : *Mon petit...*, E. Fasquelle. — Jacques Vincent : *Patricia*, Editions du Monde moderne. — Jeanne Landre : *Mademoiselle Rivère, institutrice*, Editions de la Vraie France. — Marcelle Vioux : *Fleur d'amour*, E. Fasquelle. — Lucienne Favre : *Bab-el-Oued*, Crès et Cie. — Jeanne Ramel-Cals : *Amour en Province*, A. Fayard ; *La belle captive*, Editions de France. — Gyp : *Le journal d'un philosophe*, E. Flammarion. — Mémento. — **1er Juin** : Marcel Prévost : *La retraite ardente*, Flammarion. — Romain Rolland : *L'âme enchantée*, III, *Mère et fils*, 2 vol., Albin-Michel. — Henry Champly : *La chasteté*, Flammarion. — Marius-Ary Leblond : I, *Les Martyrs de la République*, II, *L'Ecartèlement*, J. Ferenczi et fils. — Charles Le Goffic : *Madame Ruguellou*, Plon. — G. Ribemont-Dessaignes : *Céleste Ugolin*, Editions du Sagittaire. — Drieu la Rochelle : *La suite dans les idées*, au Sans Pareil. — Mémento. — **15 Juin** : Julien Green : *Adrienne Mesurat*, Plon. — Louis Thomas : *L'espoir en Dieu*, Editions du Siècle. — Marquis de Sade : *Historiettes, contes et fabliaux*, publiés pour la première fois par Maurice Heine pour les membres de La Société du Roman Philosophique. — Maurice Pottecher : *Achille Placidat*, Albin Michel. — Mémento. — **1er Juillet** : ROMANS HISTORIQUES (1re partie). — J.-H. Rosny aîné : *Amour étrusque*, J. Ferenczi et fils. — Maurice Magre : *Le roman de Confucius*, E. Fasquelle. — Pierre Lasserre : *Le secret d'Abélard*, Albin Michel. — Horace Van Offel : *Le secret de Rubens*, Albin Michel. — Binet-Valmer : *Coligny*, E. Flammarion. — R. P. Jean-Baptiste Labat : *La Comédie ecclésiastique*, Bernard Grasset. — Henri Béraud : *Mon ami Robespierre*, Plon. — Jacques Bainville : *Jacco et Lori*, Bernard Grasset. — **15 Juillet** : ROMANS HISTORIQUES (2e partie). — Octave Aubry : *Le roman de Napoléon. Napoléon et Joséphine*, A. Fayard. — Albéric Cahuet : *Les amants du Lac*, E. Fasquelle. — Georges d'Esparbès : *La folie de l'épée*, Albin Michel. — Georges Delamarre : *Le roi de minuit*, Albin Michel. — Paul Chack : *On se bat sur mer ; Sur les bancs de Flandre*, Editions de France. — Maurice Larrouy : *Sirènes et Tritons*, Editions de France. — Mémento. — **1er Août** : Gaston Chérau : *L'égarée sur la route*, J. Ferenczi et fils. — André Dubois La Chartre : *Les heures de Corfou*, F. Rieder et Cie. — Claude Anet : *La rive d'Asie*, B. Grasset. — Jean Giraudoux : *Eglantine*, B. Grasset. — Eugène Montfort : *César Casteldor*, Calmann-Lévy. — **15 Août** : Pierre-Jean Jouve : *Le monde désert*, Nouvelle Revue française. — Louis Jean Finot : *La chaste infidèle*, E. Fasquelle. — Philippe Soupault : *Le cœur d'or*, B. Grasset. — Jacques Massoulier : *Dans la peau d'Annette*, Nouvelle Revue française. — Roger Vitrac : *Connaissance de la mort*, Nouvelle Revue française. — **1er Septembre** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (1re partie). — René Maran : *Djouma, chien de brousse*, Albin Michel. — George Soulié de Morand : *Ce qui ne s'avoue pas, même à Shanghaï, ville des plaisirs*, E. Flammarion. — J.-H. Rosny jeune : *La métisse amoureuse*, J. Ferenczi et fils. — Jean Dorsenne : *C'était le soir des Dieux*, J. Ferenczi et fils. — Robert Randau : *Les colons*, Albin Michel. — Louis Charbonneau : *Fièvres d'A-*

frique, J. Ferenczi et fils. — **15 Septembre** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (2e partie). Paul Morand : *Bouddha vivant*, Bernard Grasset. — Pierre Goemaere : *Le pèlerin du Soleil*, Albin Michel. — Jean Marquet : *La jaune et le blanc*, Editions du Monde Moderne. — Panaït Istrati : *Codine*, F. Rieder. — Jean-Toussaint Samat : *Mangamasch, la fille aux yeux bleus*, Renaissance du Livre. — Jean Psichari : *Le crime de Lazarina*, Editions du Monde moderne. — Jehan Cendrieux : *Alghâdir ou le Sexe-Dieu*, E. Fasquelle. — Edouard de Keyser : *Faramouz ou le protecteur des amants*, E. Flammarion. — Mémento. — **1er Octobre** : ROMAN D'AVENTURES ET D'IMAGINATION. — Pierre Benoit : *Le roi lépreux*, Albin Michel. — Comte de Gobineau : *Nicolas Belavoir*, Nouvelle Revue française. — Marcel Berger : *Quarante de fièvre*, E. Flammarion. — Maurice Renard : *Lui?* Editions Crès et Cie. — René Clair : *Adams*, Bernard Grasset. — Claude Farrère : *Cent millions d'or*, E. Flammarion. — Mémento. — **15 Octobre** : Pierre Mac Orlan : *Le quai des Brumes*, Nouvelle Revue française; *Sous la lumière froide*, Emile-Paul; *Marguerite de la nuit*, Bernard Grasset. — J.-H. Rosny aîné : *La fille d'affaires*, E. Flammarion. — René Puaux : *La femme du rêve*, E. Fasquelle. — Henri Bachelin : *La Vénus rustique*, Editions du Monde moderne. — Francis de Miomandre : *Olympe et ses amis*, J. Ferenczi et fils. — Albert Erlande : *Ils jouaient à la vie*, J. Ferenczi et fils. — **1er Novembre** : Gaston Roupnel : *Hé, vivant!* Librairie Stock. — Louis Lefebvre : *La baraque*, A. Messein. — Robert Boudry : *Le cochon d'Inde*, Emile-Paul. — Albert Flament : *Fureur d'aimer*, Ernest Flammarion. — Marcel Laurent : *Une ombre sur le miroir*, J. Ferenczi et fils. — Francis Carco : *Les Innocents*, Albin Michel. — Mémento. — **15 Novembre** : Abel Hermant : *Les Bargain sisters*, A. Lemerre; *Les épaves*, J. Ferenczi et fils; *Camille aux cheveux courts; Serge*, E. Flammarion. — Marcel Rouff : *Les étranglés*, Emile-Paul. — H.-R. Lenormand : *A l'écart*, E. Flammarion. — Marcel Batilliat : *Survivre*, E. Fasquelle. — Henri Barbusse : *Trois films (Force, L'au-delà, Le crieur)*, E. Flammarion. — André Billy et Moïse Twersky : *Comme Dieu en France*, Librairie Plon. — **1er Décembre** : Philippe Soupault : *Histoire d'un blanc*, au Sans Pareil; *Le nègre*, Simon Kra. — Henry de Montherlant : *Aux Fontaines du désir*, Bernard Grasset; *La mort de Pérégrinos*, Emile Hazan. — André Rivollet : *Battement de cœur*, Simon Kra. — Pierre Humbourg : *Escale*, Nouvelle Revue française. — Georges Imann : *Le cœur et les chiffres*, Bernard Grasset. — André Castagnou : *Diana*, Librairie Plon. — Nicolas Ségur : *Le rideau rouge*, Albin Michel. — Louis Martin-Chauffier : *L'amant des honnêtes femmes*, Nouvelle Revue française. — **15 Décembre** : ROMANS FÉMININS. Princesse Bibesco : *Catherine-Paris*, Bernard Grasset. — R. de Brimont : *L'Arche*, Emile-Paul. — Camille Marbo : *A l'enseigne de Griffon*, Albin Michel. — Marie Le Franc : *Grand-Louis l'innocent*, éditions Rieder. — Lucienne Favre : *L'homme derrière le mur*, éditions Crès et Cie. — Suzanne Normand : *Cinq femmes sur une galère*, Editions Crès et Cie. — Nicole Stiébel : *Le cœur en peine*, Bernard Grasset. — Isabelle Sandy : *Les soutanes vertes*, E. Fasquelle. — Raymonde Machard : *La possession*, E. Flammarion. — Mémento.

SCIENCE FINANCIÈRE

15 Janvier : *L'inflation*, discours prononcés en septembre 1790 à la Tribune de l'Assemblée Constituante, aux Editions Laville. — Achille Mestre et Emile James : *La Clause-or en droit français*, Nouvelle Librairie Nationale. — Mermeix : *Histoire du Franc depuis le commencement de ses malheurs*, Albin Michel. — **15 Avril** : Richard Lewinsohn : *Histoire de l'Inflation*, Payot. — Germain Calmette : *Les dettes interalliées*, Alfred Costes. — **15 Juin** : F. Imbrecq : *Traité pratique de l'impôt général sur le revenu*, les Presses Universitaires de France. — Pierre Hamp : *Une enquête sur le franc*, les Editions Rieder. — Camille Espina-

del : *Pour bien administrer une société anonyme*, Payot. — **15 septembre** : Marcel Marion : *Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre histoire*, Boivin et Cie. — George-Edgar Bonnet : *Les expériences monétaires contemporaines*, Armand Colin. — Georges Lacout : *Le retour à l'étalon d'or*, Payot. — Louis Franck : *La stabilisation monétaire en Belgique*, Payot. — **15 Décembre** : Jacques Rueff : *Théorie des Phénomènes monétaires*, Payot.

SCIENCES MÉDICALES

1er Mai : Dr Pierre Mauriac : *Aux confins de la Médecine*, Grasset éd. — Docteur Cabanès : *Les cinq sens*, Le François, éd. — Dr Gilbert Robin : *Les Haines Familiales*, libr. Gallimard, N. R. F — François Poncetton : *La coutume en Epidaure*, Editions du Siècle — Drs Henri Bouyer et Martin-Sisteron : *L'hygiène mentale et nerveuse individuelle*, A. Maloine. — Dr Serge Mikhailoff : *Les névroses dans l'alcoolisme et L'alcoolisme comme maladie « sui generis »*, Félix Alcan. — Dr Louis Pagès : *Affectivité et intelligence* (étude psycho-pathologique), Alcan. — *Quelques considérations sur la psycho-pathologie de la volition*, Alcan. — Dr Rogues de Fursac : *Le témoignage des psychopathes*, rapport au XIe Congrès de Médecine légale, Paris, mai 1926, Baillière. — Maurice Garçon et Dr Jean Vinchon : *Le Diable*, libr. Gallimard, N. R. F. — Dr F.-Ch. Ménard : *La Croyance*, élément morbide et agent de guérison, thèse inaug., Montpellier, 1926. — Dr S. Lortsch : *La psychothérapie religieuse*, ses résultats, sa nature, Fischbacher, 1926. — Fr. Rouanet : *Les étranges guérisons de Jean Beziat*, Paul Leymarie. — J.-D. Rolleston : *Voltaire and Medicine*, Proceedings of the Royal society of Medicine. — Dr L. Duby : *Les Médecins dans le Théâtre contemporain*, éd. du Soleil d'Oc., Toulouse. — Dr H. Roger : *Le professeur Grasset*, Imprim. marseillaise, Marseille. — Dr P. Hartenberg : *La maladie du doute et son traitement*, Phare médical. — **15 Août** : E. Forgue : *Théophraste Renaudot, médecin et père du journalisme*, Revue médicale française, juin 1927. — Ch. Fiessinger : *La Pratique thérapeutique en clientèle*, M. Maloine, 1927. — Dr Maurice Genty : *Les amitiés littéraires de Charles Robin*, Progrès Médical (supplément no 6, 1927). — Maurice de Fleury : *Le Médecin*, Hachette. — *L'Examen médical en vue du mariage*, E. Flammarion, éditeur. — Dr Démètre Galian : *La Folie à deux*, Montane éd., Montpellier. — Dr Cabanès : *Le sixième sens*. — Dr Cabanès : *Les Fonctions de la Vie*, chez Le François, éd. — Dr L. Garrigue : *Origines des Universités et de la Vie*, Baillière éd., 1927. — **15 Novembre** : Professeur E. Forgue : *Au seuil de la chirurgie*, G. Doin. — Dr Edouard Rist : *La tuberculose*, Armand Colin. — Dr Paul Chavigny : *L'Esprit de contradiction*, Marcel Rivière. — Dr E. Minkowski : *La Schizophrénie*, Payot. — Jean Lorrain et l'éther. — La paralysie générale de Guy de Maupassant.

SCIENCE SOCIALE

1er Janvier : Bernard Lavergne : *L'Ordre coopératif, étude générale de la coopérative de consommation. Un type économique nouveau : La Régie coopérative*, Alcan. — Georges Plekhanov : *Introduction à l'histoire sociale de la Russie*, Bossard. — Joseph Diner-Denes : *La Hongrie, oligarchie, nation, peuple*, Marcel Rivière. — Mémento. — **15 Février** : QUESTIONS JUIVES. — Théodore Herzl : *L'Etat juif, essai d'une solution de la question juive*, préface de Baruch Hagani, Lib. Lipschutz, Paris. — Fernand Corcos : *Le Sionisme au travail. A travers la Palestine juive*, Jouve, Paris. — *Protocoles des Sages d'Israël*, Journal « La Vieille France », Paris. — **15 Avril** : Henry George : *Progrès et Pauvreté*, traduction Le Monnier, Alcan. — Paul Gemahling : *Statistiques choisies et annotées*, Recueil Sirey. — Paul de Rousiers : *Les Grandes industries*

modernes. IV. Les Transports maritimes, Colin. — Mémento. — **15 Juin** : E.-H. Massa : *La Décadence socialiste*, discussion des méthodes économiques et sociologiques actuelles, Jouve. — Robert Fabre : *La quatrième incarnation de l'étatisme : Les Caisses de crédit et les Caisses de prêts*, Revue parlementaire, 10, rue Auber. — Paul Descamps : *La Formation sociale des Arméniens*, Science sociale, 56, rue Jacob. — Commandant Lefebvre des Noëttes : *La force motrice animale à travers les âges*, Berger-Levrault. — Mémento. — **15 Juillet** : Henri Ford : *Aujourd'hui et Demain*, Payot. — Jean Rivain : *Un programme de restauration sociale. La Tour du Pin précurseur*, Lib. nationale. — Christian Cornelissen : *Traité général de science économique III*, 2 vol., Marcel Giard. — Mémento. — **15 Août** : Daniel Massé : *L'Initiation économique*; Hachette. — Joseph Wilbois : *Le Chef d'entreprise; sa fonction et sa personne*, Alcan. — Maurice Bouchor : *La Vie profonde*, Delagrave. — Mémento. — Une réponse de M. Christian Cornélissen. — **1er Octobre** : A. Lamarque : *Le Monopole des tabacs. Office d'Etat ou Liberté?* préface de Colson, Doin. — Jean Hennessy et autres : *L'Europe fédéraliste. Aspirations et réalités*, Giard. — Léon Abensour : *Le Problème féministe. un cas d'aspiration collective vers l'égalité*, Radot. — M. Lahy-Hollebecque : *Le Féminisme de Shéhérazade, la révélation des Mille et une nuits*, Radot. — Mémento. — **15 Octobre** : Camille Lautaud et André Poudenx : *La Représentation professionnelle. Les Conseils économiques en Europe et en France*, Marcel Rivière. — Jean Perret, Dr Pierre Mazel, Dr Boris Noyer : *L'Orientation professionnelle*, Flammarion. — Louis Pasquet : *Immigration et main-d'œuvre étrangère en France*, Rieder. — Mémento. — **15 Novembre** : Georges Valois : *Le Fascisme*, Nouvelle Librairie nationale. — Le même : *Notre République. Introduction générale. L'Etat syndical et la représentation corporative*, même Librairie. — Maurice Virlogeux : *Quelques aspects de l'évolution des prix au dernier siècle et de notre temps; théories et réalités*, Marcel Giard. — **15 Décembre** : Henri Sée : *Les Origines du capitalisme moderne*, Armand Colin. — B. Groethuysen : *Origines de l'Esprit bourgeois en France : L'Eglise et la Bourgeoisie*, Gallimard. — Georges Renard : *L'Ouvrière à domicile*, Editions Radot. — Mémento.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

1er Janvier : Empire britannique et S. D. N. — **1er Février** : Saint-Siège et S. D. N. — **15 Février** : Genève et le Pacifique. — **1er Juin** : C. G. T., B. I. T., S. D. N. — **15 Octobre** : Notes sur la VIIIe assemblée. — **1er Décembre** : Perspectives d'avenir.

THÉATRE

1er Janvier : *A vol d'oiseau*, 2 actes, 25 tableaux, de MM. Sacha Guitry et Albert Villemetz, à Edouard-VII. — *Le bonheur du jour* : 4 actes de M. Edmond Guiraud, à l'Odéon. — *Vive l'Empereur!* 3 actes, 4 tableaux de MM. Yves Mirande, Jacques Richepin, Robert de Mackiels, d'après R. Lothar, à la Scala. — *Epinard gagne le grand steeple*, 3 actes, 4 tableaux de MM. Pierre Veber, Maurice Dekobra, André Heuzé, à l'Eldorado. — *La vocation*, de MM. Pierre Pascal et Pierre Delbet, à la Renaissance. — *L'amour magicien*, 10 tableaux de M. H.-R. Lenormand, au studio des Champs-Elysées. — *Le moment difficile*, 1 acte de M. Per Lager Kvist. — *Le bonheur n'est pas de ce monde*, 3 actes de MM. Jean Gaument et Camille Cé, à la Compagnie des Jonchets. — *Le dernier empereur*, 13 tableaux de M. Jean-Richard Bloch, à l'Odéon. — **15 Janvier** : Un double essai d'acclimatation freudienne. — *Le cœur partagé*, quatre actes de M. Lucien Besnard aux Français. — *Les vacances de Pâques*, trois actes de M. Romain Coolus, au théâtre Michel. — **1er Février** : *Jazz*, quatre actes de M. Marcel Pagnol, au Théâtre des Arts. — **15 Fé-**

vrier : *Galswinthe et Frédégonde*, 5 actes de M. André Giraudet, à la Maison de l'Œuvre. — *Le déraillement du T. P. 33*, 4 actes de M. Pierre Hamp (représentation de la Maison de l'Œuvre), aux Folies-Dramatiques. — **1er Mars** : *La reine de Biarritz*, 3 actes de MM. Maurice Hennequin et Romain Coolus, au théâtre Antoine. — *1927*, revue en 2 actes et 40 tableaux, de MM. Albert Willemetz, Saint-Granier et Jean le Seyeux, à Marigny. — *Le chapon feint*, 3 actes de MM. José Germain et André Barde, aux Capucines. — **15 Mars** : *Pas encore*, 3 actes de M. Stève Passeur, à l'Atelier. — *Viens avec nous, petit!* 4 actes de M. Jacques Deval d'après *Fata Morgana*, de M. Ernest Vaïda, à la Renaissance. — **1er Avril** : *Un homme en or*, 3 actes de M. Roger Ferdinand, à la Maison de l'Œuvre. — *Madame ne veut pas d'enfant*, 5 actes et 6 tableaux de M. Pierre Veber, d'après un roman de M. Clément Vautel, à la Renaissance. — *La Marche indienne*, 3 actes en vers de M. Franc-Nohain, à l'Odéon. — *La petite grue du cinquième*, 3 actes de MM. Yves Mirande et Gustave Quinson, à la Scala. — **15 Avril** : *Le Venin*, 3 actes de M. Henry Bernstein, au Gymnase. — **1er Mai** : *Les Flambeaux de la noce*, 3 actes et 6 tableaux de M. Saint-Georges de Bouhélier, aux Français. — Mémento. — **15 Mai** : *Revisor*, 5 actes de Nicolas Gogol, traduction de Mme Olga Choumansky et de M. Jules Delacre, à la Comédie des Champs-Elysées. — Jane Marnac dans *Pluie*, 3 actes, 4 tableaux, tirés de la nouvelle de Somerset Maughan, par Mme E.-R. Blanchet et M. H. de Carbuccia, au théâtre de la Madeleine. — *La grande Catherine*, 4 tableaux de Bernard Shaw, traduction de A. et H. Hamon, au théâtre des Arts. — *Le Dilemme du docteur*, 5 actes de Bernard Shaw, version française par Augustin et Henriette Hamon, à la Maison de l'Œuvre. — **1er Juin** : *Fanny et ses gens*, 3 actes de Jérome K. Jérome, traduits et adaptés de l'anglais par Mme André Méry et M. Pierre Seize, au théâtre Daunou. — *Dans l'ombre du harem*, 3 actes, 6 tableaux, de M. Lucien Besnard, à la Porte-Saint-Martin. — *Désiré*, 3 actes de M. Sacha Guitry, à Edouard VII. — *Nous ne sommes plus des enfants*, 3 actes de M. Léopold Marchand, au théâtre de l'Avenue. — *Les deux amis*, 3 actes de M. Alfred Savoir, à la Maison de l'Œuvre. — **15 Juin** : *L'Eunuque*, 3 actes de MM. Henri Duvernois et André Birabeau, au théâtre Femina; puis au théâtre Antoine. — En perspective. — **1er Juillet** : *La Vie est un songe*, comédie en trois journées de Calderon de la Barca, traduction de M. Alexandre Arnoux, au théâtre de l'Atelier. — **15 Juillet** : *Hamlet*; représentation intégrale, dans la traduction de Marcel Schwob et Eugène Morand, au théâtre des Arts. — **1er Août** : L'interprétation et la mise en scène d'*Hamlet* au théâtre des Arts. — **15 Août** : *Lorenzaccio*, de Musset, aux Français. — Une comédie au Palais Mazarin. — *Pour marier ma fille*, trois actes de M. Lucien Empis et Mme Augustine Leriche, au théâtre Sarah-Bernhardt. — **1er Septembre** : L'erreur fondamentale des théâtres dits « d'Art ». — **15 Septembre** : Le Vieux-Colombier, promoteur et type du faux théâtre d'art. — **15 Octobre** : Pli à la spectatrice absente. — *Une bourgeoise*, trois actes de M. Marc Devolins, à la Maison de l'Œuvre. — Le centenaire de Sarcey (1827-1899). — **1er Novembre** : *Nicole et sa vertu*, 3 actes de M. Félix Gandéra, à l'Athénée. — *Les Affranchis*, 3 actes de Marie Lenéru aux Français. — **15 Novembre** : M. Alexandre Moïssi et sa troupe en représentation au théâtre de l'Atelier : *Le cadavre vivant*, de Tolstoï; et *Hamlet*, de Shakespeare. — **1er Décembre** : *Mixture*, 3 actes, 16 tableaux, de M. H. R. Lenormand, au théâtre des Mathurins. — **15 Décembre** : *L'Annonce faite à Marie*, 4 actes et un prologue de M. Paul Claudel à la Maison de l'Œuvre.

TOURISME

1er Septembre : En Auvergne : A travers les monts Dôme et Dore.

VOYAGES

15 Janvier : W. Montgomery Mc Govern : *Mon voyage secret à Lhassa*, Plon. — Mme Gabrielle Vassal : *Mon séjour au Congo français*, Pierre Roger, 54, rue Jacob. — **15 Mars** : Maurice Soulié : *La Grande Aventure, l'épopée du comte de Raousset-Boulbon*, Payot. — G. K. Chesterton : *La Nouvelle Jérusalem*, Perrin. — **15 Avril** : Laurent d'Arce : *Sur les Routes de Compostelle*, Librairie Aubanel frères, Avignon. — René Jouglet : *Lille*, Emile-Paul frères. — **15 Mai** : Paul Bluysen : *Sur la Route des Indes*, La Renaissance du Livre. — Henry Bordeaux : *Dans la montagne des Druses*, Plon. — **15 Juillet** : Pierre Daye : *La Chine est un pays charmant*, éditions de France. — Edmond Jaloux : *Marseille*, Emile-Paul Frères. — **1er Août** : Jean Mauclère : *Sous le ciel pâle de Lithuanie*, Plon. — Herman Melville : *Un Eden cannibale*, Gallimard. — **15 Septembre** : Francis de Croisset : *La Féerie cinghalaise*, Bernard Grasset. — Mgr H. Vandame : *Notre-Dame de la Treille*, Desclée, de Brouwer et Cie, 41, rue du Metz, à Lille. — **15 Novembre** : E. Gomez Carrillo : *Fès*, E. Fasquelle. — René Boylesve : *La Touraine*, Emile-Paul. — **1er Décembre** : Léon Heuzey : *Excursions dans la Thessalie turque en 1858*. Société d'édition « Les Belles-Lettres ». — Francis Jammes : *Basses-Pyrénées*, Emile-Paul frères.

ÉDITIONS DE LA " REVUE MONDIALE "
45, rue Jacob — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16.............. 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16.......................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16..................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16................ 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16................. 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16............. 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 12 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.. 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.. 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.............. 7 50

LA CENTAINE

91, RUE DE SEINE, PARIS-VI[e]

VIENT DE PARAITRE :

FRANCIS JAMMES

—

Ouverture du Printemps

AVEC SEPT LITHOGRAPHIES ORIGINALES DE

JEAN MARCHAND

Volume in-quarto couronne, composé en 18 Didot avec lettrines classiques imprimées en violet, tiré uniquement à CENT exemplaires, savoir :

Trois exemplaires sur vieux Japon à la forme, avec 3 planches variantes, numérotés de 1 à 3 .... **896 fr.**

Quatre-vingt-seize exemplaires sur vélin pur chiffon du Marais, avec la variante du frontispice, numérotés de 4 à 99.......... **448 fr.**

Un exemplaire sur vieux Japon à la forme marqué AA contenant les variantes, la suite sur vélin du Marais et les dessins originaux, esquisses ou essais...... *réservé.*

Jean MARCHAND a réalisé pour ce délicat poème en prose une illustration remarquable. Les six lithographies définitives et les trois variantes, véritables petits tableaux, sont autant de chefs-d'œuvre — ce mot n'est pas ridiculement exagéré — qui affirment, plus encore que les livres auxquels le peintre a déjà attaché son nom, un art fort, naturel, sobre.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot" (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, p

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cra s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger q çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systèm chèques multiples. Au reçu du premier versement, un compt averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cour en tous genres accompagnées de leur montant (plus

MONTANT DES PROVISIONS A

(*Port recom*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an,
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livr tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cra

DE LIVRES

ce de la Sorbonne, Paris-Ve

illot », fonctionne depuis **4 ANS** *à la satisfaction générale, ésirent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-*

de la PROVISION qui supprime les frais de mandats ou urant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

l'Office sert pour tous pays les commandes de livres t).

FICE DE LIVRES POUR UN AN
é compris)

e et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
e et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
e et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

.. de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

nçais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul- lot » doit être réglé en dehors.

Collection de M. JOSEPH BARDAC

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT, des XVIIIe siècle et Premier Empire

TABLEAUX ANCIENS

Œuvres de : F. Casanova, M. Drolling, J. Lagrenée, J.-B. Le Brun, Hubert Robert, etc.

GOUACHES

par L.-N. Van Blarenberghe, Ph. Caresme, J. Laurent, J.-B. Maller, etc.

GRAVURES EN COULEURS

SCULPTURES en marbre, Terre cuite, Plâtre

Œuvres de : L.-S. Boizot, J. Chinard, J.-A. Houdon, A. Pajou, etc.

PORCELAINES, BRONZES D'AMEUBLEMENT, PENDULES

Vases en porcelaine et marbre montés en bronze doré

SIÈGES ET MEUBLES

des Maîtres Ébénistes : Chevigny, Hedouin, Jacob, Lieutard, Montigny, Weisweiler, Wirtz.

MOBILIER DE SALON EN TAPISSERIE DE BEAUVAIS

à sujets militaires, d'après F. Casanova.

TAPISSERIES DE BEAUVAIS ET DES GOBELINS

TAPIS DE LA SAVONNERIE

VENTE

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Vendredi 9 Décembre 1927, à 2 heures.

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, Rue Favart, 6

EXPERTS

M. Jules FERAL, 7, rue Saint-Georges — **M. Marius PAULME**, 45, rue Pergolèse — **M. G.-B. LASQUIN**, 11, rue Grange-Batelière

EXPOSITIONS | particulière le mercredi 7 décembre 1927 | publique le jeudi 8 décembre 1927 | de 2 heures à 6 heures.

IMPORTANT MOBILIER ANCIEN

Principalement du XVIIIe siècle. — Céramique, sculptures, objets variés.

Bronzes d'ameublements — Appliques — Chenets — Flambeaux — Pendules.

Très nombreux Sièges et Meubles, en bois sculpté et ébénisterie.

Œuvres des Maîtres

L. Avisse, N.-S. Courtois, Delanois, J. Delaunay, Dubut, M. Gautron, Gourdin, Grevenich, B. Grivet, G. et H. Jacob, R. Lacroix, Lebas, J.-B. Lelarge, J.-F. Leleu, E. Michard, Migeon, Nogaret, Perreau, Pluvinet, N.-T. Porrot P. Remy, J.-B. Rouland, P. Roussel, C. Topino, B. Vassou, etc.

ÉCRANS ET PARAVENTS

AMEUBLEMENTS DE SALONS, en bois doré et en tapisseries du XVIIIe siècle.

Tapisseries des Manufactures royales de Beauvais et des Gobelins

D'après F. BOUCHER et Ch. LE BRUN

Étoffes, Tapis au point, Tapis chinois, etc.

Garnissant le Château de FLEURY-EN-BIÈRE (Seine-et-Marne)

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 5 et Mardi 6 Décembre 1927, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.

EXPERTS

M. MARIUS PAULME, 45, rue Pergolèse, 45 — **M. G.-B. LASQUIN**, 11, rue Grange-Batelière, 11

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Samedi 3 Décembre 1927, de 2 heures à 6 heures.*

PUBLIQUE : *Le Dimanche 4 Décembre 1927, de 2 heures à 6 heures.*

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot" (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

PARIS-NANTES en 5 h. 1/2

Trains rapides à places limitées

1re et 2e Classes — Wagon-Restaurant

Service au 12 Novembre 1927

ALLER

Paris-Quai d'Orsay dép. 16 h. 40 — Orléans dép. 18 h. 03 — Tours arr. 19 h. 49 — Saumur arr. 20 h. 33 — Angers arr. 21 h. 09 — Nantes arr. 22 h. 19 — Saint-Nazaire arr. 23 h. 37.

Ce train a lieu tous les jours (sauf Dimanches et fêtes entre Paris et Tours).

Il prend :

1° — *En première classe :* à tous ses points d'arrêt, sauf à Paris où le minimum exigé est de 200 kil., les voyageurs pour toutes destinations ;

2° — *En deuxième classe :* à Paris, les voyageurs à destination effective de Tours et ses au-delà ;

à Orléans, les voyageurs effectuant un parcours simple de 200 kil. ;

à Saint-Pierre-des-Corps, Tours, Saumur et Angers, les voyageurs effectuant un parcours simple de 100 kil. ;

à partir de Nantes, les voyageurs sans condition.

RETOUR

Nantes dép. 18 h. 35 — Angers dép. 19 h. 46 — Saumur dép. 20 h. 20 — Tours dép. 21 h. 05 — Orléans dép. 22 h. 32 — Paris-Austerlitz arr. 0 h. 04 — Paris-Quai d'Orsay arr. 0 h. 12.

Ce train a lieu : les lundi, jeudi et samedi entre Nantes et Tours ; tous les jours sauf dimanches et fêtes entre Tours et Paris.

Il prend :

1° — *En première classe :* les voyageurs pour toutes destinations ;

2° — *En deuxième classe :* à Nantes, les voyageurs pour toutes destinations et à partir d'Angers ceux effectuant un parcours simple de 200 kil.

Il ne laisse à Paris-Austerlitz que des voyageurs sans bagages

PARIS-QUAI D'ORSAY-BARCELONE

par LIMOGES, TOULOUSE, NARBONNE

Service au 12 Novembre 1927

Billets directs simples et d'aller et retour (1re, 2e et 3e classes)

Enregistrement direct des Bagages

Voitures directes — Wagons-Lits — Wagons-Restaurant

Rapide. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 17 h. 14 (Wagon-Lits et Voitures directes 1re et 2e classes de Paris à Port-Bou. Wagon-Restaurant de Paris à Châteauroux). Arrivée Barcelone 12 h. 55. (Voitures de luxe sur le parcours espagnol) ou 15 h. 21 (en 2e et 3e classes).

Express. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 21 h. 14 (Wagon-Lits de Paris à Toulouse et Voitures directes toutes classes de Paris à Port-Bou. Wagon-Restaurant de Toulouse à Cerbère). Arrivée Barcelone 19 h. 20 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol). Wagon-Restaurant de Port-Bou à Barcelone.

Express. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 10 h. 19 (toutes classes et Wagon-Restaurant de Paris à Toulouse). Arrivée Barcelone 7 h. 55 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol). Wagon-Restaurant de Port-Bou à Barcelone.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) pour un abonnement d'un an au " Crapouillot " (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Tournez la page.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H. G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 12 »

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 12 »

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 12 »

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .... 12 »

Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18 .. 12 »

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-18 .... 12 »

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18 .... 12 »

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Au Temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 2 Vol. .... 24 »

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Anne Véronique, roman. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

Le pays des Aveugles. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 .... 12 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Kim, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 à 12 frs .... 24 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 .... 12 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 12 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-16 .... 12 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-16 .... 12 »

Actions et Réactions. Trad. de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

« **Capitaines Courageux** ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 12 »

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16. 12 »

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Du Cran ! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 12 »

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

BIBLIOTHÈQU

Collection sur beau papier (0,20×0,

OEUVRES

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs ..... 1 vol.
II. *Civilisation ..... 1 vol.
III. *La Possession du Monde ..... 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite ..... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs .... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques ..... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres ..... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc. ..... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis ..... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses ..... 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle ..... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle ..... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune ..... 1 vol.
II *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes) ..... 1 vol.
III. *Moralités Légendai ....
IV. *Lettres I (1881-1882 Intro
AUBRY ....
V. *Lettres II (1883-188 Not

LOUIS LE CARD

I. Poèmes. Chants d'O brie
Sacra) ....

MAURICE AETE

I. *Le Trésor des Hu les .
II. *La Sagesse et la stin

JEAN ORÉ

I. *Les Syrtes. Les ntile
sionné. Enone a lair
phile et Sylves vel
II. *Les Stances. Iphi nie.

HENRI RÉ

de l'Aca ie Fr

I. Les Médailles d'ar e. L
II. La Sandale ailée. Mir
III. *Les Jeux rustiques di
IV. *Les Lendemains. aise
Sonnets ....
V. *Poésies diverses. nes
ques. Tel qu'en ge.

ARTHU RIM

*Vers et Proses. Textes s s
et les premières éditions, en
BERRICHON. Poème etr
CLAUDEL ....

GEORGE OD

I. *La Jeunesse bla e.
ce ....
II. *Les Vies encloses. Mi
sieurs poèmes ....

ALBE SA

I. *Au Jardin de l'In e,
mes ....
II. *Le Chariot d'or. ym
Flancs du Vase ....
III. *Contes. Polyphè oè

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un e

Les volumes de cette collection peuvent être fo reli

NCE, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

merce : Seine 80.493

UE CHOISIE

o(0,13,5), à 20 Francs le volume

ES DE :

.... 1 vol.
Introduction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
. Notes de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

CARDONNEL
brie et de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.

AETERLINCK
les .... 1 vol.
stinée....................... 1 vol.

MORÉAS
ntilènes. **Le Pèlerin pas-**
lair visage. Sylves. Ery-
velles....................... 1 vol.
ie....................... 1 vol.

RÉGNIER
e Française
e. **La Cité des eaux.** 1 vol.
Miroir des heures.. 1 vol.
divins....................... 1 vol.
aisement. Sites. Episode.
.... 1 vol.
mes anciens et romanes-
ge....................... 1 vol.

RIMBAUD
s sur les manuscrits originaux
en ordre et annotés par Paterne
etrouvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

ODENBACH
e. **Le Règne du silen-**
.... 1 vol.
Miroir du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

SAMAIN
e, augmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
ymphonie héroïque. Aux
.... 1 vol.
oèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. ***Spicilège**....................... 1 vol.
II. ***La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria**....................... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**....................... 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**....................... vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Penses-tu réussir?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*....................... 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**....................... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. ***Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**....................... 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
III. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**....................... 1 vol.
IV. ***Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes**....................... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**....................... 1 vol.
II. ***La Clarté de Vie Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza**....................... 1 vol.
III. ***L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré**....................... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. ***L'Ève future**....................... 1 vol.
II. ***Contes cruels**....................... 1 vol.
III. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**....................... 1 vol.
.... 1 vol.
IV. ***Axel**....................... 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**....................... 1 vol.
VI. ***Histoires insolites**....................... 1 vol.
VII. ***La Révolte L'Evasion. Le Nouveau Monde** 1 vol.
VIII. ***Morgane Elën**....................... 1 vol.

n e des **exemplaires sur papier pur fil à 50 fr.**

e reliés. — Voir les prix à notre Catalogue général.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

PARIS-NANTES en 5 h. 1/2

Trains rapides à places limitées

1re et 2e Classes — Wagon-Restaurant

Service au 12 Novembre 1927

ALLER

Paris-Quai d'Orsay dép. 16 h. 40 — Orléans dép. 18 h. 03 — Tours arr. 19 h. 49 — Saumur arr. 20 h. 33 — Angers arr. 21 h 09 — Nantes arr. 22 h. 19 — Saint-Nazaire arr. 23 h. 37.

Ce train a lieu tous les jours (sauf Dimanches et fêtes entre Paris et Tours).

Il prend :

1° — *En première classe :* à tous ses points d'arrêt, sauf à Paris où le minimum exigé est de 200 kil., les voyageurs pour toutes destinations ;

2° — *En deuxième classe :* à Paris, les voyageurs à destination effective de Tours et ses au-delà ;

à Orléans, les voyageurs effectuant un parcours simple de 200 kil. ;

à Saint-Pierre-des-Corps, Tours, Saumur et Angers, les voyageurs effectuant un parcours simple de 100 kil. ;

à partir de Nantes, les voyageurs sans condition.

RETOUR

Nantes dép. 18 h. 35 — Angers dép. 19 h 46 — Saumur dép. 20 h. 20 — Tours dép. 21 h. 05 — Orléans dép. 22 h. 32 — Paris-Austerlitz arr. 0 h. 04 — Paris-Quai d'Orsay arr. 0 h. 12.

Ce train a lieu : les lundi, jeudi et samedi enire Nantes et Tours ; tous les jours sauf dimanches et fêtes entre Tours et Paris.

Il prend :

1° — *En première classe :* les voyageurs pour toutes destinations ;

2° — *En deuxième classe :* à Nantes, les voyageurs pour toutes destinations et à partir d'Angers ceux effectuant un parcours simple de 200 kil.

Il ne laisse à Paris-Austerlitz que des voyageurs sans bagages

PARIS-QUAI D'ORSAY-BARCELONE

par LIMOGES, TOULOUSE, NARBONNE

Service au 12 Novembre 1927

Billets directs simples et d'aller et retour (1re, 2e et 3e classes)

Enregistrement direct des Bagages

Voitures directes — Wagons-Lits — Wagons-Restaurant

Rapide. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 17 h. 14 (Wagon-Lits et Voitures directes 1re et 2e classes de Paris à Port-Bou. Wagon-Restaurant de Paris à Châteauroux). Arrivée Barcelone 12 h. 55. (Voitures de luxe sur le parcours espagnol) ou 15 h. 21 (en 2e et 3e classes).

Express. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 21 h. 14 (Wagon-Lits de Paris à Toulouse et Voitures directes toutes classes de Paris à Port-Bou. Wagon-Restaurant de Toulouse à Cerbère). Arrivée Barcelone 19 h. 20 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol). Wagon-Restaurant de Port Bou à Barcelone.

Express. — Départ de Paris-Quai d'Orsay 10 h. 19 (toutes classes et Wagon-Restaurant de Paris à Toulouse). Arrivée Barcelone 7 h. 55 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol). Wagon-Restaurant de Port-Bou à Barcelone.